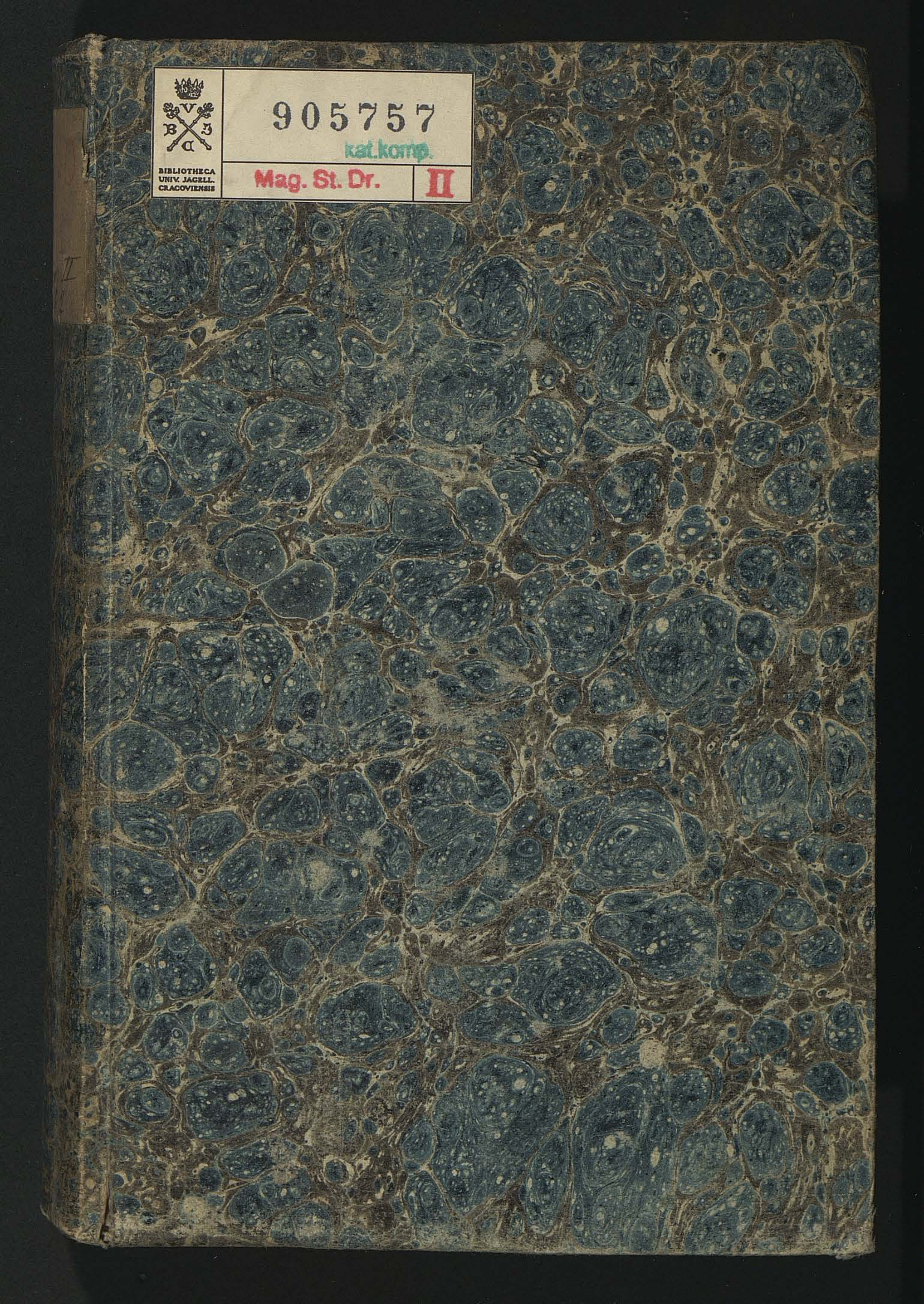
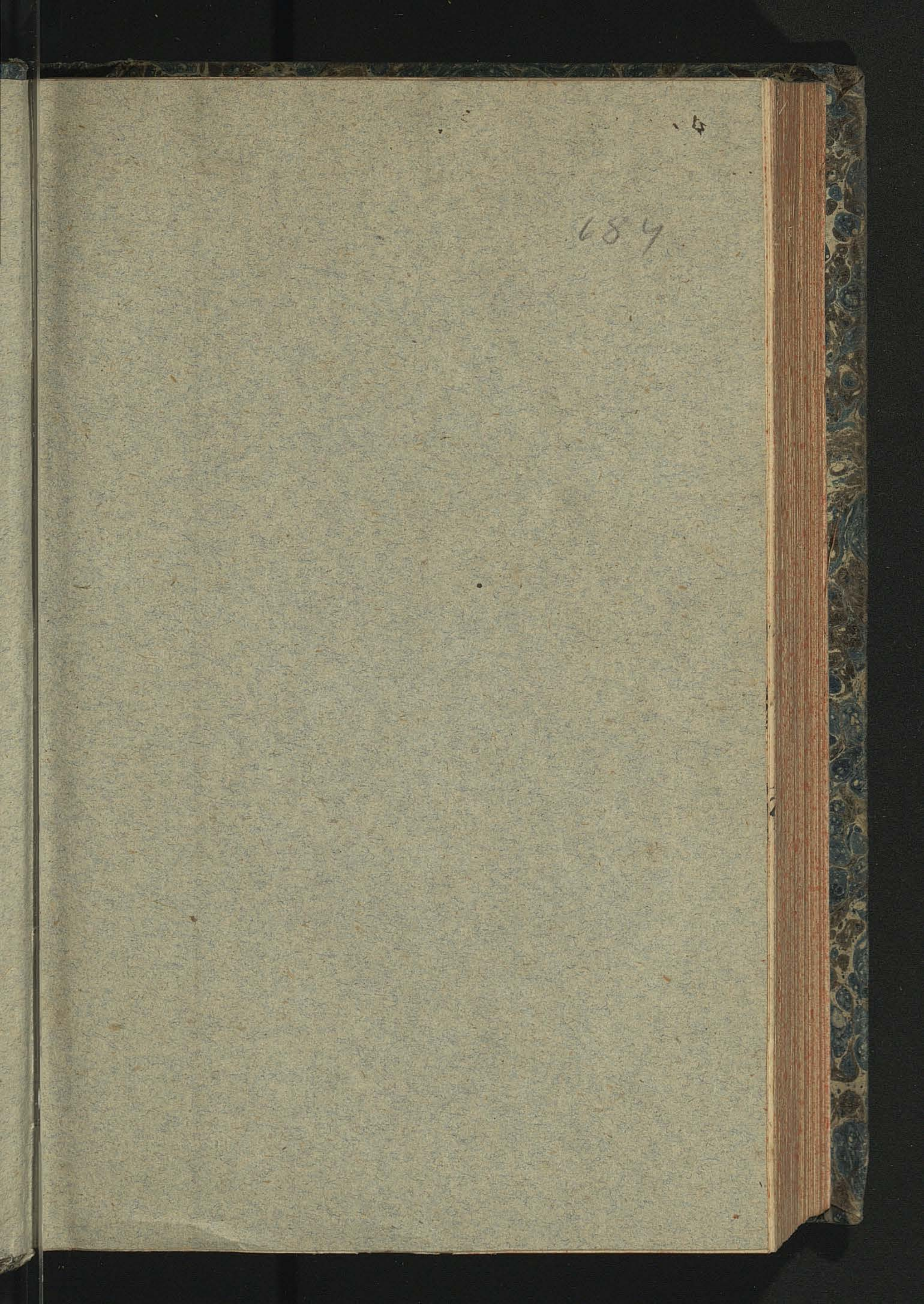
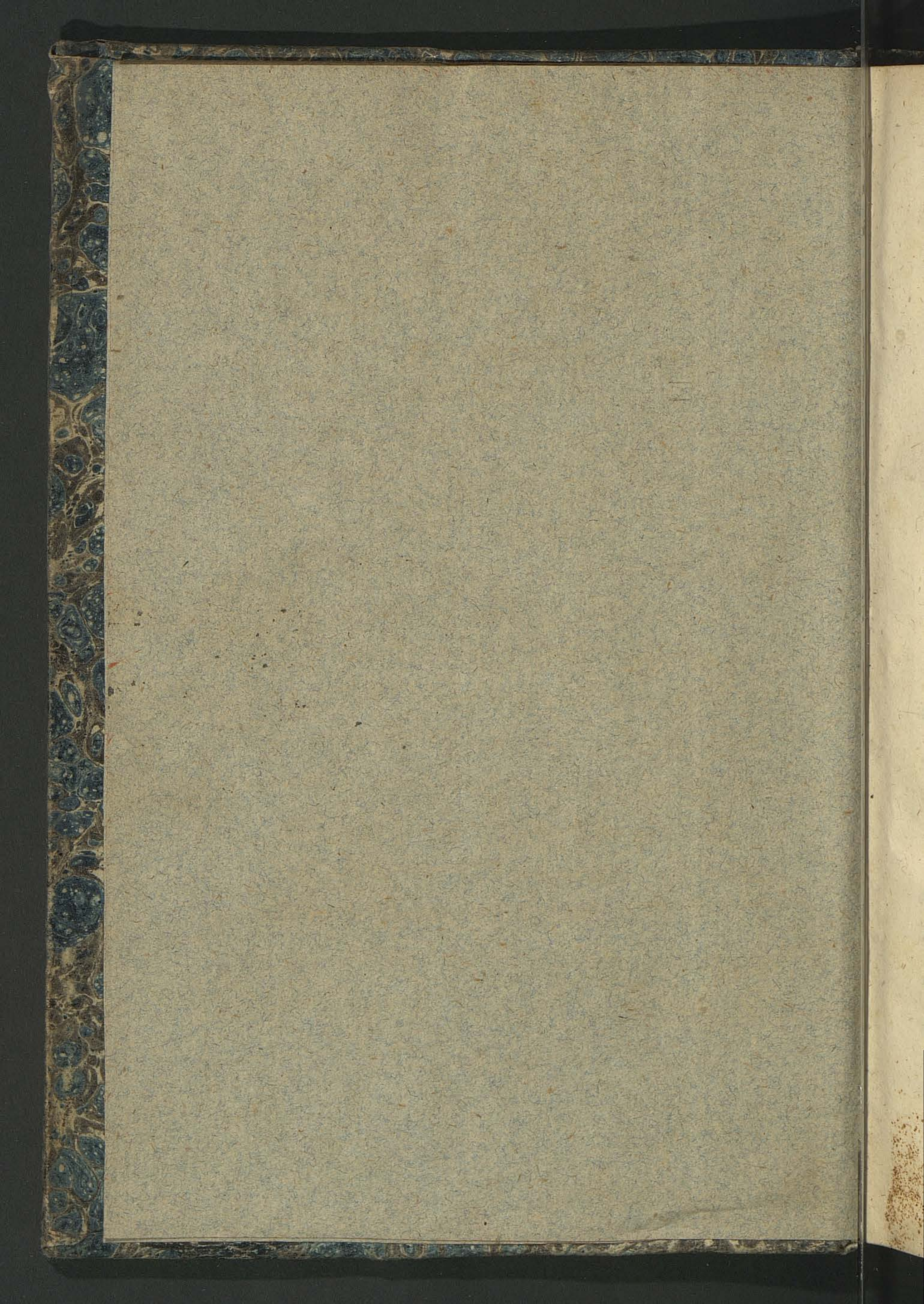



V
B
J
C





OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome II. Partie II.



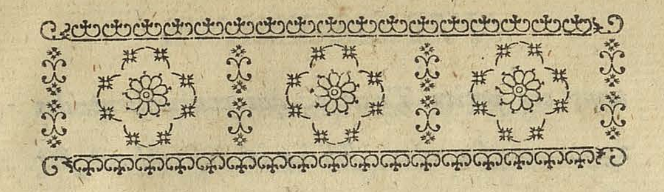
avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.



AVERTISSEMENT.

Comme nous avons dans cette Edition des Oeuvres de Mr. de la Mothe le Vayer plus d'égard aux matieres qu'à l'Ordre chronologique, qui souvent est très incertain, nous continuons de donner successivement les Traités didactiques. Mr. de la Mothe le Vayer avoit ses societés, ses liaisons, ses connoissances choisies, qui ne pouvoient manquer, soit par leurs discours, soit par des questions selon les occurrences, de lui fournir des occasions d'exercer sa plume. Il est tout naturel de croire, que ce n'aura été qu'à l'instigation de ses amis, qu'il aura composé en diférens

tems ces petits Traités, qui contiennent des remarques ſavantes, ſolides & inſtructives ſur des matieres de diférente eſpêce, & qui n'ont entre elles aucune liaiſon. Mais du caractére dont il étoit, il n'avoit garde, de s'en tenir là; il voulût que ſes meditations fuſſent en même tems utiles à l'humanité: il les retoucha, en fit un recueil, & le donna au public. Ce recueil eſt diviſé en quatre parties, dont chacune contient ſept opuſcules. Pour ne pas trop groſſir ce Volume nous n'y donnons que les trois premiéres parties, & reſervons la quatriéme pour le Tome ſuivant. La premiére eſt dédiée à Monſieur le Chancelier ſans autre titre, & tout uniment; la mode n'avoit pas encore prévalu, d'étaler à la tête d'une Epitre dédicatoire, où d'une lettre miſſive une longue Kyriele des Titres de celui, à qui l'on addreſſoit. Ce Mécéne étoit Pierre Seguier, Duc de Ville-

mont, Comte de Guien, Pair de France, &c. Jl fût ſucceſſivement Conſeiller, Maître des Requêtes, Préſident à Mortier, Garde des Sceaux, & enfin Chancelier. Son éloge ſe fait en deux mots : Chancelier Seguier. Jl eſt ſi connû, & tient un rang ſi diſtingué dans le monde politique, & parmi les ſavans, que ce ſeroit un Hors-d'oeuvre de nous étendre davantage ſur ſon ſujet.

Mr. de la Mothe le Vayer, dédia la ſeconde partie à Gabriel Naudé ſon ami intime, & avec qui il vivoit dans la plus étroite familiarité. Cette liaiſon eſt toute ſimple. Jls étoient tous les deux presque du même génie & du même caractére ; j'aurois presque dit de la même trempe. Pour parler de Mr. Naudé d'après le Portrait, que nous en ont laiſſé ceux qui ont écrit ſa vie ; il étoit un homme ſage,

reglé dans ſes mœurs, appliqué aux études, d'un cœur ouvert, libre dans ſes diſcours, mais de cette liberté, qui ne donne aucune atteinte à la Réligion: Jl fût toûjours connû pour bon Chrêtien; Jl étoit Chanoine de Verdun. Jl n'eſt pas douteux, qu'il n'ait ſouvent été d'une grande utilité à nôtre auteur. Jl avoit paſſé presque toute ſa vie parmi les livres. Et quoiqu'il fût gradué Médécin dans l'Univerſité de Padoüe, l'amour des belles lettres s'étoit tellement emparé de lui, qu'il ne ſortoit presque point de l'état de Bibliothecaire. Jl en remplit ſucceſſivement les fonctions chez le Preſident de mesmes, chez le Cardinal de Bagny, chez le Cardinal Antoine Barberini, & chez le Cardinal de Richelieu, après la mort de celui-ci il paſſa en la même qualité auprès du Cardinal Mazarin. Jl lui forma cette Bibliothêque magnifique, nombreuſe

& choisie, qui étoit de son tems une des premieres de la France, & qui fût d'un grand secours aux amateurs des sciences. Il est tout naturel de croire, que Mr. de la Mothe le Vayer a tiré autant de profit du Bibliothecaire, que de la Bibliothêque, pour peu que l'on considére cette vaste érudition & cette lecture immense, qu'il repandoit dans tous ses écrits.

La Troisiéme Partie est dediée au Cardinal Mazarin ; L'on voit à n'en pouvoir douter, dans la plûpart des ouvrages de Mr. le Vayer, combien il étoit sincerement devoué à ce Ministre ; les Muses ne sont point ingrates envers leurs Mécénes. Plein de ce sentiment, Mr. le Vayer ne laisse échapper aucune occasion de marquer au Cardinal son zéle & son attachement.

AVERTISSEMENT.

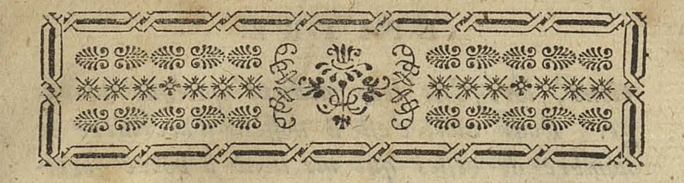
Quant à ce qui regarde le fond de l'ouvrage, nous renvoions les Curieux à la lecture de ces petits Traités; Il seroit très inutile d'en faire ici un extrait. Les Réflexions par elles mêmes ne sont ni longues ni ennüieuses; d'ailleurs l'auteur les a tellement entremelées de literature & d'érudition, qu'elles ne peuvent du moins que de plaire aux vrais connoisseurs, sur tout à ceux, qui auront pû se garantir, contre un certain goût, qui s'est répandû dans la plus grande partie de nos brochures modernes.



OPUS-

OPUSCULES
OU
PETITS TRAITEZ.

PREMIERE PARTIE.



A
MONSIEUR
LE
CHANCELIER

MONSIEUR,

Je ſuis bien éloigné de la penſée de pluſieurs qui croient s'acquiter aucunement envers ceux à qui ils ont de grandes obliga-

tions, lorsqu'ils leur dédient quelque ouvrage. Pour moi, c'est à dessein d'accroître le nombre de celles qui me lient à vôtre service, que je vous presente ce livre; & je m'estimerai plus que jamais vôtre redevable, s'il vous plait de me permettre qu'on y voye l'inscription de vôtre nom, & que mon travail reçoive par ce moien l'autorité de vôtre approbation. Mais ce n'est pas en cela seulement que je serai different des autres; ils ne trouvent jamais de louanges assez exquises pour accompagner leurs presens; & ma resolution est au contraire d'ômettre tout ce qui est dû à vôtre Vertu, & de ne la reverer ici que du silence. J'avouë que c'est principalement pour vous complaire que j'en userai de la sorte; mais quand j'aurois moins de complaisance, il faudroit plus de force que je n'en possede pour traiter un si grand sujet; & je ne croi pas qu'à moins d'un panegyrique entier on puisse raisonnablement l'entreprendre. En effet ce n'est pas dans une simple lettre qu'on doit faire voir avec quelle integrité & suffisance vous avez exercé tant de charges qui vous ont élevé jusqu'à la plus eminente de toutes: Comme quoi Sa Majesté ne fit rien en vous y établissant,

qu'approuver les vœux que toute la France avoit déja faits en vôtre faveur: Et de quelle ſorte vous avez ſçu depuis imiter le Soleil, qui paroit plus lumineux, & a l'action incomparablement plus forte dans ſon exaltation, que quand il eſt encore ſur nôtre horizon. Que ſeroit-ce d'entrer de là ſur le merite de vôtre nom: & de montrer que ſi la ſuite de trois Orateurs dans la famille des Curions, pût faire dire autrefois que l'Eloquence y étoit hereditaire; il y a lieu de s'imaginer que non ſeulement la même Eloquence, mais la Pieté encore & la Sageſſe ſont de droit ſucceſſif dans l'illuſtre Maiſon DES SEGUIERS? *Je laiſſe donc*, MONSIEUR, *une ſi haute & ſi ample matiere, pour deſcendre à celle de cet Ecrit, & vous rendre conte de ſa forme, je veux dire de la façon dont j'ai traité les differens ſujets de ces Opuſcules. Car parce qu'ils n'ont rien de ce ſublime genre d'Oraiſon qu'on demande aujourd'hui, ils pourroient être moins favorablement reçus par quelques-uns d'abord, ſi je ne faiſois conſiderer comme leur Style, que l'Ecole nomme didactique ou inſtructif, n'admet pas tous les ornemens des autres. Ce n'eſt pas à dire pourtant, qu'il n'ait ſes graces,*

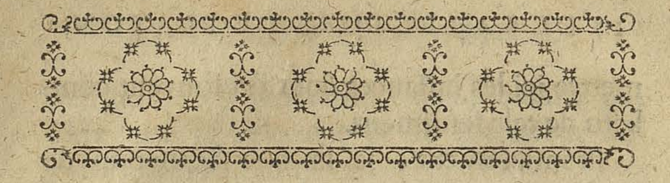
dont je ne l'ai peut-être pas aſſez accompagné, & que les plus grands Orateurs ne ſe ſoient ſouvent ſervis de lui, bien mieux que je n'ai fait, comme Ciceron dans ſes œuvres philoſophiques. Mais tant y a que faiſant profeſſion d'enſeigner plûtôt que de plaire, il eſt telle fois ſi concis, & telle autre ſi libre dans ſes citations, que le goût de tout le monde ne s'y peut pas accommoder. Et certes ſans l'amour des Sciences, dont il eſt le fidele Interprete, difficilement le peut-on trouver plaiſant. Il y a de grands charmes en recompenſe pour ceux qui cultivent les Arts qu'on nomme Liberaux; & c'eſt ſans doute qu'ils préfereront toûjours le chant des Muſes à celui des Sirenes, comme diſoit Pythagore, c'eſt à dire une éloquence docte & ſolide, à celle qui n'a que l'éclat, le ſuperficiel, & la pompe. C'eſt pour cela que les Grecs ſacrifioient à Mercure la Grénade, qui a ſon fruit au dedans; voulant ſignifier qu'il ſe trouve une Eloquence dont le merite ne ſe reconnoit pas ſi tôt, parce que ſes myſteres ſont cachez, & que l'écorce de la ſcience renferme ſouvent ce qu'elle a de meilleur. C'eſt une Eloquence qui mépriſe la vaine parade du langage, qui

ne ſe comprend qu'avec beaucoup de ſoin, & qui ne s'acquiert que par le moien de l'étude. Elle n'eſt pas ennemie des autoritez, comme la populaire ; elle écoute parler les Auteurs chacun en ſa langue, & jamais on ne la voit ſi ornée, que quand elle ſe couvre du vieil manteau de quelque Philoſophe. Pauſanias nous a voulu faire croire que les Roſſignols qui naiſſoient auprès du tombeau d'Orphée, ſurpaſſoient de beaucoup les autres en douceur de voix, & en naturelle mélodie : Mais on peut dire avec plus de verité, que l'Eloquence dont nous parlons, acquiert des graces & des forces nompareilles, quand elle ſe promene parmi les Monumens de ces grands Hommes de l'Antiquité. C'eſt MONSIEUR, *ce que je crois qu'on peut ſoûtenir en faveur du genre d'écrire dont je me ſuis ſervi. Je ſai bien que ce n'a pas été avec toute la dignité qu'il peut recevoir, ni avec tous ces rares agrémens que les Maitres de l'Art lui ont donnez. Auſſi n'ai-je eu pour but que de les imiter aucunement, & je me contenterai que vous jugiez en faveur de ma copie, qu'elle ait retenu quelque air de ces anciens Originaux. Si je ſuis ſi heureux, je prendrai la hardieſſe de faire*

voir le jour à quelques autres petites Pieces de même nature, vous ſuppliant de trouver bon que je me die cependant,

MONSIEUR,

Vôtre très humble & très
obeiſſant Serviteur
DE LA MOTHE LE VAYER.



I.

DE LA LECTVRE DE PLATON, ET DE SON ELOQUENCE.

MON dessein n'est pas de vous dresser l'Eloge de Platon, ni de vous montrer comme il a sçu le premier reünir les membres de la Philosophie, qui n'étoient pas moins divisez que ceux de Penthée, selon le dire d'un de ses Sectateurs. Vous savez mieux que moi pourquoi toute l'Antiquité l'a traité de Divin, & sur quel fondement S. Augustin, S. Thomas, & presque tous les premiers Péres de l'Eglise l'ont mis devant Aristote. Mais puisque vous voulez que je vous fasse raison de ceux qui ne peuvent, dites-vous, goûter ses Dialogues, & qui parlent de ses Oeuvres & de son Eloquence avec un si grand mépris, je m'efforcerai de vous

Atticus apud Eusebe. l. 2. de præp. Ev. cap. 2.

mettre ici les instances dont j'ai souvent combatu de tels sentimens.

Premierement, je sai que beaucoup de personnes ne s'engagent dans des jugemens si injustes, que par la seule aversion qu'ils ont contre le Dialogue. Ils croient qu'il n'y a point de plus mauvaise façon d'écrire, que celle qui s'assujettit à des colloques ou pourparlers. Et parce que vrai-semblablement ils n'en ont vû que de très mal faits; comme le plus grand nombre est de ceux-là, ils condannent indifferemment toute sorte de Dialogues. J'avouë que la lecture des mauvais est la plus ennuieuse qu'on puisse faire; & qu'à faute de savoir l'Art de ce genre d'Oraison, il s'y commet des impertinences nompareilles, dont nous n'avons que trop d'exemples parmi les Auteurs modernes. Mais aussi faut-il confesser qu'il y a d'autres compositions de cette nature, qui ne donnent jamais de dégoût. Celles de Ciceron & de Lucien n'ont été trouvées trop longues par personne. Et quand on considerera que le Dialogue fut nommé par les Anciens le fils aîné de la Philosophie; que le Lycée & l'Academie lui donnerent le premier lieu dans les Ouvrages; & que les plus savans siecles du monde l'ont mis à un si haut point d'estime, qu'il n'y peut être

Lucian. in bis accus.

rien ajoûté ; il ſera difficile de ne blâmer pas ceux qui le rejettent & le mépriſent aujourd'hui ſi abſolument.

S'il faut venir là-deſſus au particulier de Platon, tous les hommes de Lettres ſavent qu'il a écrit ſes Dialogues avec tant de grace & d'heureux ſuccez, qu'encore que Zenon Eleate, ou un certain Alexamene fuſſent les vrais inventeurs du Dialogiſme, on n'a pas laiſſé d'en nommer Platon le Pére, comme celui qui devoit ſervir de prototype & de parfait exemple à quiconque déſiroit reüſſir en ce genre d'écrire. Les Payens ont même paſſé juſqu'à cette impieté, qu'ils dirent que ſi leur Jupiter ſe fût voulu mêler de dreſſer de ſemblables diſcours, il ne l'eût pas pû faire en meilleurs termes, ni les rendre plus açcomplis que ceux de ce Philoſophe.

Diog. Laërt. in vita Plat.

Cherchons maintenant ce qui peut être cauſe qu'aſſez de gens ſe diſpenſent d'en juger ſi différemment, & d'aller de droit fil contre tout ce que l'Antiquité a dit de l'éloquence de Platon, & du merite de ſes Oeuvres.

Le premier ſujet qui porte pluſieurs à n'en faire pas beaucoup de cas, vient de l'obſcurité qu'ils y rencontrent ſouvent, pour n'avoir pas aſſez de connoiſſance des deux parties des Mathématiques pures, l'Arithmetique, & la

Géometrie. Car comme nos études ſont autrement reglées que celles des Grecs, & principalement de ceux d'entr'eux qui ſe diſoïent Academiciens, une infinité de perſonnes ſe jettent tous les jours dans la lecture des Livres Philoſophiques, encore qu'ils n'aient pris qu'une fort legere teinture de ces deux Sciences. Or il n'en étoit pas ainſi du tems de Platon, & chacun ſait l'inſcription de ſon Ecole, qui en defendoit l'entrée à ceux qui n'étoient pas ſuffiſamment inſtruits dans l'une & l'autre de ces diſciplines. Je ſai bien que Marſile Ficin interprete cela non ſeulement des lignes de la Géometrie, mais encore de la meſure de nos affections, & du reglement de nos paſſions. Mais quoiqu'il en ſoit, nous voions que Platon explique tantôt par les nombres, & tantôt par les figures, les plus difficiles matieres de la Philoſophie. Ainſi quand il traite de l'Ame dans ſon Phédon, de la nature dans ſon Timée, & des Idées dans ſon Parmenide, il n'eſt pas preſque intelligible en beaucoup de lieux, à ceux qui ne ſont ni Géometres, ni Arithmeticiens. Cependant c'eſt une grande injuſtice de lui imputer cét inconvenient, vu que de ſon ſiecle il n'y avoit point de plus belle façon d'exprimer ſes penſées, que celle dont il s'eſt ſervi, ni de

plus claire & de mieux entenduë par ceux pour qui il mettoit la main à la plume. La raiſon voudroit donc que nous nous chargeaſſions du defaut qui ſe trouve en cela, plûtôt que de l'attribuer à celui qu'aucun de ſon tems n'a repris ni d'obſcurité, ni de pas un autre vice d'Oraiſon; puiſqu'au contraire tout le monde lui a donné cette loüange, d'avoir ſçu mêler les Graces parmi les Muſes, avec plus d'adreſſe que perſonne ne fit jamais.

La ſeconde cauſe qui donne lieu aux jugemens temeraires dont nous nous plaignons, eſt que ceux mêmes qui entendent aujourd'hui les Livres Grecs, ne peuvent pas connoître toutes les beautez du langage de Platon; non plus qu'un Alleman qui ſait paſſablement le François, ne ſent pas toutes les délicateſſes de ceux qui écrivent le mieux en nôtre langue: Et neanmoins nous nous mêlons de juger de ſon éloquence, tout ainſi que nous ferions de celle de quelque Auteur qui ſe ſeroit ſervi d'un idiome vivant, & que nous poſſéderions parfaitement. La langue Latine & la Grecque ſont des langues mortes, comme on nomme celles qui ne ſe parlent plus, & il faut croire qu'elles tiennent enſeveli avec elles ce qu'elles ont eu de plus exquis, de plus fin, & de plus gentil lorſqu'elles étoient en

vigueur. C'eſt pourquoi je ne doute point que nous ne languiſſions ſouvent dans la lecture de certains lieux de Platon, où les Anciens trouvoient mille graces qui les raviſſoient; & que du même endroit d'où naiſſent ſouvent nos dégoûts, ils ne tiraſſent de ſatisfactions d'eſprit que nous ne pouvons plus reſſentir; parce qu'en qualité d'Etrangers nous n'avons pas les mêmes lumieres qui les éclairoient dans leurs Livres. Je crois que perſonne ne contredira cette propoſition, ſi l'on conſidére que Ciceron, qui avoit appris le Grec dans Athenes, & declamé même en cette langue devant les plus célébres Rheteurs de Rhodes, ne laiſſe pas d'avouër que de ſon tems on ne reconnoiſſoit déja plus en quoi conſiſtoit la principale force de ces anciens Orateurs de Grece, quoique leur gloire ſe fût conſervée toute entiere, & ſans être endommagée par le tems. *Atticorum Oratorum*, dit-il, *ipſa vis ignota eſt, nota gloria.* Qui eſt-ce, je vous prie, qui peut ajourd'hui diſcerner dans les Oraiſons de Demoſthene, ce qu'Eſchines lui reprochoit qui n'étoit pas de pur Athenien? Que ſi les années ont eu le pouvoir de nous couvrir quelques defauts de ces beaux Monumens de l'Antiquité, il eſt certain qu'elles nous ont auſſi caché une

De opt. gen. orat.

infinité de vertus qui n'y ſont plus connoiſſables.

Ce que nous diſons ici au ſujet du Grec, ſe peut encore ſoutenir à l'égard du Latin, bien qu'il ſoit beaucoup plus familier que l'autre. Car je tiens pour aſſuré que les Romains ont vû une infinité de choſes dans leurs grands Auteurs, que nous n'appercevons plus à préſent, ſur tout aux ouvrages de l'une & l'autre Eloquence, Poëtique & Oratoire. Et cela étant ainſi, on ne ſauroit trop blâmer ceux qui ſe donnent la licence de corriger Ciceron & Virgile, en ce qui touche même le langage & la pureté de leur diction. Celui que vous connoiſſez, qui valoit beaucoup en François, me ſembloit le plus ridicule des hommes autant de fois qu'il ſe mêloit de reprendre le *Quos ego* que Virgile fait prononcer à Neptune courroucé, n'y remarquant pas, diſoit-il, la conſtruction Grammaticale aſſez entiere. Il trouvoit de même à redire au premier vers du quatriéme livre de l'Eneïde, où l'adverbe *jamdudum* étoit à ſon avis improprement emploié, & hors de ſa légitime ſignification, vû le peu de tems qui s'étoit paſſé depuis la premiere entrevuë de Didon & d'Enée. En verité, il faut avoir fait banqueroute à la pudeur,

& j'ose dire au sens commun, pour entreprendre de semblables censures, contre l'approbation de tant de siecles, & d'autant d'hommes savans qu'il y en a eu depuis Virgile jusqu'à present. Nous sommes téméraires jusqu'à ce point, de croire que nous voions plus clair que les Anciens dans leur propre païs: au lieu de reconnoître ingenûment & avec soûmission, que nous n'y remarquons pas la moitié des beautez & des graces dont il est question, qui n'ont été bien discernées que par les originaires, & souvent dans le même tems où elles ont été produites.

La troisiéme cause des jugemens si peu équitables qui se font des Oeuvres de Platon, vient de ce qu'assez de personnes ne les lisent que traduites. Or il est constant que toute sorte presque de Traductions font perdre beaucoup à leurs Originaux, sur tout s'ils sont excellens; & qu'il en est souvent comme de ces vins transvasez, dont le plus spirituel s'évapore en passant d'un vaisseau dans un autre. Mais outre que cela est fort véritable, généralement parlant, il est encore plus certain dans le particulier des pieces d'Eloquence, qui ont leurs plus grandes richesses dans l'Elocution. Les Traductions d'Homere & de Virgile le montrent bien pour ce qui concer-

ne la Poësie. Et quant à l'Oraiſon, puiſque nôtre principal ſujet regarde les Dialogues de Platon, je ne veux que ceux de Ciceron, qui comprennent preſque tout ce qu'il a écrit de l'Art Oratoire & de la Philoſophie, pour confirmer nôtre maxime. N'eſt-il pas vrai qu'on y voit des endroits fort agreables, des paſſages qui coulent très doucement, & de certaines civilitez ou complimens que ſe font les interlocuteurs, qui ne peuvent être traduits en d'autre langue ſans courir fortune de paroître preſque inutiles, & d'être dépouïllez de tout ce qu'ils poſſedent de plus recommandable ? Certes, je ne crois pas qu'en conſcience nous en puiſſions parler autrement, ni que ſans un extréme artifice la plûpart de ces lieux-là puiſſent être rendus tolerables dans leurs traductions. Que ſi celle de l'Apologie & du Criton de Platon, qu'on vient de mettre ſi heureuſement en nôtre langue, merite que nous faſſions quelque exception en ceci, l'excellente main qui nous l'a donnée m'aide plus à faire valoir l'éloquence de Platon, qu'elle ne nuit à cét article.

Il ne faut pas que nous oubliïons à remarquer, qu'entre les compoſitions Oratoires le Dialogue eſt celui qui a le plus à perdre dans la Traduction, à cauſe qu'il ſe ſert d'un gen-

re d'écrire moïen entre celui des Vers & celui de la Prose. Et c'est peut-être en partie pourquoi Panetius nommoit Platon l'Homere des Philosophes; comme Quintilien a dit de lui qu'il possedoit une faculté de s'exprimer divine, & tout-à-fait Homerique.

Cic. lib 1. Tusc. qu. Lib. 10. Inst. cap. 1.

Pour reprendre plus particulierement ce qui touche nôtre sujet, nous observerons que toutes les Traductions du Grec de Platon en Latin, ne sont rien moins qu'élegantes, comme celles qui n'ont visé qu'à rendre le sens de l'Auteur, sans se soucier autrement de la beauté du langage. De sorte que nous les pouvons bien comparer pour ce regard à nos vieilles Traductions Françoises, que nous ne lisons jamais sans en avoir l'esprit fatigué. Ce n'est donc pas merveille si ceux qui ne connoissent Platon qu'habillé ainsi desavantageusement à la Romaine, en parlent en suite avec le mépris donc nous tâchons de le décharger. Et en cela nous n'écrivons rien en sa faveur qui ne doive être dit à la justification de tous les Auteurs qu'on fait parler une autre langue que la leur. Qu'on juge des Livres Orientaux, tels que sont les Persans & autres semblables, par ce que nous en avons de traduits; on se persuadera facilement qu'il n'y a rien de plus impertinent,

que cette façon de s'expliquer toute pleine d'hyperboles & d'allegories dont ils ſont remplis. Cependant il ne faut point douter que ce ne ſoit une maniere d'élocution très belle & très élegante dans la langue des peuples du Levant, puiſque c'eſt celle des plus ſages hommes de la Terre, & de ceux qui nous ont donné les premieres leçons de preſque toutes les Sciences que nous cultivons. Pour peu qu'on faſſe de reflexion ſur ces choſes, on s'empêchera bien de donner ſon avis ſi légérement que pluſieurs font, ſur le merite d'un Auteur dont on n'aura vû que la ſimple Traduction.

La quatriéme raiſon que je veux rapporter des injuſtes mépris que Platon ſouffre aſſez ſouvent, n'a point d'autre fondement que la même iniquité avec laquelle quelques-uns traitent tous les Anciens, par une eſpece d'amour propre, qui fait que nous n'eſtimons, quand nous en ſommes touchez, que les Auteurs de nôtre tems. Pour moi je ne ſuis pas de ceux qui font cas de toute ſorte d'antiquailles. Je trouve qu'Horace a eu raiſon de ſe moquer d'un homme qui ne priſoit rien que les morts.

- - - virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil niſi quod Libitina ſacravit. *Epiſt. 1. l. 1.*

Et ç'a toûjours été mon opinion, que comme nous ſommes éclairez du même Soleil qu'ont vû les hommes qui vivoient il y a deux ou trois mille ans, & que nous chéminons ſur la même terre qu'ils ont foulée, reſpirans le même air qu'eux, & bûvans des mêmes eaux dont ils ont étanché leur ſoif; nous ne devons pas poſſeder les fonctions de l'eſprit moins libres, ni moins nobles qu'ils les avoient, dans des corps, qui ne ſont en rien differens des leurs. Mais je m'empêcherai bien pourtant de croire, que beaucoup de ceux que je vois qui pretendent aller du pair avec ces grands Hommes de l'Antiquité, approchent de leur merite. Les Livres ne ſont pas de la nature des Roſes, pour donner toûjours le prix aux plus recens. Puiſque vingt ſiecles nous ont à peine donné vingt Auteurs de la premiere Claſſe, je ne penſe point faire de tort au nôtre, ſi je dis que c'eſt tout ce qu'il peut faire, que de nous fournir un homme à ſon tour que nous leur puiſſions comparer. Cependant vous verrez que ceux qui parlent avec ſi peu de reſpêt, ſoit de Platon, ſoit de ces autres demi-Dieux que tous les Hommes de Lettres revérent, ne le ſont guéres que pour ſe mettre au deſſus d'eux, ne ſe contentant pas de les égaler. Ils me pardon-

neront ſi je leur dis qu'ils ne ſont rien en cela qui leur puiſſe être avantageux. S'ils n'ont rien qui approche de la valeur des Anciens qu'ils mépriſent ſi fort, ils ſe rendent ridicules; Et ſuppoſant qu'ils ſoient perſonnes de merite, leur propre interêt les oblige de rendre à ceux qui les ont précedé, les mêmes honneurs qu'ils peuvent attendre de la Poſterité.

En effet, pour revenir à ce qui touche particulierement nôtre Divin Philoſophe, il me ſemble que ceux mêmes qui ne trouvent pas dans ſes Oeuvres toutes les beautez, ni tous les agrémens que d'autres y ont pû remarquer; qui ſe rebutent de quelques obſcuritez Géometriques; & qui ne rencontrent rien dans ſa Traduction qui réponde à cette grande eſtime de tous les âges paſſez; feroient mieux d'imiter Socrate lorſqu'il donna ſon jugement des livres d'Heraclite, que de parler comme ils font. Euripide fit preſent à Socrate de quelques Ecrits de ce Philoſophe melancolique, qui affectoit l'obſcurité, afin de n'être pas entendu de tout le monde, & le pria de lui en dire ſon avis. La réponſe de Socrate fut, après les avoir lûs, que tout ce qu'il y avoit pû comprendre lui avoit ſemblé merveilleuſement beau; ce qui l'obligeoit à croi-

re que le reste où il n'avoit rien entendu n'étoit pas moins recommandable. Certes, voilà un trait digne de la moderation de Socrate, & de cette justice qu'il observoit en toutes ses paroles aussi bien qu'en toutes ses actions. Cela me remet dans la mémoire la modestie d'un autre, qui remarquoit je ne sai quoi de defectueux dans une Oraison de C. Gracchus. Voici comment il s'en excuse dans Aulu-Gelle. *Hæc ego admonui, non ut C. Graccho vitio darem, Dii enim meliorem mentem mihi. Nam si quidquam in tam fortis facundiæ viro vitii vel erroris esse dici potest, id omne & autoritas eius exhausit, & vetustas consumsit.* Ce favorable & judicieux procedé envers Gracchus & Heraclite, peut servir de leçon à ceux qui se comportent si mal à l'égard de Platon.

L. 11. c. 13.

Et parce que beaucoup de telles personnes qui goûtent si peu la lecture de ses veilles immortelles, n'osent pas lui disputer la qualité de grand Philosophe, je juge à propos de leur faire voir ce que les plus éloquens hommes que nous connoissions on dit de lui; & de me servir encore de cette autorité, pour prouver qu'il n'a pas été moindre Orateur que Philosophe, ou selon les termes de Synesius, qu'on le peut considerer comme Ai-

In Dione.

gle & Cygne tout ensemble; c'est à dire comme savant & éloquent tout à la fois. Aussi a-t-on écrit que le propre jour qu'il fut presenté à Socrate pour être son disciple, ce digne Précepteur vit en songe un Cygne qui se venoit jetter entre ses bras.

Déja il me souvient que Dion en faveur de qui Synesius a usé de cette façon de parler, introduit un Borysthenite dans quelqu'une de ses Oraisons, qui passionné pour Platon & pour Homere, montre que le premier a été le plus grand Orateur, aussi bien que le plus grand Philosophe de tous les Grecs. C'est ce Dion à qui le bien dire acquit le surnom de Chrysostome, & que nous pouvons nommer le dernier de ceux de sa Nation, au même sens qu'on a dit de Boëce, qu'il étoit le dernier des Romains. Son dessein a été de donner à connoitre par cét étranger, ce que toutes les Nations, pour barbares qu'elles aient été, ont pensé de Platon. Il faudroit transcrire cent lieux differens de Ciceron, si nous voulions rapporter tout ce qu'il a dit à la loüange de ce divin Personnage, pour user du terme dont il se sert presque toûjours en parlant de lui. Je me contenterai de remarquer deux endroits, dont le premier sera pris du Livre intitulé *Brutus*, que ce Pére de l'Eloquence

Latine a composé des grands hommes de sa profession, où il observe que Demosthene devoit à l'Ecole de Platon de qui il avoit éte auditeur, & à la soigneuse lecture de ses Livres, le rang qu'il possedoit entre les Orateurs. Il ajoûte que cela étoit constant, non seulement parce que Demosthene le reconnoissoit dans l'une de ses Epitres, mais même pource qu'il êtoit tout évident qu'il tenoit de ce Philosophe, la grandeur de sa diction, & la majesté de son stile. Le second endroit de Ciceron, est de son Traité nommé l'Orateur où ce grand Genie avouë franchement qu'il étoit aussi plus redevable à l'Academie de ce qu'il pouvoit posseder de faculté Oratoire, qu'à tout ce qu'il avoit appris dans l'Ecole des Rheteurs; & cela après s'être servi de ces propres termes, *Ille non intelligendi solum, sed etiam dicendi gravissimus auctor & magister Plato.* C'est ce qui a donné lieu depuis à ce bel éloge que lui a dressé Quintilien, dont nous avons déja dit quelque chose, & que je coucherai encore ici, parce qu'on ne sauroit rien

Lib. 10. Inst. c. 1. rapporter de plus exprés sur nôtre theme. *Philosophorum ex quibus plurimum se traxisse eloquentiæ M. Tullius confitetur, quis dubitet Platonem esse præcipuum, sive acumine disserendi, sive eloquendi facultate divinâ quâdam*

& Homericâ? Multùm enim ſupra proſam orationem, & quam pedeſtrem Græci vocant, ſurgit: ut mihi non hominis ingenio, ſed quodam Delphico videatur oraculo inſtinctus. Ie ferois conſcience de groſſir davantage cét article, ſi ce n'eſt pour dire comme pluſieurs ont crû, que la grandeur de l'éloquence, plûtôt que la largeur des épaules, fit nommer celui de qui nous nous entretenons, Platon, qu'on appelloit auparavant Ariſtocles. Telle eſt l'opinion de Suidas ſur les mots de Theophraſte, & de Platon.

Vraiment il faut avouër que ceux qui oſent après de ſi grands témoignages s'imaginer qu'il n'y a rien de plus ennuieux, comme ils parlent, que les Ecrits de Platon, ſe laiſſent merveilleuſement aller à leur ſens, au préjudice de leur jugement. Pour moi, je ſuis ſi perſuadé du merite & de l'éloquence de ce Philoſophe, aux choſes mêmes où je les remarque le moins, que je n'en attribuë alors le defaut qu'à moi-même; ſoit parce que je ne pénétre pas aſſez dans les matieres qu'il traite, qui par conſequent ne me peuvent pas plaire; ſoit à cauſe que l'énergie de ſa diction & les graces de ſon élocution ne me ſont pas aſſez connuës. C'eſt ce que j'avois à vous dire ſur ce ſujet.

II.

DU SOMMEIL, ET DES SONGES.

PERMETTEZ moi de vous dire que vous vous plaignez à tort, & que vous apprehendez ſans raiſon. Vôtre plainte de dormir davantage que beaucoup d'autres que vous jugez en cela plus heureux que vous, eſt injuſte; & c'eſt mal reconnoître ce don de la Nature, qu'un Ancien diſoit comme Payen, être le ſeul que nous recevions gratuitement des Dieux, de qui nous achetions tout le reſte au prix du travail. Pour le regard de vôtre apprehenſion, je ne penſe pas qu'on en puiſſe avoir de plus mal fondée, puiſqu'elle ne l'eſt que ſur le Songe d'une nuit, la choſe du monde qui a le moins d'exiſtence. Il faut tâcher de vous guerir premierement de cette crainte, & puis nous examinerons les couleurs que vous pouvez donner à vôtre plainte, puiſque vous m'obligez à vous en dire mon ſentiment.

Je ſai bien qu'une infinité de grands Perſonnages ont crû après Homere, que les Songes étoient envoiez du Ciel, & que pluſieurs Philoſophes les ont tout autrement conſiderez qu'on ne fait les choſes vaines. C'eſt ce

qui oblige Ciceron à faire une reflexion très digne de lui, ſur la fin de ſon ſecond livre de la Divination. Le Sommeil, dit-il, eſt comme un lieu de retraite, où tous nos travaux & toutes nos inquietudes viennent chercher du repos. Et cependant il arrive que c'eſt du même endroit que procede ce grand nombre de craintes & d'agitations d'eſprit, qui ne nous toucheroient pas ſans doute comme elles font ſi les Philoſophes n'euſſent entrepris la defenſe des Songes, & ne les euſſent fait valoir comme très importans. En effet, ſelon le dire de Ciceron, nous liſons dans ce que nous a donné Porphyre de la vie de Pythagore, qu'il faiſoit une particuliere profeſſion d'interpreter les Songes, dont il avoit appris l'art parmi les Egyptiens, Arabes, Hebreux, & Chaldéens. Socrate, qui vint depuis, prévût qu'il devoit mourir dans trois jours, & le dit à Eſchines, aiant révé la nuit que quelqu'un lui prononçoit un Vers, qu'on peut voir dans Diogenes Laërtius. Platon & Xenophon ſes Diſciples ont bien montré l'eſtime qu'ils faiſoient des Songes; celui-ci rapportant les ſiens, & leurs ſuccès admirables, dans l'Hiſtoire de ſon voiage vers le jeune Cyrus: & le premier remarquant dans le neuviéme livre de ſa Republique, la diffe-

rence presque ordinaire entre les Songes qu'ont les hommes de vertu, & ceux qui arrivent aux autres personnes qui sont dans le vice. Et nous voions par ce qui nous reste des Stoïciens, qu'ils n'ont rien eu de plus constant parmi eux que la divinité des Songes, dont ils vouloient que les Dieux immortels fussent les distributeurs. Il y eut sur ce fondement, & pour en recevoir de si bonne main, des Temples bâtis exprès. Celui d'Amphiaraus dans le terroire Attique en fut l'un, où les Prêtres obligeroient ceux qui recherchoient ces mysterieuses rêveries, à s'abstenir, devant que de s'y presenter, un jour durant de l'usage des viandes, & pendant trois de celui du vin, si nous en croions

L. 2. de v. Ap. c. 14. Philostrate. Les Lacedemoniens eurent celui de Pasiphaé, ou de Pasithée, aux portes

Lib. 17. Geograph. de leur ville pour le même sujet. Et Strabon assure que des plus honnêtes gens d'Egypte alloient dormir pour un semblable effet dans celui de Serapis, où l'on tenoit regître des miraculeux événemens qu'on y voioit arriver, soit à ceux qui couchoient là, soit à leurs amis, parce qu'il étoit permis de consulter cette sorte d'Oracle par procureur. Aussi veut-on que beaucoup d'excellens remedes nous soient venus par le moien de telles re-

velations, comme celui de l'Ariſtolochie contre la morſure des Serpens, & cét autre d'une certaine herbe qu'Alexandre vit pendant ſon ſommeil dans la gueule d'un Dragon, & dont il guérit Ptolomée. Diodore Sicilien qui fait ce conte, écrit ailleurs, qu'Iſis a ſouvent montré aux malades endormis, ce qui leur devoit rendre la ſanté: Et que ceux de la Cherſoneſe de Carie ſe vantoient de recevoir ordinairement de pareilles viſions d'une Hemithée, à qui ils rendoient des honneurs divins, & qui les préſervoit par ce moien d'une infinité de maux. Il ne tient pas à Cardan que nous ne croïons qu'il fut averti en dormant de mettre dans ſa bouche une émeraude, qui lui fit oublier la mort violente de ſon fils, ce qu'elle ne faiſoit pars lorſqu'il l'avoit ſeulement penduë au col. Ajoûtons ici l'impoſture de Julien l'Apoſtat qui prend Jupiter à témoin dans S. Cyrille, comme il avoit pluſieurs fois repris ſes forces par la vertu des medicamens qu'Eſculape lui-même lui avoit indiquez, lequel ſe faiſoit auſſi adorer dans des Temples à dormir, comme ceux dont nous venons de parler. Et pour dire quelque choſe de plus ſolide à l'avantage de la Medecine, rapportons aux Songes divins, comme quelques-uns ont fait, le paſſage de l'Eccleſiaſti-

Strab. lib. 15. Geogr.

L. 17. l. 1. & l. 4.

L. de vita Pro. c. 43.

Lib. 7. cont. Jul. p. 235.

que, qui porte que nous l'avons recuë de la main du très haut, qui en est le Créateur. Certes tout cela ensemble paroîtra bien puissant à nous persuader, que c'est une commune conception de tous les hommes, Philosophes & autres, fideles & infideles, que les Songes sont dignes de consideration, & même de respect, tant s'en faut que nous devions les rejetter avec mépris. La preuve de cela pourroit aller jusqu'à l'infini.

Si est-ce que l'autorité de ceux qui s'en sont moquez n'est pas petite, & quand Epicure, Metrodore, Xenophane, Ciceron, avec quelques autres qu'on pourroit ajoûter, ne seroient pas comparables aux premiers, Aristote seul leur peut être opposé; & ses raisons sont si puissantes pour montrer la vanité des Songes, qu'avec la modification que S. Thomas y apporte, je ne croi pas qu'il soit facile de les refuter. L'opinion d'Aristote & de tous les Peripateticiens a été, qu'il y avoit de trois sortes de Songes, dont les uns pouvoient être considerez comme des signes qui dependent de nôtre temperament, & de ce que nos corps ressentent intérieurement ou extérieurement lorsque nous révons; les autres comme des causes, parce qu'ils nous portent à quelques actions que nous n'entreprendrions

pas s'ils n'étoient arrivez ; ou nous empêchent d'executer ce que nous eussions fait sans eux: & les derniers comme des choses fortuites & de rencontre, sur qui l'on ne peut jamais faire de fondement qui ne soit téméraire. Mais pour le regard des Songes qu'on nomme divins, dautant que sans avoir aucun rapport à nôtre constitution corporelle, il semble qu'ils nous soient envoiez d'enhaut pour nous faire savoir ce qui nous doit arriver ou à nos amis, Aristote & ceux de sa secte s'en sont moquez absolument, dont voici les principales raisons. Si Dieu se méloit d'envoier de tels Songes, il ne faut point douter que les plus sages des hommes & les plus vertueux n'en fussent gratifiez avec prérogative sur les autres. Or est-il qu'il en arrive tout autrement. Il n'y a donc point d'apparence de dire que Dieu en soit l'auteur. Secondement, si les Songes venoient du Ciel, selon toute apparence, l'homme seul en auroit. Or nous voions que beaucoup d'animaux songent comme nous. C'est donc à tort qu'il se persuade cela. En troisiéme lieu, si Dieu vouloit que nous eussions cette connoissance de l'avenir qu'on dit qui nous vient des Songes, n'est-il pas vrai-semblable qu'il nous la donneroit par des visions claires & intelligibles, dont il nous gratifie-

roit le jour, & non pas la nuit? Or chacun ſait qu'il n'y a rien de ſi obſcur, ni de ſi douteux, que les conjectures qui ſe prennent des Songes nocturnes que nous faiſons. La raiſon ne veut donc pas que nous les lui attribuïons. Ces argumens du Lycée qui alloient contre la divinité des Songes, n'ont pas empêche pourtant ſes Sectateurs de reconnoître qu'on en faiſoit parfois de ſi prodigieux, & de ſi admirables, qu'Ariſtote eſt contraint de les nommer Demoniaques. Il n'y a point d'inconvenient, dit-il, de leur donner ce dernier attribut: puiſque nous reconnoiſſons que la Nature eſt ſouvent admirable & Demoniaque. Mais il ſe faut bien empêcher de les appeller Divins, n'étant que purement naturels; & la Nature ne pouvant pas être nommée Divine: δαιμόνια μὲν τὸ. ἡ γὰρ Φύσις δαιμονία, ἀλλ' οὐ θεία, ce ſont ſes propres termes. Et c'eſt au même lieu qu'il rend raiſon de tels Songes étranges, & qui ſe trouvent aſſez ſouvent véritables, par l'exemple d'une infinité de fléches tirées, dont il ſeroit impoſſible que quelqu'une ne touchât le but, quand bien ceux qui les décochent auroient les yeux bandez. Car il y a des complexions, telles que ſont celles des melancholiques, des hommes adonnez au vin, & des furieux, qui troublent

L. de div. per ſom. cap. 2.

troublent l'imagination de tant de vapeurs & de ſumées confuſes, qu'il n'eſt pas poſſible que par rencontre elles ne forment parfois une idée de ce qui doit arriver. Cependant comme on n'obſerve que ces Songes-là qui ont eu quelque choſe de merveilleux dans l'évenement, la vaine bizarrerie des autres les faiſant negliger, on attribue facilement à la Divinité, ce qui n'eſt qu'un pur effet du hazard & de la Fortune.

Saint Thomas & toute l'Ecole Chrêtienne condanne avec raiſon cette maxime générale du Peripatetisme, Qu'il n'y a point du tout de Songes qui nous ſoient envoiez du Ciel. Ceux qu'interpreta Joſeph, & le ſien propre *Cap. 37.*
dont parle la Geneſe, qui excita l'envie de tous ſes freres contre lui; cet autre de Judas Macchabée, par l'autorité duquel il encouragea *2. Macc. c. ult.*
ſes troupes au combat; & ceux de Nabuchodonoſor, & de Daniel à qui l'Ecriture dit que *Dan. c. 1. & 2.*
Dieu avoit donné l'intelligence neceſſaire pour les expliquer; ne ſouffrent pas qu'un Fidele puiſſe être du ſentiment d'Ariſtote pour ce regard. L'ami de Job ne dit-il pas préciſément, *C. 33.*
que Dieu ſe ſert ſouvent des viſions nocturnes pour nous inſtruire, & pour nous détourner de mal faire? Dieu même n'a-t-il pas prononcé de ſa bouche; ſe corrouçant contre

Num. cap. 12. Aaron & Marie, qu'il feroit ſavoir ſa volonte aux Prophetes dont il ſe ſerviroit, par des Songes? Et le nouveau Teſtament n'en a-t-il pas d'auſſi divins que ceux du vieil que nous venons de rapporter? Il ne ſauroit donc nous reſter le moindre doute ſur cela. Mais hors cette ſorte de Songes qui ſont très rares, & toûjours accompagnez d'une clarté d'enhaut, qui illumine l'eſprit de ceux qui les reçoivent, avec une certitude qui empêche de craindre d'y être trompé; Saint Thomas rejette auſſi bien qu'Ariſtote tous les autres qu'on veut faire paſſer pour divins, & s'accommode aux diviſions du Lycée que nous avons rapportées ci-deſſus. Et de verité, comme Saint *Lib. 1. cap. 21. & 26.* Auguſtin ſoûtient dans ſa Cité de Dieu, que l'exemple de la mort volontaire de Samſon, & de quelques actions ſemblables, où le S. Eſprit intervenoit ſi intimement, pour nous ſervir de ſes termes, qu'il ſe faiſoit purement obeïr, ne doit pas être tiré à conſequence pour en juſtifier d'autres: Auſſi pouvons-nous dire, que les Songes véritablement envoiez de Dieu, dont nous venons de parler, ne ſont pas capables de faire paſſer pour divins tous ceux auſquels on donne créance ſous ce prétexte, par une ſuperſtition qui n'eſt que trop ordinaire. Car pourquoi dirons-nous,

ſi Ceſar ſonge étant en Eſpagne qu'il commet *Dio. Caſ.* un inceſte abominable avec ſa mere, que le *lib. 41.* Ciel lui promet par là l'Empire de la Terre? Je ſai bien qu'elle eſt la mere commune de tous les hommes. Mais c'eſt une foible raiſon, & il n'y a nulle apparence qu'une ſi ſale façon de s'expliquer vienne d'enhaut; comme ſi Dieu n'eût pû faire ſavoir à Ceſar ce qu'il avoit ordonné de lui, ſans rendre ſon imagination criminelle. D'ailleurs s'il y avoit quelque choſe de vrai-ſemblable en cela, il s'enſuivroit qu'un Hippias qui réva la même abomination, comme nous l'apprenons d'He- *Lib. 6.* rodote, & aſſez d'autres encore qui ont ſouffert de ces dereglemens de la fantaiſie, ſe ſeroient dû promettre une auſſi grande fortune que celle de Ceſar. Et neanmoins chacun ſait que pas un d'eux n'en eſt approché. Cependant, quoi qu'il n'y ait rien de plus ridicule que tous ces contes, & nonobſtant l'impieté de telles interpretations, on ne laiſſe pas d'y déferer même dans le Chriſtianiſme. Vincent de Beauvais remarque dans ſon Miroir *3. p. l. 27* Hiſtorial, qu'un Hugues Evêque d'Auxerre *chap. 127.* ſous le Roi Louis VII. dit le Jeune, ſongea la nuit précédente le jour de ſon élection, qu'il epouſoit ſa mere; comme ſi de tels Songes étoient toûjours ſuivis de quelque glorieux

événement. Sans mentir il faut avoir bien de l'inclination aux choses vaines, pour se plaire à de semblables observations, & les considérer comme serieuses. Si est-ce que toutes les Histoires nous font voir des actions très importantes qui n'ont point eu d'autre fondement. Cambyses aiant songé qu'un Courier lui étoit venu apporter la nouvelle, que son frere Smerdis s'étoit assis dans le Trône Royal, envoia miserablement assassiner ce pauvre innocent. Astyages avoit déja voulu faire tuer son petit fils Cyrus sur un autre songe. Et la grande expedition de Xerxes contre la Grece fut concluë depuis, sur l'autorité d'un Songe reïteré & fort mysterieux, si tant est qu'il faille ajoûter foi à ce qu'en dit Herodote. Nous lisons dans Tacite, qu'on prit le prétexte d'un Songe pour faire mourir deux Chevaliers Romains sous l'Empereur Claudius. Et Dion Cassius nous represente comme Messaline se voulant venger d'Appius Silanus son gendre qui l'avoit refusée d'amour, servit d'un Songe de Narcisse Libertin du même Empereur, & qui le possedoit entierement, dans lequel il lui avoit semblé que Claudius étoit assassiné par Silanus, ce qui fut cause de sa mort. Tibere autrement dit Absimarus, aiant usurpé l'Empire de Constantinople à la

Herod.l.3. lib. 1. & 7.

Lib. 11. Annal.

Lib. 60.

faveur du Patrice Nicephore, ne laiſſe pas d'envoier en exil ſon fils Philippique, qui avoit conté à ſes amis comme en rêvant une Aigle, ce lui ſembloit, lui couvroit la tête de ſes aîles; ce que Tibere prit pour un preſage de ſouveraineté dont il faloit arrêter le cours. Nôtre Hiſtoire nous aſſure que le ſécours donné au Comte de Flandres par le Roi Charles VI. n'eut point d'autre plus forte raiſon qu'un ſien Songe, qui lui en fit prendre la reſolution. Bref ce ne ſeroit jamais fait, ſi nous voulions enſuite rapporter tout ce qu'on peut tirer tant de l'Hiſtoire de nos voiſins que de la nôtre, qui juſtifie le pouvoir qu'ont eu les Songes, & de combien de grandes actions ils ont ſouvent été la cauſe.

Ce qui eſt digne de compaſſion en cela, c'eſt que les plus grands maîtres en l'Art de les interpreter, au lieu d'avoir des regles certaines, ſe ſervent de moiens tout-à-fait differens, & qui ſe détruiſent les uns les autres. Car les uns veulent qu'on les explique par analogie, & par le rapport qu'il y a entre la choſe ſongée, & ce qui doit arriver, comme il paroit au Songe de Ceſar dont nous venons de parler, & en celui de la mere de Pericles qui crût endormie qu'elle accouchoit d'un Lion. Les autres, tels qu'Ariſtandre & Artemidore dans

in Philopa. Lucien, foûtiennent qu'on les doit entendre tout au rebours, & qu'il les faut prendre d'un sens opposé à ce qu'ils semblent nous dire d'abord, comme s'ils parlent de mort, ou de richesses, en tirer un augure certain de vie, & de pauvreté. En verité ce sont des diversitez qui montrent assez la nullité de la chose. D'un autre côté, est-il vrai-semblable, que si Dieu nous vouloit faire savoir l'avenir pas nos Songes, il les nous envoiât si peu intelligibles, qu'il falut avoir recours à des truchemens ou Onirocritiques pour en tirer le sens ? Nous nous moquerions, disoit Ciceron sur ce propos, si nous voïons dans nôtre Senat des Carthaginois ou des Espagnols parler sans interprete ; & cependant nous rendons les Dieux aussi ridicules, quand nous voulons qu'ils parlent à nous avec tous ces énigmes & ces obscuritez dont nos songes sont prèsque toûjours envelopez. En effet, je ne sai rien de méprisable à l'égal de toutes ces réveries, que plusieurs voudroient faire passer pour d'autant plus divines qu'elles sont plus extravagantes, & qu'elles troublent davantage nôtre imagination. Cela se fait de la même façon à peu près, qu'on dit que les monstres s'engendrent en Afrique. La rareté des eaux contraint les animaux qui y sont, de se trou-

ver ſouvent à boire en même lieu; & cela eſt cauſe que les eſpeces differentes ſe mélant enſemble, & s'accouplant au tems qu'elles ſont en amour, il en vient ces monſtres qu'on y voit en beaucoup plus grande quantité qu'en pas une autre partie de la Terre. Tant d'images differentes de divers objets, qui s'élévent durant nôtre ſommeil en forme de vapeurs au cerveau, & qui viennent à s'y rencontrer dans ce petit lieu où eſt le ſiege de la fantaiſie, y forment aiſément ces ſonges prodigieux dont nous parlons. Que s'il y en a qui méritent nôtre attention, & que nous y faſſions quelque reflexion pour ce qui touche l'avenir, ce ſont ceux que les Philoſophes nomment naturels, & que les Medecins conſidérent avec eux comme ſignes démonſtratifs de nôtre conſtitution, & des choſes dont nous ſommes ménacez par nôtre temperament préſent. Hippocrate en a fait un petit diſcours, où il ſe montre fort religieux, pour ne pas dire hypocrite, par un grand nombre de ſacrifices qu'il ordonne afin d'expier les mauvais Songes, outre qu'il reconnoit d'abord, qu'il y en a qui ſont purement divins, ce que n'a pas fait Ariſtote, qui ſe ſert neanmoins de ſon autorité. Mais comme j'entends bien pourquoi il dit que de réver

L. de Inſomniis.

qu'on nâge dans des eaux, c'eſt un mauvais ſigne, & qui fait voir que le corps eſt plein d'humiditez, quoi qu'à l'égard d'un fiévreux le Songe n'ait rien de mauvais, parce qu'il donne à eſperer que cette humidité temperera la chaleur de la fiévre. Auſſi ne ſaurois-je comprendre par quelle raiſon le ſonge d'une mer agitée ſignifie la mauvaiſe diſpoſition du ventre, comme il l'écrit, avec quelques autres regles ſemblables, où j'ai de la peine à reconnoître le grand génie de ce divin vieillard. Tant y a que tant en ce lieu-là, que dans ſon ſixiéme livre des maladies Epidemiques, il fait un grand fondement ſur les ſonges, ſoit pour reconnoître les infirmitez, ſoit pour le regime de la ſanté. Galien a compoſé ſur le même ſujet ſon livre du préſage qu'on peut prendre des Songes. C'eſt ſelon cette doctrine que les Pythagoriciens vouloient que chacun ſe contemplât dans ſes Songes comme dans un miroir, pour y remarquer par le temperament du corps les habitudes bonnes ou mauvaiſes de l'ame. Zenon ſoûtenoit auſſi qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe apprendre de ſes Songes s'il profite, ou non, dans l'exercice de la vertu. Democrite porté du même ſentiment nommoit les Songes tantôt des ſimulacres & défluxions de

corps, tantôt des dépoüilles & images des choſes. Et nous liſons entre les Sentences d'Epicure celle-ci, Qu'un homme ſage eſt toûjours ſemblable à lui même, juſques dans ſes ſonges; parce qu'il croioit que ſa bonne façon de vivre pendant la journée, l'exemtoit des inquietudes que donnent les Songes extravagans de la nuit, qui procédent ordinairement de nos déreglemens. On peut donc prendre raiſonnablement de ces Songes phyſiques quelques indications de ce qui nous peut arriver dans le train ordinaire de nôtre nature. Mais hors de là, & aux choſes qui dépendent de la Fortune, ou d'autres cauſes que celles de nôtre propre conſtitution, c'eſt une ſuperſtition, & une pure foibleſſe d'eſprit, de s'amuſer à conſidérer des Songes, & de faire quelque fondement ſur cette ſorte d'illuſions nocturnes.

Car de croire qu'il y ait des pierres qui faſſent réver les choſes futures, étant miſes ſous le chevet du lit, comme celle dont parle Solin à qui la figure a donné le nom de corne d'Hammon, c'eſt à faire à ceux qui ſe repaiſſent de viandes creuſes, & qui reçoivent pour autant de véritables hiſtoires tous les relations fabuleuſes des livres. Je ne fais pas plus de cas de ce qui ſe dit des Songes que fait une

nouvelle mariée la premiere nuit de ſes nôces, qu'on veut qui ſoient toujours veritables, témoin celui dont parle le Moine Rorico, qu'eut la mere de Theodoric Roi des Gots, qu'elle ſçut ſi bien déguiſer à la femme d'Idatius. Et peut-être doit-on avoir la même opinion de ce qu'écrit Blefkenius en ſa deſcription de l'Islande, quand il aſſure qu'à cauſe que les habitans de cette Isle font la plûpart de leurs meubles d'oſſemens de Balenes, & qu'ils en conſtruiſent même leurs maiſons, ceux qui s'y repoſent la nuit ne ſongent jamais que des naufrages; encore qu'il ſemble qu'on pourroit rendre quelque raiſon phyſique de ce dernier effet. Pomponace en a bien voulu trouver pour expliquer ce qu'il dit avoir vû faire à un Aſtrologue de ſon tems, qui dévinoit par les regles de ſon art, & après quelques obſervations qu'il faiſoit, ce que diverſes perſonnes avoient ſongé la nuit en dormant. Non pas, ajoûte Pomponace, qu'il allât juſqu'à ſpécifier chaque choſe, mais il diſoit à l'un en général qu'il avoit rêvé en ſes parens, & à un autre que ſon imagination lui avoit repréſenté des chevaux, ou quelque autre choſe ſemblable. Si cela étoit véritable, je m'étonnerois moins de ce que nous liſons dans les Antiquitez Iu-

Lib. 3. de Geſt. Fr.

L. 2. Apol. cap. 7.

daïques de Iosephe, que Daniel empécha Nabuchodonoser de faire mourir tous ses Mages, indigné contre eux de ce qu'ils ne pouvoient le faire souvenir d'un sien Songe qu'il avoit oublié. Mais pour en parler franchement, il n'y a rien qui tienne seulement du vrai-semblable en mille contes qui se font de cette nature. Je sai bien qu'ils se rencontrent parfois dans des Historiens de grande reputation; mais si l'on y prend garde, ils ne les rapportent guéres que comme des bruits qui ont couru, & dont le vulgaire a été persuadé. Il faut recevoir de même tous ces exemples qu'on peut voir dans le huitiéme chapitre du premier livre de Valere Maxime, qui est certes un Auteur d'excellente Latinité, mais de nulle considération pour ce que nous traitons, comme on peut juger par le Songe de Simonides, & la fable des deux Arcadiens, dont Ciceron même, qu'il a vrai-semblablement suivi, s'est moqué. Quant aux Ecrivains tels que Cardan, qui prennent la licence de mettre sur le papier tout ce que bon leur semble, nous nous devons toûjours souvenir en les lisant, que l'incredulité a été nommée par un de ces anciens Sages le nerf de la Prudence. Comme il y a des hommes qui ne font jamais de Songes, ce qu'on a dit de Neron entre au- *Suetone. Herod.*

liv. 4.
Pline l. 5. cap. 8.
Sabini quod volunt somniant.

tres avant le parricide de sa mere, & de toute la nation des Atlantes; il s'en trouve au contraire qui sont les plus riches du monde en réveries, si on les en croit. Les Sabins selon le proverbe Latin, songent tout ce qu'ils veulent; & les peuples de Canada veulent au rebours tout ce qu'ils ont songé. Car les Relations que nous avons d'eux portent, que s'il leur a semblé en dormant qu'on leur ait fait un présent, ils l'exigent le lendemain; s'ils ont songé le meurtre d'un homme, ils tâchent de l'exécuter en suite; bref c'est le même de tout ce que leur imagination leur represente la nuit, qu'ils veulent rendre réel lorsqu'il est jour, sous ce plaisant prétexte, que leurs Songes doivent être toûjours véritables. La raison qu'ils en rendent à nos François, quand on leur dispute cela, est assez considérable pour venir de gens si barbares. Il n'y a point de Nation, disent-ils, qui n'ait quelque chose de propre & de singulier. Les Européens ont leurs dons de Nature, que ceux de Canada ne possedent pas. Ce n'est donc pas merveille si ceux-ci jouïssent seuls de ce privilege, de songer les choses qui doivent infailliblement arriver. Voilà ce qui fait dire au Pére qui nous a donné une Relation des Hurons de l'an mil six cens quarante-

deux, que ces Peuples qui n'avoient aucun culte exterieur, ne reconnoissoient point d'autre Dieu que Morphée, n'aiant rien remarqué, qui eut de pouvoir sur leur esprit, comparable à celui d'un Songe. En verité il y a des hommes par tout merveilleusement enclins à se tromper eux mêmes; & c'est une chose étrange que ceux du vieil & du nouveau Monde s'accordent si bien en cela, notamment au fait des Songes. Nous avons donc bien plus de sujet aujourd'hui que n'avoit Ciceron de son tems, de nous plaindre de cette superstitieuse créance qu'on y apporte, & de conclure nôtre matiere comme il fait, en ces termes : *Explodatur hæc quoque somniorum divinatio pariter cum cæteris. Nam ut verè loquamur, superstitio fusa per gentes oppressit omnium ferè animos, atque hominum imbecillitatem occupavit.* Il me reste seulement à combatre l'apprehension de vôtre Songe, d'une autorité qui devroit seule obtenir tout sur vôtre esprit, quand nos raisons ne seroient pas assez fortes pour le persuader. C'est de la Loi divine que je veux parler, qui defend si expressément dans le dix-neuviéme chapitre du Levitique, & dans le dix-huitiéme du Deuteronome, d'observer les Songes. Ne condamne-t-elle pas à la mort dès le trei-

ziéme chapitre du même Deuteronome ces Prophetes qui se servoient de la divination des Songes pour tromper le peuple, sur ce que leurs prédictions reüssissoient quelquefois? Et ne met-elle pas dans le second livre des Paralipomenes entre les impietez de Manassez celle-là de s'être arrêté aux Songes?
C. 33. Voiez encore le cinquiéme chapitre de l'Ecclesiaste, il vous sera leçon de la vanité des Songes. Et si vous prenez la peine de lire le trente-quatriéme de l'Ecclesiastique, il vous assurera que c'est comme s'amuser à vouloir embrasser son ombre, ou à suivre le vent, que de perdre le tems à considérer un Songe. Je le consumerois inutilement moi-même, si j'ajoûtois quelque chose à des preceptes si précis. Voions maintenant si vôtre plainte du Sommeil est plus juste que la crainte de vos Songes.

Je vous dirai d'abord qu'encore que mon dessein soit de combatre le déplaisir que vous prenez de dormir plus que d'autres, que vous croiez avoir en cela de l'avantage sur vous, si suis-je très aise de voir que vous préferez le veiller au dormir, parce que je tire de là une consequence presque certaine du bon-heur de vôtre condition. Pour le moins est-ce une regle posée par plusieurs devant

moi, que ceux qui ſont plus d'état du Sommeil, que de la veille, ne doivent pas être reputez heureux, puiſqu'ils préferent à la vie une choſe qu'on peut dire indifferente. Mais dites-moi la verité, n'eſt-ce pas Seneque qui vous a mis en ſi mauvaiſe humeur contre ceux qui dorment un peu largement, & comme l'on dit la graſſe matinée? Car je me ſouviens qu'il eſt ſouvent dans les invectives contre eux; & je ſai auſſi combien vous eſtimez ce grand Perſonnage. Il ſe plaint avec *Epiſt. 123.* Caton de ce qu'il ſe trouvoit des hommes qui n'avoient jamais vû lever ni coucher le Soleil (ce qu'Athenée reproche auſſi aux Sybarites *Lib. 12.* & aux Colophoniens.) Il nomme Hibous & Antipodes ceux qui dorment le jour, & il les accuſe de ſavoir ſi peu comme il faut vivre, qu'ils ne ſçavent pas ſeulement quand il en eſt le tems. Certainement il peut y avoir de l'excès en cela, & je tombe d'accord que le Sommeil d'un homme ne doit pas reſſembler à celui d'un Ours, d'un Crocodile, ou d'un Veau marin. Outre le préjudice de la ſanté qui ne s'accommode pas avec un trop long dormir, l'eſprit même, comme l'a remarqué Platon au ſeptiéme livre de ſes Loix, y eſt intereſſée; & l'on ſait qu'il n'y a rien de plus contraire à la fortune des particuliers, qui dépend

toute de l'action. Si est-ce qu'il n'est pas raisonnable de suivre si absolument les sentimens de Platon ou de Seneque, qui peuvent avoir été d'une constitution contraire à la nôtre, & qui sur cela ont possible prescrit des regimes de vivre qui ne sont pas bons pour tout le monde. Qu'ainsi ne soit, voici ce que dit le dernier à ce propos dans un autre endroit, par où nous pouvons assez reconnoître quel étoit son temperament. *Dormio minimum, consuetudinem meam nosti. Brevissimo somno utor, & quasi intervigilo: satis est mihi vigilare desiisse. Aliquando dormisse me scio, aliquando suspicor.* Ceux qui dorment naturellement si peu, sont injustes, s'ils pensent mesurer le sommeil des autres qui sont plus assoupis, au leur. D'ailleurs nous ne sommes pas obligez d'imiter toutes les austeritez des Philosophes. Et pour moi je serois bien faché d'avoir la bale en main, & le bassin dessous quand je m'endors, pour m'éveiller au bruit comme les gruës, encore qu'on dise qu'Aristóte, le moins bizarre d'entre eux, & celui qui s'est le mieux accommodé à la vie civile, le pratiquoit ainsi. Il n'est pas vrai aussi que tout sommeil qui se prend le jour soit reprehensible, selon le dire de Seneque. Ceux des païs chauds, & particulierement

rement du ſien, ne ſauroient ſe paſſer de dormir à midi, ce qu'ils nomment aujourd'hui *hazer la ſieſta*. L'Hiſtoire nous apprend que nos premiers Rois avoient le même uſage, quand elle dit que Clovis donna à S. Remi, & Pepin, pere de Charles Martel, à S. Rigobert, toute la terre que ces ſaints Perſonnages pouvoient environner, cheminant à pied auſſi long-tems que le ſommeil meridien des deux Princes dureroit. Aux lieux où l'on coule deux ou trois mois de jour continuel, & où l'on n'eſt averti préciſément de l'heure de dormir, que par le ſilence des oiſeaux & du reſte des animaux, il faut bien enfraindre la maxime de Seneque. Et quand Philoſtrate a donné au Dieu du Sommeil dans ſes plattes peintures une robe blanche par deſſus une noire, il a ſans doute voulu ſignifier que le dormir du jour étoit parfois auſſi bon & auſſi agreable, que celui de la nuit, contre le ſentiment du même Philoſophe. Il n'y a donc que l'intemperance de ce doux relâche qui ſoit à blâmer: & elle ne peut être determinée par le temperament d'un chacun. J'ajoûte que comme le repos ſe ſubordonne à l'action, qui eſt beaucoup plus noble dans la Morale, le Sommeil ne doit auſſi être recherché, que pour nous rendre plus propres

à la veille, qu'il faut confidérer comme la fin & la forme dont l'autre eſt une pure privation. Après cette précaution perſonne ne peut être repris de ſuivre ici ſon naturel; *naturalibus neque meremur, neque demeremur*; & en effet les exemples de ceux qui ont donné beaucoup de tems à dormir, ou fort peu, montrent bien qu'il n'y a point de regle certaine à préſcrire là-deſſus. Car ne ſavons nous pas que monſtre de Caligula ne dormoit que trois heures par nuit? Et que le grand Scipion au contraire étoit un des plus grands dormeurs de ſon tems? C'eſt choſe certaine qu'Auguſte fut trouvé dormant à l'heure qu'il faloit donner cette grande bataille qui le rendit maître du monde. Et quoique Suetone diſe que le ſommeil ordinaire de ce Monarque n'étoit pas de plus de ſept heures, ſi eſt-ce qu'Aurelius Victor le qualifie très intemperé au dormir. Ces exemples & aſſez d'autres qu'on pourroit rapporter, font bien voir qu'il n'y a ni vice ni vertu au long ou au court dormir, s'il ne fait que ſuivre le naturel qui le donne. Or vous ne vous accuſez pas d'outre-paſſer cette regle, ni d'être immoderé en vôtre ſommeil, eu égard à ce que peut demander vôtre nature. Vous vous plaignez plûtôt de ce qu'elle vous oblige à le

Suet. in Caligul. Art. 78.

art. 50.

continuer plus long tems que vous ne desireriez, parce qu'il vous semble que vous en perdez autant de celui de vôtre vie, & que ceux qui dorment moins sont plus propres à l'action, & vivent plus que vous, s'il faut ainsi dire, dans une même quantité d'années. Je sai bien qu'Aristote a écrit, que dormir c'étoit vivre simplement de la vie d'une plante, encore qu'il prouve ailleurs contre Anaxagore sans le nommer, que les plantes ne dorment pas, puisqu'il n'y a point de sommeil qui n'ait un réveil, dont on ne sauroit dire qu'il paroisse en elles le moindre vestige. Ie me souviens bien aussi que sur le doute que fit quelqu'un, lequel étoit le plus grand nombre, celui des morts, ou celui des vivans, on lui demanda de quel côté il prétendoit mettre ceux qui dormoient. Epaminondas dit selon le même raisonnement, aiant tué une sentinelle endormie, qu'il la laissoit telle qu'il l'avoit trouvée. Et Soliman eut sans doute un sentiment tout semblable, quand il commanda qu'aussi-tot qu'il seroit endormi, on allât étrangler le Bacha Hebraïm, croiant être quitte par là du serment qu'il lui avoit fait, que tant que lui Soliman seroit en vie, il ne le feroit point mourir; parce, disoit-il, qu'un homme qui dort, à le bien prendre, n'est pas

L. 1. Eth. Eudem. c. 5. & l. 5. de gener. ani. c. 1.

en vie. Mais nonobſtant toutes ces conſidérations, qui ſemblent n'avoir été inventées que pour nous faire haïr le ſommeil; & ſi vous prenez la peine de tourner la medaille, & de faire tant ſoit peu de reflexion ſur les grands avantages qu'il porte avec lui, je m'aſſure que vous ne lui ſerez pas ſi contraire. Ne ſavez-vous pas bien qu'Ariſtote même qui avoit tant de peur de ſe laiſſer trop aller à la douceur de ſes charmes, comme nous l'avons remarqué, avouë qu'il eſt le repos de l'ame auſſi bien que du corps? N'a-t-il pas un pouvoir merveilleux de rendre les plus miſerables ſemblables aux plus fortunez durant preſque la moitié de leur vie? Autant de fois que nous nous couchons pour l'aller trouver, ne fait-il pas l'office de Mediateur pour nous apprivoiſer avec la mort, qui eſt ſa ſœur germaine, ſi nous en croions la Theogonie d'Heſiode, où il les fait l'un & l'autre enfans de la Nuit: Et les Grecs n'ont-ils pas dit à ſa recommandation, qu'il ſurmontoit le plus grand de tous les maux, qui eſt la faim? Ie vous prie ſur tout de conſidérer, que ſi les miſeres de cette vie ſurpaſſent de beaucoup les proſperitez qu'on y reſſent, comme tout le monde eſt contraint de le confeſſer, il s'enſuit neceſſairement que ce

L. 1. Eth. Nic. cap. ult. & 2. Eud. c. 1.

que le ſommeil ſemble retrancher de nos jours, eſt plus à nôtre avantage qu'autrement. Outre que nous n'éprouvons point de plus doux appareil, ni de plus ſûr remede à toutes nos afflictions, que le dormir. Quant à ce qu'on lui reproche qu'il préjudicie à la vie active, par la ceſſation de toutes nos fonctions: Tenez pour aſſuré que ce qui ſe pert en apparence, eſt bien recompenſé en effet, & que la reparation de nos forces qui ſe fait par ſon moien, avec la vigueur qu'il nous inſpire pour mieux agir à nôtre réveil, ſert plus à l'action, que la ſurſeance que cauſe le même ſommeil ne lui eſt contraire. Voulez-vous ſavoir au vrai ce qui en eſt, & en quelle eſtime vous le devez avoir? Conſultez ceux qui ſont mal avec lui & qui emploient les Mandragores, l'Abſinthe, & toute ſorte d'Opiates, ou de narcotiques, pour le faire venir: Vous ſaurez d'eux qu'il n'y a point de calamité comparable à celle d'un homme qui ne peut dormir, & qui ne reçoit point cette conſolation ordinaire de la nuit. Car ce n'eſt pas ſans ſujet que Dieu promet *Levit.* entre autres choſes à ceux qui obſerveront *c. 26.* ſes commandemens, qu'ils dormiront d'un bon ſommeil, & ſans que rien les inquiete. C'eſt une des plus grandes graces temporelles

Pars humanæ melior vitæ. *Senec. in Her. fur.*

que nous puiſſions recevoir. Le Tragique Latin nomme pour celá le tems que nous dormons la meilleure partie de la vie. Et je crois que les Romains de pouvoient faire mourir plus cruellement le Roi Perſée leur priſonnier, qu'en l'empéchant de ſommeiller, comme firent ſes geolliers, qui eurent cette inhumanité de l'éveiller inceſſamment. Ne vous fâchez donc plus de prendre cet agreable aſſoupiſſement que la Nature vous ordonne, & dont ſans doute vous avez beſoin, puiſqu'il vient de ſi bon lieu. Si vous pouvez ſouffrir une petite raillerie là-deſſus, je vous dirai que vous avez un grand avantage en cela ſur les bêtes à cornes, qui dorment moins que les autres, à ce qu'ont obſervé les Philoſophes, ou pource que les fumées qui font le ſommeil s'élevent plus haut que leur cerveau ſans s'y arréter, ou à cauſe de la ſechereſſe du même cerveau, & de ce que les vapeurs ne paſſent pas facilement par des conduits ſi étroits qu'ils les ont. Pour en parler ſainement enſuite, je ſerois bien fâché de vous voir dans des ſommeils d'Epimenide, ou d'Endymion. Ie n'approuverois pas non plus que vous uſaſſiez, quand il vous ſeroit poſſible, de toutes les précautions des Sibarites, qui ne donnoient entrée dans leur ville

Diod. Sic. ecl. 2. l. 31.

Ariſt. l. 1. de Plantis, cap. 2.

à aucun des métiers qui peuvent troubler de leur bruit le repos de ceux qui dorment. Athenée dit qu'ils en avoient même banni les Coqs pour la même raison. Et Seneque nous représente à ce propos un Myndirides de leur ville, ou Smyndirides comme le nomme Aristote, qui se plaignoit de n'avoir pû commodement reposer, à cause de quelques feuïlles de rose qui s'étoient mises en double, au lieu de se tenir bien étenduës sous lui. Mais puisque vous étes fort éloigné de cette mollesse effeminée, & que vous n'avez besoin ni de laituës pour vous provoquer le sommeil, comme l'Empereur Tacite, ni de la Musique endormante des Pythagoriciens, ni du son des flûtes avec lequel Philostrate dit qu'on mettoit au lit un certain Roi des Indes : Et puisqu'au contraire vôtre propre temperament vous gratifie de ce profond dormir, qui vous rendroit insensible, comme vous dites, pendant huit ou neuf heures à la chûte de l'Univers : Jouïssez paisiblement de ce grand benefice, & au lieu de vous plaindre, remerciez l'Auteur de la Nature d'une si heureuse constitution qu'est la vôtre.

Lib. 12.

Lib. 2. de Ira. c. 25.

L. 1. Eth. Eud. c. 5.

Vopiscus

Lib. de vita Ap. c. 14.

III.

DE LA PATRIE ET DES E'TRANGERS.

JE tombe d'accord avec vous de cette affection naturelle que tout le monde ressent pour son païs. Il semble que les bêtes sauvages se plaisent dans les bois où elles sont nées. Les oyseaux aiment leur nid, comme l'on dit, & quittent mal volontiers la region dans laquelle ils ont appris à voler. Les poissons même, si nous en croions Aristote, ne changent pas ordinairement les eaux où ils ont été produits, pour d'autres. Et quant aux hommes, Homere a fait voir en la personne d'Ulysse ce que c'en étoit, le faisant renoncer à l'immortalité pour une Ithaque, qui n'étoit qu'un miserable lieu, ataché comme un nid contre des rochers affreux & infertiles. I'ajoûte à cette autorité la consideration des Elemens qui nous composent, & que nous voions ne pouvoir prendre le repos hors de leur Patrie, selon les termes de l'Ecole; ce qui semble montrer que la passion dont nous parlons, a sa source dans la Nature, & croit insensiblement avec nous. Disons donc tant que vous voudrez que l'amour de la Patrie comprend en soi toutes les autres

Lib. de hist. ani. c. 37.

amitiez; d'où vient peut-être que nous nous ſervons du mot *rapatrier* en toute ſorte de reconciliations. Suppoſons encore que cette eſpece d'amour ſurpaſſe ſouvent celui qu'on a pour une femme, pour un frere, ou pour des enfans; puiſque les exemples de Pauſanias, de Timoleon, de la mere de Braſidas & d'aſſez d'autres tant anciens que modernes, qui ſeroient trop longs à rapporter, nous peuvent ſervir à faire valoir une telle propoſition. Avec tout cela pourtant, il faut que vous m'avouïez de vôtre côté, qu'une infinité de grands Perſonnages, qui ſe ſont voulu mettre au deſſus des ſentimens du vulgaire, en ont penſé tout autrement. Anaxagore montroit le Ciel du bout du doigt, quand on lui demandoit où étoit ſa Patrie. Diogene répondit qu'il étoit Coſmopolite, ou Citoien du monde ſur une ſemblable queſtion. Crates le Thebain, ou le Cynique, ſe moqua d'Alexandre qui lui parloit de rebâtir ſa Patrie, lui diſant qu'un autre Alexandre que lui la pourroit venir détruire pour la ſeconde fois. Et la maxime d'Ariſtippe auſſi bien que de Theodore étoit, qu'un homme ſage ne devoit jamais hazarder ſa vie pour des fous, ſous ce mauvais prétexte de mourir pour ſon païs. Voilà une leçon bien diffe-

rente de la premiere, & de celle qu'avoient apprise ces Decies Romains, & ces Philenes Carthaginois, qui se dévoüérent si resolument à une mort certaine pour la gloire de leur Nation. La liberté est une chose si précieuse, au dire des Philosophes que nous venons de nommer, qu'il n'y auroit nulle apparence de nous laisser attacher à une certaine piece de terre, quelque nom de Patrie qu'on lui puisse donner, comme l'étoient ces serviteurs rustiques des Anciens, *Patriæ tanquam glebæ addicti.* Aussi ceux de cette opinion n'ont pas fait difficulté de définir l'amour dont nous parlons, une erreur utile, & une tromperie necessaire pour faire subsister les Empires, ou toute sorte d'autres Dominations. Et Cardan entre les Auteurs recens s'étoit si bien confirmé dans cette doctrine, qu'il ose traiter d'insensez les Brutes, les Scevoles, & leurs semblables; soûtenant qu'il n'y eut jamais que les véritables miseres de leur condition, ou quelque vain desir de gloire, qui les ait portez à feindre de vouloir sacrifier leur vie au bien & à la gloire de leur païs. Certes il n'y a point de Lotos chez les Poëtes, qui ait eu le pouvoir de faire oublier la Patrie, comme de semblables discours le peuvent avoir.

L. de vita Prop. cap. 32.

Ils ne m'ont pas neanmoins persuadé de

telle façon, que je ne donne beaucoup à ce reſſentiment naturel que ſoûtient le parti contraire ; & la raiſon d'Etat ſurvenant là deſſus m'oblige de ſouſcrire au dire de ce brave Troyen, que le meilleur de tous les augures eſt de combatre pour ſa Patrie. Mais comme je m'accommode doucement avec vous pour ce regard, trouvez bon que je vous contrediſe ſur deux autres points, & que m'opposant formellement à cette grande averſion des autres païs, dont vous témoignez d'être touché, je vous ſoûtienne encore qu'il y a de l'injuſtice, & peut-être de l'inhumanité, à traiter ſi mal les E'trangers que vous voudriez qu'on fit. *Hector. Homer.*

Ne ſavez-vous pas, pour ce qui concerne le premier article, qu'on a toûjours dit que la Patrie d'un homme de bon eſprit, étoit par tout où il pouvoit vivre commodement & à ſon aiſe. Ibi Patria ubi benè.

Omne ſolum forti patria eſt. *Ovid. 1. Faſt.*

Et par cet effet combien de perſonnes voïons-nous dans toutes les Hiſtoires qui ont preferé le ſéjour des Païs étrangers à celui qui leur étoit naturel, dequoi ils ont eu tout ſujet de ſe contenter? La ville d'Athenes avoit de grands charmes par tous ſes Citoiens, & nean-

Athen. lib. 12. moins Iphicrates lui prefera la Thrace, Conon l'Isle de Cypre, Timothée celle de Lesbos, Chares le Promontoire de Sigée, & Chabrias les plaines de l'Egypte. En vérité il y a de foiblesse à ne pouvoir vivre qu'en un lieu certain & déterminé. Comme si nous ne recevions pas de tous les endroits de la Terre les influences des Cieux? Et comme si nous ne découvrions pas le Soleil & les Etoiles de quelque lieu où nous puissions établir nôtre demeure? Car pour ce qui est des habitudes & de la frequentation, le Sage trouve par tout avec qui converser; & la Vertu est si puissante, qu'elle lui acquiert des amitiez parmi les plus Barbares. Ainsi l'on peut dire qu'il y a des Patries d'élection, aussi bien que de naissance, & que celles-là nous donnent parfois plus de sujet de les affectionner par raison, que nous ne sommes portez d'inclination pour les autres par nature. Je sai bien que les Romains prenoient l'éloignement de leur Ville pour une mort civile. Mais outre que le sejour de cette capitale du Monde doit être consideré comme aiant quelque chose de particulier: l'on peut voir dans son Poëte qui se plaignoit si hautement d'être relegué parmi les neiges de la Scythie, & l'inhumanité des Getes & des Sarmates, qu'il ne laissa

pas enfin de trouver Rome au bord de l'Istre ou du Danube, & d'écrire à son ami,

Quem fortuna dedit Roma sit ille locus.

Lib. 1. de Ponto, El. 6.

Quoi qu'il en soit, tant s'en faut, que beaucoup ressentent aujourd'hui cette tendresse des Romains pour leur païs natal, qu'on voit beaucoup de Princes, selon l'observation de Boccalin, qui sont contraints de defendre à leurs sujets de le quitter sur peine de la vie. C'est bien signe qu'il se trouve assez d'autres lieux que celui de la naissance, où l'on peut rencontrer son mieux. Qu'eut été Diogene qu'un faux monnoieur toute sa vie s'il n'eut bougé de Sinope, sans qu'Athenes & Corinthe eussent contribué ce qu'elles firent à sa vertu & à sa gloire? Et Zenon de Citie n'avoit-il pas besoin d'abandonner son Isle de Cypre, pour souffrir une tempête avantageuse, selon qu'il disoit, & faire cét heureux naufrage dans le Port de Pyrée? Tenez pour assuré que comme les enfans adoptifs, & que nous choisissons avec déliberation, donnent souvent plus de contentement que les naturels: la même chose arrive en ce qui touche nôtre demeure, que nous éprouvons assez de fois plus douce & plus à souhait dans un lieu de nôtre élection, qu'en celui de nôtre naissance.

1. cent. rag. 99.

Quant au second chef de ma contradiction,

certes je m'étonne que vous vouliez confondre le mot d'Ennemi avec celui d'Etranger comme ont fait autrefois les Romains. Ne vous souvient-il point qu'Homere appelle chiens ceux qui traitent mal les Etrangers, à cause de la nature de cét animal, qui caresse un chetif esclave domestique, & abbaye après le plus honnête homme du monde s'il lui est inconnu? Pour le moins ne sauriez-vous nier, que les François n'aient été de tout tems fort hospitaliers, & faisant profession de bien traiter ceux du dehors. Les Loix de nos anciens Celtes punissoient plus rigoureusement le meurtre d'un Etranger, que celui d'un Citoien, comme l'on peut voir dans ce qui nous reste de Nicolas Damascene. Et quelques-uns ont observé sur ce sujet, que le droit d'Aubene qui a lieu en France contre les Etrangers, prend son nom *d'Albion*, à cause qu'il n'a été introduit en ce Roiaume qu'en haine des Anglois, & pour prendre revanche de la defense qu'ils firent à ceux de nôtre Nation sous leur Roi Edoüard Troisiéme, d'habiter dans leur païs à peine de la vie, selon que Polidore Virgile l'a franchement reconnu. Aussi voions-nous dans tous nos vieux livres appellez Coûtumiers, que le mot d'Aulbain s'écrit toûjours avec une l, ce qui fortifie l'étymologie dont

Peregrinus antea dictus hostis. *Cic. 1. de offic.*

Excer. Const. pag. 515.

nous parlons, que d'autres tirent du mot Latin *Advena*, & montre & l'hoſpitalité des François, qui n'avoient point de terme propre dans leur langue, pour exprimer ce qui s'introduiſoit contre l'Etranger. Mais quelle preuve plus forte, plus évidente, & plus expreſſe pour nôtre tems même, pouvons nous donner du bon traitement que reçoivent de nous tous nos hôtes, que celui que nous avons fait aux Gondis, aux Schombergs, aux Mandoſſes, aux Biragues, aux Trivulces, aux Stroſſes, aux Urſins, aux Fiesques, aux Ornanes, & à une infinité d'autres? S'il étoit beſoin de le prendre de plus haut, & d'en dire plus de particularitez, nous remarquerions comme un Arragonois Bernard de Vinero fut grand Maître de France ſous Louïs le Debonnaire: Comme un Charles de la Cerda Caſtillan fut Connétable ſous le Roi Jean: Et comme Jaques du Glas Ecoſſois, l'auteur de la Garde Ecoſſoiſe de nos Rois, fut fait Maréchal de France, auſſi bien que Jean Stuart Connétable, par Charles VII. Tant de Princes étrangers que nous avons naturaliſez prouveroient encore plus fortement nôtre propoſition. Et les ſervices que les uns & les autres ont rendus à cette Couronne, feroient voir clairement, que ſi la France a toujours uſé de gran-

de bonté envers les E'trangers, elle n'a eu que rarement occasion de s'en repentir. Aussi faut-il avouër, qu'elle a reçu parfois des autres païs la pareille de ce bon traitement, en la personne de ceux qu'elle leur a envoiez. Nous savons que la Suede a recüeilli Pontus de la Gardie nôtre compatriote si favorablement, que ses descendans n'ont pas sujet d'envier la fortune des plus grands Seigneurs de ce païs-la. Les Comtes de Montgommery d'Angleterre sont d'extraction Françoise. Et la grande antipathie de nôtre Nation avec l'Espagnole n'empêche pas que nous n'y considerions la Maison de la Cerda, d'ou est le Duc de Medina Celi, comme venuë de Bearn par un Bâtard de la Maison de Foix : Les Ducs de Cardona Catalans, comme descendus de celle d'Anjou : L'une de plus nobles Familles de la Navarre, qui est celle des Beaumonts, comme sortie du milieu de la France : Et les Comtes d'Aquilar, aussi bien que les Velasques Connétables de Castille, comme des rejettons dont la tige nous appartenoit.

Prenons-le dans la these générale. N'est-il pas vrai que rien n'a tant contribué à la grandeur de Rome, que cét accès libre qu'elle donnoit à toutes les Nations de s'y venir habituer, & de prendre part aussi-

tôt à ſon Gouvernement? Et ne ſavons-nous pas qu'au contraire la rigueur tenue contre les E'trangers par les Republiques de Sparte & d'Athenes, a toûjours été eſtimée la principale cauſe de leur peu de durée? Car vous vous pouvez ſouvenir de la remarque d'Herodote, que jamais les Lacedemoniens n'accorderent le droit de Bourgeoiſie qu'à deux E'trangers ſeulement, Tiſamente & Hegie ſon frere: dont le premier leur fit obtenir cinq des plus notables victoires qu'ils aient remportées ſur leurs ennemis. L'Hiſtoire Grecque vous fera voir encore, que ſi les Thebains n'euſſent été hoſpitaliers, comme ils le furent envers Philolaus le Corinthien, quoiqu'il les fut venu trouver pour une fort mauvaiſe cauſe, ils euſſent été privez de toutes ces belles Loix qu'il leur donna depuis. Mais nous avons une autorité beaucoup plus conſiderable que celle des Grecs ni des Latins, qui nous oblige à recevoir les E'trangers avec toute civilité & courtoiſie. Gardez-vous bien, dit le Texte ſacre, de contriſter vos hotes, ni de mal-traiter ceux du dehors, ne fut-ce qu'en commemoration de ce que vous avez été autrefois de la même condition, & pelerins comme eux, lorsque vous vous retirâtes en Egypte. Quelle apparence y auroit-il

Lib. 9.

Ariſt. 2. Polit. c. ult.

Exod. c. 22. & 23.

donc que contre les commandemens exprès de Dieu, la France exerçât aujourd'hui des rigueurs contre les E'trangers, pareilles à celles dont cette même Egypte usoit autrefois du tems de Busiris, ou qui se pratiquoit par des Moscovites? Qu'Alexandre le Grand eut bonne grace de déclarer par un Edit, que tous les gens de bien étoient parens les uns des autres, & qu'il n'y avoit que les méchans seuls qu'on devoit reputer Etrangers. Et de verité l'on reçoit souvent des devoirs & des offices d'amitié d'un étranger, beaucoup plus considérables que ceux d'un concitoien, où mêmes d'un proche parent, parce que le zele du premier est plus franc, & ses soins plus libres, plus entiers, & moins partagez que ceux de l'autre. Les services que rendent au public ceux du dehors, doivent être estimez par la même raison. Leur naissance les oblige à s'y porter avec une ardeur & une fidelité extraordinaire, parce qu'ils ne seroient pas regardez sans cela. Et leur indépendance dans un dégagement de parenté, & de toute autre affection que celle de l'Etat, les y attache plus fortement que ceux qui mélent toûjours leurs interêts particuliers dans celui de la Seigneurie, comme parlent les Italiens. C'est peut-être pourquoi Aristote a prononcé hardiment,

que de toutes les amitiez, l'hoſpitaliere étoit la plus forte. Auſſi n'y en a-t-il point de plus étroite, ni de plus affermie, que celle de l'eſprit envers le corps, où il habite comme étranger & venu de dehors. Ceſſez donc, je vous ſupplie, de juger ſi mal des E'trangers, & vous ſouvenez de cette penſée d'un Sophiſte, que la plûpart des fleuves ſont étrangers dans les terres qu'ils rendent fertiles: Que le Roſſignol n'eſt pas moins eſtimé pour venir de loin; Que les perles & les pierres précieuſes nous ſont apportées du bout du monde: Et que Cadmus étoit proſelyte ou étranger parmi les Grecs, qui lui ſont neanmoins redevables de toutes les Sciences qu'il leur apporta de Phœnicie. Sur tout ne croiez plus que ce ſoit faire une véritable injure à quelqu'un, de lui reprocher qu'il eſt étranger. On voulut faire honte au Philoſophe Antiſthene de ce que ſa mere n'étoit pas Athenienne; & à Iphicrates de même, de ce que la ſienne étoit de Thrace. Diogenes Laërtius & Seneque font faire à tous deux une même réponſe là-deſſus; Que là mere des Dieux de ce tems-là étoit bien venue de Phrygie & des ſolitudes du mont Ida, qui ne laiſſoit pas pourtant d'être reſpectée de tout le monde. Vous voiez bien que cette repartie ſe peut

Lib. 2. magn. mor. cap. 11.

étendre plus loin que le Paganisme. Et je ne doute point que vous ne reconnoissiez assez combien ce seroit une chose ridicule, qu'il fut permis de faire cas, & d'avoir soit des chiens, soit des chevaux, qui viennent de païs fort éloignez, lorsque nous les trouvons excellens; & qu'il ne fut pas loisible de se prévaloir des hommes du dehors, qu'une vertu extraordinaire nous peut rendre recommandables. Certes outre l'excès d'une rigueur barbare dont nous userions en leur endroit, nous serions encore trop injustes envers nous-mêmes.

IV.

DU BON ET DU MAUVAIS USAGE DES RECITATIONS.

Je ne suis pas si déraisonnable que de trouver à dire aux divertissemens de mes amis, moi qui ai besoin plus que personne, qu'on excuse les miens. Lelius & Scipion ne me plaisent pas moins ramassant des coquilles sur le rivage de Gayette, que lors qu'ils rangent en bataille les troupes Romains sur celui de Carthage. Et je sai bien que la Philosophie ne condanne pas les choses mêmes qui se font par pure récréation, puisqu'elle ne contemple tout ce monde que comme le jeu plûtôt

Cic. 2. de Orat.

que l'ouvrage serieux du Tout-puissant. Pourquoi blâmerions nous donc le plaisir que se donnent ceux dont vous me parlez, dans des recitations où ils s'exercent à la mode des Anciens? Mais puisque vous voulez que je vous dise librement ce que je pense de ces assemblées, où tant de personnes d'honneur & de merite se trouvent, pour ouïr reciter quelque piece qui n'a point encore vû le jour, je vouz en parlerai avec la même franchise dont j'ai accoûtumé de vous expliquer tous mes sentimens. *Plat. 6. de leg.*

A considerer généralement cette façon de reciter une composition nouvelle, je ne vois nul sujet sur lequel on la puisse blâmer aujourd'hui, puisque nous savons qu'elle étoit en si grand usage dés le tems des Anciens. Les Epitres de Pline le témoignent assez. Il dit dans la treiziéme du premier livre, qu'il ne s'étoit prèsque passé un jour du mois d'Avril, que quelqu'un n'eût publiquement recité dans Rome, loüant l'Empereur Claude d'être allé autrefois ouïr reciter de même un certain Nonianus sans en être prié. Dans une *Epist. 13.* autre Epitre du cinquiéme livre il témoigne que c'étoit sa coûtume de prier ses amis de le venir entendre prononcer ce qu'il faisoit état de publier ensuite. Et dans la dix-septié-

me du livre ſuivant il ſe plaint de la ſévérite trop grande de quelques auditeurs, qui n'avoient jamais voulu gratifier de la moindre acclamation, le recitateur d'un livre aſſez bien

Art. 89. fait. Suetone donne de grandes loüanges à Auguſte, de ce qu'il écoutoit non ſeulement avec patience, mais avec toute ſorte de bonté, ceux qui recitoient tantôt des Vers, tantôt des Hiſtoires, des Oraiſons ou des Dialogues. Et Juvenal après s'être plaint dans une de ſes Satyres de l'importunité qu'il avoit reçue lorſque Codrus prononçoit ſa Theſeïde, nous

Sat. 1. fait voir neanmoins dans une autre, qu'on attendoit avec impatience le jour, auquel on ſe promettoit d'ouïr reciter quelque Auteur

Sat. 3. de reputation.

Curritur ad vocem jucundam, & carmen amicæ
Thebaïdos, lætam fecit cùm Statius urbem,
Promiſitque diem

Les livres de ce tems-là ſont pleins de témoignages ſemblables; & je ne ſai pas pourquoi nous voudrions condanner en nos jours une coûtume, dont il ſemble que toute l'Antiquité ait fait tant d'eſtime.

Mais comme les mêmes Romains, & les Grecs encore, n'ont pas laiſſé nonobſtant cela de remarquer beaucoup d'abus, qui ſe commettoient dans l'uſage des recitations, je pen-

ſe que nous en pouvons bien faire autant, & ſoûtenir qu'à les conſiderer ſelon qu'aſſez de perſonnes les pratiquent aujourd'hui, & dans la fin que pluſieurs s'y propoſent, on ne ſauroit trop les condanner.

Entre les abus que les Anciens ont repris au ſujet dont nous parlons, celui-là n'eſt pas des moindres, que ceux qui recitoient étoient tranſportez d'une ſi étrange paſſion de ſe voir écoutez par un grand nombre d'auditeurs, qu'il n'y a ſorte de peine, ni même de dépenſe, à laquelle ils ne ſe ſoûmiſſent pour cela. L'Auteur de ce beau Dialogue touchant l'Eloquence Romaine, le dit bien expreſſément en parlant du Poëte Baſſon, *Rogare ultrò & ambire cogitur, ut ſint qui dignentur audire, & ne id quidem gratis.* Nous aprenons de Philoſtrate dans la vie du Sophiſte Polemon, qu'un jeune Jonien des plus riches de la ville de Smyrne, donnoit des ſommes notables à ceux qui l'obligeoient d'une favorable audience. Et Martial ſe moque gentiment d'un de ſon tems qui recevoit des acclamations, plûtôt à cauſe de la bonne chere qu'il faiſoit à ſes auditeurs, qu'à cauſe de ſon bien dire. *Lib. 6. Epiſt. 47.*

Quòd tam grande ſophos clamat tibi turba togata,
Non tu, Pomponi, cœna diſerta tua eſt.

Certes nous ne pouvons pas imputer la même chose à pas un de nos Recitateurs. Et quoi qu'il y en ait peut-être quelques-uns qui ne s'éloignent guéres du genie d'Homere, lorsqu'il alloit de porte en porte chanter ſes Rapſodies; je ne croi pas pourtant qu'il s'en trouvât aucun diſpoſé à ſe donner cette fatigue des Anciens. Et je penſe même que beaucoup ſeroient plus prêts de recevoir à diner, comme celui que nous repréſente l'une des plus belles Satyres de Renier, que de faire feſtin à l'imitation du Pomponius de Martial.

Il n'en eſt pas de même d'un autre abus dont ſe ſont plaints les Anciens, & que je penſe qu'on peut encore reprocher aujourd'hui à la plûpart de ceux qui recitent leurs ouvrages. C'eſt d'avoir fait trop d'état des loüanges qu'on leur donnoit dans ces recitations, ce qui a cauſé & cauſera toûjours un très notable préjudice à la veritable Eloquence. *Epiſt. 103.* *Nihil æquè & eloquentiam, & omne aliud ſtudium auribus deditum vitiavit, quàm popularis aſſenſio*, dit Seneque dans une de ſes Epitres. Car comme ces aſſemblées où l'on recite, ne ſont guéres compoſées que de perſonnes qui veulent obliger celui qui parle, il ſe voit prèsque toûjours qu'on y rend à tous indifferemment les mêmes loüanges qui ne

ſont duës qu'aux hommes de plus haut merite. Juvenal confeſſe que c'eſt une choſe qui arrivoit aſſez ſouvent chez Julius Fronto. *Sat. 1.*

Expectas eadem à ſummo minimóque Poëta.

Et je ne doute point qu'on ne pratique tous les jours dans ces lieux de lecture ou de recit, ce que Pline blâmoit ſi fort aux cauſes Centumvirales de ſon tems, où les moindres Declamateurs recevoient ordinairement les plus grands applaudiſſemens, *Scito eum peſſime dicere, qui laudabitur maximè.* En effet on n'eſt guéres appellé en de ſemblables reduits que pour y apporter ſon approbation, & celui-là n'eut pas mauvaiſe grace de ſe plaindre qu'on l'avoit ſurpris de l'avoir mené ouïr quelque Poëſie ſans l'en avertir, parce qu'il n'avoit point preparé de loüange pour l'Auteur. Car il ſe trouve aſſez de perſonnes de l'humeur de ce Sophiſte Ariſtide, qui ne ſe pouvoit empécher, à ce que dit Philoſtrate, de faire paroître ſa colere contre ceux qui l'écoutoient ſans le gratifier de quelque trait de loüange exquiſe. *Epiſt. 14. lib 2.*

Il y a un troiſiéme abus qui regarde les charmes de la voix, avec le reſte de ce qui accompagne l'action d'un Recitant. Et certes il faut avouër, que la prononciation ſeule eſt ſou-

vent capable de nous tromper de telle ſorte, qu'elle nous ſera trouver excellente une piece que nous condannerions ſur le papier: Comme il arrive au contraire que la choſe du monde la mieux concuë & la mieux écrite, perdra toute ſa grace, & deviendra mauvaiſe ſur les lévres de celui qui la debite mal, & qui la lit malignement ou avec mépris. C'eſt pourquoi nous voions de ſi grandes invectives dans Perſe contre les geſtes indecens, la contenance fardée, & les adouciſſemens de voix, dont ſe ſervoient les Declamateurs de ſon ſiecle. Plutarche obſerve auſſi fort expreſſément dans ſon Traité *Comment il faut oüir*, qu'il y a de certains accens amollis, & de certains tons gracieux qui nous impoſent ſouvent, tirant nôtre approbation en faveur de ce qui n'a nulle bonté eſſentielle. Et Syneſius nous repréſente ſur cela le grand ſoin qu'avoient ceux qui prononçoient publiquement leurs compoſitions, de ſe parer de beaux habits, de rendre pompeux le lieu de leur aſſemblée, & ſur tout d'avoir le goſier coulant, & la voix agreable, par le moien de quelque potion priſe exprès. Mais nous ne ſaurions mieux comprendre de quelle importance eſt l'élocution pour augmenter ou pour diminuer le prix, ſoit d'un Poëme, ſoit d'un travail en

Sat. 1.

In Dione.

Prose, que par ce que dit l'Orateur Eschine à ceux de Rhodes. Il leur avoit lû la harangue de son adversaire Demosthene; & sur ce qu'ils en admiroient la beauté avec une extraordinaire acclamation? Qu'eut-ce donc été, leur ajoûta-t-il, si vous l'eussiez entendu lui-même, & (pour user de ses propres termes) si vos oreilles eussent été frappées du bruit de la Bête? Cependant, au rapport même de Demosthene, Eschine avoit la voix très forte & très claire; il estoit μεγαλοφωνότατος καὶ λαμπροφωνότατος; ou, comme parle Pline le Ieune, *erat vocalissimus*. Mais parce qu'il ne possedoit pas ce ton melodieux, ni cét air admirable qui entroit dans toutes les actions de son Antagoniste, il fut contraint d'avouër aux Rhodiens que le recit qu'il venoit de leur faire, n'étoit rien au prix des declamations de l'autre; & que la meilleure partie de Demosthene manquoit à ses ouvrages, lorsqu'ils n'étoient pas proferez par lui même. Voilà un témoignage fort précis de ce que peut sur nous la voix accompagnée de l'action. Et quoique nos Recitateurs n'aient gueres aujourd'hui le moien de nous imposer que par la seule prononciation, parce que leurs declamations sont plus simples, & plus nuës que celles des Anciens; si faut-il avoüer

Ep. 7. l. 4.

qu'ils donnent ou ôtent beaucoup à tout ce que nous ne tenons que de leur ſimple parole.

C'eſt ſur cette conſidération que Quintilien donne cét important avis, de ne juger jamais de ce qu'on a ſeulement ouï prononcer, parce qu'il n'y a que la lecture que nous faiſons nous-mêmes, en qui nous nous puiſſions fier. Ses paroles ſont ſi conſidérables, que je ne puis m'empécher de les rapporter. *In*
Inſt. Orat. l. 10. c. 1. *lectione certius judicium, quod audienti frequenter, aut ſuus cuique favor, aut ille laudantium clamor extorquet. Pudet enim diſſentire, & velut tacitâ quâdam verecundiâ inhibemur plus nobis credere; cum interim & vitioſa pluribus placeant, & à corrogatis laudentur etiam quæ*
Ep. 46. *non placent.* Et c'eſt encore ſur cela que Seneque écrivoit à ſon ami Lucilius, qu'il ne pouvoit pas lui faire ſi tôt ſavoir au vrai ce qu'il penſoit de ſon livre, parce qu'il n'en avoit encore pris qu'une légére connoiſſance, telle qu'on la peut avoir de ce qu'on a ſimplement oüi reciter; que quand il l'auroit lû & relû, il s'acquiteroit fidelement de ce devoir. *De libro tuo plura ſcribam cum illum retractavero: nunc verò parum mihi ſedet judicium, tanquam audierim illa, non legerim. Sine me & inquirere. Non eſt quod verearis, verum audies.* Je me ſouviens à ce propos de la

comparaiſon qu'on fait ſouvent, & en beaucoup de façons, de nos paroles aux monnoies courantes, qui ſervent dans le commerce comme celles-là dans la converſation ordinaire. Car nous avons accoûtumé de dire que c'eſt trahir la ſocieté civile, & être en quelque ſorte faux-monnoieur, que de mentir. On dit encore que les diſcours qui ſignifient le plus en peu de mots, tels qu'étoient ceux des Spartiates, ſont beaucoup plus à priſer que les autres, parce qu'ils reſſemblent aux pieces d'or, qui valent davantage pour petites qu'elles ſoient, que d'autres qui ont beaucoup plus de corps, & qui ne ſont pas d'un ſi noble metal. Mais il n'y a rien en quoi la monnoie ait tant de rapport à nôtre langage, ſoit de bouche, ſoit par écrit, que quand il eſt queſtion d'en juger. Car de même que pour s'aſſurer ſi une piece d'or ou d'argent eſt de bon aloi, ce n'eſt pas aſſez de la manier à l'ordinaire, il la faut conſidérer de près, la faire ſonner pluſieurs fois, & la frotter contre la pierre de touche: Auſſi pour reconnoître la bonté & le merite d'une compoſition, il ne ſuffit pas de l'ouïr prononcer, ni de la lire même une ſeule fois, il eſt beſoin de l'examiner mûrement & à loiſir, de la lire à diverſes repriſes, & de faire deſſus pluſieurs

reflexions que ne peut pas permettre une ſimple lecture, ni beaucoup moins une recitation.

Voilà ce qui me fait croire que comme il n'y a rien que de loüable aux recitations qui ſe font par forme d'exercice, & pour y trouver le divertiſſement qu'y cherchoient les Anciens : Auſſi arrive-t-il parfois qu'on tombe dans les mêmes inconveniens, dont nous venons de voir qu'ils ſe ſont plaints ſi ſouvent. D'où je conclus qu'on doit bien prendre garde ſur tout, de ne s'aſſurer jamais de la valeur d'une piece prononcée dans une ruelle de lit, ou dans un cabinet d'ami, ſur les loüanges ſuſpectes qui s'y diſtribuënt, ni ſur les applaudiſſemens de quelques perſonnes, qui ne ſauroient pour lors, quand ils en auroient le deſſein, remarquer ſuffiſamment tout ce qu'elle a de bon, ou de blâmable. Car j'ai toûjours ſouffert avec impatience l'humeur de ceux, qui ne pouvoient permettre qu'on trouvât à dire la moindre choſe en leurs ouvrages, ſur ce mauvais prétexte qu'ils les avoient fait voir en fort bonne compagnie. Il eut bien mieux valu qu'ils les euſſent communiquez ſeparément à deux ou trois perſonnes de fidelité & de capacité reconnuës. Mais c'eſt aſſez de ceci ſur un ſujet odieux, & où

je ne prétends pas d'avoir rien dit qui ſoit recommandable, ſi ce n'eſt par la conſidération de l'obeiſſance que je vous ai renduë.

V

DES VOIAGES.

PERSONNE n'a jamais douté que la connoiſſance du Monde & des differentes parties de la Terre, ne ſoit une des plus belles ſciences que nous puiſſions acquerir, & que ceux qui contribuënt leurs ſoins, leurs moiens, ou leurs travaux à la perfectionner, ne rendent preſque toûjours leur nom immortel.

Il ne faut point avoir recours ſur cela aux voiages de Bacchus, d'Hercule, ou des Argonautes. On ſait ce que ceux qui ont été faits depuis peu en l'une & l'autre Inde, ont donné de reputation aux Rois de Portugal, & de Caſtille. Et nous ne voions rien de plus illuſtre dans l'Hiſtoire de ces derniers ſiecles, que les noms de Chriſtophle Colomb, d'Americ Veſpuce, de Drak, du Maire, & de leurs ſemblables.

Cela me fait penſer qu'entre les ſoins qu'a nôtre grand Roi de rendre ſon regne glorieux & triomphant en tant de façons, il ne doit pas mépriſer la découverte des païs inconnus,

ni ce qu'on peut avoir d'information bonne & assurée de certaines contrées, dont nous apprenons à peine le nom, & fort incertainement la situation.

Car encore que nous soions assurez que toutes ces grandes regions de l'Asie Septentrionale, sont possedées par des Princes Tartares, qui reconnoissent le Grand Cam pour leur Superieur. Et quoi que les Relations recentes ne fassent qu'un Empire de tout le païs qui est depuis la Chine jusqu'en Moscovie, où cent Rois tributaires sont soûmis au Sopo, qui est sans doute le même Grand Cam ou Empereur des Tartares: Il faut confesser neanmoins que nous ne savons presque rien ni de l'assiete precise de ces vastes Provinces, ni des mœurs & du gouvernement des Peuples qui les habitent. La même chose peut être dite de la meilleure partie de l'Afrique dont nous ne connoissons guéres que la côte, & fort peu l'interieur, comme ce qui est depuis l'Egypte jusqu'au Cap de bonne Esperance; si ce n'est par quelques Relations assez confuses de l'empire du Negus ou Pretejan d'Ethiopie, qui est dans une partie de cette étenduë.

Mais la descente qui se fait en des lieux où les hommes de l'ancien Monde n'ont jamais mis le pied, est sans doute de beaucoup plus grande

grande conſidération. Or outre ce qui reſte à découvrir vers nôtre Pole Arctique, les Géographes font voir que du côté de l'Antarctique il y a la terre Auſtrale, qui eſt une cinquiéme partie du Globe terreſtre, où l'on n'a point encore penetré, & qui n'eſt guéres moins grande toute ſeule, que les quatre autres enſemble qui nous ſont déja connuës.

En effet nous n'avons point approché de plus près le Midi que vers le Détroit du Maire, entre le 58. & le 59. degré; ſinon qu'en l'an 1599. un vaiſſeau Hollandois fut porté par la tempéte juſqu'au 64. où il découvrit de fort hautes montagnes couvertes de nege. Et l'on ſait que du côté de la nouvelle Guinée, auſſi bien qu'où les Chartes nous marquent le Cap de Beach, il y a des eſpaces preſque depuis la ligne Equinoctiale juſqu'au Pole, dont nous n'avons pas la moindre connoiſſance. Si eſt-ce qu'on ne doit point douter qu'ils ne ſoient habitez, & mêmes que comme nous avons deça des Peuples Hyperborés, il n'y en ait d'autres qu'on peut nommer Hypernoties, pour uſer des propres termes d'Herodote.

In Melpom.

Car tant s'en faut que la terre ſoit inhabitable ſous les Poles, que l'air y doit être plus temperé qu'en beaucoup d'autres lieux. Les raiſons de cela ſe prennent du peu de mouve-

ment des Cieux en ces endroits-là; de la demeure continuelle qu'y fait le Soleil pendant six mois; du peu d'obscurité qu'il y a en forme de crepuscule seulement durant les six autres; de la lumiere Lunaire qui s'y voit la plûpart du tems; & sur tout du peu d'épaisseur de l'ombre de la nuit, qui par consequent n'y rafraichit pas comme sous l'Equateur, où l'on sait que les nuits sont plus froides que par tout ailleurs, à cause qu'elles sont produites par l'ombre épaisse de tout le Diametre de la Terre. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer plus avant sur ces considérations.

Il faut aviser maintenant par quels expediens on peut faciliter la découverte de ces païs tout-à-fait étranges, & rendre plus connus ceux qui ne le sont qu'à demi, ou pour le moins dont nous ignorons l'état present, avec la façon dont ils sont aujourd'hui gouvernez.

Pour ce qui concerne l'Europe, il n'en reste que les parties les plus proches du Pole à découvrir. Car nous savons par les Relations des Hollandois qu'ils ont été jusqu'au 83. degré, & mêmes jusqu'au 88. si nous en croions un écrit Flamand, imprimé depuis *Grotius.* peu d'années. Encore ai-je ouï dire à un homme de leur Nation, qu'il pensoit que les

degrez restans avoient été surmontez, & que les mêmes Holandois s'étoient ouvert le chemin jusques sous nôtre Pole, quoi qu'ils ne fussent pas pour s'en vanter si-tôt. Mais il y a si peu de profit à esperer de ce côté-là, hors celui qui peut venir du passage qu'on cherche vers la Mer de la Chine, qu'il n'y a point de navigation où nos matelots se portent moins volontiers qu'à celle du Nord.

On pourroit neanmoins en faire aller quelques-uns à S. Nicolas, ou à Archangel au dessus de Moscovie, puisque ceux d'Angleterre, de Dannemarc, & de Holande y vont trafiquer tous les ans. Que s'il se trouve de la difficulté à établir ce commerce parmi nous, pour le moins peut-on envoier sur les vaisseaux de ceux-là quelques personnes propres à s'informer de l'état present de toute cette region.

Nous ne savons pas grand' chose de la Moscovie. Ce que Jonas, & Blefkenius nous apprennent de l'Islande, n'empêche pas qu'une Relation recente d'une Isle si renommée ne fût de grande considération. Et l'on est si peu informé de ce grand païs de Groenland, qu'on doute s'il fait encore partie de la terre habitable, ou si la Mer ne l'a point englouti. Car c'est chose certaine que la plû-

part des Pilotes ne le trouvent plus, quand ils sont sous sa hauteur, ou comme ils disent dans son parage, mais seulement une Mer fort basse & fort noire. Et le Roi de Dannemarc l'aiant plusieurs fois depuis quelque tems fait chercher sans le pouvoir rencontrer, dit souvent en riant que le Groenland est sa Pierre Philosophale.

S'il plaisoit à nôtre invincible Monarque de faire entendre à ceux qu'il envoie ou comme Agens, ou comme Ambassadeurs en Suede, en Dannemarc, en Pologne, & en Holande, que sa Majesté seroit bien-aise d'avoir quelque information des païs du Nord; outre que le bien de son service le requiert ainsi, ce seroit le moien d'en avoir de belles Relations, par le soin qu'ils auroient de rechercher avec la prudence necessaire, ce que ceux qui voiagent & trafiquent vers le Septentrion en peuvent savoir. Le mariage dont on parle, d'un fils du Roi de Dannemarc avec la fille du Grand Duc de Moscovie, pourroit aussi donner sujet, s'il se fait, d'apprendre beaucoup de particularitez des Provinces de la domination du dernier.

L'Asie a peu d'endroits aussi qui ne nous soient connus, si ce ne sont les plus proches du même Pole. Mais quoique les Chartes

nous décrivent cette grande étenduë qu'elle a depuis le Tanaïs juſqu'à la Mer de Levant; ſi eſt-ce qu'il ſe trouve dans cet eſpace un grand nombre de vaſtes Provinces, dont nous ignorons tout-à-fait l'état preſent. A la verité nous avons les Voiages de quelques Religieux des Ordres de S. François, & de S. Dominique, que le Pape Innocent Quatriéme, & le Roi S. Louïs envoierent en Tartarie. Mais outre le peu d'inſtruction qu'ils nous donnent du païs, n'y doit-il pas avoir mille choſes remarquables arrivées depuis quatre cens ans, qui meriteroient bien d'être obſervées, & notamment ce qui s'y paſſe aujourd'hui?

Le chemin d'ici aux Terres du Mogol, ſur tout juſques dans Agra qui eſt ſa ville capitale, eſt fort ordinaire. Et dautant que ce Monarque eſt décendu des Tartares, le commerce avec eux eſt établi dans tous ſes Etats. Il faudroit donc tâcher à faire penetrer de cette partie de l'Inde qu'il poſſede par la Tartarie juſqu'à la Chine, ce qui eſt aſſez facile, par le moien des Marchands, à qui le droit des Gens eſt gardé plus qu'à toutes autres perſonnes par tout le Levant.

Quant à l'Afrique, à la conſidérer comme une Peninſule, que la Mediterranée, l'Ocean, & le Golphe Arabique environnent; elle n'a

rien dans toute cette longue lisiere, dont les Chartes & les Relations tant anciennes que modernes ne nous instruisent assez. Mais pour le dedans, la meilleure partie, comme nous avons déja dit, n'a point été penetrée. A peine savons nous le cours du Nil; & pour ce qui est du Niger, qui n'a guéres moins de côte, il y a une infinité de peuples en l'une & l'autre de ses rives, dont nous ne savons pas seulement les noms. Il reste donc de belles connoissances à prendre dans cette troisiéme partie du Globe terrestre. Et quoiqu'il semble qu'on ne puisse qu'à grand' peine surmonter les difficultez qui s'opposent à cela, elles ne sont pas neanmoins telles que beaucoup se les imaginent. Le feu Sieur de Peiresc, selon que son genie le portoit à toute sorte de loüables curiositez, avoit lié depuis peu correspondance avec un Joüaillier de Montpellier nommé Vermeil, que le Roi d'Ethiopie a élevé à l'une des premieres charges de sa milice. C'est sans doute qu'il eût pû recevoir par son moien de belles relations de tout ce grand Empire. On peut être informé des autres païs par de semblables addresses; outre les expediens généraux dont nous parlerons tantôt.

La même chose se peut dire de l'Amerique

Meridionale, qui eſt une autre Peninſule que nous avons couruë tout autour, ſans guéres avancer au dedans. Et à l'égard de la Septentrionale, elle eſt encore moins connuë vers le Pole que l'Europe ni l'Aſie. Nôtre Nouvelle France donne de grandes facilitez à y faire de notables découvertes. Mais la plus importante & la plus memorable de toutes, ſeroit celle du paſſage dans la Mer du Sud, pour aller à la Chine par le ſecond Lac du païs des Hurons. Le Sieur de Champlain en avoit dit quelque choſe. Et les dernieres lettres des Peres Jeſuites écrites de Canada ne font point de difficulté, qu'on ne puiſſe ouvrir un chemin par là vers le Levant.

Il nous reſte à parler de la terre Auſtrale, dont nous avons déja repréſenté l'étenduë, & le peu de connoiſſance que nous en avons. Ce qui a toûjours été pratiqué, lors qu'on a voulu faire deſcente en de nouveaux païs, nous peut ſervir de leçon pour celui-ci. La France n'eſt pas incapable, comme quelques-uns ont penſé, d'entretenir des Compagnies de Marchands pour les voiages de long cours. Et quoique la bonté de ſon terroir charme fort ſes habitans, elle peut envoier dehors des Colonies plus aiſément que pas un Roiaume de l'Europe, autant de fois que nos Prin-

ces en auront à cœur le deſſein. Mais parce qu'il faut, avant que de s'y engager, faire ſoigneuſement reconnoître les contrées où l'on deſire de s'établir, je dirai ce que je crois qu'on peut pratiquer très commodément pour cela.

Nous avons une infinité de perſonnes que la Juſtice condanne tous les jours pour leurs crimes. Selon la peine qu'ils doivent ſouffrir, on en peut expoſer les uns en des lieux qui paroîtront inhabitez, les autres parmi des Sauvages qui ſont ſouvent très inhumains, & mêmes parfois Anthropophages. Outre qu'au pis aller ceux qui ſeront ainſi expoſez, ne pourront ſouffrir que la peine ou la mort qu'ils ont meritée, ils auront l'eſperance d'en échapper ſi leur bonne fortune le veut. Car il leur faudroit faire entendre devant que de les quitter, que s'ils ſe peuvent conſerver un, deux ou trois ans, & ſe rendre capables, en s'informant du païs, de ſervir ceux qui retourneront vers eux dans ce tems-là, leurs fautes ſeront expiées; & ils recevront mêmes quelque recompenſe proportionnée à l'utilité de leur entremiſe.

Cette expoſition de criminels ſe peut pratiquer non ſeulement dans la terre Auſtrale, mais encore dans toutes les autres parties du

monde, en observant toûjours que le peril ne soit pas plus grand que la peine portée par le jugement du coupable. Car il y a des lieux où ce seroit injustice d'abandonner les hommes condannez seulement aux galeres, ou à prison perpetuelle; & il y en a d'autres où c'est les soulager beaucoup, que de les y laisser.

On pourroit donc obliger ceux qui équipent des vaisseaux de long cours, à prendre une ou deux de ces personnes condannées, qu'ils seroient tenus de laisser aux lieux qu'on leur designeroit, & d'en rapporter un procés verbal en bonne forme. Il faudroit ensuite donner charge à d'autres vaisseaux, ou à ceux-là mêmes de repasser dans le tems qu'on jugeroit à propos, afin d'apprendre s'il étoit possible ce que ces hommes seroient devenus. Et il est fort vrai-semblable que s'il s'en perdoit quelques-uns, il y en auroit d'autres qui se rendroient très capables de donner l'Instruction qu'on attendroit d'eux.

Cela regarde les lieux tout-à-fait inhabitez, ou pour le moins ausquels il n'y a encore nulle sorte de commerce établi. Quant aux autres, comme sont quasi tous ceux de l'ancien monde, & mêmes de l'Amerique, je crois qu'il se trouveroit assez de personnes qui entreprendroient volontairement d'y aller & d'en

rapporter une fidelle & curieuſe relation, ſi ſa Majeſté témoignoit de le deſirer, les aidant aux frais de leur voiage, qui ne peuvent pas être grands, & leur faiſant eſperer quelque recompenſe de leurs travaux quand ils ſeroient de retour.

C'eſt ainſi que le Roi Philadelphe envoia pour reconnoître l'Inde Orientale ce Dionyſius qui en donna au public une Hiſtoire toute conforme à celle de Megaſthene, ſelon que Pline & Solin ſon tranſcripteur le rapportent. Et certes il eſt difficile de ſe rien imaginer qui ſoit plus digne de la curioſité d'un grand Prince, que ces nobles recherches, & cette ſorte de loüable divertiſſement.

Mais il y a de certaines qualitez que je juge fort neceſſaires en ceux qu'on deſtineroit à cet emploi.

La premiere conſiſte en la connoiſſance des langues, comme de celles que nous nommons Orientales pour tout le Levant, & principalement de l'Arabique, qui eſt entenduë par tous les lieux où la Religion de Mahomet eſt reçuë.

Je voudrois de plus qu'ils euſſent encore aſſez de connoiſſance de la ſcience du Ciel, pour faire les obſervations Aſtronomiques qui nous donnent exactement la hauteur du Pole,

& les degrez de latitude; auſſi bien que celles qui regardent les longitudes, par le moien des Eclipſes du Soleil & de la Lune quand elles arrivent.

Il ſeroit encore à deſirer qu'ils ſçuſſent manier le pinceau ou le craion, pour repréſenter les païſages, & tirer le plan des principaux endroits par où ils paſſeroient.

Et certes j'en ai connu pluſieurs qui poſſedoient outre ces louables conditions, le Genie qui nous imprime le deſir des Voiages, & lesquels s'en fuſſent ſans doute très dignement acquitez, s'ils y euſſent été portez d'une main capable de les conduire & de les ſoûtenir, comme nous le préſuppoſons ici. Il eſt à croire qu'il ne s'en trouveroit pas moins encore à preſent, ſi le Souverain jugeoit à propos de ſe ſervir d'eux ſelon le projet de ce diſcours.

Mais parce qu'un ſeul n'a pas ordinairement toutes ces qualitez requiſes, on pourroit joindre deux ou trois perſonnes à faire un même voiage, afin que les uns ſuppléaſſent à ce qui manqueroit aux autres. Auſſi qu'il n'y a guéres d'aſſurance en un ſeul homme, qui peut mourir, & qui eſt d'ailleurs trop occupé pour bien faire tout ce qui eſt neceſſaire, lorſqu'il n'eſt ſecouru d'aucun.

La dépenſe de dix ou douze perſonnes au plus, qu'on envoieroit en diverſes parties du monde, ne ſeroit pas conſiderable, eu égard à l'utilité, au plaiſir, & à la gloire qui ſe pourroit recueillir de leurs voiages.

VI.

DES HABITS, ET DE LEURS MODES DIFFERENTES.

VOUS avez pris trop à la rigueur ce que je vous ai écrit contre quelques abus qui regardent la façon dont l'on s'habille aujourd'hui. Je ne condanne rien abſolument en cela, ni pour être nouveau, ni pour être curieux, de prix, ou éclatant. Mais il eſt vrai qu'outre que toutes choſes ne conviennent pas à toutes perſonnes, il y a des modes ſi peu raiſonnables d'une part, & d'ailleurs ſi penibles ou même ſi préjudiciables à ceux qui s'y aſſujettiſſent, que je ne les puis approuver. Afin de vous faire mieux comprendre ce qui eſt de mes ſentimens, je m'expliquerai un peu plus au long, & avec autant de liberté que vous me témoignez de le deſirer.

Il n'y a rien de plus trompeur que les jugemens qui ſe font ſur l'apparence exterieure

des hommes, ſelon qu'ils ſont bien ou mal vétus. C'eſt pour cela qu'on a dit que barbe avec le long manteau ne faiſoient pas le Philoſophe, ni l'habit le Moine. En effet, comme nous ne mettons pas le prix au vin par la conſideration du tonneau, & que nous n'eſtimons pas un cheval à cauſe de ſon frein doré, ni une lame pour la beauté de ſon fourreau; nous ne devons pas apporter moins de circonſpection à diſtinguer la robe de la perſonne, & à ne nous pas laiſſer impoſer par ceux qui couvriroient volontiers les deformitez de l'ame avec le luſtre de leurs habillemens, ſi c'étoit choſe poſſible. Car il arrive aſſez ſouvent que ſuivant le dire de l'Eſpagnol, les plus groſſiers ſont ceux qui portent le drap le plus fin, *en el mejor pano ay mayor engano.* Ce ſont des Sepulcres blanchis, ou des Temples d'Egypte, qui n'ont rien que d'affreux au dedans. Et l'experience ne fait que trop voir ce que nous apprend cet autre proverbe, *tocas de beata unas de gata.* D'autrefois neanmoins c'eſt tout au contraire. Le jeu vaut mieux que la mine. Le Silene d'Alcibiade renferme dans ſa boëte mille drogues précieuſes. Et quand il plait à la Fortune, un cœur généreux ne reſpire que ſous le plus vil bureau, ou, comme l'exprime ce Poëte Italien,

Spesso sott' habito vile
S'asconde un cuor gentile.

Eloignons-nous donc de toute prévention d'esprit pour ce regard, & penétrons plus avant que l'exterieur, devant que de bien ou mal juger de personne.

Si est-ce que Jesus Sirach nous a fait une bien differente leçon. Entre les trois choses qui nous peuvent faire connoître l'interieur d'un homme, son habit tient le premier lieu;
Eccl. c. 19. *Amictus corporis, & risus dentium, & ingressus hominis enuntiant de illo.* Les Grecs nous ont enseigné la même doctrine par ces deux
1. de decente habitu. mots, ἱμάτιον ἀνήρ. Et Hippocrate dit qu'on peut discerner par la soutane le bon Medecin d'avec le Charlatan. Certes si nous y voulons prendre garde, nous serons contraints d'avoüer que dans le cours ordinaire de la vie, les hommes y passent comme la monnoie sur la marque exterieure, qui dépend presque entierement de l'habit. Nous sommes tous reduits à cette idolatrie, de n'honorer d'abord les personnes, que comme des statuës, à proportion de ce qu'elles sont parées. Et les Philosophes mêmes tirent des consequences morales de nos vétemens; ils jugent par là de nos secrettes affections; & ce qui n'est

fait que pour couvrir le corps, leur découvre l'ame le plus ſouvent.

Il y a une voie moienne à tenir ſur ce different, dans laquelle ſans mépriſer tout-à-fait cette ſorte d'indication qui ſe prend des habits, puiſqu'elle eſt de quelque conſideration dans la vie civile, l'on uſe de ſuſpenſion d'eſprit, & l'on ne determine jamais rien en une choſe ſi ſujette au mécomte. Que s'il faut ſe laiſſer emporter parfois au torrent de la coûtume & faire conjecture de merite d'un homme qu'on ne connoit point, par le manteau qu'il porte, je donnerai volontiers aux autres le conſeil que j'ai ſuivi, & dont je me ſuis fort bien trouvé. Cette erreur populaire m'a tenu long-tems, de n'eſtimer ceux que je voiois la premiere fois, qu'autant qu'ils me paroiſſoient bien mis comme l'on parle,& en bonne conche. Et parce que j'étois tous les jours trompé là-deſſus, je me reſolus de tenir un procedé tout contraire, qui fut de me défier de l'eſprit de ceux-là, & de bien penſer des autres qui par negligence ou autrement n'étoient pas ſi bien couverts ni en ſi bon ordre. Il faut que je leur rende ce témoignage à tous, quand ma liberté devroit être mal priſe de quelques-uns, qu'il me reüſſit incomparablément mieux de la derniere

façon ; & qu'aiant continué depuis d'en uſer de même, toutes les fois qu'il a falu faire quelque préjugé de perſonnes inconnuës, je n'ai pas eu ſujet de m'en repentir à cent fois près ſi ſouvent, que j'y étois obligé auparavant.

Pour ce qui concerne le luxe qui ſe commet aux habits, il a pour oppoſé un certain mépris ordinairement accompagné de mesquinerie. Et la Propreté, ou Bien-ſeance, eſt une mediocrité qui doit être gardée comme également diſtante de ces deux extremitez vicieuſes. Nous pechons neanmoins bien plus dans l'excés & la profuſion, que dans le defaut & l'épargne. Car c'eſt une choſe étrange, qu'encore que tous les Etats aient eu des Loix ſomtuaires, pour ce regard, il s'en ſoit trouvé ſi peu qui les aient pû faire obſerver. A la verité celles de Lycurgue maintinrent quelque tems les Spartiates dans cette regle, que les plus riches de leur ville n'y alloient
L. 4. c. 8. pas mieux vétus que les pauvres, ſelon qu'Ariſtote l'a remarqué dans ſes politiques. Et nous ſavons que preſentement les moindres Citadins de Veniſe ne ſont prèsque pas reconnoiſſables à l'exterieur, d'avec les Clariſſi-
ec. 4. lib. 4. mes, & ceux qui ont en main les principales charges de la Republique. Mais jamais les Romains

Romains n'ont pû faire entretenir leurs reglemens contre cette ſorte de ſomptuoſité. Et nous voions dans Tite-Live, que nonobſtant l'autorité & l'éloquence du plus ancien des Catons, qui harangua ſi fortement pour la conſervation de la Loi Oppia, elle fut revoquée vingt ans après ſa publication; la vanité des femmes l'ayant emporté ſur le bien public, & ſur la raiſon du bon Gouvernement. L'Empereur Tibere voulut obliger par ſon exemple les hommes à l'obſervation d'un Edit où il interdiſoit tellement l'uſage de la ſoie, qu'il ſe ſoûmettoit lui-même à n'en point porter: A quoi je penſe qu'on doit joindre ce Decret du Senat fait de ſon tems, & que nous liſons au ſecond livre des Annales de Tacite, en ces termes fort conſiderables, *ne veſtis ſerica viros fœdaret*. Cependant les habits de ſoie devinrent ſi communs dans Rome, que l'Empereur qui porta le même nom de Tacite, & qui ſe glorifioit d'être parent d'un ſi excellent Hiſtorien, ſe contenta de defendre aux hommes ſeulement cette ſorte de robes qu'ils appelloient holoſerique, dont Heliogabale s'étoit le premier paré. Et pour montrer jusqu'où le luxe étoit allé du tems de Julien, il ne faut que conſidérer avec quel étonnement il vit comparoître magnifiquement paré devant

Dion. Caſſ. lib. 57. exc. Conſt. ex Jo. Antioch.

Vopiſcus in Tacito. Lamp. in Heliog.

lui, l'homme qui lui devoit couper les cheveux, lorsqu'il s'écria qu'il avoit demandé un barbier, & non pas un Intendant des finances, *égò*, *inquit*, *non rationalem juſſi*, *ſed tonſorem acciri.* Que ne pourrions-nous point dire de nos deſordres là-deſſus. On n'avoit jamais porté de bas de ſoie en France devant le regne de Henri ſecond, qui en prit un aux nôces de ſa ſœur. Et je vois dans l'Hiſtoire de nos voiſins, que la femme d'un Lopez de Padilla crût faire un fort beau preſent au Roi d'Eſpagne Philippes ſecond, lui envoyant de Tolede en Flandres un autre bas de ſoie. Qui eſt aujourd'hui l'Artiſan qui faſſe difficulté d'en porter? Et où ſont les perſonnes qui ne commettent de mêmes excez en tout le reſte de leurs habillemens? Cependant il n'y a point de plus ſotte ambition que celle qui s'entretient de l'excrement d'un ver, de la toiſon d'une brebis, & de la dépoüille d'un caſtor ou d'une chevre. C'eſt le propre d'un Comedien de s'enorgueillir & d'élever ſa voix à proportion de ce qu'il ſe trouve richement vétu. Et quelque vanité que nous puiſſions prendre de ce côté-là, il ſe faut ſouvenir que le premier pourpoint que l'homme ait endoſſé, vint de ſon pêché, *pellitus orbi ut metallo datus eſt*, comme parle Tertullien. Ariſtote remarque

Ammian. Marc. lib. 22.

Louis Cabrera, l. 1. Hiſt. c. 9.

L. de Pallio cap. 4.

la sottise d'un Hippodamus Milesien, le premier Ecrivain de la Politique, à qui la vanité faisoit porter des robes richement fourées au Solstice d'Eté, aussi bien que pendant celui de l'Hiver. Et il décrit ailleurs cette précieuse Veste ou Symarre du Sybarite Alcisthenis, que le vieil Denis Tyran de Sicile acheta des Carthaginois six-vingts talens. Elle n'avoit rien pourtant ni de somptueux, ni d'éclatant, ni de bien fait, comme étoit l'habit de ce Roi doré des Indes Occidentales. La Relation que nous en avons, porte qu'après s'être lavé d'eaux de senteurs, & frotté de parfums excellens, il se couvroit tout le corps de poudre d'or qui ne lui servoit qu'un jour, & puis se présentoit nud à la mode du païs devant ses peuples comme un autre Soleil, si lumineux & si plein de rayons, qu'ils ne le pouvoient prèsque envisager. Mais la folie des particuliers qui jeûnent pour être braves, & qui se ruïnent à force de se parer, me semble sur tout ridicule, puisqu'ils tombent dans l'infamie par la gloire, & qu'ils se dépouïllent au lieu de se couvrir, *mas se desnudan que visten*, dit gentiment l'Espagnol.

L. 2. Homlit. c. 8. & lib. de mir. ausc.

L'épargne honteuse opposée a ce luxe n'est peut-être pas moins à blâmer, principalement en ceux que les dignitez & les grandes char-

ges diſtinguent du commun. Loüis onziéme ſe rendit mépriſable par ſes méchans habits & ſes chapeaux gras que l'Hiſtoire lui reproche. Et l'on ne ſauroit lire ſans indignation dans les Regîtres de la Chambre des Comtes un article de vingt-ſols pour deux manches neuves, dont on rhabilla l'un de ſes vieux pourpoints, avec un autre de quinze deniers pour graiſſer ſes bottes. Les chemiſes troüées & rapiecetées de Sixte Cinquiéme, dont Cicarella dit qu'il ſe ſervoit mêmes étant Pape, par ménage, ne ſont pas plus honnêtes. En effet nous voions bien dans la Geneſe, que Dieu ſe contenta de donner à nos premiers Peres des robes de peaux, lors qu'ils étoient ſans compagnie; & dans une perpetuelle privauté de femme à mari. Mais le monde s'étant peuplé de differentes conditions d'hommes, nous liſons dans l'Exode que le même Dieu commande à Moïſe de faire faire une robe magnifique à ſon frere Aaron, *faciésque veſtem ſanctam Aaron fratri tuo in gloriam & decorem.* Et certes il y a une bien-ſeance à obſerver, au deſſous de laquelle l'on ſe rend contemtible. Ce monde eſt une mer, qui a cela de propre, que pour y nager à ſouhait, il ſe faut bien vétir au lieu de ſe dépoüiller. Un bon avis n'eſt guéres ſuivi s'il ne vient d'un lieu de reſpêt.

Et le mieux disant des hommes ne sera pas seulement écouté sous un méchant manteau,

- - - *rara in tenui facundia panno.*

D'ailleurs, on sait qu'il y a des mépris de se bien vétir, accompagnez, d'affection, & mêmes d'arrogance. Antisthene faisant parade de ses lambeaux, Je vois, lui dit Socrate, au travers des trous de vôtre manteau une grande vanité. Crates fut mocqué de même par Stilpon, avec cette très gentille allusion, δοκεῖς μοι χρεὶ ανέχει ἱματίȣκαινȣ, faisant du dernier mot deux paroles, qui lui reprochoient son defaut de jugement plûtôt que d'habit. Et c'est sur ce fondement qu'Aristote soûtient dans ses Morales, que les habits des Lacedemoniens étoient arrogans en leur simplicité. *l. 4. Eth. Nic. c. 13.*

Il est donc à propos de suivre cette mediocrité qui nous fait être propre & bien vétus, sans pompe & sans mesquinerie. Ciceron disoit de Crassus, qu'il étoit *parcissimus elegantium*, & que Scevola pouvoit être nommé *parcorum elegantissimus*. Surquoi Aulu-Gelle observe non seulement que l'élegance étoit le propre mot des anciens Romains, qui signifioit la curiosité à se parer ; mais encore que parmi eux jusqu'au tems de M. Caton ce fut un terme de vice & de reproche, plûtôt que de loüange, comme il le devint depuis, lors- *Lib. 11. cap. 2.*

qu'ils attribuerent l'élegance aux choſes de l'eſprit. Or ſoit que vous imitiez Craſſus, ou que vous reſſembliez à Scevola, vous ſerez juſtement dans ce milieu ſouhaitable, où Socrate tout auſtere qu'il étoit, ſe voulut mettre quand il fut diner chez le bel Agathon. Car Platon dit qu'encore qu'il ne cheminât guéres que les pieds nuds, mêmes ſur la glace, il voulut prendre en cette occaſion des ſouliers, ſe laver, & ſe tenir fort proprement, afin d'être beau, ſelon ſa façon de parler ordinaire, puiſqu'il devoit aller trouver un beau. Cela nous apprend qu'il faut obſerver une certaine bien-ſeance en nos habits, qui ait ſon rapport au tems, au lieu & aux perſonnes.

In Symp.

C'eſt ſelon les regles de cette bienſeance que le Galatée ne veut pas qu'on porte dans Veniſe les pennaches, ni les épées, qui ont fort bonne grace dans Verone. Les Jeſuites l'obſervent lorsqu'ils vont vétus de ſoie à la Chine, & qu'ils s'habillent en Bramins aux autres lieux des Indes Orientales, principalement le long de la côte des Malabares. Et nous voions dans Tacite, que pour n'y pas contrevenir, Germanicus étant en Egypte, & Scipion en Sicile, ils ſe vétirent tous deux à la Grecque. Les Relations du Levant m'ap-

Trigaut. Ceſp. hiſt. lib. 2. c. 26.

2. Anna.

Ind. Occ. part. 2. p. 40.

prennent encore, qu'on n'oſeroit paroître devant un Roi de ce quartier-là en habit de couleur bleuë, parce que c'eſt celle dont l'on y porte le deüil. La même choſe ſe peut dire du jaune, qui ſert à rendre ce triſte office au Royaume de Pegu, du gris au Perou, du blanc en Tartarie, à la Chine & au Jappon. Qui ne ſait l'averſion qu'ont les Turcs pour le même ſujet contre nos Chrêtiens qu'ils rencontrent vétus de noir, quoique ces infideles ſoient venus de Scythie, où étoient autrefois les peuples nommez *Melanchlaeni*, ou robes noires, parce qu'ils n'en portoient point d'autres. Si eſt-ce qu'aux aſſemblées de condoleance c'eſt une imprudence parmi nous, de n'y avoir pas cette livrée funeſte, ou ce qu'on nomme le deüil. Et l'on peut conſidérer dans Mariana, comme un Ambaſſadeur de Veniſe fut mocqué de tout le monde, pour s'être trouvé ſeul habillé de rouge aux ceremonies funebres faites dans Naples à la memoire du Roi de Caſtille Jean Deuxiéme de ce nom. Je ſai bien qu'on a dit qu'il n'y avoit point de robe dont Ariſtippe ne ſe parât de fort bonne grace ; & qu'il ne fit pas difficulté comme Platon, d'en vétir une de couleur éclatante, pour complaire à ce Roi de Sicile. Il philoſophoit en cela ſur les mêmes principes que prit Zenon

Herod. lib. 4.

lib. 22. cap. 14.

de Cittie, qui vouloit que les hommes & les femmes de ſa Republique fuſſent habillez indifferemment. Et par effet nos François ont de la peine tous les jours à diſcerner par l'habit les hommes d'avec les femmes de Canada, ce qui arrive auſſi à ceux qui voiagent en Iſlande, au rapport de Bleſkenius qui nous a donné l'une des meilleures deſcriptions que nous en aions. Mais outre que nous voions toutes les Nations bien policées qui en uſent tout autrement, à quoi ſe rapporte la lettre écrite par Tibere au Senat Romain, où il ſe plaint de ce que les deux Sexes ſe donnoient de ſon tems trop de licence à prendre les habits l'un de l'autre, nous ſommes obligez de nous ſouvenir, que la loi divine a nommé cét uſage une choſe abominable devant Dieu, au vingt-deuxiéme chapitre du Deuteronome. Ainſi nous ne ſaurions trop nous éloigner de ce deſordre, auſſi bien que de tout ce qui choque la bien-ſeance dont nous parlons.

Tacite 3. Ann.

Pluſieurs croient qu'ils y déferent beaucoup lorsqu'ils ſe laiſſent emporter au cours de toutes les nouveautez, & de ce qui ſemble contenter le plus les yeux du peuple qui aime toûjours le changement. J'avouë qu'il lui faut donner quelque choſe, & que ce ſeroit être trop rigide, de vouloir heurter toutes

ſes modes. Car ce n'eſt pas ſans ſujet que le même mot νόμος ſignifie parmi les Grecs, & la Coûtume & la Loi. L'uſage ordinaire l'emporte, & oblige ſouvent les plus ſages à le ſuivre, quoique la raiſon ſemble s'y oppoſer. Mais comme je ne voudrois jamais être des premiers à porter des chapeaux pointus, quand ils commencent d'être à la mode, je ne voudrois pas auſſi être des derniers à les avoir ſi plats, ou de forme ſi carrée comme on en parle, que chacun me remarquât par là. Je dis le même choſe de tout ce qui concerne nôtre habillement; & j'ajoûte qu'on doit éviter ſur tout, ce qui eſt extréme en chaque mode nouvelle, comme la trop grande étenduë des collets ſi l'on ſe met à les porter plus longs que de coûtume. Il y a de certains degrez par leſquels un honnête homme peut s'approcher doucement de ces modes, au lieu d'aller à grand'haſte au devant d'elles, comme font ceux qui n'ont rien de plus à cœur que de s'y conformer, & qui par jeuneſſe, baſſeſſe d'eſprit, ou autrement, s'y aſſujettiſſent tout-à-fait. Telles perſonnes ne ſont jamais plus contentes que quand elles ont un habit neuf; & elles imiteroient volontiers ce Roi de Mexique Montezuma, qui ſe vétoit quatre fois le jour, & ne prenoit jamais deux

Relation de Fern. Cortes. fois un même habit. Suetone dit que Neron changeoit de même tous les jours de robes qu'il ne revoioit plus. Il faloit des souliers neufs aussi souvent à Heliogabale, ce qu'a remarqué Lampridius. Et Garcilasso de la Vega nous apprend que les Incas ou Empereurs du Perou, ses ancêtres maternels, faisoient tous les soirs present de leurs habillemens à quelqu'un de ceux du Sang Royal, qui s'en tenoient très honorez. Pour moi tant s'en faut que je fasse état de la vaine grandeur & somptuosité de ces Monarques, que j'envierois plûtôt le bon-heur des Israëlites, qui furent quarante ans avec Moïse sans changer d'habits ni de chaussures, n'aiant rien rompu ni usé de tout cela pendant un si long-tems. J'eusse renoncé de bon cœur pour un si grand bien à l'entrée de ce Temple de Diane, où les Tarentins ne permettoient à personne de mettre le pied, qui ne fût vétu tout à neuf. Et je crois que hors ceux que l'ambition domine, il y a peu d'hommes qui ne fussent en cela de mon humeur, à cause d'une certaine contrainte qui se ressent prèsque toûjours dans la nouveauté des habits.

Deut. c. 8. & 9. Esd. l. 2. chap. 19.

Pour revenir à ce qui est plus précisément de la mode, on peut bien juger qu'il n'y a rien d'essentiel en cela, puisque chacun est ja-

loux de celle de ſon païs, qu'il eſtime toûjours la meilleure & la plus belle. Les Negres, dit Cadamoſte s'eſtiment les mieux vétus du monde dans leurs habits faits tout d'une venuë, en forme de ſacs. Ceux de Canada tirent deſſus leurs robes des lignes de cole dont ils les façonnent, & qu'ils ne priſent pas moins qu'on fait dans l'Europe les paſſemens de Milan. Les Irlandois préferent leurs chemiſes jaunes & paſſées par le ſaffran & l'urine, aux plus blanches de Hollande. Le Turc fait gloire de ſon Turban, & le Moſcovite ſe trouve ſi bien de ſon chapeau, qu'il regle la nobleſſe & le merite à ſa hauteur, n'étant permis qu'aux plus grands Seigneurs de Ruſſie de porter les plus hauts chapeaux. Charles-Quint aiant défendu aux Moriſques de Grenade l'an mil cinq cens vingt-cinq de ſe vétir à la Moreſque, ils racheterent cette defenſe d'une très grande ſomme de deniers, ſelon que l'a remarqué Sandoüal. Enfin l'accoûtumance obtient ici comme par toute la Nature, ſon privilège de l'emporter ſur toute ſorte de conſiderations contraires, c'eſt pour cela que les Princes qui ont voulu s'acquerir l'affection de quelques peuples, ſe ſont parſois ſoûmis à leurs façons de s'habiller. Rien ne gagna tant le cœur des vaſſaux de

Camden. 1. Hiſt.

ib. 14. Hiſt. 18.

Curt. VI. C. 4. & 10. VIII. 7. 12. IX. 3. 10.

Darius au grand Alexandre, que la tiâre & la robe Persane dont il se para: ils crurent que celui qui les avoit conquis les aimoit, puisqu'il se donnoit la peine de les imiter. François Premier prit jusqu'à la braguette des Suisses pour complaire à leur Nation. Et Philippe Second aiant conquis le Portugal se vétit dans Lisbone à la Portugaise. Cabrera aiant observé qu'il fit même sa barbe en rond, ainsi que la portoient alors les Portugais. Mais ce sont actions de Souverains, fondées sur la Politique, & qui ont fort peu de rapport à celle des particuliers.

Or comme je tombe d'accord qu'il y a beaucoup de modes ausquelles nous nous devons accommoder, aux unes pour le tout, aux autres en partie, & petit à petit seulement, parce qu'elles ne sont pas également honnêtes ni utiles. Aussi suis-je dans cette ferme opinion, qu'il s'en présente quelquefois, qu'un homme d'honneur est obligé de rejetter entierement & sans exception, pour être si déraisonnables qu'on ne les peut recevoir sans se faire trop de tort. Je mets en ce rang toutes celles qui sont extraordinairement incommodes, ou qui préjudicient notablement à la santé. Car il s'invente des façons d'habits qui mettent tellement le corps à

la gêne, qu'il faut être tout-à-fait ennemi de ſon aiſe pour les ſuivre, & s'y aſſujettir. Et d'autant que mon deſſein n'eſt pas d'examiner cela par le menu, je me contenterai de parler de deux abus où l'on eſt aujourd'hui, qui regardent nôtre chauſſure, & qui nous feront aſſez reconnoître ce qu'on doit éviter en tout ce qui concerne l'ajuſtement de nôtre perſonne.

De Calceamentis Feminarum imprimis

Les femmes ont eu de tout tems la curioſité d'être mignonement chauſſées, ce que les Grecs nommoient à la Sicyonienne. Entre les attraits dont Iudith ſçut gagner le cœur d'Holoferne, l'Ecriture ſainte remarque expreſſément la delicateſſe de ſes patins, *ſandalia ejus rapuerunt oculos ejus.* Et nous voions que l'Epoux dans ce divin Cantique des Cantiques, n'oublie pas de loüer l'exquiſe chauſſure de ſon Epouſe, qui rendoit ſa démarche plus agreable, *Quam pulchri ſunt greſſus tui in calceamentis, filia Principis!* Or je me ſouviens bien là-deſſus de ce qu'on nous fait entendre des Chinois, qui ont eu l'adreſſe de mettre parmi eux la beauté des filles en la longueur de leur pied, afin de les rendre plus ſedentaires, parce que le deſir qu'elles ont d'acquerir cét avantage, les oblige à s'étreſſir par artifice la plante du pied de telle façon;

Clem Alexandrin. Pædagog. l. 2. c. 11. p. 205.

Cap. ult.

que force leur eſt après de demeurer au logis, ne ſe pouvant preſque ſoutenir ſur leurs jambes. Mais que des hommes nés à l'action ſe jettent de gayeté de cœur dans la même diſgrace, & mettent la gentilleſſe du pied à l'avoir, ou le faire paroître, d'un quart plus long que Nature ne l'a fait, comme ſi elle n'avoit pas ſçu prendre aſſez bien ſes meſures pour ce regard; c'eſt ce que je ne me ſerois jamais pû perſuader, ſi nous n'en avions la preuve tous les jours deuant les yeux. Ne nous étonnons plus de ce que dit l'Hiſtoire du Perou des peuples de certaines Provinces, qui ſe preſſent la tête avec des pieces de bois, afin d'acquerir une largeur de front prodigieuſe, où ils conſtituënt neanmoins le plus haut point de la bonne mine: Puiſqu'il y a des perſonnes en France qui ne trouvent rien de plus galant qu'un pied de longueur monſtrueuſe, ou qu'un pied de marais pour nous ſervir de leurs propres termes; ni rien de plus ſeant qu'un ſoulier quatre doigts plus long qu'il ne faut, avec un vuide, qui joint à la deformité une peine au marcher, qu'on ne ſauroit trop éviter. Je pardonne aux petits hommes de chercher quelque avantage dans le liege de leur chauſſure; Auguſte le faiſoit bien, au rapport de Suetone, pour paroître

Hiſt. des Incas lib. 8. c. 5. & l. 9. c. 8.

In Oct. art. 83.

un peu plus grand qu'il n'étoit. Les jeunes gens ſont auſſi excuſables s'ils ont quelque curioſité ſemblable à celle d'Alcibiade, qui fit donner ſon nom à une certaine ſorte de ſouliers dont parle Athenée, parce qu'ils étoient de ſon invention. Mais d'introduire des modes qui nous mettent les membres à la torture, & qui veulent corriger les proportions de la Nature en la ſtructure du corps humain, c'eſt ce qu'on ne ſauroit trop rejetter ni trop condanner tout enſemble. *Sib. 12.*

Le ſecond abus dont je veux parler, ne va qu'à la botte, qu'on s'eſt aviſé de pliſſer toute la cheville du pied, qui porte ſouvent outre cela plus de linge & d'autre étoffe qu'il n'en faudroit pour couvrir tout le corps. Ce n'eſt pas neanmoins ce que j'y trouve le plus à redire. Je me formaliſe de ce rond de botte, fait comme le chapiteau d'une torche, & dont ils ont tant de peine à conſerver la circonference. Car qui peut voir la contrainte qu'ils ſe donnent au marcher pour cela, & l'air dont ils portent toute la jambe en dehors, contre la bien-ſeance, & ce qu'on a toûjours obſervé pour cheminer de bonne grace, ſans avoir pitié d'un tel déreglement? En verité je crois que c'eſt l'invention de quelque infortuné débauché, qui ne pouvant aller plus droit, s'aviſa de feindre qu'il cheminoit ainſi

pour ménager ce tour de bottes & ce rond myſterieux. Pour le moins ſai-je bien, que la crainte d'être conſideré allant de la ſorte par les ruës, faiſoit autrefois garder la chambre. Quoiqu'il en ſoit, ſi cette invention accommode ceux qui ont beſoin d'un ſemblable pretexte, cela n'empêche pas que nous ne nous étonnions de la ſimplicité, pour ne rien dire de pis, des autres qui ſe ſoûmettent ſans neceſſité à des modes ſi penibles & ſi ridicules. Permettez-moi de finir encore plus philoſophiquement, & de vous dire qu'après ce que nous voions tous les jours ſur de ſemblables ſujets, je trouve moins étrange le reſpet que portent les Turcs à ceux qui courent les ruës. Souvenez-vous de ce qu'écrit Garcilaſſo, que j'ai déja cité, de certains Peruviens, qui faiſoient gloire de n'être pas raiſonnables devant que les Incas les euſſent aſſujettis. Et conſiderez s'il n'y a pas lieu de ſoûtenir aujourd'hui ce que Sénéque a prononcé dés ſon tems, qu'à l'égard de pluſieurs perſonnes il n'eſt pas permis de ſe gouverner par raiſon, & de ſavoir ce qu'on fait, ſans courir fortune d'être mépriſé, *nimis humilis & contemti hominis eſſe detur, ſcire quid faciat.* La ſageſſe eſt trop ancienne, il faut vivre à la mode, quelque folle qu'elle puiſſe être.

l. 6. c. 11.

De brev. vitæ c. 11.

VII.

VII.
DU SECRET ET DE LA FIDELITE'.

Je ne ſerois pas ſi retenu que vous dites, à vous donner mon avis, quand même vous ne le demanderiez pas, ſi je pouvois prévoir vos inquietudes. C'eſt au Conſeil des Rois où l'on ne doit jamais entrer ſi l'on n'y eſt appellé. Et en tout cas ſi cela ſe doit encore obſerver ailleurs, ce ne peut pas être entre des perſonnes ſi jointes d'amitié que nous ſommes. En effet s'il eſt permis de preſenter à un ami, ſans en être requis, ce qu'on croit qui lui doit être agreable, & de quelque uſage; pourquoi nous feroit-il defendu de lui offrir un bon avis, ſous ce mauvais prétexte, qu'il ne nous y a pas invitez? L'Ecriture Sainte dit qu'il ne ſe compoſe *Iob. c. 37.* point de parfums ſi propres à contenter l'odorat, & à réjoüir le cœur, qu'un ſeul conſeil d'ami eſt capable de remplir d'aiſe nôtre eſprit, & de lui donner une ſolide ſatisfaction. Pourquoi differerions-nous le moindre moment, par des regles d'une civilité mal entenduë, & peut-être déraiſonnable, l'avancement d'un ſi grand bien? Mais puiſque nous n'en ſommes pas en ces termes, & que vous m'avez provoqué à ce que je ferois toûjours volontiers de moi-même, recevez le conſeil que je vous

donnerai, comme d'un homme qui l'a toûjours mis, aussi bien que les Anciens, au rang des choses saintes. Un Pasteur est capable de redresser un Prince égaré, & vous savez bien qu'il n'y a point de courrier si bien monté, à qui un enfant ou un vieillard à pied ne puisse enseigner le chemin.

La demande que vous me faites, si vous devez confier vôtre secret à une personne qui vous témoigne toute sorte d'amitié, est en forme de these, & par consequent je ne vous puis faire de réponse qui ne soit générale. Elle en sera moins suspecte, n'entrant point dans le particulier qui m'est inconnu; & vous saurez bien l'ajouter à l'hypothese, si vous trouvez quelque chose qui vous contente en ce que je vous dirai. Beaucoup de gens croient qu'il n'y a rien de plus puissant à s'assurer de la fidelité de ceux à qui l'on commet un secret, que d'user d'une grande confiance en leur endroit. Et de verité, c'est les obliger que de leur témoigner qu'on ne sauroit prendre le moindre doute de leur foi; & plusieurs l'ont conservée par cette seule considération, qui n'eussent pas eu autrement assez de fermeté pour cela. *Vult sibi quisque credi, & habita fides ipsam plerumque obligat fidem*, dit cét Espa-

gnol dans Tite-Live. Seneque a eu le même sentiment dont il s'est expliqué en d'autres termes, ausquels il ajoûte que le soupçon a souvent provoqué la déloiauté, & rendu infideles ceux qui n'avoient nulle inclination à le devenir. C'est pourquoi il veut en ce lieu-là qu'on n'use d'aucune reserve, & qu'on verse dans le sein d'un ami tout ce que la discretion nous fait celer à d'autres: *Cum amico omnes curas, omnes cogitationes tuas misce. Fidelem si putaveris, facies. Nam multi fallere docuerunt, dum timent falli; & illi jus peccandi suspicando fecerunt.* La raison de ces mouvemens naturels procede de la relation qui est entre la foi & la confiance, *Fides & fiducia relativa sunt*, dit l'Ecole; d'où il resulte, ce semble, que l'une demande necessairement la presence de l'autre, & qu'elles ne peuvent bien subsister que conjointement. Les loix aussi de l'amitié obligent visiblement à une reciproque communication de ce qu'on peut tenir de plus cher & de plus retiré dans l'ame, puisqu'elles veulent que toutes choses soient communes entre de vrais amis. Et quand les Poetes aussi bien que les Peintres nous ont representé l'Amour nud, ce n'a été que pour nous faire entendre, qu'entre des personnes qui s'aiment comme il faut n'y doit jamais avoir rien de caché.

Ceux qui ſont d'une opinion contraire, ſoûtiennent que c'eſt ſe rendre volontairement eſclave d'autrui, de lui declarer un ſecret important: Que les Anciens ont fort bien nommé la méfiance le nerf de la prudence humaine: Qu'en vain celui-là exige le ſilence d'un autre, qui n'a pas aſſez de force d'eſprit pour l'obſerver lui-même:

Alium ſilere quod voles, primùm ſile.

Comme dit Phedra dans le Tragique Latin: Et que cét Ami fidele de Seneque n'eſt pas moins difficile à trouver que ſon Sage, qui ne fut jamais autre choſe que l'effet d'une belle imagination; *virum fidelem quis inveniet?* s'écrie Salomon dans ſes Proverbes. Car pour ce qui eſt des Loix, qui ont voulu qu'on deferât ſi fort à l'amitié, parce qu'elles faiſoient de l'ami un autre ſoi-méme, Pythagore qui en fut le premier Legislateur, eut tout ſujet de ſe repentir d'avoir trop librement communiqué ſes myſteres, qui furent bien-tôt revelez, d'où proceda la ruïne de ſa Secte dés le vivant de ſon Fondateur. Si eſt-ce que jamais perſonne ne recommanda tant le ſilence que lui. Il diſoit qu'un bœuf lui en avoit fait la premiere leçon. Il s'abſtenoit de manger des poiſſons, à cauſe qu'ils l'obſervent naturellement. Il fut auteur de cette longue taciturnité de cinq

ans, ſous le nom de ἐχεμυθία dont nous voions dans Euſebe, qu'un Heretique Baſilides voulut depuis renouveller l'uſage. Et ce fut le même Pythagore qui donna cét important precepte, de garder auſſi ſoigneuſement le dépôt d'un ſecret, que celui d'un threſor. Mais il n'y a point de Philoſophie qui puiſſe corriger abſolument les défauts de nôtre nature : Nous ſommes tous plus ou moins dans l'imperfection de Tantale, pour ce qui eſt de la langue. Et comme l'imbecillité d'eſtomac fait vomir auſſitôt ce qu'il a pris à ceux qui la ſouffrent ; celle de nôtre eſprit eſt ſouvent telle qu'il ne peut garder long-tems le ſecret dont il s'eſt chargé. La peinture du Scythe Anacharſis eſt fort conſiderable là-deſſus. Il étoit repreſenté endormi, & couvrant de la main gauche ſes parties honteuſes, au même tems qu'il tenoit la droite ſur ſa bouche ; pour donner à comprendre, dit Clement Alexandrin, qu'il eſt plus important de refrener ſa langue, que de moderer ſa volupté, quoique l'une & l'autre doivent être miſes à la raiſon. Cependant le nombre eſt ſi petit de ceux qui cultivent ce point de Morale, qu'il ſemble que la plûpart des hommes aient bû des eaux de ce Lac d'Ethiopie, qui tournent l'eſprit de ſorte, ſi nous en croions Diodore Sicilien, qu'il eſt impoſſible de retenir la moin-

dre chose à dire après qu'on les a avalées. C'est ce qui a donné lieu à la maxime que nous enseigne l'Ecclesiastique, *Amico & inimico noli narrare sensum tuum, & si est tibi delictum, noli denudare.* En effet, n'est-il pas vrai qu'à parler même des plus retenus, il n'y en a presque point qui n'aient chacun un ami ou deux si intimes, qu'ils seroient bien fâchez de leur rien celer? Or ces amis en ont d'autres aussi particuliers, & le nombre croissant par une suite infinie, il se trouve enfin que comme la premiere tuile qui reçoit une goute d'eau, en faisant part à celle qui suit l'envoie ainsi l'une à l'autre, tant qu'elle est portée jusques dans le grand chemin; un secret se promene de même d'une oreille confidente dans l'autre, jusqu'à ce qu'à la longue il court les ruës, & est rendu public. Voilà les raisons de ceux qui ne pensent pas qu'un homme sage doive faire personne participant de ce qu'il veut tenir caché; & qui croient que c'est imiter Dieu que de se taire en de semblables occasions, *gloria Dei est celare verbum.* Car pour ce qui touche la relation présupposée entre la foi, & la confiance, ils maintiennent qu'il y a souvent si peu de rapport entre elles, qu'on est ordinairement trahi par ceux en qui l'on se fie le plus; comme au contraire l'on voit assez de fois que ceux

de la loiauté de qui l'on se promettoit le moins, nous en donnent les plus parfaits témoignages.

Peut-être y a-t-il lieu à quelque accommodement entre deux opinions si diverses, en prenant la derniere pour une regle générale qui doit être toûjours suivie, à quelque exception prés, qu'on peut faire en faveur de ceux qui sont du premier avis. Parce que véritablement il n'y a point d'amitié qui nous doive porter à dire un secret d'importance, si nous n'avons éprouvé souvent & en de moindres sujets la fidelité de celui à qui nous le voulons confier. Il se faut souvenir de l'observation d'Aristote, que l'homme est le seul des animaux qui a le cœur à gauche; d'où je tire cette moralité qu'il y a toûjours lieu de s'en défier. Combien voit-on d'amis très propres à rendre toute sorte de devoirs, jusqu'à l'emploi des biens & de la vie, qui ne sont pas capables neanmoins d'observer le silence qu'on desire d'eux. L'un des symboles de Pythagore est fondé là dessus, par lequel il défendoit à ses disciples de laisser nicher aucune Arondelle sous le toit de leur maison; c'est à dire de contracter une étroite amitié avec ceux qui parlent plus qu'il n'est à propos, & qui ne peuvent s'empécher de réveler tout ce qu'ils sçavent. Mais comme on essaie soigneusement un vais-

ſeau, devant que d'y verſer quelque liqueur precieuſe; il faut reconnoître de même la portée d'un ami, & s'aſſurer qu'il a la langue au cœur, & non pas le cœur ſur la langue, pour uſer des termes de Salomon, auparavant que de le rendre depoſitaire de vôtre ſecret. Après de ſi juſtes précautions, & de ſi neceſſaires épreuves, je ne crois pas qu'on ſe doive priver de la conſolation, ni de l'aſſiſtance qu'on peut attendre d'un autre ſoi-même à qui l'on confie ce qui peſe ſur le cœur, de quelque importance que la choſe puiſſe être. Il y a des ſilences préjudiciables ; *Amyclas perdidit ſilentium* ; & toutes les Hiſtoires nous fourniſſent des exemples ſi ſignalez de fidelité ſur le ſujet que nous traitons, qu'il faut être non ſeulement opiniâtre, mais encore ennemi de ſoi-même, & de toute humanité, pour ne quitter jamais le parti de la defiance. Je ſai bien que Xenocrate diſoit qu'il ne s'étoit jamais repenti de s'être tû, mais bien au contraire d'avoir trop parlé. Qu'Harpocrate enſeignoit le ſilence en mettant ſur ſa bouche celui des doigts qui eſt nommé le ſalutaire, pour dire qu'il n'y a rien de plus utile parfois, que de paroître muet. Et que Metellus proteſta qu'il auroit brûlé ſa chemiſe, s'il ſe fut imaginé qu'elle eu connoiſſance de ſon ſecret, tant il étoit éloigné de le communiquer à perſonne.

Cela n'empéche pas pourtant, qu'on ne doive tenir cette voie moienne qui eſt entre les deux extremitez. On peut produire autant d'autoritez pour l'une que pour l'autre. Et quand il n'y auroit que l'exemple d'Auguſte, qui ne ſe repentit jamais d'avoir fait voir à Mecœnas juſqu'au plus interieur de ſon ame ; ce ſeul exemple ſuffiroit pour nous aſſurer contre de ſi étranges défiances.

Et neanmoins je vous avouërai franchement, que ſoit que je me laiſſe emporter à une inclination naturelle que j'ai au ſilence ; ou ſoit encore que l'âge avec l'experience me faſſent plus ſoupçonneux que par le paſſé ; j'aurois de la peine à me rendre dépendant de la diſcretion d'un ami, en choſe de la conſequence que vous me donnez à penſer que doit être ce qui vous inquiete. J'ai toûjours crû que cette Theologie Payenne, qui marioit Mercure avec la Déeſſe Tacite ou Muette, & faiſoit venir d'eux les Genies Tutelaires des Anciens, nous apprenoit qu'un Eſprit qui aime le ſilence, & qui ſait donner quand il veut le frein à ſa langue, s'acquiert un repos & une aſſurance contre mille perils, qu'à peine éviteroit-il autrement. On dit auſſi que la Nature faiſant ouïr l'Echo aux

lieux les plus ſolitaires, nous avertit par là qu'il n'y a point d'endroit ſi deſert, ni ſi particulier, où l'on ne doive apprehender un rapport, & une redite, dont il n'y a que le ſilence qui nous puiſſe garentir. Agreable ſilence! vous étes l'entretien de la Divinité, le langage des Anges, ornement de nos Cloîtres, le ſommeil des Sages qui veillent, la plus ſolide nourriture de nôtre prudence humaine, & celui en qui quelques Philoſophes n'ont pas fait difficulté de conſtituer le ſouverain bien. Après cette declaration de l'eſtime que je fais d'une habitude dont les Gentils faiſoient un Dieu, je vous prierai pour toute concluſion d'uſer de reflexion ſur trois proverbes de trois Nations differentes. Elles ont toûjours renfermé dans cette ſorte de ſentences, ce qu'elles ont eu de plus myſterieux & de meilleur. L'Eſpagnol dit, *En boca ſerrada no entra moſca:* L'Italien, *Il poco mangiare, é l poco parlare: non fecerò mai male:* Et le Sage Hebreu, *Qui cuſtodit os ſuum, cuſtodit animam ſuam.* Il ne tiendra pas à moi que vous n'en faſſiez vôtre profit.



OPUSCULES,

OU

PETITS TRAITEZ.

Le I. *De l'Amitié.*

Le II. *De l'Action & du Repos.*

Le III. *De l'Humilité & de l'Orgueil.*

Le IV. *De la Santé & de la Maladie.*

Le V. *De la Conversation & de la Solitude.*

Le VI. *De Richesses & de la Pauvreté.*

Le VII. *De la Vieillesse.*

SECONDE PARTIE.



A MONSIEUR NAUDÉ, CHANOINE EN L'EGLISE CATHEDRALE DE VERDUN,

ET BIBLIOTHECAIRE DE MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN.



MONSIEUR,

Il est tems que j'use de quelque reconnoissance en vôtre endroit, si je ne veux charger ma conscience du plus honteux de tous les crimes, qui est à mon avis celui de l'ingratitude. Il y a plus de dix ans que vous me dediâtes le petit Traité de la Republique de Saint Marin, & je n'ai pû jusqu'à present vous témoigner assez mon ressentiment, ni vous donner suffisamment à connoître combien j'estime cette faveur. En effet je ne puis faire

qu'en vous rendant la pareille, & en vous adressant quelqu'un de mes petits travaux. Je prens donc la resolution d'imiter ce Romain, qui consacra deux Autels sous une même couverture, l'un à l'Honneur, & l'autre à la Vertu. Le premier tome de mes Opuscules fut voué à la plus haute Dignité de la robe. Je donne celui-ci qui en est la suite à vôtre vertu, que tous les hommes savans respectent aujourd'hui. Ce seroit ici le lieu de parler de tant d'ouvrages Latins & François, dont vous avez si utilement gratifié le Public; & de vous remercier en son nom du profit qu'il reçoit de vos veilles laborieuses. Je devrois même publier en cét endroit, l'estime que firent de vôtre merite les premiers hommes de Rome, soit en savoir, soit en puissance, pendant que vous y avez sejourné, & les témoignages précis qu'ils en rendirent lors que vous en partîtes. Mais je vous connois trop bien, pour ignorer ce que vôtre modestie souffriroit en cela. J'aime mieux vous faire le trait d'ami, dont parle Pline le Jeune, m'abstenant de toute louange que vous pourriez nommer onereuse. Et j'en userai de la sorte d'autant plus volontiers, que le choix connu de tout le monde, qu'a fait de vôtre personne ce grand Cardinal, qui vous confie non moins pour le bien public, que pour sa propre satisfaction ce qu'il a de plus à cœur après le bonheur de cét Etat, est

Hoc ipsum amantis est, non onerare laudibus. *lib. 1. epist. 14.*

le comble de tous les éloges que je vous ſaurois donner. Il faut pourtant que vous nous permettiez de faire un peu de reflexion ſur la prudente élection de ſon Eminence, lors qu'il a commis cette fameuſe Bibliotheque à celui qui eſt regardé lui-même comme une Bibliotheque vivante, ou comme une Etude animée & ambulatoire, ſelon les termes dont Eunapius tâche d'exprimer le merite du Sophiſte Longinus. Et neanmoins cette vaſte connoiſſance que vous avez de toute ſorte de literature, n'étoit pas ſeule ſuffiſante pour vous faire préferer à tout autre. Si vôtre ſcience eût été de celles dont parle l'Apôtre, qui enflent & qui rempliſſent de vanité, elle ne ſe fut pas trouvée propre à vôtre emploi. C'eſt la douceur de vos mœurs, avec l'affabilité de vôtre nature, qui vous donne de l'avantage ſur la plûpart des Savans. Et ce que l'Empereur Marc Antonin admiroit au Philoſophe Sextus, une profonde doctrine exemte de toute oſtentation, un τὸ πολυμαθὲς ἀνεπιφάντως *qu'il eſtime ſi fort, ſont des dons du Ciel, qui ont été judicieuſement conſiderez en vous, par celui qui vous a comme trié entre tant d'hommes de lettres, avec la même clairvoiance qui éclatte dans toutes ſes actions. Mais je m'apperçois de quelque émotion que vous cauſe ce peu que je viens de dire preſque ſans y penſer à vôtre avantage. Croiriez-vous bien*

In vita Porphyr. βιβλιοθήκη ἔμψυχος καὶ περιπατοῦν μουσεῖον.

Lib. 1. de vita ſua.

que je voulusse trahir nôtre amitié par la flaterie, & vous donner sujet de recevoir moins favorablement le petit present que je vous fais? Gardez-vous bien de m'offenser par une si injuste pensée, & vous souvenez de ce Calife de Babylone Algabassi, qui perdit son Etat pour avoir méprisé un livre qu'on lui presentoit, dont l'Auteur se vengea par le moien d'un Roi de Perse qu'il excita contre lui. Pour vous parler plus serieusement, vous ne trouverez rien dans tous ces differens Opuscules qui ne vous doive aucunement agréer, s'il ne vous contente tout-à-fait. Ce sont des sentimens expliquez à ma mode, dont nous nous sommes souvent entretenus, & que je puis dire qui nous sont pour la plûpart communs. Faites moi ce bien de remarquer particulierement dans le Traité de l'humilité, pourquoi je me contente de me dire ici,

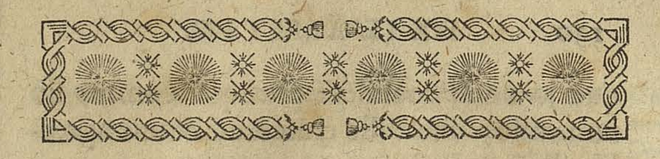
Chronic. *Abrah. Zacuth.*

MONSIEUR,

Vôtre très affectionné & très fidele serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.

I. DE



I.

DE L'AMITIE'.

J'Ai bien remarqué comme vous avez lû avec autant de ſoin que de ſatisfaction d'eſprit le Lyſis de Platon, le Lelius de Ciceron, & le Toxaris de Lucien. Ce ſont des Ecrits qui m'ont autrefois ravi auſſi bien que vous ; & je vous avouë qu'avant l'experience, qui ne s'acquiert qu'avec les cheveux blancs, j'avois les mêmes opinions des Amis, dont je reconnois que vous étes ſi fort perſuadé. Je croiois que c'étoit ôter le Soleil du Monde que d'en bannir l'Amitié : Il me ſembloit que ſans elle la vie n'étoit pas vitale, pour parler comme faiſoit Ennius : & je trouvois que les Romains avoient fort proprement nommé leurs Amis *neceſſarios*, & l'Amitié une *neceſſitude*, ſur l'impoſſibilité morale de s'en paſſer. Pour le preſent j'ai des ſentimens ſi contraires à tout cela ; & je ſuis ſi confirmé dans la creance que j'ai priſe, qu'il n'y a rien presque en toutes nos amitiez, qui convienne à celle dont l'Ecole nous a donné les definitions,

que je ne la confidére plus que comme un nom vain, une belle chimere, & une agreable illufion d'efprit.

Ovid. l. 1. de art. am. *Nomen Amicitiæ, nomen inane Fides.*

In Theog. Certes Hefiode a eu fort bonne grace, quand il nous a reprefenté la Fraude & l'Amitié comme foeurs uterines & toutes les deux comme filles de la Nuit. Il n'y a rien de plus trompeur que ce que les hommes effaïent de faire paffer pour amitié dans le commerce ordinaire de la vie; & les tenebres de la nuit conviennent très bien à des chofes obfcures, comme font les amitiez de ce monde, où les plus clair-voians font toûjours contraints de cheminer à tâtons, & d'avouër enfin qu'ils n'y voient goute.

Afin de mieux reconnoître ce que nous difons, tâchons à definir l'Amitié, puisque les Sages n'ont point trouvé de voie plus affurée pour parvenir à l'intelligence des chofes. Voire même fi une premiere definition ne nous contente pas affez, parce qu'elle comprend parfois moins que nous ne voudrions, fuivons le confeil de Seneque, rapportons en plus d'une, & pénétrons par ce moien le plus avant que nous pourrons dans la matiere propofée.

Lib. 2. de Clem. c. 3. Arift. l. 2. rhet. c. 4.

L'Amitié, difent les Philofophes, eft une bonne volonté reciproque, qui nous fait fou-

haiter du bien à celui que nous aimons, en sa seule consideration, & sans faire reflexion sur nous-mêmes. Ciceron approuve quelque part cette definition: mais il en donne une autre ailleurs, dont nous devons faire d'autant plus d'état, que Saint Augustin trouve qu'elle a été très bien & très saintement conçuë. Il me semble qu'on la peut traduire en ces termes: L'Amitié est une grande union, & un parfait consentement sur toutes les choses divines & humaines, avec beaucoup de bien-veillance & de charité. On peut recueillir de ces deux definitions, qu'il y a pour le moins trois conditions requises dans l'Amitié, & qui lui sont si essentielles, qu'on ne sauroit la faire subsister sans elles. La premiere, qu'elle soit mutuelle & reciproque. La seconde, qu'elle soit sans interét, c'est à dire, sans que celui qui aime aïe égard à son propre bien. Et la troisiéme, qu'elle unisse en tout ce que comprend le droit divin & humain, afin que rien ne la puisse alterer. C'est d'où nous tirerons les principales preuves de nôtre discours.

Lib. 2. de invent.
Dial. de amic.
L. 3. contra Acad. cap. 6.

Pour ce qui touche la premiere condition, ce n'est pas sans sujet qu'on veut qu'il y ait une mutuelle bien-veillance dans l'Amitié, puisque c'est une des choses qui met le plus de difference entre l'Amour qui est une paf-

ſion, & l'Amitié qui eſt une habitude. En effet l'Amour n'eſt pas neceſſairement reciproque, & il n'a pas toûjours ſon Anteros ſelon la fable des Grecs. Nous en pouvons avoir pour des perſonnes qui ne nous connoiſſent point, & pour celles mêmes qui ont averſion de nous. Mais quant à l'Amitié, elle exige une égale affection des parties, qu'on nomme pour cela unanimes, comme ſi deux amis n'avoient qu'une ſeule ame ; ce qui a vraiſemblablement donné lieu à cette autre fable de Geryon. Et certes le plus grand fruit de l'Amitié ſe tire d'une telle correſpondance de bonne volonté, qui fait que deux amis aiant les cœurs unis, ſe peuvent voir & ſe conſiderer l'un dans l'autre comme dans un miroir fidele ; ce qui ſert de beaucoup pour arriver à la connoiſſance de ſoi-même, *no ay mejor eſpejo, que el amigo viejo*, dit l'Eſpagnol. Ariſtote ne ſe contente pas de poſer pour fondement de l'Amitié ce concours d'eſprits & d'affections, il ajoûte comme une particularité neceſſaire, que les amis en doivent avoir connoiſſance, & vivre dans une parfaite aſſurance d'être aimez de la même façon qu'ils aiment. C'eſt pourquoi Lucien n'a pas oublié à remarquer comme dans ce fameux tableau qui repréſentoit le combat de Pylade & d'O-

L. 7. Eudem. c. 2.

In Tox.

reste contre les Scythes, le Peintre avoit soigneusement fait voir tous les mouvemens necessaires en deux personnes, que les mêmes Scythes reconnurent depuis pour les Dieux de l'Amitié. Il avoit emploié tout son art, dit-il, à faire connoître non seulement le desir dont l'un & l'autre étoit transporté d'abandonner sa vie pour sauver celle de son ami; mais l'on y discernoit même la satisfaction mélée de crainte que chacun d'eux récévoit voiant son compagnon qui exposoit si librement son corps à toute sorte de perils, pour couvrir celui d'un autre lui-même. Or cela étant ainsi, qu'il n'y a point de véritable amitié qui ne soit mutuelle & bien reconnuë, que se peut-on promettre de celle que nous contractons tous les jours? En verité si c'est le propre de Dieu seul d'être scrutateur des cœurs, & de pénétrer jusques dans l'interieur, je ne vois pas quelle certitude nous pouvons avoir les uns des autres, pour nous assurer d'une affection reciproque. A peine sommes-nous capables de répondre de nôtre propre fait; & souvent nous ne savons pas bien si nous-mêmes nous aimons de bonne sorte, à cause de la difficulté naturelle de rentrer en soi, & de se connoître suffisamment. Que sera-ce si nous sortons au dehors? N'est-ce pas une

grande vanité, & une extrême temerité tout ensemble, de se croire plus clair-voiant chez autrui, que l'on n'est chez soi? Et de se confier par là en des amitiez qui ne dépendent pas moins des autres que de nous, puisqu'elles sont nulles si elles ne sont reciproques? En effet nous y sommes trompez à tous momens. Mais comme cela arrive ordinairement par le défaut de ceux qui ne nous païent pas d'une amitié égale à celle que nous leur portons; il en est parfois tout au rebours, & la faute assez souvent vient de nous, lors que nous sommes si simples, que de tenir pour amis fideles, des personnes pour qui nous n'avons nulle tendresse d'affection, ce qui nous rend indignes de la leur. On se peut souvenir là-dessus de ce qu'a fort bien observé Themistius dans son Oraison de l'Amitié, dont nous avons perdu la fin aussi bien que de quelques autres, par un mal-heur qu'on ne sauroit trop ressentir. Ce grand Orateur & Philosophe tout ensemble assure, qu'encore qu'il y ait de certaines compositions d'appâts pour prendre toute sorte d'animaux, & que les poissons, les oiseaux, & les bêtes à quatre pieds s'y laissent attraper; ce n'est pas la même chose de l'homme, qui seul ne se gagne que par son semblable, étant necessaire que celui qui veut acque-

rir l'amitié d'un autre, soit l'appât & le chasseur tout ensemble. C'est pourquoi quelqu'un a très bien dit encore, selon ce que nous avons déja présupposé, que l'attachement causé par l'Amour étoit pareil à celui du lierre, qui s'unit indifferemment à une muraille, ou à un vieux chêne, sans leur consentement & sans réaction, pour user de ce mot de l'Ecole. Mais qu'à l'égard de l'Amitié, elle ne se pouvoit contracter que par une inclination mutuelle, & entre deux cœurs de même nature, qui se lient comme deux palmes, dont l'une tend les bras & reçoit les embrassemens de l'autre d'un égal instinct, & par une inclination reciproque. Seneque remarque en plus d'un lieu, que les personnes de grande fortune sont sujettes à se méprendre en ceci de la façon que nous venons de dire, *nullum habet majus malum occupatus homo, & bonis suis obsessus, quàm quòd amicos sibi putat quibus ipse non est.* De quelque côté que le mal procede, il demeure toûjours pour constant, qu'une infinité d'amitiez n'ont rien que l'apparance, n'étant pas appuiées sur ce mutuel consentement que demandent celles qui sont veritables, si tant est qu'il y en ait.

Epist. l. 3. & 19.

La seconde condition est celle qui bannit

l'interêt des Amitiez. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'elles doivent être tout-à-fait inutiles. On veut bien qu'un ami rende à l'autre toute ſorte de bons offices, & qu'il s'y porte ſans en être requis, comme le ſang qui accourt lui-même à la partie qui a beſoin de ſecours. C'eſt pourquoi nous liſons entre les propos de Diogene celui-ci, qu'il faloit être promt à preſenter la main ouverte & non pas fermée aux amis. Et quelqu'un prononça aſſez ingenieuſement, qu'il mettoit en même categorie les amis qui ne ſervoient de rien, avec les ennemis incapables de nous nuire. En effet, le proverbe qui porte qu'amitié paſſe parenté, ne peut-être interpreté qu'au ſens que lui donne Dion Chryſoſtome, montrant dans ſa troiſiéme Oraiſon qu'un parent ne nous eſt pas beaucoup avantageux, s'il n'a de plus la qualité d'ami; au lieu qu'un ami nous eſt toûjours utile, quoiqu'il ne nous touche aucunement de parenté. Le Scythe Abauchas l'entendoit bien ainſi, quand il laiſſa ſa femme & ſes enfans dans le peril d'un incendie, pour ſecourir ſon ami Gyndanes. Je puis, diſoit-il, engendrer d'autres creatures, & trouver une autre compagne que celle que j'abandonne, mais non pas un autre ami, éprouvé & tel que celui-ci. C'é-

toit encore le même ſentiment qu'avoit Seneque, lors qu'il reprenoit ſi ſévérement le deuïl d'un pere à la mort de ſon fils : *Tam molliter tu fers mortem filii, quid faceres ſi amicum perdidiſſes?* Quoi? vous ſouffrez ſi foiblement & avec tant d'impatience la mort de vôtre fils? que ſeroit-ce donc ſi vous aviez perdu un ami? Mais quelque utilité qu'on puiſſe recueillir de l'Amitié, la plûpart des Philoſophes ne permettent pas que ce qui ne doit paſſer que pour un de ſes effets, ſoit pris pour ſa cauſe, ni que l'acceſſoire tienne lieu de principal. Il s'en faut tant à leur dire que l'amitié des hommes, conſidérez comme raiſonnables, doive être fondée ſur l'interêt, que c'eſt par là principalement qu'on la diſtingue de celle du reſte des animaux, qui n'en ont, ni d'inimitié non plus, qu'autant que le même interêt les engage dans l'autre, comme Ariſtote l'a très évidemment fait voir au premier chapitre du neuviéme livre de leur Hiſtoire. C'eſt ce qui oblige Ciceron à traiter ſi mal Epicure, qui rendoit l'utilité & le plaiſir inſeparables de l'Amitié ; ſoûtenant que celle des hommes de vertu, qu'il nomme *Pyladeam amicitiam*, par une compoſition que nôtre langue ne ſouffre pas, n'a rien qui la faſſe eſtimer que ſa propre beauté, & qu'elle eſt

Epiſt. 99.

L. 2. *de Fin.*

ſeulement recherchable à cauſe d'elle-même, *ſuâ ſponte, vi ſuâ, ex ſe, & propter ſe*, ce ſont les termes preſſans & redoublez dont il ſe ſert pour mieux imprimer ſa penſée. Quelques-uns ont pris ſujet là-deſſus d'attribuer à la Jeuneſſe l'honneur des plus belles Amitiez, à cauſe du mépris qu'elle fait de cette utilité, qui eſt ſi puiſſante ſur nous dans un âge plus avancé. Cependant ſi nous voulons quitter les idées pour ſuivre la realité des choſes, & conſiderer l'Amitié ſelon la portée de nôtre humanité, plûtôt que par abſtraction, & de la façon qu'on nous la dépeint dans l'Ecole; nous trouverons qu'il n'y en a point qui n'ait ſes interêts, & qui ſous ce beau prétexte de l'honnêteté, ne s'entretienne principalement par les conſidérations de l'utilité ou du plaiſir. Voulez-vous le bien reconnoître, dit Epictete dans Arrien, faites naître entre les plus grands amis que vous connoiſſiez l'interêt, je ne dirai pas d'une Couronne, ni d'une beauté raviſſante, mais du moindre héritage, ou d'une mediocre ſomme d'argent ſeulement, & vous verrez que comme une piece de chair jettée entre des chiens qui ſe jouënt, les anime auſſi-tôt à ſe mordre; ces amis ſi étroitement liez d'affection, feront en même tems bande à part, & s'entreruïneront s'ils

peuvent. Cét Auteur eſt admirable, quand il dit que l'interêt τὸ συμφέρον, tient lieu de Pere, de Frere, d'Allié, de Patrie, & de Dieu même, τοῦτο πατὴρ, καὶ ἀδελφὸς, καὶ συγγενὴς, καὶ πατρὶς, καὶ Θεός. Il n'y a rien de tout cela que nous n'abandonnions pour le ſuivre. Nous ruïnons les Autels & renverſons les Statuës des Dieux, ſi nous en recevons quelque préjudice. Et Alexandre ne feint point de mettre le feu dans le Temple d'Eſculape, irrité par la mort d'une perſonne qui lui étoit precieuſe. Certes ſi chacun de nous veut parler en conſcience, aprés s'être ſondé là deſſus, il avouëra, je m'aſſure, que ſes plus pures affections ne ſont pas exemtes d'un certain mélange d'interêt. Un tel eſt vôtre plus grand ami, mais dites la verité, ne le conſiderez-vous pas avec ſes richeſſes? ne ſongez-vous pas que comme Magiſtrat il vous peut aſſiſter, ou qu'étant homme qui ſait plus que vous, il vous peut rendre quelque ſervice? Si ainſi eſt, comme vous ne ſauriez le nier dans le tribunal où je vous ſomme de me répondre, ce n'eſt plus vôtre ami que vous affectionnez; à le bien prendre, ce n'eſt pas tant à cauſe de lui, que pour l'amour de vous même. Et cela préſuppoſé, voilà vôtre propre interêt qui ruine le fondement de

cette belle amitié imaginaire, ſi nous avons bien expliqué la ſeconde condition eſſentielle qui fait une partie de ſa definition. Pour moi j'entre librement dans le ſentiment du Cardinal Sirlet là-deſſus, qui ne reconnoiſſoit point d'amitiez ſinceres ni deſintereſſées, que celles qui ſe ſoûtenoient ſur la memoire du tems paſſé, & qui ſe nourriſſoient de l'agreable ſouvenir de ce qui n'eſt plus: parce que les autres qui conſidérent le tems préſent, ou qui regardent le futur, dépendent ſi fort de l'interêt, & ont de ſi grands attachemens à ce qui nous touche comme plaiſant, ou comme utile, que pour en parler ſainement, elles tiennent plus de l'amour propre, que de celui du prochain, & de ce qui fait les véritables amitiez. En voulez-vous de plus fortes preuves que l'abandonnement où ſont tous ceux qui manquent de fortune, & le defaut d'amis que ſouffrent les hommes miſerables? *Tramontana no tiene trigo, ni el hombre pobre tiene amigo*, dit l'Eſpagnol. Et celui-là n'eut pas mauvaiſe grace, qui compara les amis de Cour à de certains fleuves, tels que le Mançanares de Madrid, qui eſt gros, & qui regorge dans les ſaiſons, où l'on ſe peut fort bien paſſer de ſes eaux, ſe trouvant à ſec lors qu'on en auroit le plus de beſoin.

Fed. Bor. della gr. Dei Pr. pag. 133.

En effet, si la considération de l'utilité a le pouvoir que nous avons dit, de former & de lier les plus grandes amitiez qui se voient parmi nous, ce n'est pas merveille que le malheur en empéche la naissance, ou qu'il les détruise lors qu'elles ont reçû quelque commencement; ce qui n'a nul rapport aux belles descriptions que nous donnent les Philosophes d'une pure & sincere Amitié.

Venons à la troisiéme condition essentielle de cette belle Amitié, qui dépend du parfait accord dont ceux qu'elle astraint doivent être unis, tant à l'égard des choses divines & éternelles, que des humaines & temporelles. Or déja pour ce qui concerne les dernieres, je ne doute point que cette grande union ne regarde la communauté de biens, & ce que Pythagore prononça le premier, que rien ne devoit être divisé entre amis, *κοινὰ τὰ φίλων*. Ciceron a cru cét article si important dans l'Amitié, que pour peu qu'il fût enfraint; il tenoit qu'elle perdoit son nom & n'étoit plus; *si interesse quippiam tantulum modò potuerit, jam amicitiæ nomen occiderit, cujus est ea vis, ut simul atque sibi aliquid quam alteri maluerit, nulla sit.* Aussi voions-nous que les grandes amitiez des Anciens nous sont representées dans cette indifferente & commune possession de toutes

1. de leg.

choſes. Valere Maxime aſſure de Poliſtrate & Hippoclides, qu'étant nés d'un même jour, n'aiant eu qu'un même Précepteur, qui fut Epicure, dont ils s'étoient rendus écoliers en même tems, ils ne poſſederent qu'un même patrimoine, arriverent l'un & l'autre à une extréme vieilleſſe, & furent ſi fortunez que de mourir tous deux dans un même moment. Il y en a eu mêmes qui faiſant une plus particuliere profeſſion de cultiver l'Amitié, l'ont étenduë juſqu'à des termes ſcandaleux, ſelon les loix de l'honnêteté, & de la vie civile, comme quand ils ont eu leurs femmes communes. Aſclepiade & Menedeme aiant épouſé la mere & la fille, l'une étant morte, Menedeme ceda celle qui reſtoit à ſon ami, par un office d'amitié que Diogenes Laertius compare à celle de Pylade & Oreſte. Mais quoique nous la réſtraignions à des termes plus juſtes & plus civils, il ſemble qu'il demeure toûjours cette neceſſité de n'avoir rien de propre, & de partager entre amis les commoditez de la vie, & tout ce qu'on nomme biens de fortune; de telle ſorte que l'un ne puiſſe prétendre aucun avantage ſur l'autre. Et neanmoins outre l'impoſſibilité évidente d'une ſi abſoluë communauté, & d'une ſi étrange concorde, qui veritablement ſuppo-

ſe un même cœur & une même ame en des perſonnes differentes ; la Philoſophie nous fait d'autres leçons de ce ſentiment naturel que chacun a pour ſon propre bien, qui ruinent toutes ces amitiez imaginaires. Car parce qu'on eſt un avec ſoi-même d'eſſence & de nature, au lieu qu'on n'eſt uni & lié avec celui que l'on aime que par conformité, ou par la reſſemblance de quelque forme externe & accidentelle, il ne ſe peut faire que l'amour qu'on ſe porte ne prévale, & que chacun n'ait plus d'affection pour ſa perſonne que pour tout autre. Ariſtote montre ſelon cette doctrine, que dans tous les ordres de la Nature, chaque choſe eſt excitée d'une plus forte inclination à la recherche de ſon propre bien, que du commun ou général ; à cauſe que par un axiome reçu dans la Phyſique, cette même nature ſe refléchit ſur elle même, & regarde le particulier devant que de conſidérer le dehors, ni l'univerſel. Et nous ſavons que les Cyrenaïques, auſſi bien que les Stoïciens, ont cru que particulierement l'homme ſage s'aimoit de telle façon, qu'il n'aimoit rien tant que lui, faiſant toutes choſes en ſe contemplant & pour l'amour de ſoi-même, à peu près comme Salomon l'a dit du Toutpuiſſant, *univerſa propter ſemetipſum operatus*

Diog. Laërt. in Ariſtippo.

Prov.c.16. *eſt Dominus*. Enfin je penſe qu'il n'y a pas un de nous qui n'avouë ſur ce qu'il reſſent dans ſon interieur, qu'à moins que de renoncer à l'humanité, il eſt impoſſible de contracter une amitié qui nous détache ſi fort de nous-mêmes, que nous n'affectionnions pas plus les biens de la vie pour nous en prévaloir, & pour nôtre propre uſage, que pour celui d'un autre, quelque étroite affection qu'il y ait entre lui & nous. Quant à ce qui touche l'union & le conſentement des amis aux choſes divines & purement ſpirituelles, cela préſuppoſe une égalité d'eſprits ſi difficile à concevoir, que je tiens pour choſe encore plus impoſſible de ſatisfaire à ce ſecond point qu'au premier. Je n'entre pas ici dans la queſtion, ſi toutes les ames ſont égales dans leur creation. Mais je dis qu'à les conſiderer comme des formes humaines, elles dépendent ſi fort, en ce qui regarde leurs operations, du temperament de nos corps, que la diverſité de ce même temperament connuë de tout le monde, fait une difference entre elles qui rend ce parfait conſentement en toutes choſes, & cette unanimité requiſe dans l'amitié par la definition que nous examinons, hors de toute apparence; & pour uſer d'un terme plus exprès, hors de poſſibilité. En effet,

y a-t-il rien de si bizarre, que ce que nous nommons humeurs, fantaisies, & opinions des hommes?

Pectoribus mores tot sunt quot in orbe figuræ. *Ovid. l. 1. de art. am.*

Et pour ne nous jetter pas plus avant dans ce lieu commun, qui fait l'un des dix moiens de l'Epoche Sceptique, il suffit pour nôtre sujet de remarquer, que bien loin d'être dans une si absoluë & si générale concorde avec nos amis, il n'y a personne qui se puisse vanter de vivre bien d'accord avec soi-même. Nous improuvons aujord'hui, ce que nous approuvions hier. Nous assurons presentement une chose, dont nous nous dédirons dans une heure. Et souvent dans le seul instant du tems present, nous voulons & ne voulous pas une même chose sans nous pouvoir déterminer à rien. Ce n'est pas là le moien d'être dans une parfaite correspondance avec des amis, si nous ne saurions nous accommoder avec nous mêmes. Si est-il vrai qu'il n'y a rien qui nous soit plus ordinaire ni plus naturel, que cette varieté & instabilité d'esprit, à parler même de ceux qui l'ont de la meilleure trempe, & qui possedent le plus de cette splendeur seche que demandoit Heraclite. Cela suffit, puisque nous n'avons fait cette reflexion sur nous mêmes, Splendor siccus optimus.

que pour montrer comme l'unanimité des amis, telle que la demandent les Philoſophes aux choſes qu'ils nomment divines, n'eſt pas plus aiſée à trouver que leur parfaite égalité en tout le reſte. Cependant c'eſt le plus aſſuré fondement qu'ils prennent de l'Amitié. Ariſtote repete une infinité de fois qu'il ne la faut point chercher ailleurs que dans l'égalité & l'exacte reſſemblance, *φιλότης ἰσότης*. Et par conſequent puiſque cette troiſiéme condition n'eſt pas plus de la portée de nôtre humanité, que les deux autres : il me ſemble que nous pouvous bien conclure ſelon nôtre premier projet, qu'il n'y a point de véritable amitié parmi nous, puiſque tout ce qui entre dans ſa définition ne ſe rencontre jamais dans nos plus étroites liaiſons de bien-veillance & d'affections, quelque nom d'amitié que nous leur puiſſions donner. C'eſt ce que vouloit dire ce Philoſophe Athenien Secundus, qui vivoit du tems de l'Empereur Adrian, quand il s'interrogeoit lui-même, *τί ἐστι φίλος*? qu'eſt-ce qu'un ami? & puis répondoit, *ζητούμενον ὄνομα, ἄνθρωπος ἀφανὴς ἀνυπόστατον κειμήλιον*, c'eſt un nom vain, un homme qui ne paroît jamais, un threſor qui ne ſe trouve nulle part.

A la verité quelques-uns ont ſoûtenu qu'il

n'étoit pas besoin de prendre les choses si fort à la rigueur; & que comme les doigts de la main ne laissent pas d'être dans une parfaite correspondance, nonobstant leur inégalité; les amis pouvoient vivre de même fort unis, nonobstant de certaines disparitez que nôtre humanité ne sauroit ni surmonter ni corriger. Mais je soûtiens que dans cét accommodement l'on confond avec l'amitié la concorde, & la bien-veillance, que les Grecs nomment ὁμονοίαν, καὶ εὔνοιαν, qui n'en sont neanmoins que des commencemens, & des ressemblances, dans la doctrine de nos Philosophes. C'est ainsi que d'autres ont été d'opinion qu'on ne devoit pas tenir les rênes de l'amitié si courtes, qu'on ne les relâchât parfois; & comme parle l'Orateur Romain, *commodissimum esse quam laxissimas habenas habere amicitiæ, quas vel adducas cum velis, vel remittas.* Et neanmoins les loix de cette Amitié sont à le bien prendre si étroites & si saintes, qu'on ne sauroit s'en dispenser tant soit peut, sans les violer, ni les enfraindre, sans commettre un crime. Cette matiere reçoit assez de problemes semblables, dont je veux rapporter ici quelque chose, parce qu'il me semble que cela peut servir à la fin que je me suis proposée dans ce discours, de montrer le peu d'assu-

Arist. l. 7. Eudem. c. 7.

rance qu'on peut prendre en ce que nous nommons communément Amitié, puiſqu'elle n'a rien qui ne ſoit ſujet à pluſieurs diſputes.

Et premierement il y en a qui croient qu'on ne ſauroit avoir trop d'amis, dautant qu'ils les mettent au rang des plus grands biens de la vie, qui par conſequent ne peuvent être trop multipliez, puiſque le bien aime de ſa nature à s'étendre le plus que faire ſe peut. Auſſi voions-nous que ceux qu'on conſidere dans le monde, comme puiſſans en amis dont ils abondent, ſont craints & reſpectez d'une infinité de gens qui ne ſe ſoucieroient pas d'eux ſans cét avantage. Ajoûtez que ſi ce qu'on dit ordinairement eſt véritable, qu'il n'y ait point de petits amis, ni de petits ennemis non plus, on ne ſauroit faire une trop ample proviſion des premiers. Souvent la moindre herbe ſauvage ſert plus que toutes les Theriaques; & il faut ſe ſouvenir là-deſſus comme de chetifs animaux, tels que ſont les oiſons, ſauvérent le Capitole, que des ſoldats Romains laiſſoient perdre, tant il eſt certain que les plus petites choſes ſont parfois plus utiles que les grandes. D'ailleurs, Ariſtote improuve quelque part cette façon de vivre qu'ont de certaines perſonnes, qui ne peuvent être ſans

la compagnie d'un ami dont ils ont fait choix, & qui leur est unique; ce qu'il met au rang des servitudes que nous nous imposons quelquefois à nous mêmes. Et certes cela semble proceder d'une bassesse d'esprit, qui ne paroît pas en ceux qui se plaisent dans la pluralité d'amis.

La réponse à ces instances se prend en partie de l'autorité du même Philosophe, lequel traitant expressément de cette matiere, reduit à fort peu le nombre des amis. Il assure que l'excés en est préjudiciable, comme celui des ingrediens dans l'apprêt des viandes. Que comme Hesiode a fort bien prononcé de l'hospitalité, qu'il en faloit user avec moderation, *μήτε πολύξενος, μήτε ἄξενος*, il se pouvoit dire ici de même, *μήτε πολύφιλος, μήτε ἄφιλος*. Que l'obligation de se condouloir avec les amis nous reduiroit à un perpetuel témoignage de déplaisir, si nous en avions quantité; outre qu'il arriveroit qu'en même tems il faudroit se réjouïr avec les uns, & se contrister avec les autres. Que pour cela les plus celebres amitiez *αἱ ὑμνούμεναι φιλίαι*, n'ont été que de deux amis seulement. Et que le partage de nôtre affection entre plusieurs la rend si petite envers chacun, qu'on peut dire que celui qui a un si grand nombre

Eth. Nicom. l. 9. cap. 10.

d'amis, n'en a point du tout, ὦ φίλοι οὐδεὶς φίλος. C'eſt ce qui faiſoit defendre à Pythagore de tendre la main à beaucoup de perſonnes; Ce qui obligeoit les Scythes, au rapport de Lucien, à n'exceder jamais le nombre ternaire dans toutes leurs amitiez; Et ce qui a donné lieu à la fable dont nous avons déja parlé des trois corps de Geryon, qui nous repreſente l'union de trois amis, les Poëtes n'en aiant jamais mis enſemble davantage. Tout le monde ſe dit ami d'un homme riche; celui qui eſt pauvre ſe dit ami de tout le monde. Prenez-y bien garde, vous trouverez que l'un & l'autre ſont ſans amis.

Quien de todos es amigo, o es muy pobre, o es muy rico

Les uns eſtiment cette façon d'aimer qu'enſeignoit Bias, & qui eſt toute particuliere aux vieillards, ſelon l'obſervation d'Ariſtote, de regarder toûjours un ami comme celui qui peut être un jour vôtre ennemi. Le même Ariſtote remarque ailleurs, qu'une amitié ſoupçonneuſe comme celle des perſonnes qui aiment de la façon, eſt l'effet d'une mauvaiſe défiance; parce que l'amitié des hommes vertueux devant être perpetuelle, puiſque ce n'eſt pas être ami que de n'aimer pas toûjours.

L. 2. Rhet. c. 13. & c. 21.

Eurip. in Troa. l. 7. Eudem. c. 2.

Οὐδεὶς γὰρ ἐραστὴς, ὅστις οὐκ ἀεὶ φιλεῖ.

Neque enim amator qui non amat ſemper;

il s'enſuit qu'on doit aimer comme ne devant

jamais haïr, & que la précaution de Bias ne s'accorde pas avec les loix d'une parfaite amitié. Aussi apprenons-nous du Pere de l'Eloquence Romaine, que Scipion ne se pouvoit persuader qu'une sentence si contraire, &, comme il dit, si injurieuse à l'amitié, fut venuë de l'un des sept Sages de la Grece. *Lib. de Amic.*

C'est une maxime à l'égard de plusieurs, que l'amitié ne doit point recevoir d'alteration, quelque disgrace qui arrive; ce que les vers d'Euripide cité par Aristote, & que nous venons de rapporter, semble conclure. D'autres tâchent de prouver le contraire par les effets ordinaires de la Nature. Car s'il ne peut y avoir jamais tant de rapport entre deux personnes differentes, qu'il y en a entre les parties dont nous sommes composez; & si nous éprouvons tous les jours qu'une de nos mains transie de froid, ne touche point l'autre qui est demeurée dans un bon temperament, sans que celle-ci s'offense d'une telle approche: ne devons-nous pas tenir pour assuré que quelque amitié qu'on se puisse imaginer parmi les hommes, elle ne sera jamais telle, que les rigueurs d'un tems fâcheux, & l'âpreté d'une mauvaise fortune, ne soient capables d'y apporter du changement?

Mais venons à une contrarieté d'opinions,

qui touche encore de plus près nôtre ſujet. La plûpart de ceux qui ont traité de l'Amitié, l'ont toûjours repreſentée comme la choſe du monde dont nous nous pouvions le moins paſſer. Les Grecs en ont fait un cinquiéme Element dans leurs Proverbes, qui rendent un ami plus neceſſaire que l'eau ni le feu. L'Eſpagnol dit que vivre ſans amis, c'eſt mourir abandonné & ſans recevoir conſolation de perſonne, *vida ſin amigo, muerte ſin teſtigo.* Et le Philoſophe Anaximandre paſſa jusqu'à cette extremité, de dire qu'il ne reconnoiſſoit point d'autre Divinité que l'Amitié, priſe à la verité dans une plus grande étenduë que nous ne faiſons, comme on peut voir au troiſiéme livre de la Phyſique d'Ariſtote ſur la fin du quatriéme chapitre. Celui-ci fait voir dans ſon Ethique, comme le plus fortuné des vivans ne ſauroit ſe paſſer d'un ami, parce qu'il n'y a que Dieu qui trouve en lui-même tout ce qui eſt neceſſaire pour ſa beatitude. Ciceron entre en cette conſideration, que l'Amitié eſt la ſeule choſe qui ſoit généralement eſtimée de tous les hommes, dont les uns ſe moquent des honneurs, les autres des richeſſes, & quelques-uns de la Vertu même, ſans qu'ils ſe ſoient jamais diſpenſez de mépriſer l'Amitié. En effet les plus

determinez au mal témoignent qu'ils font état de cette habitude de l'ame; & l'Histoire nous represente un Neron, un Caligule, un Agathocle, un Phalaris, & un Denys, qui se sont mis en devoir de la cultiver; le dernier n'aiant pû être reçû par Damon & Pithias pour faire le tiers dans une des plus remarquables amitiez dont la memoire soit venuë jusqu'à nous. On ne sauroit nier que comme dans la Physique l'union des corps inanimez fortifie leur mouvement naturel, & rend plus foible le violent; l'Amitié qui lie les cœurs ne multiplie dans la Morale nos contentemens, & ne diminuë nos déplaisirs. Pour conclusion, l'on assure que l'Amitié seule suffiroit à la conservation de ce monde, si elle y étoit bien entretenuë par tout; les Loix n'aiant été introduites que pour nous contraindre par leur autorité aux choses où l'Amitié étoit capable de nous porter volontairement. C'est sur cela qu'Aristote a dit, que les bons Legislateurs ont eu plus de soin d'elle que de la Justice. Et nous ne pouvons douter que l'Amitié seule ne comprenne toutes les Ordonnances divines & humaines, puisque nous savons que celui qui aime Dieu de tout son cœur, & son prochain à l'égal de soi-même, les a parfaitement observées & accomplies.

L. 8. Eth. cap. 1.

Diogen. Laërt. in Ariſtip. & Heſy. in Theod.

Entre ceux qui ont parlé contre ce ſentiment, & dont nous avons déja fait voir une partie des raiſons dans la ſuite de ce diſcours, il n'y en a point eu qui aient viſé à ſaper les fondemens de toute amitié comme les Cyrenaïques, ſurnommez Theodoriens. Elle n'eſt d'uſage, diſoient-ils, ni pour les ſages, ni pour les fous, & par conſequent c'eſt une moquerie de la vouloir établir parmi les hommes. La preuve de leur dilemme ſe prenoit de ce que le Sage eſt dans l'indépendance, ne cherche rien hors de lui, & par conſequent n'a pas beſoin d'amis. Quant au reſte des hommes, puiſqu'ils ne ſont pas capables de ſe ſervir de l'amitié, elle ne ſe trouve point parmi eux; d'où il s'enſuit qu'elle n'eſt point du tout. Je ſerois bien fâché de ſuivre une doctrine ſi odieuſe, & qui ſemble, ſelon que nous venons de voir, tout-à-fait contraire à la loi de Dieu, & à ce que nous enſeigne le Peripatetiſme. Mais laiſſant tout l'honneur qui eſt dû à l'Amitié, conſiderée dans ſa pureté, & telle qu'un ſiecle d'Innocence la pouvoit obſerver autrefois, je perſiſte dans ma premiere propoſition, & je continuë à dire, que parmi la corruption du nôtre, & ſelon les mœurs dans leſquelles nous vivons, c'eſt en vain, humainement parlant, qu'on recher-

cheroit des Amitiez autres qu'imparfaites, & qui tiennent ſi peu de cette idée que nous en donne l'Ecole, qu'elles n'en ont presque autre choſe que le nom. Ce que j'en couche ici par écrit n'eſt pas pour former une invective contre le tems preſent, puisque plus de deux mille ans nous ont à peine fourni trois ou quatre couples d'amis véritables, ſi tant eſt neanmoins qu'ils aient poſſedé toute la perfection qu'on leur attribuë, ce n'eſt pas merveille que nôtre âge ait perdu la connoiſſance d'une choſe ſi rare, avec celle du Phœnix. Que ſi vous voulez qu'après ces conſiderations générales, je vous diſe quelque choſe de particulier, & qui me touche de plus près, je vous avouërai franchement qu'à peine accorderois-je à perſonne qui vive, d'avoir eu plus d'inclination que moi à cultiver une memorable amitié. Il n'y a rien que je n'aïe tenté dans ma condition pour eſſaïer s'il étoit poſſible de copier quelqu'un de ces anciens originaux dont nous parlions toute à cette heure. Et je ſuis contraint de vous ajoûter, qu'après beaucoup d'eſſais inutiles, je n'ai recueilli autre fruit d'un ſi haut deſſein, que la connoiſſance qui m'eſt demeurée, qu'on ne ſe peut rien promettre en cela, hors la gloire d'une ſi belle recherche. A la vérité je ne voudrois

pas dire qu'il m'eut auſſi mal reüſſi qu'à Cardan, qui proteſte dans le livre qu'il a fait de ſes propres écrits, que perſonne ne lui avoit jamais rendu de ſi mauvais offices, que ceux qu'il avoit eu ſoin de s'acquerir pour amis: *fatale mihi eſt*, dit-il, *à nullis deterius haberi, quàm à civibus meis, & amicis.* Pour moi, ſi j'ai eu à ſouffrir parfois quelque choſe de ſemblable, je confeſſe d'avoir éprouvé d'ailleurs beaucoup de bien-veillance d'une partie de ceux, avec qui je m'étois lié d'affection; quelques-uns m'en ont rendu des témoignages d'autant plus ſenſibles, que j'en recueille les fruits même après leur mort; & j'attribuë facilement le peu de correſpondance où ſont entrez d'autres, dont j'ai tâche en vain de ménager l'Amitié, ou à mes propres defauts, ou à ma mauvaiſe fortune. Mais tant y a qu'à l'égard de cette amitié heroïque, & telle que l'inexperience de ma jeuneſſe me l'avoit fait concevoir, je ne l'ai jamais pû rencontrer dans toutes mes pourſuites paſſées. Et cela eſt cauſe que je lui accorde à preſent ſi peu d'exiſtence hors des livres, qu'il me paſſe fort peu de choſes par l'imagination, à qui je n'en donne librement d'avantage.

II.
DE L'ACTION ET DU REPOS.

C'EST une chose étrange qu'on ne nous promette le repos qu'au Ciel, où nous ne voions rien qui ne soit dans un mouvement continuel, & que nous ne le puissions jamais trouver en Terre, qui est le centre de l'Univers, & par consequent immobile. Nous sommes en perpetuelle agitation au lieu où il semble que tous les Etres de la Nature viennent chercher leur quietude; & nôtre seule esperance est d'en jouïr un jour, quand nous aurons sous les pieds ces grandes machines qui roulent incessamment sur nos têtes. Cela fait bien voir que le repos, dont les travaux de cette vie doivent être recompensez en l'autre, si nous les savons bien souffrir, est un repos surnaturel, & qui n'a rien de proportionné aux conditions de nôtre humanité. Il nous apprend neanmoins que la felicité de ce monde, s'il y en a quelqu'une, doit être dans une tranquilité telle que nous sommes capables de la posseder, puisque les biens temporels n'ont rien de doux, ni de charmant dans leur essence, qu'autant qu'ils la tirent du souverain bien, & qu'ils sont comme un raïon & un certain écoulement de la beatitude éternelle. Si est-ce que la Vertu consistant en

l'Action, & nôtre bon-heur en cette même Vertu, selon l'opinion de beaucoup de Philosophes; il semble que l'agitation & le mouvement attachez à l'action, soient plus propres à nous rendre heureux, que le Repos ni la quietude; ce qui choque merveilleusement nôtre premier raisonnement. Avant que d'accorder des propositions si differentes, voions un peu ce qui se dit en faveur de l'Action, & puis nous considererons en quoi le Repos lui peut-être préférable.

Il y a des personnes qui se vantent de trouver leur repos dans l'action aussi bien que le Soleil; & nous apprenons de Marc Antonin que les Pythagoriciens vouloient qu'on regardât les Cieux tous les matins, afin d'apprendre de l'exercice continuel de leur charge, dont ils s'acquitent avec tant d'ordre, de pureté, & de simplicité, à faire s'il est possible aussi reglément & aussi assidûment nôtre devoir. Les mêmes Philosophes avoient entre leurs Symboles celui-ci, de n'outrepasser pas le joug; & cét autre de ne s'asseoir jamais sur le boisseau, pour nous exciter à l'action, & à faire chacun de nous sa fonction, plûtot que ce qui est simplement de la Justice, selon l'interpretation que donne au premier de ces Symboles Simplicius. Ceux que les Grecs nommerent à

cauſe de leur nudité Gymnoſophiſtes, avoient ſi peur d'affoiblir par la ceſſation du travail la trempe de leur eſprit, comme la fermeté du cheval s'amollit dans une trop longue litiere, qu'aiant mis à part après la recolte de leurs biens la proviſion de ce qui étoit néceſſaire pour paſſer l'année, ils brûloient le reſte, afin d'avoir ſujet de travailler pour la ſuivante, & de s'ôter tout prétexte de demeurer dans l'oiſiveté. *Strabo l. 35. Geo.* Et certes ſi ces principes ſont véritables, que rien n'a été créé que pour ſon operation ; que les puiſſances ſont vaines, pour uſer des termes de l'Ecole, qui ne produiſent point d'actions ; & que la cauſe efficiente eſt incomparablement meilleure que la déficiente ; ne devons-nous pas ſuivre en cela l'intention de la Nature, & croire avec Ciceron que ceux qui ne font rien de conſiderable en ce monde, ne meritent pas d'être mis au rang des vivans, *Lib. 2. de nat. Deo.* *mihi enim*, dit ce grand Homme contre la faineantiſe des Dieux d'Epicure, *qui nihil agit, eſſe omninò non videtur?* Auſſi eſt-ce le fondement de la loi d'Amaſis, que Solon emprunta de lui pour la donner aux Atheniens, ſi nous en croions Herodote, par laquelle il n'y avoit perſonne qui fut exemt *In Euterpe.* de rendre conte de ſon loiſir ſur peine de la mort, & de faire voir comme ſon induſtrie

In vita Sol. lui fourniſſoit les moiens legitimes de vivre. Je ſai bien que Plutarque attribuë la rigueur de cette loi au Legiſlateur Dracon, que Demades diſoit avoir écrit toutes ſes Conſtitutions avec du ſang, à quoi Solon apporta depuis beaucoup de temperament. Mais quiconque ait été le premier auteur de l'ordonnance dont nous parlons, Diogenes Laërtius nous confirme dans la vie de Solon, qu'elle donnoit le pouvoir à toutes perſonnes d'intenter action contre ceux qui pouvoient être convaincus de perdre inutilement le tems.
Iob. c. 5. v. 5. Que ſi les Edits de nos Princes ne ſont pas ſi rigoureux, & ſi ils nous laiſſent en ceci plus
Iacob. 2. v. 20. de liberté, la Religion en recompenſe nous oblige par tout au travail, & nous montre bien l'eſtime qu'elle fait de l'action, quand elle dit que la Foi eſt morte ſans les œuvres. Elle compare nôtre vie à une guerre perpetuelle, & nos jours à ceux d'un mercenaire. Elle nous aſſure qu'il n'eſt pas plus naturel à l'oiſeau de voler, qu'à l'homme de travailler. Elle nous fait voir que Dieu même n'a pas voulu laiſſer le monde dans ſa ſeule idée, mais qu'il l'a produit, & mis au jour par la plus noble de toutes les actions, qui eſt celle de
Ariſt. l. 9. de hiſt. anim. la creation. Et elle nous renvoie ſouvent comme de petits écoliers à prendre leçon des

Fourmis,

Fourmis, infatigables à la peine, & qui ne reposent pas même la nuit, lors que la pleine Lune favorise leurs veilles de sa lumiere. Quant à la Theologie Payenne, si nous la devons mettre en quelque considération après la vraie, nous n'y remarquerons rien que de fort conforme pour ce regard. Elle enseignoit que la Prudence sous le nom de Minerve, ne s'engendre que par le moien de Vulcain, c'est à dire d'un travail fort actif & continuel; Jupiter même ne la pouvant autrement enfanter. Elle prononçoit nettement que les Dieux nous vendoient toutes choses au prix du travail, & qu'ils n'assistoient que ceux qui mettoient la main à l'œuvre. Son Ciel n'admettoit Hercule, qu'après que ses douze labeurs lui en avoient ouvert les portes. Et toute sa Mythologie celeste n'alloit qu'à nous instruire à souffrir ce que les actions glorieuses ont de difficile, puisque les Essences immortelles n'en étoient pas quittes à meilleur marché; puisque la Vertu habitoit dans des rochers de difficile accés, δυσβάτοις ἐπὶ πέτραις, selon les termes de Simonides; & puisque selon ceux d'Euripide, le travail étoit le vrai Pere de la Gloire & de la Renommée. Que si nous voulons passer des Gentils aux Infideles de ce tems, nous trouverons que les Turcs tien-

Dii laboribus omnia vendunt. Facientes Deus adjuvat. *M. Varro.*

nent dans leur fauſſe Religion de Mahomet, que le plus agreable culte que nous puiſſions rendre à Dieu, c'eſt de travailler. Ils n'ont pour cela en vénération de toutes les images, que la ſeule figure de la main, depuis que cét Impoſteur eut imprimé la ſienne trempée dans de l'encre ſur du papier, lors que ſes Diſciples ſe plaignoient à lui de ce qu'il leur avoit ôté l'ancien uſage des ſtatuës & des plates peintures. On voit en mémoire de ce trait ſignalé, la repréſentation d'une main contre leurs maiſons, pour les rendre plus fortunées; ils la font porter à leurs enfans comme un grand préſervatif; & leurs Moftis les obligent à la reſpecter particulierement au tems de cette dévotion, qu'ils nomment le Ramadan, les exhortant au travail & à l'exercice de leurs charges, par la conſidération de ce myſtere. Voilà une partie de ce qu'on peut rapporter pour faire voir qu'en tous âges, & parmi toute ſorte de Nations, on a toûjours préféré l'action au repos & à l'oiſiveté.

Tournons maintenant la medaille, & conſidérons que ſi les Cieux & le premier mobile nous doivent porter par leur exemple au travail & à l'action; l'immobilité du premier Moteur ſera bien plus puiſſante pour nous

ſaire aimer le repos. Ce qu'on a dit des Pythagoriciens ſe détruit par la connoiſſance que nous avons, qu'ils ont toûjours mis le mouvement dans la categorie des choſes mauvaiſes, & compris au contraire le repos ſous le genre des biens, & de ce qui étoit ſouhaitable. Quant aux autres Philoſophes, Ariſtote montre dans le troiſiéme chapitre du huitiéme livre de ſa Phyſique, comme la Nature n'eſt pas moins le principe du repos, que du mouvement. Il enſeigne au ſeptiéme livre du même ouvrage, chapitre quatriéme, que la Prudence conſiſte en un certain arrêt ou repos d'eſprit, qui fait que les jeunes gens ſont ordinairement imprudens, à cauſe de l'agitation perpetuelle où ils vivent. Et ſes Politiques nous apprennent que la premiere & principale viſée d'un bon Legislateur doit être de faire vivre ſes Citoiens dans le plus grand loiſir que faire ſe peut; la vie contemplative y eſt tout autrement eſtimée que l'active; nous y liſons ce Proverbe Grec, qui dit, qu'il n'y a que les Eſclaves qui ne goûtent jamais la douceur du Repos, *οὐ σχολὴ δούλοις*, *non eſt otium ſervis;* & la concluſion qui ſuit détermine, que cette ſupréme felicité qu'il nomme *Eudemonie*, ne ſe rencontre point ailleurs que dans un parfait repos, pour lequel ſeul on

L. 2. c. 11. l. 7. c. 3. & 15. & l. 8. c. 3.

travaille, comme on ne fait la guerre que pour jouïr de la paix. L'Academie n'a rien eu de contraire pour ce regard à la doctrine du Lycée. Platon se vante au huitiéme livre de ses Loix, que l'Etat pour lequel il les donne, abondera sur tout autre, s'il les observe, de liberté & de loisir. Et il représente Ulysse dans le dixiéme de sa Republique, qui dit revenant au monde, à un Eris Armenien, qu'encore qu'il ait passé pour le Patron de la vie active & politique, il est resolu de vivre dorénavant dans le plus profond repos dont il pourra user, & de ne se plus mêler de rien. Le mot de Chilon, *ἠρεμίᾳ χρῆσθαι*, *quiete utendum*; & cét autre de Periandre, *καλὸν ἡσυχία*, *pulchra res est quies*, témoignent bien que les sept Sages de Grece avoient aimé sur toutes choses le repos, & cette assiette paisible qui n'a rien de si contraire que l'action. Ceux qui vinrent depuis, comme Zenon & Epicure, prononcent des sentences differentes en apparence, mais qui en effet obligent ces deux grandes sectes si ennemies, des Stoïciens & des Epicuriens, à rechercher également le repos, quoique par des voies diverses, comme Seneque l'a très curieusement observé, & sous des prétextes qui n'avoient en apparence nul rapport entre eux. Et

puisque nous citons ce Romain, qui peut être comparé ſans deſavantage à tous les Grecs, n'eſt-il pas vrai qu'il ne recommande rien tant par tous ſes ouvrages que le repos, & cette tranquilité de vie dont il a fait un traité exprès. Il aſſure dans un autre endroit que rien ne ſauroit être bien fait par un homme emploié, & qui vit dans le tracas du monde, *inter omnes convenit, nullam rem bene exerceri poſſe ab homine occupato.* Et il prononce en ſuite cette autre belle ſentence, que celui qui ſe laiſſe emporter aux diverſes occupations de la vie civile, n'en jouït pas à le bien prendre; & qu'on peut aſſurer de lui qu'il fait plûtôt toute autre choſe que de vivre, *Nihil minus eſt hominis occupati, quàm vivere.* Il a certes raiſon. Nous voions tous les jours des perſonnes ſi attachées à cette vie civile, qu'il ſemble qu'elles ignorent ce qui eſt de la vie humaine. Conſidérez ceux qui donnent toute leur attention & tous leurs ſoins aux interêts de l'Etat, ou aux leurs particuliers, vous trouverez que ce ſont autant d'aveugles volontaires pour tout ce que le Monde a de beau, & pour toutes les merveilles de la Nature, qui devroient ſervir neanmoins d'objet à nos contemplations, n'aiant été produites que pour être l'entretien ordinaire de nôtre eſprit, afin

L. de vita beat. c. 30.

L. de br. vitæ c. 6.

que nous y trouvions nôtre ſatisfaction en les admirant, & dans elles beaucoup plus encore celui qui en eſt le Createur. Car s'il eſt beſoin d'emploier ici l'autorité divine, n'eſt-elle pas bien expreſſe en faveur du Repos, puiſque Dieu même en a voulu prendre, & que le jour deſtiné pour cela, qu'on nomme du Sabath, a reçû ſa bénédiction ſur tous les autres jours de la ſemaine? N'uſe-t-il pas pour derniere & plus grande menace de celle-ci envers le transgreſſeur de ſa Loi? Qu'il ſera inceſſamment agité, & ne pourra jamais trouver de repos en quelque lieu que ce ſoit, *non*
Deuter. cap. 28. *quieſces, nec erit requies veſtigio pedis tui.* Et
Lib. 4. Strom. ἐπιστήμη, καὶ πίστις ἀπὸ τῆς στάσεως. Clement Alexandrin ne veut-il pas que la Foi même qui nous ſauve, n'ait reçû auſſi bien que la Science ſon nom des Grecs, que de ce que l'une & l'autre arrête nôtre eſprit, & le met en repos? Quant aux Loix d'Egypte & d'Athenes, qui ſemblent avoir été ſi ennemies de la quietude, elles ſont contredites par aſſez d'autres & par les nôtres mêmes. Il n'y a rien qui ſoit eſtimé plus honnête parmi les
Lib. 5. Thraces, dit Herodote, que de ne rien faire, & de vivre dans un parfait loiſir. Et le mot
Suetone, art. 5. de Galba, lors qu'il s'excuſa de ſon oiſiveté ſous Neron, parce que perſonne n'étoit obligé de rendre raiſon de ſon repos, montre bien que

les Romains, qui ont été les plus ſages Politiques de la terre, n'étoient pas du ſentiment des Atheniens ſur ce ſujet; quoiqu'ils euſſent emprunté d'eux les douze Tables de leurs Ordonnances. Auſſi n'eſt-ce pas le but du Legiſlateur, ni la fin des ſocietez civiles, de faire que tout le monde profite au public, & à la communauté par ſon travail; mais bien qu'il n'y ait perſonne à qui cette communauté ne ſoit utile, & qui ne ſe ſente heureux d'être l'un des membres qui la compoſent. Ajoûtez à cela que le loiſir d'un homme de Vertu n'eſt pas tout-à-fait inutile à la Republique. Seneque ſoûtient que Zenon & Chryſippe rendirent plus de ſervice à la leur en ſe repoſant, que s'ils euſſent été de grands Généraux d'armée. Et par effet plus le ſage eſt à lui, plus le public en retire de profit, parce qu'il lui fournit dans ſa retraite les exemples & les conſeils neceſſaires à la vie. La ſueur du reſte des hommes qu'excitent leurs emplois laborieux, ne peut-être avantageuſe pour le plus qu'à leur païs; l'aſſiette tranquile de celui dont nous parlons eſt utile à tout le genre humain, qui ne ſauroit recevoir ſon inſtruction de meilleur lieu. Ce ſont des inſtances favorables au Repos, qui n'ont pas moins de vraiſemblance, que tout ce que nous avons

L. de vita beat. cap. ult.

rapporté dans la premiere partie de ce difcours.

La force de ces deux raifonnemens a donné lieu à une troifiéme opinion, qui préfére le genre de vie compofé du repos & de l'action, aux deux autres dont nous venons de parler, attachez à quelqu'une des deux extremitez.

L. 19. c. 3. Varron le plus favant des Romains, affure dans la Cité de Dieu de S. Auguftin, que ceux de l'ancienne Academie étoient pour ce tiers parti, felon qu'Antiochus qui avoit été fon Précepteur auffi bien que de Ciceron, le leur avoit fouvent expliqué, encore qu'il adherât fouvent à la fecte des Stoïciens. Auffi me

Arrianus l. 4. c. 4. fouvient-il qu'Epictete qui l'a fi bien cultivée, ne veut pas que nous faffions dépendre nôtre contentement du repos, non plus que de l'action, mais que nous nous accommodions à l'un & à l'autre felon les occafions, avec cette indifference dont Socrate faifoit profeffion, & qui lui confervoit le même air de vifage allant à la guerre, qu'il avoit aux promenades du Lycée ou de l'Academie. Et véritablement outre la confidération de cette indépendance & liberté Socratique, il eft certain qu'il y a des chofes qu'il ne faut pas rechercher avec trop de paffion pour les pofféder. Le repos fans doute en eft l'une, & nous

le pouvons en cela comparer à la fraicheur, dont les Italiens disent si gentiment qu'on ne se doit pas mettre trop en peine pour en jouïr, *chi vuol trovar' il fresco, non lo cerchi.* Que dirons-nous de ceux qui semblent se reposer en agissant, & trouver leur relâche dans la fatigue? Ne sont-ils pas dans ce mélange des contraires, d'où resulte la troisiéme condition de vie qu'on attribuë aux premiers Academiciens? Ils ressemblent, si tant est qu'il y en ait, aux Maréchaux, qui ne laissent pas de frapper un peu sur l'enclume, alors mêmes qu'ils reprennent haleine. Et on les peut encore comparer au compas, dont un des pieds qui décrit quelque figure n'empéche pas la maîtresse branche d'être stable, & de se tenir à son point. Pour moi qui ne puis concevoir cette confusion de deux choses si opposées, que comme une association forcée du bien & du mal, qui se font sentir chacun à leur tour, je m'empécherai bien d'avoir pour but rien de semblable dans la Morale que je cultive. Je ne doute point qu'il n'y ait une grande infinité d'actions fâcheuses à essuïer dans la vie, ausquelles il se faut doucement accommoder comme pouvoit faire Socrate. Mais cela n'empéchera jamais que sans blâmer la vie active des autres, je ne me propose toû-

jours le repos pour le plus grand bonheur où je puisse aspirer; & que je n'évite les occupations autant que je pourrai, comme du tout contraires à mon humeur. Ce n'est pas à dire pourtant que je vueïlle confondre toute sorte de repos avec l'oisiveté. Il n'y a rien à mon jugement de plus infame que la vie d'un faineant, qui se plaît dans une léthargie spirituelle, sans avoir d'autres operations que celles qui lui sont communes avec le reste des animaux. Si l'étude & l'entretien des livres ne nous élévent à des contemplations dignes de la nature de nôtre ame, nous sommes indignes de la posseder, & nôtre mort est avancée d'autant de tems que nous languissons de la sorte;
Sen. ep. 83. *otium sine literis mors est, & vivi hominis sepultura.* Le corps & l'esprit ont besoin d'exercer leurs fonctions; & il n'y a que la contrainte, l'excés, ou la mauvaise application, dont les plus delicats se puissent plaindre.
l. 12. Que sauroit-on s'imaginer de plus oisif & de plus miserable tout ensemble qu'un Sagaris dont parle Athenée, qui ne porta jamais la main plus bas que le nombril, de crainte de se fatiguer; & qui aiant vécu un assez grand âge pour être mis au rang des vieillards, ne s'étoit jamais donné la peine de mâcher ses alimens, qu'il recevoit de la bouche de sa nour-

rice tout prêts d'être avalez. Fuïons donc tout ce qui approche d'une ſi honteuſe faineantiſe non ſeulement du corps, mais encore de l'eſprit, puiſque la Nature faiſant venir du cerveau les nerfs qui donnent le mouvement, nous a voulu montrer, ce ſemble, que les actions ſpirituelles ne nous ſont pas moins propres que celles du corps. Je paſſe bien plus outre, & ſuis d'avis qu'on doit autant que faire ſe peut, produire des operations de l'eſprit qui ſervent au Public, afin de rendre à la poſterité le même bien-fait que nous avons reçû de ceux qui nous ont précedé. Nous ſerions injuſtes, ſi nous n'obſervions, comme au branle de la Torche, ou au jeu de Promethée, de tranſporter aux autres la lumiere qu'on nous a miſe en main. D'ailleurs tout ce que nous faiſons de l'une ou de l'autre partie qui nous compoſent, n'eſt que vanité, ſi l'on n'en doit recueillir aucun fruit; & nous en pouvons parler comme de ces amendes qu'on nomme vuides; non pas, dit Clement Alexandrin, qu'il *17. Strom.*
n'y ait rien du tout dedans, mais parce que ce qu'il y a, n'eſt bon à choſe du monde. Certes il faut imiter plûtôt les Abeilles, en ce qu'elles font du miel & de la cire qui ſont utiles & à elles, & à tout le genre humain;

que les Fourmis, qu'on voit n'amaſſer du grain, ni faire toutes leurs proviſions, que pour elles ſeules. C'eſt pour cela que je communique librement aux autres le fruit tel quel de mes petites études, & parfois ce que je me perſuade qui leur peut être d'uſage dans mes plus profondes & plus ſecretes meditations. Mais puiſque ceux qui n'aiment naturellement ni les aulx, ni les féves, comme porte cét ancien Adage, ont une égale averſion des occupations civiles, & des militaires, pourquoi blâmeroit-on le repos honnête où leur inclination les porte, s'il n'a rien d'inferieur à toutes les actions du reſte des hommes? Les uns ſont nés à une choſe, les autres à une autre, & perſonne n'eſt blâmable pour ſuivre ſon genie, en s'accommodant à ſon temperament. Ceux qui l'ont reçû de la main du Tout-puiſſant, plus propre à la contemplation, qu'à tant de differens emplois que nous préſente la vie civile, ne ſont pas pour cela de pire condition que les autres.

L. de bre. vitæ c. 18. Tant s'en faut, Seneque les compare à ces chevaux généreux qu'on reſerve pour les belles courſes, & ſur qui l'on feroit conſcience de mettre les péſantes charges dont on accable des malliers. *Tantò aptiora exportandis oneribus tarda jumenta ſunt, quam nobiles equi,*

quorum generoſam pernicitatem quis unquam gravi ſarcina preſſit? Tant y a que je préférerois toûjours le repos de ceux-là, quand on ſeroit obligé de le conſidérer comme une pure privation, à l'action des plus emploiez. Mais nous avons déja fait voir qu'il n'en eſt pas ainſi. Le repos de la Sageſſe, dit Saint Bernard, eſt un repos actif, & plus elle eſt oiſive, plus ſes exercices ſont importans & dignes de conſidération, *Sapientiæ otia, negotia ſunt, & quò otioſior ſapientia, eò exercitatior in genere ſuo.* Cela ſuppoſé, nous pouvons conclure ce diſcours en faveur du loiſir ſtudieux & philoſophique, auſſi ennemi des occupations publiques, comme des affaires particulieres, & des ſoins domeſtiques; *ametur expers publicæ privatæque curæ tranquillitas.* Car il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les grandes Magiſtratures, ou autres tels divertiſſemens du dehors, qui s'oppoſent à nôtre repos. Souvent il eſt plus traverſé par des fâcheries du dedans, & par ce que la conduite d'une maiſon a d'importun en toutes ſes parties. Or mon deſſein n'eſt pas de m'étendre ici ſur tout ce qui doit être obſervé par celui qui aime la tranquillité autant que je puis faire, ſoit que nous le conſidérions comme maître, comme pere, ou comme mari. Il

ſup. Can. Serm. 85.

faudroit un bien gros volume pour expliquer par le menu tous les devoirs domestiques ; & je me contenterai de dire en général, que comme le poisson commence à se gâter ordinairement par la tête, les plus grands desordres d'une famille, & les troubles les plus insupportables, viennent souvent de celui qui en est le chef, lors qu'il n'use pas raisonnablement de sa domination. On en voit qui l'ont si tyrannique qu'ils meritent mieux le nom de Lions que leur donne l'Ecclesiastique, que celui de Pere de famille qui les oblige à toute sorte de douceur.

cap. 4. *Præfectura domi Siculâ non mitior aulâ.*

Et la dureté de beaucoup est si grande encore aujourd'hui, qu'ils condanneroient volontiers aux Lamproies, s'ils en avoient le pouvoir, ceux qui leur causent la perte d'un verre de cristal. N'est-ce pas traiter pirement les hommes que les bêtes brutes, si nous ne souffrons rien d'eux, & que nous n'endurions jamais aucune de leurs imperfections? Il est bien plus à propos d'user de la regle que donne Marc Antonin, qui porte qu'on doit se prévaloir de ce qu'ils ont de bon, usant de patience au reste, puisqu'il est impossible de les rendre tels que nous voudrions qu'ils fussent. En verité la plûpart du

Xiphil. ex. Dion. l. 62.

tems ceux qui nous ſont ſoûmis, femmes, enfans, & ſerviteurs, mériteroient de nous commander, s'ils étoient auſſi accomplis que nous les demandons. Souvenons-nous à l'égard des derniers, qu'encore que ce ſoit nous ſouvent, comme l'avouë Seneque, qui les rendons en les traitant mal, nos ennemis domeſtiques, ſelon que pluſieurs les nomment: le plus ſûr eſt ſi nous aimons nôtre repos, d'en tenir le moins qu'il eſt poſſible. Scipion l'Africain n'en avoit que cinq: Iules Ceſar que trois; & en effet la remarque eſt vraie de celui qui diſoit, que comme les animaux à qui la Nature a donné le plus de pieds ne ſont pas les plus vîtes; les hommes qui ont le plus grand nombre de valets ne ſe trouvent pas être ceux qui ſont les mieux ſervis. Que Diogene eut bonne grace de laiſſer aller ſon ſerviteur unique Manes, avec cette réflexion, que c'eût été une choſe bien abſurde que Manes eût pû vivre ſans Diogene, & que Diogene n'eût ſçû faire la même choſe ſans Manes. Zenon qui n'étoit pas ſi fort dans le mépris du monde, ne voulut neanmoins jamais avoir de ſerviteur. Ceux qui ne peuvent cheminer s'ils n'ont toûjours quelqu'un après eux qui les ſuive, ont cela de commun avec les Anes. Et quand nous rabatrons

Epiſt. 47.

Athen. l. 6. *Deipn.*

Dion. Chryſ. Orat. 17.

quelque chose de cette austerité Philosophique de Zenon, je ne laisserai pas de tenir pour constant, que l'abondance des valets est plûtôt préjudiciable qu'avantageuse dans une famille; & que comme ceux qui ont six doigts à la main, ne s'en aident pas si bien, beaucoup de personnes se trouvent incommodez par la multitude de serviteurs, qui ne sont bons qu'à faire du desordre dans un logis, & à troubler le repos de celui qui en est le maître. Car il faut passer pour un Oracle en matiere Oeconomique, & de ménage, la réponse de Mandanis Chef des Gymnosophistes, au Député d'Alexandre; que la plus commode & la plus accomplie de toutes les maisons est celle qui a besoin de moins de choses, & qui se passe le plus aisément de toutes superfluitez. Tant y a que l'ordre qu'on y doit apporter, si l'on veut vivre en quelque tranquillité, est de si grande considération, que Tacite ne loüe de rien plus son beau-pere Agricola, que d'avoir sçû bien regler sa maison pendant le sejour qu'il fit en Angleterre, *Primam domum suam coercuit, quod plerisque haud minus arduum est, quam provinciam regere.* Ainsi rien n'empêche que nous ne nous acquerions un repos domestique, en suite de celui qui accompagne le mépris des affaires

Strabo l. 15. Geo.

In vita Agricol.

faires publiques, & qui ne ſe trouve que dans la ſolitude d'une vie particuliere. Ceux qui ſont déja avancez dans l'âge doivent être moins ſujets à l'envie, s'ils recherchent cette douce retraite; principalement après s'être aucunement agitez comme les autres parmi le tracas du monde. Et neanmoins qui eſt-ce qui ſe met en peine aujourd'hui de joüir de ſon Privilege? *Lex à quinquageſimo anno militem non cogit, à ſexageſimo Senatorem non citat: Difficilius homines à ſe otium impetrant quam à lege. Interim dum rapiuntur & rapiunt, dum alter alterius quietem rumpit, dum mutuò ſunt miſeri; vita eſt ſine fructu, ſine voluptate, ſine ullo profectu animi.* J'avouë que j'ai de la peine à m'empêcher de rapporter des textes ſi exprès d'un Auteur de ſi grand poids qu'eſt Seneque par toute la Morale; & ſur tout au ſujet que nous traitons. A la verité il n'y a guéres de perſonnes qui puiſſent dire avec le fils de Sirach, Après un peu de travail j'ai trouvé un très grand repos, *Modicum laboravi, & inveni multam requiem.* Mais il s'en voit encore moins qui ſongent à finir comme ce Général de l'Empereur Adrien, qui reconnut dans ſon Epitaphe qu'il dicta lui-même, qu'encore qu'il mourût fort âgé, il ne penſoit pourtant avoir vécu que ſept ans,

Senec. de brev. vitæ c. 20.

Eccleſ. c. ult.

qui furent les derniers de sa vie qu'il avoit passez dans un lieu de repos auquel il s'étoit retiré. C'est où nôtre esprit peut agir beaucoup plus noblement en contemplant, que s'il s'occupoit aux plus importantes affaires du siecle. L'Architecte fait davantage sans se remuër, que le plus actif de tous les manœuvres. Et les raisonnemens paisibles des Philosophes sont des actions, selon Aristote, préferables à toutes celles que l'interêt, l'éclat & le tumulte, font estimer dans le Monde.

Lib. 7. Polit. c. 3.

III.

DE L'HUMILITE' ET DE L'ORGUEIL.

On ne sauroit nier qu'il n'y ait une ambition honnête, & un desir d'honneur si propre à l'homme, qu'à peine peut-on remarquer autre chose qui le distingue davantage du reste des animaux, & qui l'approche plus près de la Divinité. Car ne croions-nous pas tous, que Dieu agrée nos foibles respects, & que nous ne pouvons rien faire qui le contente plus que de le glorifier; C'est pourquoi les Philosophes Grecs ont tenu pour un vice le mépris de la gloire, qu'ils ont nommé pusillanimité, *μικροψυχίαν*. Et nous voions qu'au contraire, pour donner à l'Ambition un rang

Xenop. in Hierone.

3. Eth. ad

avantageux entre les Vertus, Ariſtote l'appelle magnanimité, μεγαλοψυχίαν, comme il veut ailleurs que l'honneur ſoit le plus grand de tous les biens exterieurs. Certes Tacite ne nous a point laiſſé de plus notable ſentence, que quand il a dit qu'on paſſoit bien-tôt du mépris de la reputation à celui des bonnes mœurs, *contemtu famæ, contemni virtutes.* Toute la Morale convient en ce point, qu'on peut raiſonnablement perdre la vie pour l'honneur, bien qu'on ne doive jamais perdre l'honneur pour la vie. Et il ſemble que perſonne ne puiſſe plus douter combien nous le devons eſtimer, puiſque Dieu conte à David entre les plus conſidérables bien-faits dont il l'eut gratifié, celui d'avoir rendu ſon nom ſi grand & ſi illuſtre, que les plus grands hommes de la Terre n'avoient point en cela d'avantage ſur lui.

Eud. c. 5. 4. ad Nicom. c. 3. & 1. mag. mor. c. 26.

Mais il faut bien prendre garde que ce legitime deſir de gloire ne nous trompe, & qu'au lieu de nous en ſervir utilement dans l'entrepriſe des belles actions, nous ne tombions dans le plus deſagreable à Dieu de tous les vices, qui eſt celui de l'Orgueil. Il y a parfois une ſi grande reſſemblance entre la Vertu & le Vice, lors que le dernier ſe déguiſe ſous l'habit & le maſque de l'autre,

qu'il est très difficile de les distinguer, nonobstant leurs contrarietez essentielles. C'est ce qui fit dire à Socrate que le plus haut point de la Sagesse humaine consistoit à savoir discerner le bien du mal dans la science des mœurs, & à ne s'y méprendre jamais, *hanc*
Epist.72. *summam esse sapientiam, bona malaque distinguere*, comme le rapporte Seneque dans une de ses Epîtres. En effet il est si mal-aisé, au sujet dont nous parlons, de se tenir dans les bornes d'une ambition reglée & raisonnable, qu'encore que nous tombions d'accord de sa véritable existence, nous n'avons point de terme propre dans nôtre langue pour designer celui qui en est touché; & nous ne pouvons prononcer le mot d'ambitieux, sans laisser quelque tache sur la personne de qui nous parlons, parce que c'est une parole qui se prend, étant seule, toûjours en mauvaise part.

Or ce qui nous doit donner le plus d'aversion de ce vice, c'est qu'il est le plus ancien, & par là le plus abominable de tous. Car ne fut-ce pas le crime de Lucifer? Et n'apprenons-nous pas de l'Ecclesiastique, que
Ch. 10. l'orgueil est le principe & comme la source de toute sorte de pechez, qui ne sont entrez au monde que par cette porte? Ajoûtez à cela que les Infideles mêmes l'ont eu en détes-

tation. Ils l'ont repréſenté avec un ſourcil qui fait peur à tout le monde. Ils l'ont comparé au Crocodile qui croît tous les jours de ſa vie. Et les Romains ſur tous les peuples de la terre, donnerent bien à connoître la haine qu'ils lui portoient, quand ils condannerent à perpetuité la mémoire du dernier de leurs Rois, par le ſeul ſurnom de Superbe, qu'ils lui impoſerent. Les termes dont Pacatus exprime cette penſée, ſont trop beaux pour ne les pas rapporter. *Denique illum ipſum Tarquinium execratione poſtremâ hoc damnaverunt maledicto, & hominem libidine præcipitem, avaritiâ cæcum, immanem crudelitate, furore vecordem, vocaverunt Superbum, putaverunt ſufficere convitium.* *Panegyr.* Theod.

Que ſi l'oppoſition des contraires a cela de propre, qu'elle nous les fait beaucoup mieux reconnoître, il eſt aiſé de juger par ce que nous venons de dire, combien nous devons eſtimer l'humilité, & cette aſſiette d'eſprit reſpectueuſe, qui ſert de fondement à la plûpart de toutes les autres Vertus. En verité ce n'eſt pas ſans ſujet que Salomon conjoint l'Humilité & la Sageſſe comme deux ſœurs inſéparables. Je ne vois rien de plus beau dans la Morale, que ce, que l'une & l'autre s'accompagnent. Et quoique les Vertus qui Ubi eſt humilitas, ibi & ſapientia. *Prov.* c. 11.

ſemblent diſtribuer les honneurs, ſoïent merveilleuſement éclatantes, je fais bien plus d'état de celle qui neglige ces mêmes honneurs, & qui ſe met au deſſus de la gloire en la mépriſant. Auſſi pouvons nous remarquer par les plus beaux enſeignemens que nous aient laiſſé ces grands Précepteurs du genre humain, le cas nompareil qu'ils ont fait de l'humilité. N'ont-ils pas dit qu'elle reſſembloit à ces valons agréables & fertiles, qui rendent mépriſable la ſtérilité des plus hautes montagnes? Ne l'ont-ils pas conſidérée comme une vigne rampante toute chargée de fruits, au lieu que les cyprès élévez ne portent que des noix inutiles? Et ne ſavons-nous pas que Pythagore n'exerçoit à rien tant ſes Diſciples, pendant les trois premieres années de leur Noviciat, qu'à faire des actes d'humilité, les tenant exprès dans le mépris durant tout ce tems là, afin qu'ils contractaſſent mieux cette habitude vertueuſe, dont il faiſoit la baſe de toute leur inſtitution. Mais ce n'eſt rien de ce que nous pouvons apprendre dans tous les livres des Philoſophes pour ce regard, au prix de ce que nous enſeigne la Religion. Elle dit expreſſément que la porte du Ciel eſt ſi petite, qu'il faut neceſſairement s'abaiſſer pour y entrer: Que c'eſt là où ceux qui ſe

Iambl. de vita Pyth. c. 17.

ſont humiliez en ce monde recevront leur exaltation: Et que quand Dieu a préféré le petit Mont de Sion aux Caucaſes & aux Pyrenées, il a fait voir aſſez combien l'humilité lui plaiſoit, dont le choix de ſes Apôtres & de ſes Diſciples nous eſt encore une preuve plus manifeſte. En effet il n'y a point d'hommes qui reçoivent plus viſiblement les graces Divines que les humbles de cœur, comme en parle l'Ecriture. La reprobation des Phariſiens & leur hypocriſie nous ſont manifeſtées, par cét ardent deſir qu'ils avoient d'occuper les premieres places à table, & les plus hauts ſieges dans leurs Synagogues. Et JESUS-CHRIST s'eſt montré tellement ennemi de toute ambition, qu'il proteſte à ceux qu'il aimoit le mieux étant ici bas, que ſi quelqu'un d'entre eux ſe laiſſoit emporter à l'envie de précéder ſes compagnons, il ſeroit le dernier de tous, & celui qui ſe verroit reduit à ſervir les autres.

On ne ſauroit rien rapporter de plus d'autorité, ni qui ſoit plus précis en faveur de l'humilité. Nous pouvons neanmoins former quelques raiſonnemens enſuite, pour nous confirmer toûjours davantage dans cette doctrine Evangelique, & nous éloigner de la vanité qui laiſſe aujourd'hui ſi peu de per-

ſonnes en repos ; ou pour mieux dire, qui exerce ſa tyrannie univerſellement dans toutes les conditions de la vie. Encore qu'elles ſoient infinies, il eſt aiſé dans nôtre deſſein de les reduire à deux chefs, dont le premier comprend celles qui regardent principalement l'action, & le ſecond les autres qui n'ont pour objet que la nuë méditation. Car il faut que nôtre vanité s'appuie, ſi nous en avons, ou ſur le mérite extraordinaire de ce que nous prétendons avoir fait de beau, ou ſur la valeur de nos meditations ingenieuſes, ſelon que nous ſommes gens de main ou d'étude, d'épée ou de lettres, d'action ou de contemplation.

Je démanderois volontiers à beaucoup de perſonnes qui travaillent inceſſamment pour la renommée, & qui deviennent ſi glorieux dès l'heure qu'ils croient avoir acquis quelque reputation, qu'on ne les peut ſouffrir ; s'ils ont bien reconnu ce pourquoi ils ſe donnent tant de peine, & où ils conſtituent leur ſouverain bon-heur. Car ſi cette renommée n'eſt rien autre choſe que l'opinion commune des peuples, lors qu'ils applaudiſſent à ce qui eſt ſelon leur goût & qui les contente ; N'y a-t-il pas dequoi s'étonner qu'on faſſe cas du ſentiment univerſel de ceux que nous mé-

prisons tous séparément, & lors que nous considérons chacun en son particulier? C'est pour cela que les hommes de bon sens ont toûjours fait gloire de s'opposer à celui du peuple. *Quid viro bono cum saliva vulgi?* s'écrie Seneque. Et nous savons que Phocion, aussi bien qu'Antisthene, eurent peur d'avoir failli, parce qu'ils avoient reçû quelque favorable acclamation de la multitude. Tertullien observe gentiment là dessus, que le Poëte a eu raison de nommer la Renommée un mal, & de la décrire comme une infame trompeuse.

In Apol. & l. 1. ad Nat.

Tam ficti, pravique tenax, quàm conscia veri.

De fait, outre ses déguisemens ordinaires, & les fausses loûanges qu'elle donne souvent à ceux qui les ont le moins méritées, ne voions-nous pas comme elle en attribuë encore à des sujets qui ne furent jamais, se plaisant à revétir de gloire ce que Dieu & la Nature n'ont pas seulement gratifié de l'Etre? Cependant il est difficile, après y avoir un peu pensé, de ne seconder pas l'avis de Cardan, qui proteste qu'il n'a jamais pû comprendre quelle difference on peut établir entre la reputation d'un Rodomont, d'un Matamoros, ou de quelqu'autre Heros aussi fantastique; & celle d'un Cesar, d'un Pompée, où d'un

L. 1. de Consol.

Alexandre, dont nous reſpectons les noms ſur la foi d'une hiſtoire tenuë pour véritable. Cela fait bien voir qu'il n'y a rien plus vain que cette ambition de grande renommée, puiſque nous ne pouvons obtenir par là choſe du monde, qui ne nous ſoit commune avec ceux qui n'ont jamais eu de ſubſiſtance ailleurs que dans l'imagination. On peut conſidérer auſſi que nôtre felicité ſeroit réduite à d'étranges termes, ſi elle dépendoit de la penſée des autres, & de l'eſtime qu'ils font de nous, nous ſerions miſerables autant de fois qu'on ne ſongeroit plus en nôtre mérite ; & neceſſairement pendant le repos de la nuit, lors que tout le monde eſt endormi.

Mais ſuppoſons que la gloire ſoit quelque choſe de réel, & de ſolide ; à quel prix la mettrons-nous, ſi perſonne n'en peut joüir que par la perte de ſon repos & de ſa chere liberté ? Pouvons-nous d'ailleurs mettre au rang des biens, & nous travailler pour l'acquiſition de ce qui eſt capable de nous perdre, & qui a presque toûjours été cauſe de la ruine des plus grands hommes de tous les ſiecles ? Car d'où eſt venu le mal-heur de tant de rares Perſonnages, que ces Republiques de Grece confinoient hors de leur païs par la rigueur de l'Oſtracisme, ſinon de ce que l'éclat de

Nemo eodem tempore aſſequi poteſt magnam famam & magnam quietem *Dial. de D. Orat.*

leur reputation, étoit ſi brillant, que leurs concitoïens ne les pouvoient point enviſager ni ſouffrir? Et qui a jetté dans la disgrace, ſous les Empereurs Romains, & aſſez d'autres puiſſans Monarques, ceux qui avoient le plus de part au gouvernement, que le trop de gloire, & cét excès de renommée qui préjudicie parfois autant pour être grande, que pour être mauvaiſe; ſelon l'obſervation de Tacite dans la vie d'Agricola? C'eſt encore une choſe certaine, que les lieux hauts où l'ambition nous l'éléve, font que nôtre vuë ſe trouble, & que nous y perdons le jugement. Il ſemble que ce ſoit le mauvais Demon qui nous exalte jusques ſur le pinacle pour nous précipiter. Et il ſe trouve ordinairement que nous ne nous ſommes élévez de terre, ni approchez du Soleil, que pour être plus proches des orages & du tonnere. Certes une tranquille mediocrité de Gloire & de Fortune, eſt incomparablement plus heureuſe, qu'une ſi haute reputation, ni qu'une grandeur pleine de bruit, & élévée jusqu'à la region des Foudres. Les fleurs mêmes de la campagne qui ſont les plus regardées, ſont en recompenſe les premieres cueillies. Et les herbes d'un pré qui s'élévent notablement, en s'ôtant de l'égalité des autres, s'ôtent auſſi de

Nec minus periculum ex magna fama, quam ex mala.

la protection qu'elles en recévoient. Après tout, que les Grands prennent tant de vanité qu'ils voudront sur leur position avantageuse, elle ne leur donne pas plus de bonté essentielle. Tant s'en faut, il semble souvent que la Fortune ait observé à leur égard, ce que pratiquent tous les Architectes, qui placent au plus haut étage leurs pieces les plus grossieres, & qui sont le moins achevées. Que se peuvent promettre ces Thrasons, & ces Barons de Feneste, si nous leur pouvons donner ce nom ridicule, de tous leurs Arcs Triomphaux, & de tous leurs trophées, que les plus méchans hommes du monde, & les plus grands Tyrans que la terre ait soufferts, n'aient eu en partage autrefois ? Peut-on bien se donner tant de peine pour jouïr de l'inscription d'un Edile, & pour participer à la felicité d'une herbe parietaire ? La fable du superbe Orion n'a été inventée que pour les faire souvenir, qu'une petite piqueure de scorpion peut rendre ridicule toute leur présomtion.

Pour ceux qui tirent vanité de leurs entretiens spirituels, & qui ne prisent rien à l'égal de la publication de leur grande suffisance, qu'ils considérent que Democrite eut le mal-
Sen.ep.80. heur d'être tenu pour un fou ; un Socrate ne

fut en eſtime mêmes parmi les Grecs, ſinon depuis ſa mort; que Rome mépriſoit Caton de ſon vivant; & que les ſavantes Athénes ne connoiſſoient presque pas Epicure, ni Metrodore, devant leur fin. S'il eſt beſoin enſuite d'avoir recours encore à la Mythologie, celle de Promethée a l'avantage d'être ici la plus expreſſe de toutes. En effet on a pris ce Demi-dieu du Paganiſme pour un des plus grands & des plus ſuperbes Sophiſtes de ſon tems. Il s'étoit rendu ſi eſclave de ſa renommée, qu'on lui voioit croître le ſoie, c'eſt à dire ſelon Dion Chryſoſtome, enfler le courage, autant de fois qu'on faiſoit cas de lui, & qu'on le loüoit; comme cette même partie des entrailles lui diminuoit, ce qui marque la mortification de ſon eſprit, auſſi tôt qu'il ſe voioit mépriſé, & qu'il s'imaginoit que ſa reputation étoit tant ſoit peu intereſſée. Ainſi à moins du ſecours d'Hercule, qui a toûjours paſſé pour le plus conſidérable Philoſophe des tems heroïques, il n'étoit pas poſſible de le delivrer d'une ſi ſotte vanité. Mais ce domteur des Monſtres ſçût ſi bien emploier toutes les raiſons de la vrai Philoſophie contre l'inſupportable orgueil d'un tel Sophiſte, qu'on a toûjours depuis conté leur combat entre les douze travaux, où la colere de Ju-

Orat. 8.

non parut plus manifeſtement contre le fils d'Alcmene. Diſons encore que l'homme eſt un parfait Antée. Il reſiſte à tout, & rien ne le peut vaincre, tandis que le ſouvenir de ſa baſſeſſe l'entretient dans une reſpectueuſe humilité. Mais dés l'heure qu'il ſe laiſſe emporter à la vanité, & qu'elle a le pouvoir de l'élever ; il perdra la reſpiration en un moment, & l'orgueil qui l'enfle, fait qu'il eſt incontinent étouffé.

O l'agreable état au contraire d'un homme, qui s'eſt mis au deſſus de la gloire en la foulant aux pieds, & qui a cela de commun avec les Etoiles du firmament, que plus il eſt élévé, & grand en ſoi même, moins il deſire paroître. Democrite, dont nous venons de parler, fut ſans doute l'un de ceux à qui le Ciel & la Philoſophie avoient donné une ſi heureuſe conſtitution d'eſprit. J'eus la curioſité, écrivoit-il lui-même, de voir la ville d'Athenes, où véritablement je ne fus jamais reconnu de perſonne. Qui ne prefereroit cette moderation à toutes les vanitez que prennent ceux qui ſe plaiſent d'être montrez au doigt, & d'entendre quelque vieille qui dit à une autre comme autrefois en chemin faiſant, Voilà ce Demoſthene dont on parle tant? Il eſt vrai que pluſieurs ont conſidéré l'honneur

Cic. 5. Tuſc. qu.

comme l'ombre de la Vertu. Mais outre qu'on voit parfois de telles ombres qui subsistent sans corps, & des honneurs qui sont rendus sans qu'on les ait merités, semblables à ces Inscriptions qu'on gravoit anciennement sur des sepulcres vuides: ne nous moquerions-nous pas avec le même Dion Chrysostome, d'un homme qui se réjouïroit de voir son ombre fort grande & étenduë, ou qui s'attristeroit au contraire s'il l'appercevoit petite & diminuée? La comparaison a encore cela de propre & de considérable dans nôtre sujet, que la gloire, aussi bien que l'ombre, fuit ceux qui la poursuivent; suit au contraire les personnes qui s'en veulent éloigner, & ne peut être prise qu'en se jettant par terre, & en s'humiliant. C'est d'ailleurs un grand avantage à ceux qui peuvent dire en eux mêmes, & s'entretenir de la sorte: Si ma reputation ne m'a pas fait connoître de beaucoup de monde, en recompense elle ne sera pas cause que je me méconnoisse. Si je ne suis pas si puissant que beaucoup d'autres, que les honneurs élévent aux plus hautes dignitez, aussi n'aurai-je pas l'impuissance d'esprit, qui les accompagne ordinairement. Et si je ne possede pas assez de credit pour éviter toutes les injures qui peuvent m'être faites, je

Orat. 67.

profiterai d'un tel defaut, & ce me ſera un ſujet de ne faire injure à perſonne. En verité ce ſont des entretiens interieurs d'une merveilleuſe conſolation, à une ame qui a fait aſſez de reflexion ſur toutes les choſes divines & humaines, pour ſe plaire en de ſemblables penſées.

Il ne faut pas neanmoins que nous oublions à remarquer comme il y a une fauſſe humilité, & un mépris d'honneur plein d'orgueil &
Ch. 19. de tromperie. *Eſt qui nequiter humiliat ſe, & interiora ejus plena ſunt dolo,* dit l'Eccleſiaſtique, & Salomon ajoûte dans ſes Proverbes,
Ch. 16. *Quando ſubmiſerit vocem ſuam, ne credideris ei, quoniam ſeptem nequitiæ ſunt in corde illius.* Ceux qui abuſent ainſi de l'uſage de cette vertu, ne ſe font petits qu'à mauvais deſſein, & comme le lutteur qui ſe baiſſe & ſe met au deſſous de celui qu'il veut porter par terre. Ils s'efforcent d'arriver à la gloire par des chemins détournez en la prenant par derriere; & nous les pouvons encore comparer aux tireurs d'aviron, qui rament vers le lieu où ils tournent le dos; & tâchent d'arriver au port ſans l'enviſager. Je vois, diſoit Socrate à l'un de ceux-là, une grande préſomtion au travers des trous de vôtre habit. Et Diogene ne prononça-t-il pas au milieu de cette

grande

grande aſſemblée des Jeux Olympiques, qu'il trouvoit les Lacedemoniens auſſi orgueilleux dans leurs habits déchirez dont ils faiſoient parade, que ceux de Rhodes dans leurs robes ſomtueuſes que tout le monde ſembloit regarder avec admiration. C'eſt ainſi que toutes les Vertus ſont placées entre des extremitez vicieuſes, & que l'orgueil n'eſt qu'un des vices oppoſez à la vraie humilité, qui a l'abjection baſſe & frauduleuſe pour ſon autre adverſaire, afin que ce milieu dont la ſcience des mœurs fait tant d'état, ſoit plus reconnoiſſable.

Je tiens pour une choſe ſi aſſurée, que l'humilité eſt comme la pierre de touche, qui nous peut faire reconnoître l'homme véritablement vertueux, qu'à mon avis on ne ſauroit le mieux examiner que par là; & c'eſt ce qui me fait uſer ſouvent de ce raiſonnement. Voici un homme qui a une grande connoiſſance de tout ce que contiennent les livres, il ne parle que de Philoſophie, & ſes diſcours font voir une ſuffiſance fort extraordinaire. Mais penſe-t-il qu'il n'y ait de bonnes ni de ſaines opinions que les ſiennes? les veut-il faire recevoir magiſtralement; & ſes plus particuliers ſentimens n'ont-ils rien de cette douceur Academique qui ploye toûjours

du côté du vrai-ſemblable? Si ainſi eſt, tenons pour aſſuré que ſa doctrine n'a rien de ſolide, & que ſi ſes longues études l'ont rendu plus docte, elles ne l'ont fait ni plus ſage, ni plus intelligent. Ce Religieux mene une vie fort auſtere, & toutes ſes actions ſemblent témoigner beaucoup de ſainteté. Mais croit-il que tous les autres hommes ſoient dannez qui ne vivent pas ſelon ſa regle; regarde-t-il ſi on le ſaluë; prend-il fierement le haut du pavé; & recherche-t-il les premieres ſéances dans les compagnies? Soiez certain, cela étant qu'il n'a point de vraie pieté, & que pour avoir pris l'habit du Cloître, il n'a pas encore dépoüillé toutes les imperfections du Siecle. Ce Magiſtrat paſſe pour très capable de ſa charge, & cét autre Officier fait profeſſion d'une ſinguliere probité. Si l'un & l'autre pourtant accompagne ſes actions d'un faſt inſupportable; s'ils veulent être par tout ce qu'eſt l'huile entre les liqueurs, le chiffre entre les zeros, & la pourpre entre les couleurs, ne doutez point qu'une indignation orgueilleuſe ne ſoit capable de les maîtriſer, & gardez-vous bien de les prendre pour gens de vertu, qui eſt toûjours humble, & qui comme le vrai baume, & la bonne ſemence, va toujoûrs au fond, ſelon le dire du Pythagori-

cien Numenius dans Eusebe, au lieu que la graine legere, & le baume falsifié, surnagent & tâchent de gagner sans cesse le dessus. Voilà de quelle façon l'on se peut servir de nôtre Pierre Lydienne dans cette sorte de Morale, qui m'oblige à faire encore quelque petite reflexion contre l'Orgueil avant que de finir.

Lib. 14. Præp. Evang. cap. 8.

N'est-ce pas une chose étrange qu'il nous tyrannise tellement, que jusques dans l'usage des complimens ordinaires de nos lettres familieres, tout y paroisse plein de vanité? En effet je me suis mille fois étonné, de voir qu'on s'offense contre celui qui se souscrit simplement *très affectionné*, lors qu'on croit meriter du *très humble*, comme si la premiere expression ne signifioit pas ce qu'on devroit estimer beaucoup davantage, & comme s'il n'étoit pas plus avantageux d'être aimé ardemment, que d'être bassement & servilement respecté. L'on s'humilie souvent devant des personnes qu'on deteste. Les Tyrans sont ceux qui exigent le plus de genuflexions. Et Dion Cassius a eu raison de remarquer au sujet de Sejan, qu'il n'y a point d'hommes qui soient si avides de toute sorte de soûmissions, que ceux qui les méritent le moins, parce qu'ils croient être méprisez autant de fois qu'on n'en use pas en leur en-

Lib. 18. hist.

droit. Mais pour le regard de l'affection, nous n'en gratifions jamais que ceux en qui nous considérons quelque degré notable de bonté. Il n'y a que le bien metaphysiquement pris, qui puisse être l'objet de nôtre amour. Et nous savons que Dieu même se contente pour toute reconnoissance que nous l'aimions. Cependant quoique nous ne puissions rien nier de tout cela, nôtre ambition ne laisse pas de nous faire préférer une souscription de très humble & très obeïssant serviteur, à celle de très affectionné & très fidele, qui est approuver, à le bien prendre, le mot infame de ce monstre Romain, *oderint dum metuant*, qu'ils me haïssent tant qu'ils voudront pourvû qu'ils me craignent. Certes je ne sai quel Philosophe avoit raison de definir l'homme un animal rempli de gloire; elle le domine si puissamment, qu'on ne peut souvent jouïr de lui qu'autant qu'on s'accommode à toutes ces vanitez ; & si l'on y prend garde, on le reconnoîtra presque toûjours semblable à ces tonneaux de vin qu'on perce, & dont on ne peut rien tirer sans leur donner du vent. Faisons nôtre possible pour nous ôter d'une regle si générale, & tâchons d'être du petit nombre de ceux à qui l'humilité donne la trempe d'une solide vertu. Plus le

feu eſt clair, moins il a de fumée ; & il ſe trouvera auſſi qu'à proportion de ce que nous profiterons dans la pratique de cette même vertu, nous perdrons aiſément nos vaines préſomtions, & tout ce qui nous trouble ou nous offuſque l'eſprit ordinairement, nous rendant ſi ſuperbes & ſi ridicules en même tems. Que nôtre exterieur ſoit auſſi ſimple, & auſſi vil que la verge de Brutus, pourvû que nous ſoions riches comme elle au dedans, & que nous y conſervions la pureté du plus noble des metaux.

IV.

DE LA SANTE' ET DE LA MALADIE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on met la Santé à un ſi haut prix, puiſque tous les autres biens ne ſe goûtent ſans elle qu'imparfaitement, & que pluſieurs perſonnes même les abandonnent volontairement, quand elles deſeſperent de la pouvoir recouvrer. Suetone l'a dit ainſi, parlant du mépris que fit Ceſar de tant de mauvais augures, & de tant d'avis differens qui le pouvoient détourner d'aller au Senat, le jour qu'il y paſſa le dernier acte de ſa vie. Il y eut, dit-il, quelques-uns des ſiens qui crûrent que ſes infirmitez ordinaires *Art. 86. in Iul.*

lui firent negliger tout cela ; ne se souciant pas de vivre plus long-tems dans une si mauvaise disposition qu'étoit la sienne. Aussi voions-nous qu'outre les Philosophes qui mettoient le souverain bien dans l'indolence, ou dans la volupté, les plus austeres de cette profession ont toûjours fait un singulier état de la Santé. Ceux de la secte de Pythagore commençoient toutes leurs lettres par un souhait de bonne disposition, sous le mot ὑγιαίνειν ; comme les Romains les ont toûjours finies par celui de *Vale*, qu'ils repetoient souvent deux & trois fois, pour mieux recommander le soin qu'on devoit avoir de se bien porter. Et quoi que les Stoïciens ne permissent pas à leur Sage de desirer cela, à cause que c'étoit une chose qui ne dépendoit pas absolument de lui ; si est-ce qu'ils ont crû qu'en certains cas il auroit dû faire échange de toute sa vertu & de toute sa sagesse pour le recouvrement de sa santé. Car si Plutarche ne leur a rien imposé, il leur fait dire dans son traité des communes conceptions, qu'Heraclite eût été obligé de renoncer à tout ce qu'il tenoit de la Philosophie, & Pherecydes de même, s'ils eussent pû se delivrer par ce moien, le premier de son hydropisie, & l'autre de sa phthiriase ou maladie

Arianus l. 3. c. 26.

pediculaire. Il eſt bien conſtant dans la Theologie Paienne, que Chiron ſe voulut dépouïller de l'immortalité, pour voir enfin ceſſer les intolerables douleurs de ſon ulcere. Et nous apprenons d'un lieu auſſi ſaint que celui-là eſt profane, comme la mort eſt préférable à une vie pleine d'amertume, & le repos éternel à une langueur perſeverante, en ſuite de cette belle ſentence, *non eſt cenſus ſupra cenſum ſalutis corporis.* Tout cela ſemble excuſer Pyrrhus, de ce qu'en ſes prieres il ne démandoit à Dieu que la Santé. Et je mettrois encore volontiers à couvert par là nôtre Louïs Onziéme s'il y avoit moien, ſur ce que Seiſſel, & Matthieu enſuite lui ont imputé. Ils diſent qu'aiant ouï reciter une oraiſon faite expreſſément pour lui, & adreſſée à Saint Eutrope, par laquelle l'ame & le corps lui étoient conjointement recommandez; ce Roi commanda qu'on raïât le mot d'ame, diſant qu'il ſuffiſoit que le Saint lui fit avoir la ſanté du corps, ſans lui demander tant de choſes tout à la fois. Certes s'il avoit parlé ſi crument qu'on le rapporte, (car je m'abſtiens des plus rudes termes) il ne ſeroit pas poſſible de l'en bien defendre, non plus que du pouvoir qu'il avoit laiſſé prendre ſur lui à Iean Cottier ſon Medecin, qui le gour-

Ariſt. l. 3. Eudem. cap. 1.

Eccleſiaſtic. c. 30.

Lucian. pro lapſ. int. ſalut.

mandoit en recevant les dix mille écus par mois qu'il lui donnoit; ſomme immenſe pour ce tems-là. Tant y a qu'à conſiderer ce que nous venons de rapporter, ſoit des Princes ſoit des Philoſophes, il paroît aſſez que le ſentiment commun de tous les hommes a toûjours été, de faire un cas ineſtimable de la Santé.

Pour bien reconnoître ce qu'elle vaut, il n'eſt beſoin que de jetter les yeux ſur ſon contraire, & de contempler l'horreur de la maladie, que tous les ordres de la nature abominent, comme celle qui porte la deſtruction par tout. Un ſeul craion de Philoſtrate peut ſuffire pour cela. Il repreſente le Sophiſte Polemon, ce grand parleur, qui ſe fit enterrer à la hâte, & tout en vie, de crainte que le Soleil ſe pût vanter de lui avoir jamais vû la bouche fermée: il le repréſente, dis-je, accablé de la douleur des Gouttes, où les plus clair-voians ſont contraints d'avouër qu'ils ne voient goutte. Ce mal auſſi inſupportable à pluſieurs, qu'il eſt incurable, lui fit prendre le deſſein de quitter la vie. Et voiant ſes meilleurs amis pleins de compaſſion qui le vouloient divertir de cette penſée, & qui combattoient de tout leur poſſible ſa reſolution; Donnez-moy, leur dit-il, un autre

corps, & je vous promets que pour vous complaire j'y demeurerai autant de tems qu'il vous plaira. En vérité on ne pouvoit pas mieux faire comprendre la miſerable condition d'un malade, & le peu d'état qu'il faut faire d'une vie languiſſante, comme étoit la ſienne. La plus belle ame du monde dans un corps affligé de douleurs continuelles, reſſemble à un Pilote excellent que le malheur reduit à la conduite d'un méchant vaiſſeau, & qui dans un travail perpetuel n'eſt jamais ſans des apprehenſions pires beaucoup que le naufrage. C'eſt ce qui a fait rendre des honneurs immortels à ceux qui ont enſeigné l'art de combattre les maladies. Hyppocrate aiant prévû la peſte qui venoit du côté d'Illyrie, & envoyé là deſſus ſes diſciples pour y remedier par les principales villes de Grece, elle lui décerna les mêmes honneurs que la Religion de ce tems-là avoit attribuez à Hercule. Iamblyche dit que Pythagore interrogé quelle étoit la plus ſage de toutes les choſes humaines, répondit que c'étoit la Medecine. La Poëſie d'Homere confirme ce ſentiment,

Plin. Hiſt. nat. l. 7. c. 37.

De vita Pyth. c. 18.

Εἷς ἰατρὸς ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων.

Vir Medicus multis aliis æquabitur unus.

Et les ſurnoms d'Ulie & d'Artemiſe donnez au Soleil & à la Lune, font voir que les

Strabo l. 14. Geo. Eccl. c. 38.

païens n'ont pas moins crû que nous, qu'on devoit tenir le Ciel pour auteur d'une ſi utile ſcience. On ne ſauroit nier qu'au tems que les Chronologues nomment Heroïques, elle ne fût jointe à la Roiauté auſſi bien qu'au Sacerdoce, quand il n'y auroit que le témoignage du même Poëte là-deſſus, qui nomme ce Roi de Crete Idomenée un très grand Medecin; & qui nous repreſente Achille repetant les leçons de Medecine qu'il avoit appriſes de Chiron, à ſon cher Patrocle.

Iliad. 13. *Æl. l. 2. de anim. c. 18.*

Mais quelque pretieuſe que paroiſſe la ſanté, & nonobſtant cette averſion ſi grande que nous avons tous des maladies, peut-être qu'y prenant garde de plus près, nous trouverons que comme toutes choſes ſont mêlées en ce monde, la ſanté n'eſt pas ſans inconveniens, ni la Maladie ſans ſes avantages, d'où nous pourrons tirer des conſequences fort contraires à ce que nous venons d'établir.

Diog. Laërt. in Ep.

Déjà l'on ne ſauroit nier qu'Epicure même, tout voluptueux qu'on le faſſe, n'ait reconnu que la ſanté étoit indifferente à pluſieurs perſonnes, encore qu'elle fût utile à d'autres. Pyrrhon & Ariſton avancent un paradoxe bien plus étrange dans Ciceron, quand ils ſoûtiennent qu'il n'y a difference quelconque entre le bien porter & être grié-

Lib. 2. de fin.

vement malade. Ce qu'on peut dire ſans extravagance; c'eſt que la ſanté ſemble être plûtôt une ceſſation de mal, ou une privation de douleur, que quelque choſe de poſitif. En effet elle ne ſe reſſent en aucune façon, non plus qu'un doux ſommeil. Perſonne ne l'éprouve par le moindre ſentiment de plaiſir. Et par conſequent n'aiant rien preſque de réel, il n'y a nulle apparence d'en faire un ſi grand bien. Pour le moins ſavons-nous qu'Ariſtote n'a point de plus forte raiſon que celle-là, pour reſoudre le probleme dans lequel on demande pourquoi quand on s'approche des malades, on devient facilement infirme, là où perſonne ne contracte la ſanté par la frequentation de ceux qui la poſſedent. Car il rapporte le tout à ce que le mal eſt un mouvement, qui a par conſequent de l'action, au lieu que la ſanté ne peut être conſiderée que comme un certain repos immobile, & qui ne produit rien au dehors. Je ſai bien que tout le monde ne ſuit pas cette doctrine, & que pluſieurs ſont d'opinion que la ſanté ſe peut communiquer par une tranſmiſſion d'eſprits, auſſi bien que la maladie. Michel de Montagne ſe ſouvient dans ſes Eſſais qu'on prenoit plaiſir à regarder ſon embonpoint pendant qu'il étoit jeune; & il ſe perſuade que ceux

Prob. ſect. 7. qu. 4.

qui l'envifageoient de la forte, rendoient leur condition meilleure au préjudice de la fienne. Mais donnons telle exiftence que l'on voudra à ce que l'on nomme Santé; il femble que fi elle étoit un bien véritable, elle n'auroit rien en foi qu'on dût apprehender. Cependant les Aphorifmes dreffez pour fa confervation veulent qu'on fe défie de ces grandes & athletiques difpofitions, voire même qu'on les ruïne pour prévenir le defordre qui les fuit ordinairement. D'ailleurs, la plûpart des chofes qui font le plus fouhaiter la Santé ne s'y rencontrent pas. On penfe que la liaifon de l'ame & du corps étant fi étroite, celui-ci ne fauroit être fain que l'autre n'ait fes fonctions beaucoup meilleures. Et neanmoins Saint Gregoire de Nazianze & Saint Bafile croient que l'infirmité nous rend plus propres aux contemplations Philofophiques; ce qu'ils prouvent par l'élection que fit Platon du lieu d'Athenes le plus mal fain, pour y établir fon Ecole Academique. Auffi peuton voir dans le troifiéme livre de la Republique de ce Philofophe, comme il foûtient que ce n'eft pas le parfait temperament du corps, qui a le pouvoir de rendre l'efprit meilleur; mais qu'au contraire la bonne conftitution de celui-ci eft fouvent capable de redreffer l'au-

Hippocr. Aph. 3. fect. 2.

Epift. 63. hom. 24. de leg. lib. Gentil.

tre, & de lui donner une meilleure trempe. Seneque dit conformément à cela dans une de ses Epîtres; que rien n'avoit tant contribué à le tirer d'une grande maladie, que l'entretien de la Philosophie; parce que le courage qu'elle inspire dans l'ame, sert merveilleusement à rétablir les forces du corps, *quidquid animum erexit, etiam corpori prodest*. Et Cardan étoit si persuadé de la vérité de ce raisonnement, qu'il assure en plusieurs lieux, qu'encore que naturellement il eût un corps très imbecille, il lui avoit acquis une santé forte & vigoureuse, par le moyen des meditations agreables où il s'entretenoit ordinairement. N'est-ce pas encore une des plus communes pensées de ceux qui sont fort soigneux de leur santé, d'esperer qu'ils prolongeront leurs jours par son moien? Il y a pourtant une grande difference entre ce qui donne la longue vie, & ce qui contribuë à la santé, comme le Chancelier Baccon l'a fort bien observé. Plusieurs choses sont utiles à l'une, qui portent préjudice à l'autre. Et par effet les plus sains ne sont pas ceux que nous voions vivre le plus long tems, dont on peut rendre beaucoup de raisons morales, outre les Physiques, que cet autheur a fort bien examinées. Car qu'y a-t-il qui nous porte tant aux plus perilleuses

Ep. 75.

L. de lib. propr. & de vita pro.

L. de vita & mor. p. 205. & de augm. sc. p. 228.

actions de la vie, que de nous ſentir robuſtes & de forte complexion? Nous mépriſons avec cela les travaux de la guerre, la fatigue des voiages, les ſuites dangereuſes de la débauche; & dans une confiance que tout nous eſt poſſible, il ſe trouve que rien n'avance tant la fin de nos jours, que cet excellent principe de vie dont les transports ſont trop violens. Les valetudinaires ne font pas moins voir de leur côté la vérité de nôtre propoſition. Par le moien du ſoin qu'ils apportent à conſerver ce peu qu'ils ont de ſanté, à ne rien entreprendre au deſſus de leurs forces, & à rechercher tout ce qui leur eſt avantageux, ils arrivent ſouvent juſqu'au plus grand âge que l'on puiſſe ſouhaiter. C'eſt ainſi qu'un demi flambeau tenu à l'abri, dure ſouvent plus qu'un entier que les vents agitent. Et c'eſt ce qui fait ſoûtenir à Platon dans le cinquiéme livre de ſes loix, que les corps les plus ſains, de même que les plus grands, ou encore les plus beaux, ne ſont pas ceux qu'on doit déſirer davantage. J'ajoûte à ce propos que je n'eſtimerai jamais de ſorte la ſanté, que je la vouluſſe acheter au prix de tant de ſoins, de tant d'abſtinences, & de tant de regimes, dont beaucoup de perſonnes uſent pour l'amour d'elle. Certes à la conſiderer com-

me un bien corporel, qui eſt le plus grand éloge qu'elle puiſſe recevoir, je ſerois conſcience de rendre mon ame ſi eſclave de ce qui regarde le corps, que je la privaſſe de ſes plus douces occupations, de ſes plus honnêtes attachemens, ou de ſes plus utiles emplois pour complaire abſolument à celui-là. Et je trouve qu'Ariſtote ſe ſert avec grande raiſon de l'exemple d'Herodicus, pour prouver que ceux qui ne ſont ſains que par la privation de mille bonnes choſes dont ils ſont contraints de s'abſtenir, n'en doivent pas être eſtimez plus heureux. *L. 1. Rhetor. c. 5.*

Voions maintenant ce qui rend la maladie moins affreuſe, & paſſons juſqu'à faire connoître qu'elle a même je ne ſai quoi, qui peut obliger à le rechercher. Pline dit que les Rois de Perſe ſe ſervoient de l'herbe qu'il nomme Theombrotion, contre toutes les maladies du corps, & quelquefois de l'eſprit. Il attribuë ailleurs la même faculté au Dodecatheos. Et le Moli d'Homere avoit encore plus de vertu, ſi nous en croions ſa Poëſie. Mais Epicure trouva un lenitif ſpirituel contre toute ſorte de maux, qui ne cede à pas une de ces plantes, & qui a cét avantage ſur elles, qu'il ſe trouve ſans peine par tous ceux qui s'en veulent prévaloir. En voici la compoſi- *Lib. 24. hiſt. nat. c. 17. & l. 25. c. 4.*

tion. Soiez sûr que si vôtre mal est violent il sera court; & que s'il est long, vous l'éprouverez leger ou facile à supporter. Avec ce premier appareil il traitoit parmi ses amis des choses naturelles étant malade, sans témoigner le moindre sentiment de son mal si nous en croions Marc Antonin. Et chacun sait que dans la plus grande violence d'une suppression d'urine dont il mourut, il ne laissa pas de se dire heureux, par des propos dignes d'admiration au jugement de Seneque, pour avoir été prononcez dans le propre sejour de la volupté, *hæc vox in ipsa officina voluptatis est audita.* Sextus l'Empirique nous présente le même reméde palliatif en des termes peu differens. Une petite douleur, dit-il, est tolerable; & si elle est grande, elle passe comme un éclair devant que vous l'aiez bien reconnuë; elle vous emporte, ou elle est emportée en un instant, ἢ ἀναιρεῖ, ἢ ἀναιρεῖται. Donnons lui neanmoins le pouvoir de se faire sentir avec quelque alteration de nôtre repos, peut-on nier qu'elle ne serve d'ailleurs à nous rendre la santé agreable, comme un exil fait remarquer les douceurs de la patrie, dont on n'avoit aucunement pris de goût auparavant. En vérité il n'est pas plus expedient à un Capitaine d'avoir reçu quelque déroute, ou

L. 9. de vita sua.

Ep. 73.

Lib. 10. adv. Math.

à un

à un Pilote de s'être trouvé dans l'horreur d'une tempête, qu'il nous eſt ſouvent avantageux d'être tombez dans l'infirmité pour en ſortir plus aviſez, & avec davantage de connoiſſance & d'eſtime de l'état qui lui eſt contraire. Les maladies mêmes les plus aiguës ou les plus ennuieuſes ne ſont pas ſans utilité. Car comme il n'y a ſorte de repos qui nous donne tant de ſatisfaction, que celui qui ſuccede à une agitation penible, & à un grand travail; c'eſt ſans doute qu'on ne reçoit point de mort plus doucement, ni plus en gré, humainement parlant, que celle qui vient en ſuite des douleurs preſſantes d'une forte ou longue maladie. Ne devons-nous pas recueillir favorablement les occaſions autant de fois qu'elles ſe preſentent, d'uſer de Grandeur de courage, de Force, & de Patience? Certes ce n'eſt pas ſeulement dans un champ de bataille qu'on exerce ces belles vertus; le lit leur ſert parfois d'une juſte carriere; & je trouve que Ciceron a eu raiſon de préférer les Grecs aux Barbares; en ce que ceux-là témoignoient plus de généroſité que les derniers dans leurs maladies. Les Cimbres, dit cét Orateur, & les Celtiberes ſont *L. 2. Tuſc. qu.* aſſez hardis dans les combats, qui les réjouïſſent plûtôt qu'autrement; & cependant ils pleurent ſur la paillaſſe, & ne ſe peuvent con-

ſoler étant malades. Mais le courage des Grecs qui ne paroît pas tant au mépris du fer & des bleſſures, a bien un meilleur principe; & lors qu'ils endurent conſtamment la pointe de la douleur, & l'effort d'une maladie (ce qu'il appelle *viriliter ægrotare*) ils ſe montrent bien plus magnanimes que les autres. Or ce n'eſt pas encore là tout le profit que nous pouvons tirer de nos indiſpoſitions. On a obſervé que celles de Ptolomée Philadelphe furent cauſe de pluſieurs belles découvertes de païs, cherchant à ſe divertir & à charmer ſon mal dans de nouvelles Relations de voiages, ſelon que ſon humeur curieuſe & ſtudieuſe tout enſemble le portoit à cette ſorte de connoiſſance. Hieron Tyran de Sicile devint très ſavant dans le divertiſſement qu'il prit avec des hommes de lettres, étant contraint de garder le lit. Theages ne fut Philoſophe, ſi nous en croions Platon, que par une ſemblable rencontre. Et Straton ce fameux Athlete doit toutes ſes victoires, qu'Elien rapporte ſur ce propos, au mal de rate qui l'obligea de faire des exercices où il ne ſe fût jamais porté autrement. D'ailleurs Pline le Ieune fait plus d'état d'une maladie pour nous adreſſer au bien, que de toute la Morale des Philoſophes; parce qu'avec cette ſeule leçon

Strabo l. 17. Geogr.

L. 4. var. hiſt.

Lib. 7. Ep. 26.

bien pratiquée, d'être tels en ſanté que nous nous propoſons de le devenir étant malades, nous nous rendrons indubitablement les plus vertueux des hommes. Combien d'un autre côté en pourrions-nous nommer à qui la maladie ſeule a ſauvé la vie, comme autrefois à Auguſte? Et combien y en a-t-il qui n'ont évité la mort, que pource qu'on croioit, vû leur infirmité, qu'ils en étoient à la veille? *Multorum mortem diſtulit morbus, & saluti illis fuit videri perire.* Sen. epiſt. 79. La crainte qu'on eut que le Cardinal du Prat ne mourût d'une fauſſe retention d'urine, dont il abuſa ſes Medecins, bûvant ſecretement celle qu'il rendoit, le fit ſortir de priſon du regne de François I. Et nous avons vû un favori de Henry III. faire ſi à propos le Moribond, pour couler quelque fâcheux tems ſous Henry IV. qu'il a depuis vécu trente ans ſous le feu Roi en parfaite ſanté. Je fortifie les conſidérations précedentes par le nombre infini de ceux qu'une maladie a jettez, les uns dans la dévotion, les autres dans la récherche des Sciences, comme ce Marcellin que la Podagre rendit auditeur du Philoſophe Plotin. Tout cela fait bien voir que les maladies ne ſont pas ſi abſolument mauvaiſes que beaucoup penſent, puis qu'on en tire parfois tant d'utilité. Mais que dirons-nous de ceux qui

les ont jugées plûtôt plaiſantes qu'autrement, & des autres qui les ont récherchées, & qui ſont allés au devant d'elles pour les faire venir? Epicure a été des premiers quand il a prononcé que les longues infirmitez particulierement avoient je ne ſai quoi qui donnoit plus de contentement que de fâcherie, comme on peut voir dans Diogenes Laërtius, & dans le ſecond & troiſiéme livre des Tuſculanes de Ciceron. Pour le regard de ceux qui ſe ſont procuré les maladies, parce qu'ils les préferoient à la ſanté, je puis faire voir en la perſonne de Cardan, & par ſon propre témoignage, que c'eſt une propoſition véritable, quelque extravagante qu'elle paroiſſe. *Fuit mihi mos*, dit ce fameux Medecin & Aſtrologue, au ſixiéme chapitre du livre qu'il a écrit de ſa propre vie, *ut cauſas doloris ſi non haberem, quærerem. Unde plerumque cauſis morbificis obviam ibam, quod arbitrarer, voluptatem conſiſtere in dolore præcedenti ſedato.* Il ajoûte qu'il reſſentoit des ſaillies ou impetuoſitez d'eſprit ſi violentes & ſi fâcheuſes, quand il étoit exemte de douleur, que pour les éviter il aimoit mieux ſe faire du mal, tantôt en ſe mordant les levres, tantôt en ſe tordant & dénoüant les doigts, ou bien mêmes en ſe pinçant la peau, & ſe preſſant l'un des muſcles

du bras gauche avec tant de violence, que les larmes lui en venoient aux yeux. Ne nous étonnons donc plus de ceux qui ont tenu la maladie pour une chose indifferente puisqu'il y en a qui ne se peuvent passer d'elle, & qui semblent même s'y attacher avec affection. Pour moi je serois bien fâché de tomber dans de si grandes extremitez, je me contenterai de dire que c'est être ennemi de l'humanité, & par consequent de soi-même, d'abhorrer les maladies avec cette extréme aversion que plusieurs font paroître. Car supposant pour véritable ce qu'Hippocrate fait dire à Démocrite, que l'homme, à le considérer tout entier, n'est rien qu'une maladie, suivie depuis sa naissance jusqu'à sa fin, *ὅλος ἄνθρωπος ἐκ γενετῆς νοῦσος ἐστιν. Totus homo ab ipso ortu morbus est;* n'est-ce pas se montrer contraire à son propre être, que de fuir & ne pouvoir souffrir ce qui nous est si essentiel? En effet, comme la noirceur n'est pas moins selon la nature que la blancheur, la maladie n'est pas moins conforme que la santé à cette même nature regardée sans partialité, & dans toute son étenduë, ainsi que la contemple Aristote, dans le dernier chapitre du cinquiéme livre de sa Physique.

Epist. ad Damag.

Il nous reste, pour rendre ce discours tout

Academique, d'oppoſer quelque choſe à cette grande eſtime de la Médecine dont nous avons parlé, & aux honneurs ſi extraordinaires que quelques-uns ont voulu déférer à ſes Profeſſeurs.

Ceux qui ſont plus contraires à cette ſcience que je ne veux paroître, lui réprochent que non ſeulement Platon, mais Gallien même, ſe contentent de la nommer un Art de conjecture. Qu'elle a été mepriſée par la République Romaine, la plus ſage & la plus puiſſante de toutes celles dont nous avons eu quelque connoiſſance. Et qu'encore aujourd'hui il n'y a point de lieux où les hommes vivent ſi ſainement, qu'en ceux où elle eſt le moins en uſage. Les Rélations du nouveau monde ſont fort expreſſes pour cela; & je me ſouviens d'avoir lû dans une autre du Capitaine Margeret, qu'en toutes ces vaſtes Provinces de la Moſcovie, on n'y voit pas une ſeule boutique d'Apoticaire; & qu'il n'y a jamais eu de Médecins que ceux de l'Empereur ou grand Knez, comme d'autres le nomment. Ce qu'a écrit Platon dans le troiſiéme livre de ſa République eſt auſſi au deſavantage de cette profeſſion, quand il aſſure que la marque la plus expreſſe qu'on puiſſe avoir d'un état mal policé, c'eſt d'y avoir un grand nombre

de Iuges & de Médecins, de la ſuffiſance & entremiſe deſquels il ne ſauroit ſe paſſer. On ajoûte que les anciens ont eu raiſon de donner un même Patron aux Poëtes & aux médecins, Phœbus ne faiſant pas dire de moindres fables aux uns qu'aux autres; & qu'à bon droit Circé paſſe pour être Sœur d'Eſculape, la moindre femmelette qui ſe mêle de broier deux ou trois ſimples, & d'en compoſer un remede, ne faiſant pas moins de miracles ordinairement, (c'eſt ainſi qu'ils nomment leurs cures excellentes) que le plus grand Médecin de la terre. Quant à cette prétenduë Roiauté qui s'eſt trouvée conjointe à la Médecine, nous voions à la vérité, qu'encore à preſent il n'y a ſi petit Galeniſte, qui ne commande au plus grand Monarque lors qu'il eſt au lit. Les Médecins étoient ſi abſolus, & avoient un pouvoir ſi deſpotique dans Locres des Epizephyriens, que par une des loix de leur Legiſlateur Zaleucus, le malade qui avoit bû du vin pur ſans l'ordonnance de ſon Médecin, étoit coupable de mort, encore qu'il eût recouvert ſa ſanté. Et l'hiſtoire du dernier ſiecle nous apprend que Fracaſtor obligea les Peres aſſemblez à Trente, par la crainte d'une contagion future dont il les ménaçoit, de transferer le Concile à Boulogne. Mais à

Æl. l. 2. var. hiſt. c. 37.

Thuan. l. 4. hiſt.

l'égard de ceux qui voudroient parler d'une véritable Roiauté, telle qu'étoit celle d'Idomenée, on les peut renvoier au paſſe-tems que ſe donna le Roi Philippe, d'un Menecrates Médecin aſſez vain pour ſe dire & Roi & Dieu tout enſemble ; ce qui obligea Philippe à le traiter de fumée, comme on faiſoit les Dieux d'alors. Athenée qui rapporte ce conte, fait dire ailleurs à quelqu'un cette autre raillerie, *exceptis Medicis*, *nihil eſſe Grammaticis ſtultius*. Pour moi qui reſpecte la Médecine, & qui la crois, hors de ſes abus, fort utile au genre humain, je ſerois bien fâché d'en dire autant en François ; & je proteſte que tout ce que je viens d'écrire, n'a été que pour chercher du divertiſſement, & pour cooperer par ce moien aux remedes dont je tâche de combattre une fluxion importune.

Lib. 7. Deipn. & lib. 15. Æl. Hiſt. lib. 12.

V.

DE LA CONVERSATION ET DE LA SOLITUDE.

PARCE qu'Ariſtote reconnoît l'homme pour le plus ſociable de tous les animaux dans ſes livres de la Politique, n'y aiant, comme il remarque, ni abeilles, ni fourmis, ni pigeons, qui ſe plaiſent tant que lui à vivre

L. 7 c. 2.

en compagnie ; il s'eſt trouvé des perſonnes qui ont voulu ſoûtenir que la Solitude étoit contre nature. Mais puiſque ſelon le même Philoſophe nous devons préférer à la vie acti- *L. 1. c. 3.* ve celle qu'on nomme contemplative, où il met le Souverain Bien, il faut neceſſairement que la ſolitude nous ſoit naturelle, étant ſi amie de celle-ci, & Saint Thomas l'aiant nommée ſi à propos l'inſtrument de la contemplation. Ce qui pourroit être douteux là-deſſus, s'éclaircit & ſe termine par le texte du premier chapitre de l'hiſtoire des animaux, où faiſant diſtinction entre ceux que la nature a rendu privez, & les autres qui ſont farouches ou ſauvages, Ariſtote dit expreſſément qu'on ne doit point douter que l'homme ne participe de toutes les deux conditions, & qu'il ne ſoit autant né pour la ſolitude, que pour la ſocieté. C'eſt ſur ce fondement que *Lib. 1. c. ult.* Seneque eſt d'avis dans ſon traité de la Tranquillité, que nous partagions nôtre vie entre la frequentation des hommes, & la retraite; celle-ci, dit-il, nous fera déſirer leur converſation, & la premiere nous rendra nos entretiens avec nous-mêmes beaucoup plus doux, de ſorte que l'une ſera le remede ou l'aſſaiſonnement de l'autre. Si nous avons du dégoût des compagnies, la ſolitude nous l'o-

tera; & si celle-ci nous ennuye; le monde que nous verrons nous remettra en bonne humeur, & nous servira de récreation.

Or ce qui a fait que quelques-uns ont si mal parlé de la solitude, c'est qu'ils ont crû qu'elle nous portoit à cette humeur melancholique, qui nous jette bien-tôt dans une haine de tout le genre humain; qu'on nomme Misanthropie, nous transformant en de vrais Loup-garoux, tels que les anciens nous ont représenté un Timon, un Apemantus, & quelques autres. Myson qui a passé neanmoins pour un des Sept Sages de Grece, étoit de cette complexion, ennemie de toute societé. Il fut une fois trouvé dans Lacedemone qui rioit à l'écart, ne croiant pas être vû de personne. Celui qui le surprit ne se pouvant empêcher de lui démander dequoi il pouvoit rire étant ainsi seul, eut pour réponse, que c'étoit pour cela même qu'il rioit de si bon cœur, de se voir seul de la sorte. Et je crois que le naturel chagrin du Sophiste Philager dont parle Philostrate, nous peut permettre de lui donner rang entre ces hypocondriaques. Etant interrogé par un de sa connoissance, pourquoi il ne prenoit pas plaisir à nourrir des enfans; & à vivre en leur compagnie? Parce, dit-il, que je ne prens pas plaisir à

me nourrir moi-même, & que ma propre compagnie me déplaît. En effet ceux de ce temperament firent dire à un Ancien, qu'entre les perils de la vie, la solitude n'étoit pas des moindres. L'Ecclesiaste annonce malheur à celui qui est seul. Loth qui s'étoit exemté de pecher dans Sodome, commit inceste avec ses filles dans un antre solitaire. Et l'on a observé que le Diable, qui n'a jamais tenté à découvert le moindre homme en bonne compagnie, osa bien se prendre à Jesus-Christ même au desert, où il l'avoit conduit exprès. Enfin on peut juger si la solitude est à craindre, & si elle ne doit pas être considerée comme un grand mal, puisqu'Esdras la met entre les disgraces épouventables, dont ceux des derniers tems du monde doivent être persecutez : L'homme, dit-il, souhaitera avec passion de voir un autre homme, ou d'entendre seulement sa voix.

Cap. 4.

Lib. 4. cap. 16.

Mais les avantages que nous pouvons recueillir de la conversation des honnêtes gens, ne nous doivent pas moins donner d'aversion de la vie solitaire, qui se prive volontairement d'un si grand bien. Car comme les Diamans ne se polissent que par d'autres Diamans, les esprits ne se perfectionnent non plus que par la frequentation d'autres esprits qui les épu-

rent, & leur donnent cét éclat & cette lumiere, dont nous en voions qui brillent si extraordinairement. Il passe d'ailleurs naturellement des choses une grande partie de l'une à l'autre, selon la démonstration qu'en a fait *Lib. 4. de nat.* Lucrece dans la Physique d'Epicure. Nous nous parfumons insensiblement parmi les bonnes odeurs. La Mer rend souvent les lévres salées de ceux qui se promenent sur son rivage. Difficilement voit-on broier & préparer de l'Absinthe, sans en ressentir l'amertume dans la bouche. On ne sauroit se tenir au Soleil, sans y acquerir du hâle. Et il est presque impossible de frequenter des hommes vertueux ou savans, qu'on ne profite beaucoup en leur compagnie, & qu'on n'y prenne une certaine habitude au bien. C'est ainsi qu'un simple Corroieur nommé Simon se rendit excellent Philosophe sans sortir de sa boutique, par les propos que Socrate y tenoit ordinairement à ses Disciples, aiant accoûtumé de s'y aller reposer. Les amis familiers de Platon contracterent avec la sainteté de ses mœurs jusqu'à cette façon qu'il avoit de cheminer en haussant les épaules. Et ceux d'Aristote reçurent de lui non seulement ses maximes Peripatetiques, mais encore l'accoûtumance de bégaier qui retardoit un peu son

discours. Qui doute que les Poëtes ne nous aient voulu faire comprendre ce merveilleux pouvoir de la converſation qu'on peut avoir avec des hommes de lettres, lors qu'ils ont feint qu'un rocher devint harmonieux, pour avoir eu quelque tems en depôt la Lyre d'Apollon ? Par effet nos mœurs ſe rendent telles que les ont ceux que nous hantons ; comme les ſemences prennent ordinairement la qualité des terres où elles ſont miſes. Le plus mauvais naturel du monde ſe civiliſe dans la hantiſe des gens d'honneur. Et s'il eſt vrai que les bêtes mêmes s'apprivoiſent parmi nous ; Que la nourriture des viperes d'Arabie leur faſſe perdre la plus grande partie de leur venin ; Et que les animaux qu'on transporte aux plus Septentrionales Provinces de la Moſcovie, y deviennent blancs presque toûjours, à cauſe des néges continuelles, quelque poil qu'ils euſſent auparavant : Ce n'eſt pas merveille qu'il ſe faſſe dans la morale de certaines transmutations ſemblables, & que nos eſprits empruntent les uns des autres des conditions qu'on peut dire étrangeres, parce qu'ils ne les acquierent que par la fréquentation. Celle de Callias, dit quelque part Elien, inſpiroit inſenſiblement l'yvrognerie ; celle d'Iſmenias, l'amour des flûtes ; & *Lib. 4. de var. hiſt.*

cette d'Alcibiade, la vaine gloire. Approchez vous, ajoûte-t-il de Crobylus, vous deviendrez sans y penser cuisinier; de Demosthenes, éloquent; d'Epaminondas, Capitaine; d'Agesilaus, magnifique; de Phocion, homme de bien; d'Aristide, juste; & de Socrate, amateur de la Sagesse. Aussi avons-nous le commandement du Sage Hebreu, qui veut que nous soions toûjours à la porte de ceux qui nous peuvent donner bon exemple, & nous instruire; *si videris sensatum, evigila ad eum, & gradus ostiorum illius exterat pes eius.* Or outre l'utilité si évidente que nous retirons de la conversation pour ce qui touche la culture de l'esprit, elle a tant de charmes d'ailleurs connus de tout le monde, qu'on peut dire qu'elle est la perfection des autres plaisirs de la vie, qui ne se goûtent que très imparfaitement sans elle. Car c'est l'opinion d'Aristote, que personne ne voudroit récévoir le comble de toute sorte de biens avec cette condition de n'en joüir que dans une solitude parfaite, & hors de la communication des hommes. Dion Chrysostome remarque fort judicieusement sur ce sujet, qu'il n'y a point d'infortune qu'on ne supporte mieux en compagnie, & parmi des amis, qu'une felicité étant seul & lors qu'il est impossible d'en

Ecclesiastic. c. 6.

L. 9. Eth. Nic. c. 9.

Orat. 5.

faire part à qui que ce ſoit. A la vérité on peut dire que comme la ſocieté a ſes prérogatives ; il y a de même quelque choſe à craindre des mauvaiſes compagnies. C'eſt pour cela qu'Apollonius ne ſe contentoit pas de démander à Dieu la connoiſſance des bons, il ajoûtoit à ſa priere qu'il ne connût jamais, ni ne fût connu des méchans. Et quand l'Eſpagnol dit, *di me con quien yràs, y dezir te he lo que haràs*, il ſemble avoüer que le bien & le mal dépendent en cela d'un même principe. Nous ne devons pas pourtant rabatre rien là-deſſus du merite de la converſation. Tout eſt mêlé en ce monde, où les choſes bonnes ne ſe trouvent guéres ſi pures, qu'elles ne ſouffrent quelque petite mixtion de ce qui leur eſt contraire. Et puis en tout cas, ſi non ſeulement les Médecins, comme diſoit Antiſthene, mais aſſez d'autres perſonnes encore, ne prennent pas la fiévre pour vivre avec les malades ; ne peut-on pas éviter ce que la compagnie des méchans a de dangereux, & tirer même quelque inſtruction de leurs defauts ſans y participer?

Philoſtr. l. 1. c. 20.

Pour donner maintenant une face differente à ce que nous avons dit juſqu'ici comme ont toûjours fait les Academiciens, je juge à propos de répondre premierement par des in-

ſtances contraires aux avantages que nous venons d'attribuer à la Converſation; parce qu'après avoir fait voir qu'ils n'ont rien de conſidérable lors qu'on les compare aux disgraces dont elle eſt ordinairement accompagnée, il ſera plus aiſé de repréſenter enſuite, ce qui ſe peut ſoûtenir en faveur de la Solitude.

Ce n'eſt pas l'opinion de Theognis, que la frequentation des hommes vicieux peut être utile à quelque choſe, quand il aſſuroit qu'elle étoit capable de nous faire perdre l'eſprit, & ce que nous avions auparavant d'inclination au bien. Or presque tous les Anciens, Xenophon dans ſon convive, Ariſtote dans ſes Morales, & infinis autres ſe ſont ſervis de cette ſentence, comme d'une des plus belles & plus véritables penſées d'un ſi grand Poëte & Philoſophe tout enſemble. Nous ſavons auſſi que ceux de Crete uſoient ordinairement de cette imprecation contre leurs ennemis, n'en croiant point de plus grande; qu'il plût à Dieu de permettre qu'on les vit toûjours dans la hantiſe des méchans. Et le refus que fit l'Apôtre S. Jean d'entrer dans une maiſon de bain public, parce que l'Hérétique Cerinthus y étoit, me ſemble fort rémarquable là-deſſus; Euſebe nous apprenant qu'il

L. 9. Eth. Nic. c. 9.

Valer. Max. l. 7. cap. 2.

Hiſt. Ec. l. 3. c. 22. & 14. cap. 13.

qu'il craignit d'être écrasé sous de mêmes ruines, cependant qu'il seroit en si mauvaise compagnie. Mais d'autant que ce sont des considérations qui ne font rien contre les conversations ordinaires, qu'on suppose être seulement avec des gens de vertu; parlons des inconveniens qu'il est presque impossible d'éviter en quelque lieu qu'on se trouve, à cause que nôtre foiblesse, & les imperfections de nôtre humanité se trouvent par tout.

De même qu'on ne voit point d'hommes d'une si parfaite ressemblance exterieure, qu'il n'y ait beaucoup de choses qui les distinguent: il s'en trouve encore moins dont la forme interieure ne soit bien plus differente, & qui n'aient des diversitez d'esprit de très difficile accommodement. De là viennent ces contestations importunes & presqu'inévitables en toute sorte de compagnies. Je sai bien que plusieurs s'y comportent avec plus de modération que ne font pas les autres, & que la raison voudroit que comme Anacharsis laissoit sa tiare à la maison, quand il s'alloit promener dans Athenes, afin de ne déplaire à personne; nous quittassions de même nos sentimens particuliers, lors qu'ils peuvent choquer ceux avec qui nous devons entrer en conversation. Mais que chacun se souvienne

Lucian. Dial. de gymn.

des plus agreables conferences qu'il ait euës en sa vie, il avoüera, je m'assure, que ce n'a guéres été sans y éprouver des contradictions qui donnent plus de dégoût sans comparaison, qu'on n'y peut recevoir de satisfaction d'ailleurs. Car outre les sujets de contester que la nature des choses problematiques peut fournir, il se trouve une infinité d'esprits contentieux, qui sans rien examiner vont toûjours contre ce qui est proposé ; comme de certains poissons contre le fil de l'eau. J'avouë qu'il n'y a rien de plus penible que la complaisance de ceux qui s'accordent universellement à tout ; & que l'Orateur Cœlius eut raison de prier un de ses cliens qui étoit de cette humeur, & qui dinoit avec lui, de lui dire au moins une fois, non, afin qu'il s'apperçût qu'ils étoient deux à table. Si l'on ne forme des oppositions raisonnables à beaucoup de propos, il est impossible de les continuer avec plaisir. Et comme ce n'est rien au jeu de la Paûme de bien pousser la bale, si elle ne vous est renvoiée de même ; l'entretien des hommes ne peut être plaisant sans repartie, & si quelques-uns ne donnent des raisons contraires à celles qu'on peut avoir avancées, lors qu'elles ne se trouvent pas assez vrai-semblables. Mais les debats de ceux dont nous nous

Sen. l. 3. de tra. Dic aliquid contra ut duo simus.

plaignons ſont bien differens, ils ne cherchent que la victoire ſans ſe ſoucier de la vérité; & pourvû qu'ils ſoient reçûs à contredire, ils cederont librement aux autres le choix des opinions. Si vous leur accordez l'affirmative par déference, ou pource que vous ne déſirez pas vous engager plus avant dans la mélée, ils paſſent auſſi-tôt à la negative, & de quelque côté que vous vous tourniez, vous les trouverez toûjours la pique baiſſée contre tout ce qui ſe propoſera. Telle fut l'humeur de ce Chevalier d'Arragon, ou de Navarre, Sancho d'Erbiti, ſurnommé l'Opiniâtre, qui portoit pour deviſe dans ſa Cornette, *que ſi, que non*, comme celui qui avoit tant de diſpoſition à contredire, que ſon plus grand plaiſir conſiſtoit en cela.

La vanité opere le même effet en d'autres eſprits, qui déſirent ſi paſſionnément de ſe rendre remarquables, qu'ils aiment toûjours mieux être autheurs d'une mauvaiſe opinion, que de demeurer ſimples auditeurs & approbateurs d'une bonne. Ceux-ci défendent le menſonge avec bien plus de ferveur & d'opiniâtreté, qu'ils ne feroient pas la vérité, parce qu'ils s'imaginent qu'il y a davantage d'adreſſe & d'eſprit à ſoûtenir le premier.

L'amour propre n'eſt pas moins puiſſant

ſur quelques-uns, qu'on voit ſi jaloux de leurs fantaiſies, pour abſurdes qu'elles ſoient, qu'il ne ſe trouve point de raiſons baſtantes pour les leur faire quitter, ni qui puiſſent empêcher que comme de nouveaux Pygmalions, ils n'embraſſent jusqu'à la fin ces ſtatuës de leurs fauſſes opinions.

Il s'en rencontre encore de ſi effrontez à maintenir toute ſorte d'extravagances, qu'ils vous proteſteront d'avoir vû eux-mêmes des anguilles pleines de vie dans des rivieres boüillantes, s'ils ont lû quelque choſe dans Elien ou ailleurs qui approche de cela. Et ſi vous vous contentez de leur répondre, comme fit autrefois Xenophanes, que vous ſavez le moien de les faire cuire dans de l'eau froide, c'eſt alors qu'ils font davantage de bruit pour autoriſer leur impoſture, & que vous les éprouverez les plus inſupportables.

Lib. 14. de anim. cap. 19.

Plutarc. des com. conc.

Il n'y en a point pourtant qui le ſoient à l'égal de ceux que vous reconnoîtrez le plus avant dans l'ignorance. Leur voix eſt ſemblable à celle d'un tambour, qui n'étourdit que parce qu'il eſt vuide. Ce ſont des Samſons à la diſpute, qui défont ce leur ſemble, tout ce qui ſe préſente devant eux avec une machoire d'Ane. Et parce qu'il n'y a rien de plus injuſte que l'impertinence, vous êtes aſ-

ſuré de n'obtenir jamais aucune choſe ſur eux par le raiſonnement. En effet c'eſt le propre d'un homme ſavant de reconnoître ingenûment ſes fautes. Il n'ignore pas que la choſe du monde la plus humaine c'eſt d'errer. Et il ſait mieux que perſonne, que le privilège des belles ames, & des natures excellentes, n'eſt pas de ne faillir point, mais ſeulement de faillir moins que les autres, & d'avoüer avec franchiſe lors qu'elles ſe ſont mépriſés. L'ignorant eſt tout au contraire, il fait gloire des forces d'un fiévreux, & d'être inflexible même contre la raiſon. Il ne ſe retracte jamais d'un chemin mal pris, à cauſe de ſes tenebres ſpirituelles qui ne lui en découvrent point de meilleur. Et ſi vous penſez le rédreſſer en lui faiſant quitter ſon erreur, il crie & ſe démene inconſidérement comme un aveugle qui a perdu ſon bâton, & qui ne ſait à qui ſe prendre de ſa cecité.

Les demi-Savans ne ſont guéres moins importuns, n'aiant pas plus de docilité que ceux-là. Ils diſent mille choſes, mais toûjours hors de propos comme le Margites d'Homere. Et ſi vous voulez, leur charactere ſe peut fort bien prendre ſur celui du Rheteur Cephiſodorus, tel que le Pythagoricien Numenius le repréſente dans Euſebe : Il déplût *Lib. 14. præp. Eu. cap. 6.*

à ce galant homme de voir que ſon Précepteur Iſocrate étoit fort mal traité par Ariſtote. L'indignation & le dépit lui firent donc entreprendre la défenſe de ſon Maître contre un ſi grand adverſaire. Et parce que le pauvre Rheteur ne ſavoit rien en Philoſophie, il attaqua ſi plaiſamment Ariſtote, qu'il lui réprochoit les Idées de Platon, & combattoit de même contre une infinité d'opinions Academiques, à qui il n'en vouloit pas, penſant ruiner le Peripatetisme. Combien faut-il ſouffrir tous les jours d'impertinences ſemblables dans la plûpart de nos converſations ? où le plus court eſt d'imiter le Roſſignol, qui ſe trouve dans une même cage avec le Corbeau. Les moralitez du Guliſtan portent que le premier ſe taît auſſi-tôt, & cede au dernier qui s'en glorifie. Ceux de l'incapacité de qui nous parlons, s'élévent de même ſur les autres, qui leur quittent la partie par mépris, & qui aiment mieux ſe retirer avec un deſavantage trompeur, que de conteſter inutilement contre des perſonnes ordinairement indiſciplinables.

L'orgueil des Grands, ou de ceux à qui quelque coup de Fortune a fait croire qu'ils ſont plus que les autres, eſt d'autant plus intolerable dans les conferences, qu'on n'y de-

vroit point reconnoître d'autre grandeur, que celle que donne l'uſage de la raiſon. Cependant l'injuſtice y regne à tel point, que c'eſt une merveille quand un homme de bon entendement s'en retire ſans avoir reçû quelque mépris de ceux qui préſument d'être plus que lui. Le Proverbe Allemand dit fort bien là-deſſus, qu'on ne doit jamais manger de ceriſes avec de tels ſuperbes, parce qu'ils en jettent les noyaux aux yeux de ceux qu'ils regardent comme leurs inferieurs. Or il n'eſt pas poſſible de ſe trouver toûjours avec des perſonnes d'égale condition. Et ſi vous converſez avec de moindres que vous n'étes, on le vous reproche, comme à Nicolas Damaſcene, qui témoigne dans les Recueils de Conſtantin, que pluſieurs tâcherent de le rendre mépriſable, ſur ce qu'encore qu'il eût entrée chez les premiers hommes de Rome, il ne hantoit guéres que des gens de petite étoffe. Certes ſa réponſe fut digne de lui, qu'il en uſeroit toûjours de la façon, pendant qu'il les éprouveroit les plus raiſonnables, comme il avoit fait juſqu'alors.

De même que l'indiſcretion eſt grande de ceux qui tiennent dans les compagnies toute ſorte de mauvais propos ſous prétexte de raillerie, & ſans ſe ſoucier d'offenſer les plus

hommes d'honneur qui s'y trouvent. Auſſi y en a-t-il d'autres qui ne ſont pas moins de peine prenant tout en mauvaiſe part, & au criminel comme l'on dit, ſans pouvoir ſouffrir la moindre gaufferie; ainſi qu'on voit des corps ſi delicats qu'ils ſe plaignent à toute rencontre; parce que le moindre attouchement les bleſſe. Cardan avoue qu'il étoit des premiers, & que hors la raillerie même, il ne pouvoit s'empêcher de dire toûjours ce qu'il ſavoit bien qui devoit déplaire à ſes auditeurs, & ſouvent encore les offenſer. Il eſt aiſé de juger où en ſont reduits ceux que la converſation engage avec des perſonnes de cette humeur. Quant aux ſeconds, qui ſemblent être ennemis d'eux-mêmes ſi tant eſt que le rire ſoit un propre de l'homme, véritablement ils auroient beſoin de ſacrifier aux Graces, ſelon le conſeil que Platon donnoit à Xenocrate. J'en ai connu de ſi auſteres, & de ſi *agelaſtes;* auſſi bien que Craſſus & Pythagore, que les pointes les plus ingenieuſes, & les plus innocentes tout enſemble, *ſales intra pomœria nati*, leur faiſoient perdre contenance, & les rendoient irreconciliables avec ceux qui s'en étoient ſervis. Et neanmoins Socrate ne paroît jamais ſi digne de l'éloge qu'on lui donne après l'Oracle, que quand il

L. de vita pr. c. 13.

Iuvenal. ſat. 9.

eſt dans l'Ironie. Le plus ſententieux des Poëtes Grecs a prononcé,

Εἶδε φέρειν τὰ γελοῖα. *Scito ferre ridicula.* Et l'on peut voir dans Athenée, que les Atheniens firent tant de cas de cette figure, qu'ils établirent dans leur ville ce College des ſoixante hommes qui avoient l'intendance des mots ridicules, & à qui le Roi Philippe fit une fois préſent d'un talent, pour recevoir d'eux en recompenſe les meilleurs contes & les plus gentils traits de raillerie qui fuſſent venus à leur connoiſſance. *Lib. 14.*

Que dirons-nous d'une autre condition aſſez ordinaire de perſonnes qui ne peuvent permettre qu'on tienne où ils ſont, d'autres propos que ceux qui repréſentent, ou qui multiplient même à l'infini les malheurs du tems, & tout ce que le Siecle a de calamiteux? Ce ſont des naturels qui ſe repaiſſent des miſeres du monde, comme de certains eſtomacs, d'alimens corrompus, & de poiſons qu'ils ſe ſont rendus familiers. Cependant il n'y a rien qui nous infecte l'eſprit, & qui nous mette en pire humeur, que de ſemblables diſcours, capables de corrompre les plus nobles fonctions de nôtre ame, par le chagrin qu'ils y impriment. Et comme la plus mauvaiſe rencontre qui puiſſe arriver à un qui voiage ſur mer,

eſt de ſe trouver dans le vaiſſeau auprès de ces perſonnes craintives qui s'écrient à chaque coup de vague, qui croient perir au moindre effort du vent, & qui s'imaginent qu'autant de rochers qu'ils voient ſont autant de barques de Pirates. C'eſt auſſi une des plus grandes diſgraces de la vie, de tomber en converſation avec des hommes plaintifs de la ſorte que nous diſons, qui trouvent de nouveaux ſujets d'affliction dans toutes les heures du jour, & qui du moins accuſent le Sort d'injuſtice ſur tout ce qui ſe paſſe, s'ils ne s'en prennent à celui qui le regle & le diſpenſe.

Nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions être plus exacts à particulariſer tout ce que la converſation a d'ennuieux & de perilleux encore. Et quoiqu'on puiſſe repliquer que le plus grand mal nous vient ordinairement de celle contre qui Charondas établit, le premier de tous les Legislateurs, l'action qu'il nomma κακομιλίας, de mauvaiſe compagnie; ſi faut-il avouër qu'il n'y en a guéres, de celles même qu'on eſtime le plus, où l'on n'éprouve une bonne partie de ce que nous venons de repréſenter, & d'où l'on ne ſorte preſque toûjours avec plus de mortification mille fois, qu'on ne s'en étoit promis de con-

tentement. C'eſt un grand préparatif pour ce que je me ſuis engagé de dire enſuite à l'avantage de la Solitude.

Or mon deſſein n'eſt pas de traiter particulierement ici de cette ſacrée Solitude, où Saint Antoine diſoit ordinairement que les Moines devoient être comme le poiſſon dans l'eau. Le reſpect me fera tenir à la porte du Sanctuaire, & je me contenterai de ſuppoſer ici pour indubitable la felicité de tant de bons Anachoretes que Saint Jerôme nous a repréſentée, comme Philon celle des Eſſeniens. Je ſai bien que la roſée du Ciel ne ſe recueille pas dans la bouë des villes, comme ſur le terrain de la campagne. Et que quand Dieu veut parler à quelqu'un en ſecret de ce qui lui importe le plus, il le mene volontiers à l'écart. Mais parce que ce ſont des myſteres où je ne veux point entrer, je me reduirai pour le préſent à la conſidération d'une Solitude purement philoſophique, & qui ſe trouve en tous lieux, ſelon l'obſervation de Marc Antonin, quand un eſprit a les diſpoſitions neceſſaires pour ſe l'acquerir. Car rien ne le peut empêcher alors d'être auſſi ſeul au milieu des plus grandes Communautez, que s'il s'étoit retiré dans le deſert d'un bois obſcur, d'une montagne inacceſſible, ou d'un rivage

Sozom. hiſt. Eccl. l. 1. c. 13.

L. 4. de vita ſua.

inhabité. Il y a bien plus, Seneque veut
Ep. 25. qu'un honnête homme ne ſoit jamais ſi ſolitaire, que quand il eſt dans la foule; & quoique l'autorité de ce grand perſonnage fut aſſez puiſſanté, pour faire valoir ſon ſentiment? il ſe ſert d'un précepte d'Epicure exprès pour cela, *tunc præcipuè in te ipſe ſecede, cum eſſe cogeris in turba.* Celui qui ſait cét art de rentrer en ſoi-même, de s'entretenir dans la converſation interieure, & de diſcourir mentalement avec l'ordre qui s'y doit obſerver, n'eſt jamais en peine de chercher compagnie ailleurs, il la trouve chez lui autant de fois qu'il ſe conſidére compoſé de corps & d'ame; & dans le plus profond de ſon ame il confere avec que Dieu & les Intelligences,

Ovid. *Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo.*

A la vérité les fous & les méchans éprouvent toûjours le contraire. Les premiers ſont dans un dégoût perpetuel d'eux-mêmes, *omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui*, & l'inquietude qui les agite leur donne encore plus de travail chez eux qu'en tout autre endroit. Les ſeconds, qu'une conſcience criminelle bourrelle inceſſamment, cherchent du divertiſſement au dehors, parce qu'ils ſont perſecutez de leur propre genie, & que l'horreur du vice les effraie par tout au dedans. Mais il

n'en eſt pas ainſi de ceux à qui la vertu donne une trempe d'eſprit toute differente, & qui ſe ſont reconciliez par l'entremiſe de la Philoſophie avec eux-mêmes, c'eſt à dire ſelon Seneque, avec tous les Dieux du Ciel. *Epiſt.* III. La joie & la tranquillité ne les abandonnent jamais. Le loiſir & la ſolitude qui tiennent en langueur la plûpart des hommes, éveillent & animent ceux-ci auſſi bien que Scipion. Et quand l'amour de la Sageſſe ne leur auroit valu autre choſe, ils en retirent ce fruit qu'Antiſthene priſoit ſi fort, de pouvoir faire des Homilies interieures, diſoit-il, parler à ſoi, & entrer en des conférences tellement particulieres, qu'il n'y intervient que Dieu & nôtre propre raiſon qui nous jugent, & qui les décident. Certes il avoit grand ſujet d'eſtimer infiniment cét avantage, puiſqu'outre que perſonne ne peut jamais bien parler à autrui, s'il n'a parlé devant à ſoi-même, à cauſe que le diſcours exterieur n'eſt rien que l'image & la copie de celui du dedans; il eſt certain qu'on examine tout autrement les choſes par le dernier, que par le précedent. Ariſtote en rend la raiſon dans ſon Traité contre *Cap.* 7. les Sophiſtes, fondée ſur ce que nous ne pouvons conſidérer les choſes, ni les approfondir, quand nous le faiſons en compagnie,

qu'en nous ſervant de pluſieurs termes équivoques, & où l'on ſe trompe ordinairement en beaucoup de façons. Au lieu qu'en déviſant à part ſoi, l'on raiſonne ſur les choſes mêmes, & par elles, ſans être ſujet au méconte des paroles. Il ne faut donc pas reſſembler, s'il eſt poſſible, à ces mauvais Muſiciens qui ne ſauroient chanter qu'avec d'autres, pource qu'ils ont beſoin d'être ſoûtenus par eux; ou à ces Acteurs de Theatre qui ne peuvent jouër leurs perſonnages s'ils ne ſont dans une grande aſſemblée. Car on voit de même beaucoup de perſonnes qui ſont ſi dépourvus du naturel propre à la contemplation, & qui entendent ſi peu la methode du diſcours mental dont il eſt queſtion, qu'ils n'en ſavent ni l'entrée, ni la ſuite, ni la fin qui le doit terminer. Les interrogations & les réponſes Socratiques qu'un bon eſprit ſe peut faire, leur ſont tout-à-fait inconnuës. Et ſans diſtinguer les penſées que la méditation doit admettre, de celles qu'il faut ſouvent congédier, ils reçoivent indifféremment tout ce qui ſe préſente à leur imagination; & paſſant confuſement d'un objet à l'autre ſe donnent le change à eux-mêmes, dans une chaſſe de la vérité qu'ils n'entendent pas, & où ils ne profitent auſſi jamais de rien. Ce

n'eſt pas mon deſſein, non plus que le lieu, de répéter ici ce que nous avons dit ailleurs touchant les regles qu'on doit obſerver pour ce régard. Je remarquerai ſeulement deux conſeils notables & de très grand uſage, que donne le même Empereur Philoſophe que nous venons de citer, à ceux qui pratiquent ſouvent la converſation interieure. Le premier eſt de porter un reſpect ſingulier à cette ſupréme partie de nôtre ame, qu'il appelle faculté Cogitatrice, afin de ne rien concevoir, s'il eſt poſſible, qui ſoit indigne d'elle, conſidérée dans ſon origine divine, & dans ſa nature immortelle. Celui qui la ſaura révérer de la ſorte, n'aura jamais de penſées baſſes, & n'attachera jamais par ce moien aux impuretez de la terre, ce que nous tenons de la ſimplicité du Ciel. Le ſecond ordonne de ne prendre jamais aucun ſujet pour ſon entretien, qu'on ne ſoit prêt de déclarer ſur l'heure à tout honnête homme qui déſireroit d'en être informé. C'eſt le moien, dit-il, d'éviter cette vanité de penſées qui nous eſt ſi familiere, & qui nous effemine ſouvent l'eſprit par une certaine tendreſſe agreable, dont il a de la peine à ſe défendre pour peu qu'il s'y laiſſe aller. Car qui eſt la perſonne qui ne rougiroit s'il lui faloit révéler le plus ſecret de ſes

L. 3. de vita ſua.

réveries, lors qu'elle s'y abandonne jusqu'à l'extravagance, & à faire, comme dit le Proverbe, des châteaux en Espagne? On peut encore pratiquer le précepte des plus grands Maîtres de la Morale. Seneque le rapporte comme le tenant d'Epicure, & Arien comme l'un des propos d'Epictete. Ils veulent qu'on ait toûjours devant les yeux quelque Socrate, ou quelque Lelius, que nous rendions comme témoin oculaire de toutes nos actions. Faisons-en intervenir un de cette qualité dans nos pourparlers interieurs, & que sa présence imaginaire y fasse particulierement, ce que ceux-là ordonnoient en général pout tout le cours de nôtre vie. Répréséntons-nous encore à même fin quelles doivent être les méditations de Zoroastre qui fut vingt ans dans la solitude; de Minos qui en passa neuf dans son antre Gnossien; de Pythagore qui fit retraite à son imitation dans une autre spelunque auprès de Samos; de Zamolxis que les Getes adorerent dans une semblable caverne; & si vous voulez d'Euripide, qui composoit ses ouvrages dans celle que les insulaires de Salamine montroient encore du tems d'Aule-Gelle. Figurons-nous ensuite quelles étoient sans doute les épreuves que Democrite faisoit de ses imaginations parmi les sepulcres, comme

Epist. 11.
L. 2. c. 18.

me en parle ce Diogene qui a écrit ſa vie: Et dequoi ſe pouvoient entretenir Orphée dans les forêts, Pyrrhon au milieu des déſerts, Promethée ſur le Mont Caucaſe, Anaxagore ſur celui de Mimante, Thales ſur cét autre de Mycale, ou Heraclite ſur ceux dont il préfera la quietude au bruit & aux occupations tumultueuſes du gouvernement d'Epheſe. En vérité pour peu que nous donnions de place dans nôtre ame à ces grands exemples, elle ne ſe portera jamais à rien de petit, & ſa ſolitude lui fera bien-tôt reconnoître qu'elle n'eſt pas moins née à l'entretien d'elle même, qu'à toute autre converſation; vû même que c'eſt ſon propre de ſe réfléchir ſur ſoi-même, & que nous en tirons un des plus forts argumens de ſon immortalité. Pour moi, quoique j'honore autant que perſonne une bonne compagnie, je m'empécherai bien de lui donner l'avantage ſur l'entretien ſolitaire & philoſophique, s'il eſt pris dans les regles que ſe ſavent préſcrire ceux qui en uſent à l'imitation des Anciens. Et parce que j'ai en ſinguliere vénération l'autorité de trois Romains, qui ont été des plus emploiez de leur Siecle dans la vie active; je veux conclure ce diſcours par les propres termes dont ils ont honoré la contemplative, & cette charmante ſolitude

Lib. 5. de finibus. que nous considérons. L'ordre du tems, &, selon mon sens, du mérite, donne le premier rang à Ciceron, lequel examinant la façon de philosopher d'Aristote, de Theophraste, & de tels autres premiers Peripateticiens, prononce ces notables paroles : *Vitæ autem degendæ ratio maximè quidem illis placuit quieta, in contemplatione & cogitatione posita rerum : quæ quia Deorum erat vitæ simillima, sapiente visa est dignissima.* Le second lieu est dû à Pline le Jeune. Un peu de sejour rusti-
Epist. 9. que qu'il fit dans son *Laurentinum*, l'oblige à faire quelques invectives contre les occupations de la ville, dont je me tairai pour rapporter seulement ce qu'il ajoûte en faveur de sa rétraite champêtre, en ces mots : *Nihil hîc audio quod audisse, nihil dico quod dixisse pœniteat. Nemo me apud quemquam sinistris sermonibus carpit ; neminem ipse reprehendo, nisi unum me, cùm parum commode scribo : nulla spe, nullo timore solicitor, nullis rumoribus inquietor. Mecum tantùm & cum libellis loquor. O rectam sinceramque vitam ! ô dulce otium, honestumque, ac penè omni negotio pulchrius ! ô mare ! ô littus, verum secretumque* μουσεῖον, *quam multa invenitis, quam multa*
L. 2. Inst. c. 18. *dictatis !* Le dernier texte sera celui de Quintilien, pris d'un lieu où il soûtient qu'on peut

être fort bon Orateur ſans parler, comme excellent Médecin ſans mettre la main à l'œuvre ; parce que ceux qui excellent dans les arts, s'adonnent parfois à la contemplation de telle ſorte, qu'ils ne trouvent point de contentement ailleurs. Voici la ſentence dont il couronne ſon ſentiment, & qui terminera nôtre diſcours qu'on ne ſauroit finir par un plus bel endroit. *Nam eſt aliquis, ac neſcio an maximus etiam ex ſecretis ſtudiis fructus, ac tum pura voluptas literarum, cùm ab actu, id eſt operâ, receſſerunt, & contemplatione ſui fruuntur.* Je ne rougirai jamais d'avoir des ſentimens conformes à ceux dont ces grands hommes ſe ſont expliquez de la ſorte.

VI.

DES RICHESSES, ET DE LA PAUVRETE'.

JE ſuis fâché que vous aiez entrepris d'obtenir de moi ce que je ne vous puis accorder. Un homme qui a paſſé plus de cinquante ans ſans ſe ſoucier beaucoup d'amaſſer du bien, n'eſt pas pour l'eſtimer autant que vous voudriez que je fiſſe ; ni pour s'engager ſi facilement dans ſa recherche. Et il s'en faut tant que je vouluſſe à préſent changer ma fa-

çon de vivre, contre celle qui me pourroit donner l'avantage que vous jugez qui me manque; qu'en vérité il n'y a rien dont je ſois ſi fort perſuadé, que de ce qui eſt en cela contraire à vos ſentimens. Afin que vous ne croïez pas qu'à faute de les conſidérer aſſez, ils ne puiſſent obtenir ſur moi le credit qu'ils devroient y avoir, je veux examiner ici avec vous une partie de ce qu'ont accoûtumé de dire en faveur des richeſſes ceux qui les eſtiment le plus; m'efforçant neanmoins de ne point répéter beaucoup de choſes, que vous ſavez que j'ai déja écrites ſur le même ſujet.

Heſiod. Il y a plus de deux mille cinq cens ans que celui des Poëtes Grecs qui diſpute de l'antiquité contre Homere, a prononcé dans ſes vers, que les richeſſes pouvoient être conſidérées comme une ſeconde ame qui donne la vie aux hommes, & ſans laquelle ils ne ſauroient ſubſiſter. Theognis nomma long-tems depuis Plutus le plus beau & le plus déſirable des Dieux, puiſqu'avec ſa faveur un homme étoit toûjours tenu pour fort honnête & fort vertueux, quelques vicieuſes habitudes qu'il peut avoir. Et nous liſons dans le recueil des plus notables Sentences que l'ancienne Grece nous ait fournies, qu'une vie neceſſiteuſe,

à proprement parler, ne mérite pas le nom de vie,

Βίος βίȣ δεό μενος ȣκ' ἔςιν βίος.

Le Parnaſſe Latin ne s'eſt pas contenté d'imiter cela, il a ſouvent paſſé outre. Ses Poëmes ſont pleins du mépris de la Vertu, ſi elle n'eſt dans l'opulence. Et l'on peut juger par le ſeul endroit d'une des Epîtres d'Horace, ſi les richeſſes étoient moins eſtimées dans Rome que dans Athenes.

Scilicet uxorem cum dote, fidemque & amicos,
Et genus & formam regina pecunia donat;
Ac bene nummatum decorat Suadela Venusque.

Or ce ſeroit trop s'abuſer de prendre ſimplement cela pour des diſcours poëtiques, puiſque nous ſavons que la plûpart des Philoſophes n'ont guéres eu d'autres ſentimens? outre qu'ls ont été ſouvent Poëtes & Philoſophes tout enſemble. Les plus celebres d'entr'eux qui diviſoient le bien en trois genres differens, comprennent les richeſſes ſous le troiſiéme, & ils les nomment pour cela biens de Fortune. C'eſt ce qui a donné lieu à Lucien de railler Ariſtote dans un de ſes Dialogues, comme s'il n'avoit rendu les richeſſes neceſſaires à la felicité ſouveraine, qu'afin d'avoir un honnête prétexte d'en demander à Alexandre. De vérité les Stoïciens ont fort conteſté ſur cét article. Ils avouënt que les *Dial. Diog. & Alex.*

richeſſes ſont commodes, mais ils nient qu'elles ſoient bonnes; & ils ne ſe ſoucient pas qu'on les reçoive, pourvû qu'on ne les deſire point. C'étoit pourtant, comme dit Atticus dans Ciceron, penſer la même choſe que les autres ſous des termes differens. Et nous voions en effet que le Portique n'a pas empêché Seneque de prononcer, qu'il y avoit de l'infirmité d'eſprit à ne pouvoir ſouffrir les richeſſes. Ce fut auſſi Chryſippe, l'un des premiers de cette Ecole, qui reconnut dans le ſeptiéme livre qu'il avoit compoſé des Offices, ou des dévoirs de la vie civile; qu'il ſeroit toûjours prêt à faire trois fois la culebute, pourvû qu'il y eût un talent à gagner: Tant y a que les Philoſophes auſſi bien que les Poëtes ont bien montré l'état qu'ils faiſoient des richeſſes, quand ils ont nommé Siecle d'or, ou âge doré, celui qu'ils ont conſideré pour le plus vertueux & le plus heureux de tous. La chaine d'or dont on a parlé, & qui a un ſi grand pouvoir dans Homere, ſe rapporte à la même penſée. L'or & l'argent que les Chimiſtes nomment le Soleil & la Lune, ne nous diſent autre choſe. Et quand Socrate même, nonobſtant ſa pauvreté, aſſuroit que Dieu mêloit à la naiſſance des hommes de l'or & de l'argent avec l'eſprit de quel-

L. 1. de leg.

Infirmi animi eſt pati non poſſe divitias. *Epiſt. 5.*

Ariſt. l. 2. Polit. c. 5.

ques-uns qu'il vouloit gratifier, ſe contentant de brouïller du fer ou du cuivre avec l'entendement groſſier des païſans & des miſerables artiſans, ne faiſoit-il pas bien connoître quelle étoit ſon opinion des richeſſes? & ne nous a-t-il pas donné ſujet de nous moins étonner, ſi les beaux eſprits aiment avec paſſion les plus nobles métaux, puiſqu'ils ſont une partie de leur être, & qu'ils entrent ſi avant dans leur premiere compoſition? Les belles ames ne ſont pas ſeules pourtant en cette affection, ſi naturelle, qu'on peut dire qu'elle tranſpore toute ſorte de perſonnes indifferemment. Macchiavel l'a fort bien remarqué au ſujet des déſordres que la loi Agrarie cauſa dans la République Romaine. *L. 1. de diſc. c. 37.* Car c'eſt une choſe digne de conſideration, qu'autant de fois que les diviſions qui ſurvinrent entre les Senateurs & le Peuple, n'eurent pour fondement que l'exercice des charges, & ce qu'on appelle le point d'honneur, on trouva toûjours moien d'accommoder de tels differens. Mais quand il fut queſtion de regler par la rigueur de cette loi les facultez des uns & des autres, & que l'interêt du bien fut mis en conteſtation, il ne fut plus poſſible de terminer une ſi grande meſintelligence, que par la ruïne de l'Etat, & par l'introduction d'une nouvelle forme de

gouvernement, qu'il le rendit Despotique & Monarchique, de Populaire & Aristocratique qu'il étoit. Voilà ce qui nous peut faire connoître comme l'amour des richesses est une passion commune à tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, & sans exception. C'est d'où vient peut-être que quelques-uns ont nommé l'interêt un cinquiéme Element, qui n'est pas moins naturel à l'homme que les quatre que lui a fait connoître la Physique. Et c'est encore pourquoi je trouve qu'il n'y a rien qui convienne mieux à ces mêmes richesses, que la définition générale du bien, quand les Philosophes ont dit qu'il étoit ce que tout le monde récherchoit. Il seroit plus difficile d'appliquer ici ensuite la proprieté que l'Ecole lui attribue, lors qu'elle assure que le bien est naturellement communicatif de soi-même, & qu'il prend plaisir à s'étendre le plus qu'il est possible. Car véritablement il n'y a presque personne qui ne porte tous ses soins à tenir ce qu'il a de moiens cachez, & à se les approprier de telle sorte qu'un autre ne s'en puisse prévaloir. Tant y a que cette jalousie même nous découvre le mérite d'une chose, dont nous croions qu'un chacun nous doit envier la possession. Certes Dion Chrysostome a eu raison de reprendre Bion, qui

ſoûtenoit qu'à moins que d'être une tarte ou un frïand gâteau, il étoit impoſſible de plaire à tout le monde. Le premier juge fort à propos que l'autre eût beaucoup mieux rencontré s'il eût dit, qu'il faloit être or ou argent, pour recévoir cét agrément univerſel dont il vouloit parler. Toutes choſes obeïſſent aux richeſſes, dit l'Eccleſiaſte; & le Proverbe de Salomon porte, qu'elles ſervent de couronne aux hommes Sages; c'eſt à dire qu'elles leur donnent le moien de commander, & de faire tout ce que bon leur ſemble. Sans elles au contraire ils ſont contraints de faire la cour aux riches; & c'eſt pour cela que Simonides maintint à la femme du Roi Hieron, qu'il valoit bien mieux avoir l'opulence en partage, que la Sageſſe, puisqu'on ne voioit point les hommes riches à la porte des Sages rechercher leurs bonnes graces, comme le contraire arrive tous les jours. Que peut-on exécuter ſans cette ſorte de biens, ſoit en tems de paix, ſoit en tems de guerre; encocore qu'on les ait particulierement nommez le nerf de la guerre. En effet comme le corps Phyſique devient perclus par la foibleſſe ou par l'accourciſſement des nerfs, le Politique ſouffre en toute ſaiſon la même incommodité, ſi le denier lui manque, &

Orat. 65.

Cap. 10.

Cap. 14.

Ariſt. l. 2. Eth. c. 16.

s'il advient que ce nerf myſterieux ſe retire. On fait venir les abeilles où l'on veut au ſon de l'airain; mais il eſt encore plus aiſé, ce ſemble, de faire mouvoir les hommes au ſon de l'argent. Et les noms de *moiens*, & de *facultez*, avec celui de *chevances* dont nos grands peres ſe ſervoient, nous apprennent qu'on ne peut rien faire, ni mettre rien à chef, comme ils parloient, que par le moien ou par l'entremiſe de l'argent. Il y a lieu même de paſſer du nerf aux entrailles, & de ſoûtenir que Penelopé avoit raiſon d'écrire à ſon Ulyſſe, que tant d'importuns Rivaux dont elle étoit pourſuivie, déchiroient & dévoroient en ſon abſence leurs entrailles communes, quand ils conſumoient toutes les commoditez de la petite Ithaque.

Viſcera noſtra tuæ dilacerantur opes.

Certes le tems n'eſt plus de faire état des hommes nuds comme cét Heros l'étoit après ſon naufrage, lors que les Phéaciens le reçurent avec tant d'honneur & de reſpect dans leur côte. L'indigence eſt aujord'hui mépriſée par tout; & il n'y a que la réputation d'être riche qui nous puiſſe rendre récommandable en quelque lieu que nous abordions; ce que les Grecs nous ont exprimé en deux mots χρήματα ἀνήρ. Après tout, il

Dial. de cl. orat.

eſt plus aiſé, comme dit ce Romain, de trouver des perſonnes qui blâment les richeſſes, & qui par caprice, ou autrement, déclament contre elles, que d'en rencontrer qui les mépriſent véritablement, & qui les rejettent tout à bon, *divitias & opes faciliùs invenies qui vituperet, quàm faſtidiat.*

N'eſt-ce pas là une bonne partie de ce qui ſe rapporte à leur avantage? Voions un peu comme la Pauvreté, dont nous venons de toucher un mot; eſt hideuſement dépeinte par ceux qui ſont du ſentiment que nous examinons, puiſque cette ſeconde conſidération nous le peut faire encore mieux reconnoître.

Le Sage Hebreu ne s'eſt pas contenté de repréſenter que comme l'Ane ſauvage ne ſauroit éviter d'être dévoré par le Lion dans la ſolitude; il eſt impoſſible qu'un homme pauvre ne ſerve de proie à celui qui eſt riche. Il ajoute quelque tems après, qu'il vaut beaucoup mieux mourir que de ſe voir reduit à vivre dans la neceſſité; *Fili, in tempore vitæ tuæ ne indigeas, melius eſt enim mori quàm indigere.* Ceux à qui la Grece a donné le même éloge de Sageſſe, ont prononcé nettement, qu'il n'y avoit point de plus lourd fardeau que celui de la pauvreté; & nous liſons dans Ammian Marcellin que pour en éviter

Eccleſiaſt. c.13. & 40.

Lib. 129.

le poids insupportable, Theognis étoit d'avis qu'on se jettât la tête la premiere dans la mer, chose que je ne me souviens point d'avoir vuë dans ce qui nous reste de sa Poësie Morale. On ne sauroit nier que les Philosophes mêmes qui ont fait la plus expresse profession de s'accommoder à toutes les insolences d'une mauvaise fortune, tels qu'ont été les Stoïciens, n'aient donné le même conseil de sortir du monde, pour éviter une extréme indigence.

Lib.3.c.26. & l.4.c.10. Cela se voit en plus d'un lieu dans Arrien, où il veut qu'on prenne le defaut d'alimens, lors qu'il arrive, pour un signe exprès de retraite, lequel Dieu nous donne comme un bon Empereur qui est content de nôtre service militaire, & qui nous rappelle à lui. Et neanmoins la faim n'est pas peut-être la plus difficile chose à souffrir de celles qui accompagnent la Pauvreté.

Juvenal. Sat. 3. Je serois volontiers de l'avis du Satyrique Latin, qu'elle n'a rien de plus rude que cét indigne mépris où elle nous jette, nous rendant ridicules, & nous ôtant toute créance; comme si un homme ne pouvoit avoir de foi & de prud'hommie, qu'à proportion de ce qu'il possede de biens, & selon le nombre d'écus qu'il renferme dans ses coffres.

Nil habet infelix paupertas durius in ſe,
Quàm quod ridiculos homines facit.

Un Ancien ajoûtoit à cela, que la Déeſſe Penie lioit la langue de ceux qu'elle viſitoit. Mais quand elle leur permettroit de s'expliquer aux meilleurs termes du monde, & avec les plus fortes raiſons qui ſe pourroient rapporter, jamais elles ne ſont conſidérées, ni trouvées de poids. Et c'eſt une choſe merveilleuſe qu'obſervoit autrefois le bon homme Ennius après Euripide, qu'une même ſentence proferée par un homme de moiens, & par un autre qui manque de cét avantage, perſuadera au ſortir de la bouche du premier, & n'aura nul pouvoir dans celle du neceſſiteux. *Theognis.*

Nam cùm opulenti loquuntur pariter atque ignobiles,
Eadem dicta, eademque oratio, æqua, non æquè valet. *Aul. Gel. Noct. At. l. 11. c. 4.*

Toutes les fonctions de la vie ſemblent être incommodées de même en ceux qui ſont accablez ſous cette miſerable condition dont nous parlons, parce que manquant d'argent, qui peut être mieux nommé que la main, l'inſtrument des inſtrumens, ils ne ſauroient trouver le principe d'aucune belle action, ni exécuter les moindres mouvemens qu'ils peuvent avoir à bien faire. Il y en a qui ont été juſqu'à ce point, de rendre la ſanté dépendante

de la bourſe, ce que les Eſpagnols ont accoûtumé de dire en ces termes; *a poco dinero, poca ſalud.* Les Turcs prennent la Pauvreté pour une marque infaillible de malediction divine. Ils peuvent avoir appris cela des Tartares, à qui Marc Polo attribuë le même ſentiment. Les Bonzes du Japon enſeignent publiquement, & avec ſermens, à ce que dit Mendez Pinto, que les pauvres ne ſe peuvent ſauver ni aller au Ciel. Leurs voiſins de terre-ferme les Chinois, ont une ſi mauvaiſe opinion d'un homme indigent, au rapport de Herrera, qu'ils ne croient pas qu'autre choſe que ſes pechez le puiſſe avoir reduit dans ce pitoiable état. Et nous pouvons voir dans Philoſtrate, comme ce fut par le même raiſonnement qu'Apollonius adjugea un threſor litigieux à l'acheteur du champ où il s'étoit trouvé, parce que cét homme étoit reçonnû pour auſſi vertueux, que le vendeur avoit la reputation de ſe plaire au vice; ce qui fit penſer à ce Philoſophe que la vente de l'heritage étoit une permiſſion de Dieu, qui vouloit récompenſer le premier, & punir le dernier de ſes crimes. Auſſi ſuppoſe-t-il au même lieu, que jamais le Ciel ne ſouffre que des gens de bien ſe ſentent reduits à telle extremité, qu'ils n'aient pas les choſes neceſſaires

Lib. 2. c. 24.

Ch. 210.

Hiſtor. Chin.

Lib. 2. c. ult.

à la vie. Certes à le prendre de la ſorte on pourroit appliquer moralement ici le paſſage du Levitique, qui porte que tout ce qu'on voit *Cap. 11.* rampant ſur la terre doit être tenu pour abominable. Et il faudroit conclure pirement que ne fit jamais Guillaume de Saint Amour contre la Pauvreté actuelle, puiſqu'elle ſeroit un témoignage certain de nôtre reprobation.

Mais je ſai le reſpect que vous portez aux Decrets des Papes, c'eſt pourquoi il me ſuffit pour toute repartie à cette concluſion, de vous faire ſouvenir comme Alexandre Quatriéme en condanna la doctrine. Et puiſque ſa cenſure alloit encore contre quaſi tout ce que nous avons avancé au préjudice de la Pauvreté, nous y réprondrons premierement, & puis nous examinerons ce qui a été dit des Richeſſes. Vous ne vous pouvez pas plaindre que je n'aie tenu juſqu'à preſent fidélement vôtre parti; je vous prie d'être auſſi raiſonnable à juger de ma réponſe, & de ſouffrir patiemment les raiſons d'un ami, qui ne vous contredit que pour ſe juſtifier en vôtre endroit, tenant preſque indifferent en ceci le jugement de la plûpart des hommes.

D'abord il faut que je vous déclare comme je mets une grande difference entre la Pauvreté, & l'extréme neceſſité ou indigence.

Je souscris à l'égard de la derniere à cette sentence de l'Ecriture que nous avons alleguée, & qui préfere la mort à la mendicité; encore que nous soions obligez de souffrir Chrétiennement toutes choses plûtôt que de nous précipiter, comme porte le conseil de ce Paien. Mais hors les termes de cette privation absoluë des choses necessaires à la vie, & à l'entretien d'un chacun dans une condition mediocre, ce qui se reduit à beaucoup moins qu'on ne pense; je soûtiens que la Pauvreté dont tant de personnes ont de si fortes apprehensions, & qui est directement opposée aux richesses & à l'opulence, leur est en mille façons préferable.

Premierement ce seroit se tromper de croire qu'elle nuisit à l'Eloquence, ni à pas un autre des Arts Liberaux, puisqu'au contraire c'est elle qui aiguise l'esprit des hommes en toute sorte d'inventions, & qui a même appris aux Perroquets le langage qu'ils contrefont. N'a-t-on pas dit pour cela que la culture soigneuse de l'esprit n'avoit jamais rendu personne accommodé ; que cette même Pauvreté étoit la sœur uterine du bon entendement ; & qu'il faloit être pauvre par effet, ou par ressemblance, si l'on vouloit sa-
Sen. ep. 17. voir quelque chose, *si vis vacare animo, aut pau-*

pauper ſis oportet, aut pauperi ſimilis. En vé- *Sen. ep. 17.*
rité Pline le Jeune a bonne grace de recommander un jeune homme de maiſon dans une de ſes Epîtres, comme celui qui pour avoir de grands biens ne laiſſoit pas d'aimer les Let- *Lib. 7. ep. 22.*
tres, & de s'appliquer à l'étude avec la même ardeur dont les pauvres ont accoûtumé de s'y porter, *amat ſtudia*, dit-il, *ut ſolent pauperes.*

La Pauvreté ne rend pas auſſi tous les hommes ridicules, ni mépriſables, ſi nous ne voulons ſoûtenir que les Fabrices, les Regules, & les Scipions, pour ne parler que des Anciens, ont été la riſée de leur ſiécle. Pour le moins ne ſauroit-on nier qu'il ne ſoit plus aiſé à un pauvre d'éviter le mépris, qu'à un riche de ſe ſouſtraire à toutes les embûches de ſes envieux.

Elle n'eſt pas contraire à toute ſorte d'amitiez, vû que tout au rebours il n'y a qu'elle qui nous puiſſe donner une parfaite connoiſſance de ceux qui nous ſont véritablement amis ; conſidération qu'un Ancien trouvoit toute ſeule capable de nous faire grandement eſtimer une ſi utile pauvreté. Il y a plus d'amis intereſſez, & de couſins de l'argent ou de parens de la bourſe, comme parlent Iſocrate & Lyſias dans Clement Alexandrin, que *Lib. 6.*

Strom. de vrais amis des corps, ni de parens sinceres des hommes.

Vous auriez tort de vous persuader qu'elle fut dans un chagrin perpetuel, tant s'en faut, elle a des réjouissances plus pures que l'opulence, & si vous y preniez garde exactement, vous trouveriez qu'un homme pauvre rit plus souvent, &, comme parle Seneque, plus fidelement, que ne fait un riche.

La faim même qui la décrie si fort rend ses repas plus agréables, & fournit de sausse à tout ce qu'elle mange. Le Corbeau affamé, dit un Autheur Persan, ne s'informe pas rencontrant une charogne, si c'est l'Ane d'un Prophete, ou le Chameau de l'Ante-Christ.

Avez-vous crû qu'elle avilît le courage, & qu'elle rendit pusillanimes ceux qui tombent dans ses entraves. Considerez qu'il n'y a eu que les Nations necessiteuses, de qui les Romains n'ont jamais pû se rendre les maîtres; que le fondement de leur Empire fût la pauvreté; & que les richesses sous Sylla donnerent le commencement à la ruïne de leur République. Pour peu que vous y fassiez de réflexion, vous changerez bien tôt d'opinion.

Enfin on ne peut pas soûtenir qu'elle soit si insupportable que plusieurs se l'imaginent, puisque tant de personnes l'embrassent volon-

tairement, & qu'en tout cas si elle est un mal, le remede, comme disoit Menandre, est entre les mains de leurs amis.

Mais encore qu'elle n'ait aucune de toutes ces mauvaises conditions que le peuple lui impute, il est si difficile de resister aux préventions d'esprit qui nous la font détester presque dès le berceau, qu'un Grec attribuë au Sage seul l'industrie de se pouvoir accommoder avec elle, & de la souffrir.

πενίαν φέρειν, οὐ παντὸς ἀλλ' ἀνδρὸς σοφοῦ.

Il n'y a que lui qui dans la connoissance des grands avantages dont elle est accompagnée, sait se glorifier comme Charmides dans le Convive de Xenophon; d'avoir à vivre familierement avec elle. Il considere tant de Nations sur la terre, qui n'aiant presque rien, n'ont neanmoins faute de rien, parce qu'elles ne desirent rien. Il n'ignore pas que pour naviger sûrement il faut décharger la barque, & qu'en tout cas la Nature nous foüillant à l'entrée & à la sortie de ce monde, pour nous remettre à la nudité, nos grandes provisions sont fort inutiles. Il dit en lui-même que s'il ne possede pas de grandes richesses, il se possede en recompense tout autrement que ne font les riches; & il aimeroit mieux perdre ces mêmes richesses s'il les avoit, que de cou-

rir fortune qu'elles le perdiſſent. Il ſe voit moins connu, faute de grands moiens, mais il ſe conſole ſur ce qu'avec eux il ſeroit en danger de ſe méconnoître ſoi-même, *ſin dineros no te conoceràn, con dineros no te conoceras.* Il s'en faut tant qu'il croie que ſa ſanté ſoit intereſſée par ſa petite fortune ſelon le Proverbe Eſpagnol, *a poco dinero, poca ſalud,* que c'eſt d'elle qu'il penſe tenir l'exemtion d'une infinité de maladies. Bref, que ſon imagination lui mette devant les yeux toute l'opulence d'un Crœſus, d'un Midas, d'un Cynire, ou d'un Callicrate; celle de ce Lydien qui traita ſi magnifiquement Xerxes & toute ſon armée; celle de Craſſus qui ne croioit point un homme accomodé, s'il ne pouvoit entretenir de ſon ſeul révenu une Legion entiere; celle du Sophiſte Herode qui s'affligea de n'avoir pû percer l'Iſthme de Corinthe à ſes dépens, où Neron avoit conſumé inutilement tout le revenu de l'Empire; celle d'un Milagobin que les Rélations des Indes font le plus riche de tous les hommes privez du Levant; ou celle encore des Piçarres & des Almagres, à qui l'on donne le même avantage dans l'Occident, quoiqu'il ait fallu les enterrer d'aumônes après leur mort; toute cette abondance de biens repréſentée à ſon

esprit ne le troublera jamais, & il préférera toûjours sa pauvreté volontaire aux thresors immenses que tant d'hommes fortunez ont pû posseder. Si quelqu'un doute de la felicité de Diogene dans une constitution d'ame telle que nous disons; le même peut douter aussi, s'écrie Seneque, de celle des Dieux immortels.

Attachons-nous maintenant à la considération de ces biens, & voions si ce qui rend la plûpart des hommes méchans, peut être ainsi nommé, puisque le propre du bien est de rendre bon celui qui le possede. Quelques-uns ont crû faire une belle moralité, de dire que les métaux dont nous faisons nos plus grandes richesses, pâlissoient, & se tenoient cachez sous terre, craignant les attaques de tant de personnes qui leur en veulent. Mais je crois qu'ils eussent aussi bien rencontré d'attribuër l'une & l'autre remarque à l'énormité de tant de crimes qu'ils font commettre & dont ils sont la cause. L'argent est un grand instrument, je l'avouë, mais outre que selon l'observation du Lycée tout instrument doit être reglé ou défini, & nuit plus qu'il ne sert s'il est excessif; n'est-il pas vrai que celui-ci est un vrai instrument d'iniquité, puisque la facilité qu'il nous fait trouver aux

Arist. l. 1. Polit. c. 8. & l. 7. c. 1.

choſes vicieuſes, eſt cauſe de la plûpart de nos débauches, dont la difficulté nous dégoûteroit? Il n'eſt pas certain auſſi que ce ſoit un inſtrument abſolument neceſſaire. Les Scythes que Solin nomme Satarches avoient condanné chez eux à perpetuité l'uſage de l'or & de l'argent. Le même aſſure qu'à trente cinq mille de Suſes, il ſe trouvoit une petite ville, où tous les habitans avoient l'or en ſi grande averſion qu'ils jettoient dans de certains abimes ce qu'ils en pouvoient recouvrer. Anciennement, dit Ariſtote, il n'étoit pas permis d'avoir de l'argent en Eſpagne, depuis qu'il y eût attiré Hercule avec des forces conſidérables pour s'en rendre le maître; & cela fut cauſe que les Eſpagnols qui tiroient ſolde des Carthaginois, l'emploioient toute à l'achât des femmes, qu'ils pouvoient tranſporter chez eux, & non pas leur paie. Nos Gaulois Cordiſtes, qui furent les reliques de ceux qui accompagnerent Brennus, abominoient l'or, ſi nous en croions Athenée, à cauſe du malheur que leur avoit cauſé celui de Delphes. Et il n'y a guéres qu'un ſiecle que le nouveau monde ignoroit l'emploi de l'un & de l'autre de ces métaux, foulant aux pieds innocemment, ſelon le deſſein de la nature, ce que nous faiſons gloire par deçà de mettre

Cap. 15. & c. 54.

de mirab. auſc.

Lib. 6.

ſur la tête des plus grands Monarques : Mais parce qu'on peut dire que les richeſſes ne conſiſtent pas en cela ſeulement, puiſqu'il y a des lieux où les coquilles, le poivre, le ſel, les turquoiſes, le fruit tel que le Cacao, les feüilles de certains arbres, le Coral, les oreilles de Chevreil, voire même les cranes d'homme, tiennent lieu de monnoie, auſſi bien qu'ailleurs le cuir, le papier, & le cotton, marquez à la figure du Prince ; parlons en général de tout ce qu'on nomme moiens ou poſſeſſions, & voions ſi nous devons autant nous en ſoucier, que la premiere partie de ce diſcours préſuppoſe.

Déja outre que l'acquiſition en eſt toûjours fort laborieuſe, elle ne ſe fait guéres encore qu'avec injure, & en faiſant ſouffrir ceux que nous dépoſſedons. Le Serpent ne devient Dragon qu'en mangeant ſon ſemblable, ni le Brochet conſidérable qu'en dévorant les autres poiſſons. Les Mers ne ſe font que de l'union de diverſes eaux, & la Voie Lactée n'eſt rien qu'un amas d'étoilles qui éclairent dans une certaine partie du Ciel. C'eſt la même choſe des biens dont nous traitons, qui ne ſont corps que par addition, & en mettant enſemble ce qui étoit diſperſé ailleurs. Un homme riche, dit le Proverbe Grec, eſt ou injuſte

lui-même, ou pour le moins héritier d'un autre qui étoit injuſte. Car de penſer avec Apollonius que les threſors ſoient des préſens que le Ciel fait aux plus vertueux, je ne ſai perſonne ſi peu connoiſſant ceux qui les poſſedent, qu'il voulût être de cet avis: & vous n'ignorez pas comme Euſebe a mal mené Philoſtrate là-deſſus dans ſon ſecond chapitre contre Hierocles. Faiſons neanmoins paſſer les richeſſes pour des faveurs de la Fortune, qui gratifie ceux que bon lui ſemble: peut-on nier que leur poſſeſſion, & leur conſervation ne ſoit encore plus pénible que l'acquiſition dont nous venons de parler? Leur nom Latin ne nous apprend-t-il pas dans ſon origine comme elles mettent la diviſion par tout? Y a-t-il des hommes plus dans les procès, & dans toute ſorte de ſoucis, que ceux qui ont de grands biens à ménager? Une grande famille n'eſt-elle pas preſque toûjours une grande ſervitude? Et n'en voions-nous pas tous les jours qui ſe dépoüillent volontairement pour ſe deſembaraſſer, & qui quittent leur bien comme une robe trop lourde & trop peſante? Nous croions ſouvent avoir du bien, lors que c'eſt lui qui nous poſſede; comme on dit avoir la fiévre, quand c'eſt elle qui nous inquiete & nous agite. Certes l'Eſpag-

Divitiæ.

nol a raiſon dans cette alluſion ordinaire, *tanto bien, no es bien ;* je paſſe outre, trop de bien eſt un mal : & je crois qu'Anacreon fit ſagement de rendre à Polycrate les cinq talens qu'il lui avoit donnez, puisque pour les garder, il avoit déja perdu le repos de deux nuits. Diſons un mot de la diſpenſation de ces mêmes richeſſes. N'eſt-ce pas une choſe étrange qu'elles ne ſervent jamais à leur poſſeſſeur, qu'au point qu'elles l'abandonnent, ſi tant eſt qu'il les puiſſe congédier avec utilité ? mais le malheur eſt qu'elles s'en vont presque toûjours inutilement, & plus miſerablement encore qu'elles n'ont été accumulées. Il ne faut pas beaucoup rêver pour en pénétrer la cauſe. Car puisque l'impertinence & la ſottiſe eſt leur appanage coûtumier, *ſtultitiam patiuntur opes*, ce n'eſt pas de merveille que ceux qui ſont nourris en ſi mauvaiſe compagnie ne faſſent rien à propos, & que des gens qui n'ont ordinairement presque pas le ſens commun, comme parle le Satyrique *Iuven.*
Latin, n'uſent de leurs moiens qu'avec toute *ſat. 8.*
ſorte d'inconſidération. Vous trouverez bon, je m'aſſure, que je vous parle ainſi dans la liberté de nôtre amitié, & qu'aiant toûjours pris le deſſein d'amaſſer des finances pour la racine de tous maux, ſelon les termes de Saint

Epist. 1. c. 6. v. 10. Paul à Timothée, conformes à ceux de Diogene, quand il nommoit cette Passion la Metropolitaine de tous les vices, je vous découvre ainsi les pensées dont je me suis entretenu jusqu'à present, soit par caprice, soit parce qu'elles flattent ma petite condition. Tant y a que j'ai toûjours préféré ici la mediocrité à l'abondance, & donné lieu au Paradoxe qui rend la moitié de plus de considération que le tout. Je n'ai jamais douté qu'on ne pût obtenir davantage pour devenir riche de la modération de son esprit, que de toutes les liberalitez de la fortune. Et ma créance s'est trouvée conforme à la plus belle des sentences d'un de sept Sages de Grece, au jugement de cet autre Diogene qui a écrit sa vie, lors que Chilon prononça que comme l'or s'examine à la pierre de touche, le même or se pouvoit emploier à l'examen des hommes; leur force & bonté exterieure se reconnoissant par le mépris qu'ils en font. En vérité c'est une chose étrange, que cet or reconnu pour le corps de tous ceux de la nature le moins sujet à corruption, soit si puissant à corrompre les hommes. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions nier qu'il n'y ait de ces biens, s'il leur faut laisser un nom si impropre, qui nuisent dans l'excez; comme le sang & l'em-

bonpoint. La peſanteur & la graiſſe du Canard d'Eſope le firent prendre aux Chaſſeurs, au même tems que les Gruës s'envolerent avec une légereté avantageuſe. Après tout, mettre ſon bon-heur à poſſeder beaucoup d'or & beaucoup d'argent, c'eſt rendre ſa felicité égale à celle des Fourmis & des Gryphons. Prenez-y garde, vous trouverez que les enfans & les malades ont beſoin d'une infinité de choſes dont les perſonnes ſaines & robuſtes ſe paſſent. Hercule alloit nud par le monde, qui lui a dreſſé tant d'autels. Et ſi les richeſſes donnent aujourd'hui les honneurs & les Magiſtratures, ſouvenez-vous que c'eſt ce qui cauſa la ruïne de Carthage, & qu'il n'y a pas plus de raiſon en cela, quand l'on n'a égard à autre choſe, qu'à commettre la conduite d'un vaiſſeau au plus riche Marchand, plûtôt qu'au plus ſavant & plus experimenté Pilote. Souvenez-vous encore de l'aveuglement du Plutus des Anciens. Il eſt boiteux dans Lucien quand il exécute des ordres de Jupiter en faveur des hommes vertueux, n'aiant des ailes pour aller vite qu'alors que Dis l'envoie enrichir des gens de néant. Et tout ce qu'on peut dire pour excuſer les actions de ce Dieu, c'eſt que ſans lui on ne ſouffriroit pas une infinité de perſonnes

Ariſt. 2. Polit. cap. 11.

In Timone.

dont il repare les défauts, & qui n'ont point d'autre recommandation que la ſienne. Si vous voulez que j'entre enſuite un peu plus dans le particulier, je n'aurai point de honte de reconnoître ingénûment ma pauvreté, exemte pourtant, graces à Dieu, de toute néceſſité. Plûtôt que de tomber dans une ſi miſerable extrémité, je lui préférerois toûjours, auſſi bien que Jeſus Sirach la mort, ſi elle étoit à mon choix. Et je vous avouë que la priere qu'Apollonius faiſoit aux Dieux, comme Paien, qu'ils lui donnaſſent fort peu de choſes, pourvû qu'il n'eût beſoin de rien, m'a plû dès mes plus tendres années, d'autant plus qu'elle eſt conforme à celle de Salomon, *mendicitatem & divitias ne dederis mihi.* J'ai roulé un demi ſiecle dans cette poſture, ſans envier, je vous proteſte, celle des plus fortunez; auſſi exemt d'ambition, que d'avarice, & n'aiant autre plus grand deſſein, que d'achever de même ma carriere. Ne ferois-je pas le plus ridicule des hommes, ſi je déférois au conſeil que vous me donnez; de penſer plus ſerieuſement que je n'ai fait à ce que vous nommez Fortune, & ſi pour augmenter, s'il faut ainſi dire, le viatique, je commençois un autre train de vie, à preſent que je me vois ſi prêt de la quitter.

Philoſt. l. 1. cap. 21.

Prov. 30.

Crede mihi, benè qui latuit, benè vixit, & intra
Fortunam debet quisque manere ſuam. *Ovid. l. 3. Triſt.*

La conſidération de mon fils ne me doit pas changer comme vous dites, puiſqu'étant ſeul il doit avoir aſſez un jour pour contenter un eſprit moderé, & que cent fois autant de commoditez ne le ſatisferoient pas s'il l'a dereglé : à quoi les grands biens ſont ſans doute plus capables de contribuër, qu'à ſon avancement ni même au contentement de ſa vie. Repréſentez-vous quelqu'un, je vous ſupplie, qui prêt de deſcendre dans un batteau d'Orleans à Blois ou à Tours, fit proviſion de vivres pour un an, ou pour un mois ſeulement, aſſuré qu'il ſeroit de ne dévoir pas être plus de trois ou quatre jours à faire ce petit voiage : ne jugeriez-vous pas auſſi-tôt qu'il ſeroit, je ne dirai pas un homme ſans eſprit, mais un fou parfait ? Cependant c'eſt la vraie figure de l'action où vous me porteriez, ſi je ſuivois vôtre avis, & ſi je ne préférois ce que la Philoſophie m'enſeigne là-deſſus, à toutes vos ſollicitations. Afin que vous compreniez mieux combien je ſuis éloigné de vous croire, & pour achever de vous reduire ſi je puis à ce qui eſt de mon ſentiment, je vous propoſerai un exemple de grande authorité. Nous apprenons dans la vie des Souverains Ponti- *Platina.*

ſes, qu'Alexandre cinquiéme, Candiot, & qui avoit été Cordelier, fut touché d'une certaine liberalité, qui croiſſoit à meſure qu'il avançoit dans l'âge, & qui le portoit à mépriſer les richeſſes, d'autant plus qu'il approchoit de ſa fin. Cela fit dire de lui, ce qu'il prononçoit même ſouvent quand il étoit en belle humeur : qu'il avoit été riche Evêque, pauvre Cardinal, & Pape mendiant. Je vous avouë que l'apophthegme de cet Alexandre ne me plaît pas moins, que tous ceux qu'on rapporte du Macedonien, & qu'adouciſſant un peu l'amertume du mot de Mendicité, je ne vois rien dans la conduite du premier qu'un homme ſage ne doive imiter autant que ſa condition le peut permettre. Pardonnez-moi pour cette fois ſi j'ai eu ſi peu de complaiſance, & vous ſouvenez de cet ancien mot, qu'il faut connoître & ſouffrir les inclinations d'un ami, ſans les haïr, *mores amici noveris, non oderis.*

VII.

DE LA VIEILLESSE.

Quelques-uns ont crû que Ciceron avoit eu beſoin d'emploïer toute ſon éloquence, pour perſuader ces grands avantages qu'il donne à la Vieilleſſe, dans le trai-

té où il s'eſt ſervi de l'organe & de l'authorité de Caton l'ainé, afin de mieux obtenir ce qu'il s'étoit propoſé; quoi qu'il en ſoit, c'eſt l'un des plus beaux Ouvrages que nous aions de lui; & je les reſpecte tous avec trop d'admiration, pour prétendre de pouvoir jamais rien produire, qui merite auprès d'eux d'être tant ſoit peu conſidéré. Car ſi l'on a eſtimé avec raiſon la modeſtie de Pline le Jeune, pour avoir ingenûment reconnu que c'eût été une extréme folie à lui, de vouloir comparer ce qu'il écrivoit contre Helvidius, à l'Oraiſon de Demoſthene contre Midias, encore que ſon deſſein fut de l'imiter, & de le ſuivre autant qu'il lui étoit poſſible: Quel nom pourroit-on donner à ma témérité, pour la blâmer ſuffiſamment, ſi je penſois égaler en quelque façon mes petits travaux à ceux du plus grand Orateur des Romains? Et neanmoins puiſque nous apprenons de lui-même, dans la Préface de cette compoſition dont nous parlons qu'il addreſſe à Pomponius Atticus, qu'elle eût le pouvoir non ſeulement de charmer les disgraces de ſa vieilleſſe en les regardant d'un œil Philoſophique, mais de lui rendre même douce & voluptueuſe, par cet agréable transport d'eſprit que reſſentent ceux qui mettent avec ſuccès la main à la plume: Pour-

Ep. 30. lib. 7. Non ut æmulari, improbum enim ac pene furioſum.

quoi ne tâcherions-nous pas, ſelon la petite étenduë de nos forces, de nous prévaloir du même remede; & de faire en ſorte, puiſque nous entrons dans un âge qui a beſoin de cette aide, que nos reflexions nous ſervent à rendre plus tolerable ce que les longues années peuvent avoir de fâcheux. Il n'eſt pas toûjours deſavantageux de ſuivre les autres dans une belle entrepriſe. Les grands Aſtres n'ôtent en effet ni l'influence des moindres étoilles, ni ce qu'elles ont de lumiere. Et en tout cas l'utilité de mon emploi ſera ma juſte recompenſe, renonçant de bon cœur à la gloire, ſi je puis recueillir de cet écrit le fruit que je m'en propoſe.

Si c'eſt le propre du bien de ſe faire rechercher de tout le monde, comment pourrons-nous dire que la Vieilleſſe ſoit un mal, puiſqu'il n'y a perſonne qui ne la ſouhaite. Qui eſt le jeune homme qui ne deſire paſſionnément de vivre long-tems, & qui ne fut bien fâché de ne voir point cette arriere-ſaiſon de ſa vie? Les Vieillards ont, il me ſemble, un grand avantage d'être en poſſeſſion de ce que les jeunes gens eſperent ſeulement. Le but de ceux-ci eſt d'arriver à un grand âge; ceux-là y ſont déja, & joüiſſent par avance de ce qui tient les autres en attente. C'eſt pourquoi

plusieurs se sont dispensez de dire, que comme la jeunesse est un bien qui n'est jamais reconnu de ceux qui le possedent; la Vieillesse pourroit être nommée un mal que chacun tâche d'acquerir, & dont personne ne voudroit être défait. Avoüons neanmoins qu'elle est bien souvent ce port dont parloit le Philosophe Bion, où toute sorte d'incommoditez se viennent ranger en grand' hâte, & à la foule,

- - - circumsilit agmine facto *Iuven.*
Morborum genus omne. *sat. 10.*

Le Poëte Antiphane la considére dans la même pensée comme une boutique qui sert de réduit à toutes nos infirmitez. Et quand Aristote appelle la maladie une vieillesse sur- *Lib. 5.* prenante, ou avancée, aussi bien que la vieil- *de gen. anim.* lesse une maladie naturelle, il ne s'éloigne *cap. 4.* guéres de leur sentiment. Ceux qui ont déclamé le plus ouvertement contre elle, la comparent tantôt à une barque usée, qui fait eau de tous côtez; tantôt à un bâtiment caduc, dont il faut sans cesse reparer les ruïnes; & tantôt à une bassiere de vin qui devient tous les jours plus aigre, & dont il ne reste plus rien que la lie. Ils veulent qu'il soit de nous à peu près comme de ces Chartes Géographiques, qu'on nomme Mappemondes, où

au delà de certains termes deſignez par des lignes, il n'y a plus que des ſolitudes infertiles, des Mers glacées, & des païs tenus pour condannez par la Nature même. Nôtre vie a ſes belles ſaiſons qui répondent aux Climats habitables, & aux Régions les plus agréables ; mais paſſé cela, & depuis que vous étes arrivé à l'âge caduc, ou fort proprement dit Climacterique, ce n'eſt plus que chagrin, que douleur, & que miſere. N'a-t-on pas même fait rapport de l'infirmité corporelle des vieillards à celle de leur eſprit en tirant des paralleles entre les vices de l'ame, & ceux de ſon domicile ? La dureté de leurs entrailles eſt la marque de ce qu'ils ſont impitoiables. Le tremblement de leurs membres accompagne l'inconſtance de leurs mœurs. La chaſſie de leurs yeux, & la baſſeſſe de leur vuë, montrent l'envie qui les ronge au dedans, & qui peut paſſer pour une lippitude ſpirituelle. Tant de rides au front ſont autant de ſignes de leur procedé oblique & trompeur. Cette froideur univerſelle ſuit l'extinction de toutes leurs amitiez. Leurs doigts crochus dénottent leur avarice & rapacité. Leurs génoux courbez, la crainte & baſſeſſe de cœur qui ne les quitte jamais. Leur peau ſeche & aride,

cette impudence qui leur eſt ſi naturelle, et ſur tout autre charactere indicatif, l'inclination de tout leur corps vers la terre, ne pouvant plus qu'à peine regarder le Ciel, donne à connoître, ſelon cette eſpéce de phyſionomie, l'irrilegion à laquelle ils ſont ſujets, pour ne pas dire l'Atheïſme comme a fait le Chancelier Baccon. Voilà certes un conſentement des deux parties qui nous compoſent, merveilleuſement deſavantageux aux vieilles gens, & qui pourroit excuſer, s'il étoit véritable, la coûtume de quelques regions, où l'on nous donne à entendre qu'on les faiſoit tous mourir, auſſi-tôt qu'ils étoient parvenus à un certain âge. Strabon dit à l'égard des Casbiens & Derbices, que c'étoit à ſoixante & dix ans. Les Sogdiens, Bactriens & Maſſagétes, dont il parle auſſi aprés Herodote, en uſoient à peu près de même. Et les inſulaires de Ceo, Citoiens de Julis, étoient, ſi nous l'en croions, encore plus diligens, ôtant la vie aux ſexagenaires, ſous prétexte de la neceſſité de vivres où ils étoient. Les Troglodytes n'avoient pas plus d'humanité au rapport de Diodore, & d'Agatarchides dans Photius. Et ce que dit le même Diodore de conforme à cela, touchant les habitans d'une Isle où fut jetté Jam-

Lib. de vita & mo.

bulus ſous la ligne Equinoctiale, ſe confirme par la Rélation de Louïs Bartheme, qui aſſure que dans la ville de Java, dont la poſition eſt fort peu differente, il vit faire un traitement encore pire à ceux que l'âge rendoit incapables de travailler ſuffiſamment pour vivre, puiſqu'on les tuoit & expoſoit en vente, comme ici la viande de boucherie. Il eſt tout conſtant que nôtre Nouvelle France de Canada n'a été trouvée guéres mieux policée pour ce regard. Et ſi nous interpretons au ſens d'Ovide, & de Sicinius Capito dans Feſtus Pompeius, le Proverbe Latin, *Sexagenarios de ponte dejicere*, il faudra charger les premiers Romains d'une barbarie qui n'eſt pas beaucoup éloignée de celle que nous venons de rapporter. Mais pour achever de faire voir juſqu'où s'étendent les invectives de ceux qui diffament ſi outrageuſement la Vieilleſſe, conſidérons comme ils donnent à la Jeuneſſe tout ce qui peut rendre récommandable nôtre humanité. Les plus belles actions, diſent-ils, ſoit de généroſité & de vaillance, ſoit de liberalité, ou de fidelité, ſe remarquent dans les Hiſtoires avoir été preſque toutes de jeunes hommes; & pour un Themiſtocle, qui recompenſa les débauches de ſon adoleſcence par tant de ver-

tus ſuivantes, qu'on ne ſauroit pourtant attribuer aux derniers tems de ſa vie, le nombre eſt infini de ceux qui des-honorent leurs premieres années, par mille deſordres où ils s'abandonnent étans vieux. L'exemple de Salomon eſt le plus illuſtre qu'on ſauroit prendre pour bien prouver cette propoſition. Chacun ſait comme il conſerva étant jeune le don d'une ſageſſe infuſe ; comme il s'appliqua réligieuſement à l'édification du Temple de Dieu, & comme la gloire de ſon nom ſe répandit au même tems par toute la Terre. Cependant perſonne n'ignore non plus les ſcandales de ſa vieilleſſe, ſon abandonnement à toutes ſortes de voluptez, & à combien d'Idoles il ſacrifia enſuite pour complaire à ſes Concubines. Ne peut-on pas donc dire qu'il eſt le même de nous que de ces arbres qui dégénerent en vieilliſſant, la Tymbrée en Mante ou Calament, & le Baſilic en Serpolet, ſelon l'obſervation de Pline & de Theophraſte ? Certes ces comparaiſons ſont d'autant plus juſtes, que le nom Grec de nôtre vieilleſſe γῆρας, montre bien qu'elle eſt toute terreſtre, & par conſequent que nous tenons extrémement de la plante. Il n'y a que le ſeul avantage du babil qu'on laiſſe aux Vieillards ; d'où eſt venuë la fable du changement de Ti-

D. Cyr. l. 7. adu. Iul.

Lib. 19. nat. hiſt. cap. 10.

thon en Cigale, pour être délivré du mal immortel de ne mourir point, s'il faut que nous en parlions aussi poëtiquement que le vieil Mimnermus. Et ce qui est bien étrange, c'est qu'Aristote les prive même de l'esperance, qui est le plus grand adoucissement de toutes nos miseres, & celle que Platon nomme après Pindare la bonne mere nourrice de la Vieillesse, ἐλπὶς ἀγαθὴ γηροτρόφος. Car dans le second livre de l'Art des Rheteurs, où ce Prince du Lycée examine l'inclination naturelle des vieilles gens, il soûtient que la grande experience qu'ils ont des choses du monde, les rend incapables de s'entretenir d'esperance comme les autres personnes, δυσέλπιδές εἰσιν διὰ τὴν ἐμπειρίαν. Cela me fait souvenir d'un Proverbe qu'il rapporte, traitant de l'usage & de la force des Parœmies, au premier livre du même Ouvrage chapitre dernier, par lequel nous sommes avertis de ne faire jamais plaisir à un homme de grand âge, à cause que nous ne saurions plus mal placer un bien-fait. Je m'abstiendrai de mettre ici les propres termes du Proverbe, n'aiant déjà que trop broüillé le Grec parmi nôtre François. Et neanmoins puisque nous avons pris la liberté d'en citer tant jusqu'ici, finissons cette premiere partie de nôtre discours,

Lib. 1. de Rep.

par un vers ſententieux, qui peut ſervir de corollaire à tout ce qui a précedé,

Εργα νέων, βȣλαὶ δὲ μέσων, πορδαὶ δὲ γερόντων.

Res juvenum, reſponſa virûm, crepitus ſeniorum,

ou, comme le prononce Athenodore dans Strabon, βρονταὶ δὲ γερόντων, *tonitrua ſeniorum.* Il n'y a point de langue dont je n'aime mieux me ſervir que de la Françoiſe, pour expliquer ce ſentiment. *Lib. 4. Geogr.*

Encore qu'il ſe trouve des Vieilleſſes ſi pleines de diſgraces, qu'elles peuvent ſouffrir ſans grand ſujet de plainte, la plûpart des invectives que nous venons de rapporter; ſi faut-il bien s'empêcher d'en faire une regle ordinaire, & d'attribuer au genre ce qui ne convient qu'à la plus rare & plus miſerable eſpéce qui lui ſoit ſoûmiſe. Je ſai bien qu'il y a des Vieillards à qui les années ſont d'une charge inſupportable; qu'on en voit qui ceſſent de vivre, ſelon le mot de Curius Dentatus, longtems devant que de mourir; & que pluſieurs ſeroient plus heureux mille fois de n'être plus, que de languir dans le monde, ainſi qu'ils ſont, n'y pouvant plus eſpérer de contentement. Mais comme tous les vins n'aigriſſent pas en vieilliſſant, & que les bons au contraire de- *Sen. l. de tranquil. c. 3.*

viennent meilleurs dans l'arriére-ſaiſon, parce que leur générosité les empêche de tourner. On ne peut pas dire non plus que l'âge nous empire tous également. Beaucoup au rebours tiennent de lui ce qui fait qu'on les eſtime davantage. Et de même que dans l'Agriculture de certains Arbres, tels que le Poirier & l'Amendier, ne ſont jamais ſi fertiles qu'étant vieux; il arrive ſouvent que les hommes ne produiſent leurs fruits que ſur le déclin, à cauſe que la fleur de l'ame, dit Platon, ne paroît qu'après que le corps a perdu la ſienne; & parce que les yeux de l'eſprit ne deviennent clairvoians, que quand ceux du corps ſont obſcurcis; & commencent à ſe fermer, pour uſer des propres termes de Socrate. Je ne veux pas faire ici un ennuieux dénombrement de tous les *Macrobies* des Anciens, pour appuier cette vérité. Il me ſuffira d'obſerver que nôtre ſiecle n'a point dégéneré de ceux qui ont produit les Neſtors, les Cynées & les Maſſiniſſes. Nous voions tous les jours des hommes de l'âge de ceux-là, qui exercent les principales Charges, ſoit de Paix, ſoit de Guerre, avec tant de vigueur & de merite, que nous ne liſons rien de plus conſidérable dans toutes les Hiſtoires. A la vérité il s'en rémarque peu qui

Ariſt. l. de pl. c. ult. Plin. 16. c. 27.

In Symp.

ſe puiſſent vanter comme Gorgias Leontin, de ne trouver rien dans une extréme vieilleſſe de plus de cent ans telle qu'étoit la ſienne, dont ils aient le moindre ſujet de ſe plaindre. Celle de Moïſe étoit auſſi fort ſinguliere, de qui les dents n'étoient pas ſeulement ébranlées, ni la vuë tant ſoit peu diminuée, à l'âge de ſix-vingts ans auquel il mourut. Mais quoique ces bénédictions qui regardent principalement le corps ſoient très rares, d'autant que peu de perſonnes reçoivent le privilège d'une ſi longuë vie, la vieilleſſe ordinaire qui ne paſſe guéres quatre-vingts ans a tant d'autres avantages ſpirituels & incorruptibles, qu'à mon avis ceux qui ſont attachez à la matiere ne meritent preſque pas être conſiderez. Et neanmoins elle a de ce côté-là même dequoi ſe contenter. Hippocrate a fort bien reconnu, que les vieillards, généralement parlant, ſont moins ſujets aux maladies que les jeunes gens. Et bien que Galien ait voulu dire, que ce n'étoit pas tant un effet de l'âge, que de la moderation des premiers ; il eſt certain qu'aiant moins de chaleur & moins d'humidité que les autres, ils ſont exemts par là d'un grand nombre d'infirmitez que l'extrémité de ces deux qualitez a accoûtumé de cauſer. Je puis dire auſſi pour l'a-

Deuter. c. ult.

voir experimenté, que les mêmes maux qu'on a ſoufferts étant jeune avec d'extrémes douleurs, ſe trouvent beaucoup plus tolérables ſur la fin de nos jours, qui ont le pouvoir de changer nôtre temperament, & de nous apprivoiſer avec le mal. Que ſi ce changement nous a rendus moins vigoureux pour l'action, nous ſommes auſſi en recompenſe dévenus par ſon moien moins ſenſibles à la douleur. Et pourquoi nous plaindrions-nous de n'être pas ſi propres aux exercices que par le paſſé, puiſque n'en aiant pas tant de beſoin, nous obtenons avec peu d'effort, ce qui nous les fait pratiquer avec le plus de violence? Je rends graces à la Vieilleſſe, diſoit Seneque de fort bonne grace, de ce qu'auſſi-tôt que je me ſuis un peu agité & promené, je me trouve à la fin de mon exercice par la laſſitude qui me prend, & qui termine celui des plus robuſtes, auſſi bien que le mien. Je laiſſe pourtant toutes ces conſidérations, & je ſuppoſe même que nos corps perdent avec le tems les plus beaux dons qu'ils aient reçûs de la Nature, pour faire reflexion ſur ce que nous profitons d'ailleurs à méſure que nous vieilliſſons, & pour nous arrêter à la contemplation des avantages que reçoit cependant la meilleure partie qui nous

Epiſt. 84.

composé; parce que ce qui la concerne est si important, qu'il n'a nulle proportion au reste, comme il n'y en a point entre les choses caduques ou périssables & celles qui sont divines ou immortelles.

Personne n'a jamais douté que la Prudence, qui est l'art de bien vivre, ne fût aussi la premiere de toutes les vertus; & Socrate soûtient même dans Platon, qu'il n'y a point de vertu qui ne soit essentiellement une Prudence. Or de quelques couleurs que se servent les Sophistes, comme nous avons vû tantôt, pour diffamer la Vieillesse, en lui attribuant les plus grands vices dont nôtre humanité puisse être taxée; il est certain que selon le dire d'un Ancien, cette même Vieillesse est dans une si étroite alliance avec la Sagesse, que par son moien elle s'approche de la Divinité, qui lui tend la main pour la recevoir dans le Ciel. Que l'âge nous ôte donc tous les contentemens qui accompagnent la Jeunesse, & qu'il nous fasse encore plus de tort qu'on ne dit aux choses qui ne touchent que le corps, le prix de la Sagesse dont nous profitons en échange est si grand, & les biens de l'esprit qui multiplient avec les années sont de telle importance, que la perte des premiers ne merite pas d'être con-

ſidérée. En effet, le temperament des vieillards eſt celui qui donne la Prudence, quand la grande connoiſſance qu'ils acquierent avec le tems n'y contribuëroit pas tout ce qu'elle fait. Et l'experience nous montre aſſez qu'il n'y a que la froideur de leur ſang qui puiſſe mettre à la raiſon tous les deſordres que cauſent les ardeurs de la Jeuneſſe. L'homme eſt ce Prothée des Poëtes, à qui les mouvemens des deux parties, l'iraſcible, & la concupiſcible, font changer de toute ſorte de figures, juſqu'à ce que l'uſage du bon diſcours l'oblige ſur la fin de ſes jours ſeulement, à prendre la plus digne de toutes, & à s'y arrêter, faiſant les fonctions d'un animal raiſonnable dont il n'avoit auparavant que le nom. C'eſt alors qu'il s'apperçoit de tous les précipices où l'impetuoſité d'une jeuneſſe inſenſée l'a penſé faire perir; & c'eſt alors qu'il s'eſtime heureux auſſi bien que Sophocle, d'être défait d'elle comme d'un Maître imperieux, *Suidas in voce Apollonius* furieux, & tout-à-fait iuſupportable. Voulez-vous ſavoir combien il eſtime cette connoiſſance? Platon vous le dira dans ſon Epinomis, & Ariſtote dans ſes Ethiques, où ils aſſurent *Lib. 1. Eth. Eud. c. 5.* que jamais perſonne autre que dépourvuë d'entendement, ne voudroit étant arrivée à ce dernier terme recommencer une autre fois ſa

carriere, pour y courir encore les mêmes hazards dont elle se sent heureusement delivrée.

Je sai bien que tous ceux qui sont avancez dans l'âge ne sont pas également prudens. Il y a des vieillesses d'Hermogene qui peuvent passer pour de secondes enfances, *bis pueri senes*. Ce Prêtre Egyptien reprochoit à Solon, selon cette façon de parler, que les Grecs étoient toûjours jeunes d'esprit encore qu'ils eussent le poil chenu. Et nous entendons quelque fois des vieillards qui pourroient faire croire, qu'ils n'ont la barbe blanche que pour s'être enfariné le visage. Mais on ne doit pas faire grand conte de ce qui arrive contre l'intention de la Nature, & hors le cours ordinaire des choses du monde. La couronne des hommes âgez, dit Jesus Syrach, est composée d'une multitude d'experiences, & de connoissances, qui ne se trouvent presque jamais sans la prudence. Et quand toutes les Nations ont convenu de ce principe, de commettre le gouvernement des Etats, & les plus importantes Magistratures, entre les mains de ceux qui n'ont acquis que par une longue suite d'années le glorieux titre de Senateurs, elles ont bien fait voir l'opinion qu'elles avoient de la sagesse des vieilles gens.

Je n'ignore pas non plus le reproche qu'on fait à plusieurs, de s'attribuer effrontément l'autorité & les privilèges de la Vieilleſſe, quoiqu'ils aient encore les vices de tout le tems qu'ils ont paſſé. Les mœurs, dit-on, des hommes ne leur changent pas avec le poil non plus qu'aux renards, ſelon le trait hardi de ce Païſan à l'Empereur Veſpaſien. On en voit mêmes qui empirent avec l'âge, comme les grües & les corbeaux qui noirciſſent en vieilliſſant. Et il s'en trouve qu'on diroit que la malice rajeunit auſſi bien que le bon homme Silene.

Sueton. in Veſp. art. 16.

Nequitia eſt quæ te non ſinit eſſe ſenem.

Ovid. 1. Faſt.

Où ſont les Comedies qui ne nous repréſentent point l'amour ridicule de quelque vieillard ; La vieilleſſe de l'aigle n'eſt-elle pas le ſymbole des excès de ceux qui nomment le vin leur lait ordinaire ? Bref pour comprendre ,en un mot tous leurs defauts, demandez aux Italiens ce qui rend le Diable ſi ſavant en toute ſorte de méchancetez, ils vous répondront que c'eſt ſon grand âge, *il Diavolo ſà, perche è vecchio.*

Pour repliquer à cette ſatyre, il ſuffit de dire que ſi l'amour de la vertu eſt toûjours proportionné à la connoiſſance qu'on prend d'elle, il faut neceſſairement que ceux qui ont le plus

vécu, & qui ont acquis par conſequent le plus de cette belle lumiere, ſoient encore le plus avant dans l'uſage de la même vertu, puiſque tous les Sages ont convenu de ce précepte de l'Ethique, qu'elle a des charmes ſi puiſſans pour ſe faire aimer, qu'il eſt impoſſible de la connoître ſans en être épris, & ſans être porté à l'obſervation de ſes ordonnances. Que s'il ſe trouve quelques ames rebelles, & quelques naturels ſi enclins au mal, qu'ils reſiſtent à toutes les ſollicitations de cette fille du Ciel, il ne faut pas là-deſſus imputer à la vieilleſſe des defauts qu'elle condanne abſolument, & qui ſont de la perſonne plûtôt que de l'âge. Conſidérons quels ont été tous ces grands Précepteurs du genre humain, nous trouverons qu'ils avoient le corps uſé, & la main tremblante, lors qu'ils ont écrit ce que nous tenons d'eux de plus ferme & de plus hardi pour la conduite de nôtre vie. Le bœuf laſſé & appeſanti, dit Saint Jerôme, a ſes démarches plus fortes: & l'Eſpagnol ajoûte, faiſant alluſion à nôtre Morale, que plus il eſt vieil, plus il conduit ſon ſillon juſte, & ſur une ligne exactement droite, *a buey viejo, ſulco derecho.* En effet ſi nous voulions ici examiner, outre ce que nous avons déja fait voir de la Prudence, le reſte des vertus de

Tempérance, de Justice, & des autres qu'on nomme subalternes, il seroit aisé de montrer qu'elles sont d'autant plus propres à la vieillesse, qu'elles ont bien de la peine à s'accommoder avec un âge moins mûr. L'inclination des vieillards à la Religion est si forte, qu'on les a toûjours accusez de superstition, plûtôt que d'Atheïsme, comme le commencement de ce discours l'avoit faussement présupposé. La Fidelité leur est si naturelle, que le Paganisme représentoit toûjours la Foi avec des cheveux blancs, *cana Fides.* Leur propre infirmité les obligeroit d'être misericordieux, quand ils ne le seroient pas par raison. Et si la vuë de ce qui est beau, le leur fait aimer avec passion; la froideur de leurs membres leur donne tant de disposition à la Chasteté, qu'ils sont dans l'exercice de cette vertu presque sans action. C'est sur cette considération que Seneque avouë dans une de ses Lettres, qu'il se sentoit extrémement redévable à ses longues années, de ce qu'elles lui ôtoient le moien de faire, quand bien il l'eût voulu, tout ce qu'il ne devoit pas faire, *quidquid debebam* *Epist. 68.* *nolle, non possum.* Je craindrois qu'on crût que j'ôtasse aux vieilles gens la derniere des Vertus Cardinales, qui est la Force ou grandeur de courage, si je n'en disois rien,

vû

vû mêmement qu'on jugeroit à voir ses saillies, & ses mouvemens impétueux, qu'elle est toute dans le sang bouïllant, & dans les ardeurs de la jeunesse. Et neanmoins sans parler de la générosité de tant de vieillards qui se sont exposez aux perils, & à la mort même, avec des ferveurs & des resolutions admirables; ne savons-nous pas sur la propre confession de Solon, que rien ne lui donnoit la force qu'il fit paroître en resistant à Pisistrate, que sa seule vieillesse? Voici deux autres exemples si conformes à celui de Solon, que je ne les puis oublier. Le Consul Cneus Carbo aiant menacé un Magistrat de Plaisance, nommé Castritius, de le faire mourir s'il n'exécutoit ce qu'il lui commandoit, usant de ces termes, qu'il avoit assez de haches & d'épées pour punir sa desobeïssance: Et moi, lui répondit Castritius, je me trouve avec assez d'années pour mépriser tout cela. Ecoutons la repartie du Jurisconsulte Cæsellius, où nous ne remarquerons pas moins de hardiesse, ni de fermeté d'esprit. Ses amis le conjuroient de parler avec moins de liberté des affaires de son tems, & sur tout du gouvernement de Cesar. Il y a deux choses, leur dit-il, que la plûpart des hommes apprehendent fort, d'être vieux, & de n'avoir point d'enfans; ce

Valer. Max. l. 6. cap. 2

ſont elles pourtant qui m'animent le courage, & qui m'empêchent de rien craindre de tout ce que vous me repréſentez. Ne ſont-ce pas là des preuves d'une magnanimité qui ne tient rien de la foibleſſe ni de la caducité des perſonnes d'âge, & qui montre bien l'aptitude qu'ils ont à toutes les vertus, puisque celle-là même qui ſembloit la plus contraire à leur temperament, ne laiſſe pas de les porter à de ſi nobles actions?

Ce que nous venons de toucher de leur Chaſteté n'étant pas aſſez précis pour répondre au reproche précedent de l'amour ridicule dont la Comédie prend plaiſir de les diffamer, je juge à propos d'en dire ici un petit mot. Il s'en faut beaucoup que je ſois de l'avis d'Anacreon, qui croit que moins il nous reſte de tems à vivre, plus nous en devons donner à l'Amour, & qu'un homme qui a les cheveux blancs peut careſſer une fille fraîche & vermeille, d'auſſi bonne grace qu'on joint heureuſement les roſes & les lis pour en faire un beau bouquet. Pour moi je tiens que la violente paſſion d'amour n'eſt excuſable qu'aux jeunes gens, & que l'exemple de quelques Patriarches ne juſtifie pas des perſonnes âgées qui s'y laiſſent emporter dans un ſiécle qui ne nous donne ni les forces ni

le privilège qu'ils avoient. Cela n'empêche pas pourtant qu'on ne puiſſe affectionner en toute ſaiſon ce qui eſt beau. Et pourvû qu'on garde la modération qui nous éloigne du vice, les amours honnêtes ne peuvent être repris, lors qu'un inſtinct naturel & raiſonnable ſemble les allumer exprès pour échauffer l'arriere-ſaiſon de nôtre vie. Ce ſont des fruits d'hiver qui ne laiſſent pas d'être agréables pour venir tard, *gratiſſima ſunt poma cùm fugiunt.* Et il en eſt quelquefois comme des derniers coups que boivent ceux qui ſont d'humeur à trouver le vin bon, *deditos vino potatio extrema delectat.* Mais *Sen. Ep. 12.* puiſque nous recherchons en général ce qui ſe peut dire en faveur de la Vieilleſſe, pourquoi ne conſolerons-nous pas tant que nous pourrons celle des femmes, qu'on veut traiter encore plus mal que nous ſur ce ſujet. Car parce qu'on préſuppoſe qu'elles ne doivent jamais aimer ſi elles ne ſont aimées, on conclut que puiſqu'il n'y a point de belles vieilles, ſelon le dire commun, comme on voit de beaux vieillards, elles ne doivent point avoir d'amour puiſqu'elles n'en peuvent donner. Or quoiqu'il ſoit vrai que la vieilleſſe de ce ſexe efface ordinairement ce qu'il a de plus aimable, d'où vint la priére de cette

Imperatrice Poppée, qu'il plût aux Dieux de la faire mourir devant que d'être vieille, dont son miroir commençoit à la ménacer ; si est-ce que les mauvaises influences de Saturne n'ont pas un égal pouvoir sur toutes les femmes. De même que les laides sont vieilles en naissant, selon la fable des filles de Phorcus qui vinrent au monde avec la décrépitude; les belles au contraire conservent leurs bonnes graces jusques presqu'à l'extrémité, & leur Automne a ce privilege d'être plus riant & plus agréable que le Printems des autres. Nous en avons les preuves tous les jours devant nos yeux, & l'exemple de Sara ne peut-être contredit, qui avoit près de quatre-vingts dix ans quand elle fut ravie par ce Roi de Palestine, & qui s'étoit mise à rire un peu auparavant, lors que les Anges lui parloient de devenir enceinte, parce qu'elle savoit que les marques l'avoient quittée, qui témoignent que celles de son sexe sont encore capables de le devenir. Que si nous voions par là qu'il y a des femmes avancées dans l'âge, dont les restes, s'il faut ainsi parler, peuvent émouvoir de telle sorte nos affections; pourquoi ne leur seroit-il pas permis d'en avoir aussi de leur côté pour ce qu'elles jugent digne d'être aimé ? Et pourquoi leur

Gen. c.18. & 20. Ios. Ant. Iud. c. 11. lib. 1.

interdirions nous là deſſus ce que les Loix ni l'honnêteté publique ne leur defendent pas non plus qu'à nous ? Concluons donc que, généralement parlant, tous les reſſentimens amoureux des vieilles gens ne ſont pas ridicules comme la Comédie les repréſente ſouvent.

Mais pour reprendre le propos des Vertus que la Vieilleſſe ſe peut ſi juſtement attribuer, je ne vois rien qui nous les puiſſe mieux découvrir, ni qui fortifie davantage ce que nous en avons dit, que le conſentement univerſel de tous les peuples à honorer ceux ſur qui les longues années ſemblent avoir imprimé un caractére propre à leur faire rendre la reverence qui leur eſt duë. On diſoit du tems de l'ancienne Grece, que la Vieilleſſe n'avoit point de plus honorable domicile ſur terre, que la ville de Lacedemone, à cauſe du reſpect extraordinaire que les jeunes hommes y portoient à tous les vieillards,

Credebant hoc grande nefas & morte piandum, *Iuven. Sat. 13.*
Si juvenis vetulo non aſſurrexerat.

Herodote neanmoins nous aſſure que c'étoit *In Euterpe.* la même choſe parmi les Egyptiens. Le Port qu'on nommoit des vieilles gens dans

l'Isle de Chio, nous apprend qu'on ne leur déféroit pas moins là qu'ailleurs, puiſqu'il étoit plein de poiſſons apprivoiſez expreſſément pour donner du divertiſſement à ceux que l'âge empêchoit d'en pouvoir prendre de plus pénible. Diodore repréſente ceux de cette Isle, où nous avons déjà dit que fut jetté Jambulus, qui reconnoiſſoient pour leur Roi le plus ancien d'entre eux. Et il y a des Païs où encore aujourd'hui l'on garde la même forme de gouvernement, Samogitie entre autres n'étant régie que par le Starofta, ou le vieillard que lui nomme le Prince. J'obſerve là-deſſus que l'inſtinct qui nous porte à cette déference vers ceux qui ont plus d'âge que nous, eſt ſi naturel, que les bêtes même les plus induſtrieuſes, pour ne pas dire ſpirituelles, le ſuivent. Pline remarque cela en parlant des Elephans, qui ne marchent jamais en troupe que le plus vieil ne précede, laiſſant la charge du dernier rang à celui qui eſt le plus conſidéré après lui ſelon cet ordre d'antiquité, *ducit agmen maximus natu, cogit ætate proximus.* Et l'on peut voir comme Elien dans le 61. chapit. du 6. livre de la nature des animaux, admire en ceux-ci, qu'il préfére aux Spartiates dont nous venons de parler, un reſ-

Elien. l.12. c.30.

Sigiſm. Herb.

L.8. c.5.

& lib.17. c. 15

pect si merveilleux ; & comme il écrit à peu près la même chose des Fourmis, dans le 43. chapitre précedent. Il y a bien plus, nous respectons naturellement les choses inanimées qui ont le privilège de durer plusieurs siécles. C'est sur ce fondement que les Païens attribuerent quelque Divinité aux Forêts, & principalement à ces vieux chênes dont ils n'avoient pû connoître la naissance; *sacros vetustate lucos adoramus*, dit Quintilien, *in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem.* Ne nous étonnons donc pas de la Rélation de Marc Polo Venitien, qui porte que ceux de la Province de Cardandan sujette au grand Cam des Tartares, n'aiant ni Temples ni Idoles, adorent chacun le plus vieil de sa maison ; puisque les arbres qui n'ont que la simple vegétation, ont reçû le même culte de ceux qui ont crû qu'on ne pouvoit rendre trop d'honneur à la Vieillesse, en quelque membre ou partie de l'Univers qu'elle se trouvât.

Lib. 10. instit. c. 1.

Lib. 2. c. 41.

Après avoir reconnu ce qu'on peut se promettre de douceur dans l'âge où nous entrons, qui est sans doute comme le fond du miel, le plus agréable qu'il y ait en beaucoup

de façons, il ne reſte plus qu'à nous comporter de ſorte que nous meritions d'être de ceux à qui tant d'honneurs ſont juſtement déférez. Si nous avons écoulé dans quelque innocence la meilleure ou plus grande partie de nôtre vie, il faut que la concluſion couronne l'œuvre, & que nous évitions le reproche qu'on fait à ces mauvais Poëtes, qui n'achevent jamais bien, par pareſſe ou autrement, le dernier acte de leurs piéces. N'eſt-il pas certain que moins il nous reſte de tems à paſſer, plus nous ſommes obligez de le bien ménager, & que moins nous avons d'aptitude aux actions ordinaires & corporelles, plus nous devons vaquer à la contemplation des choſes divines & immortelles? Certes c'eſt d'ailleurs une choſe extrémement honteuſe à un homme qui porte les cheveux blancs, de n'avoir rien que cela ſeul qui le recommande, & par où il puiſſe prouver qu'il y a long-tems qu'il eſt au monde, dequoi ſon merite & ſa ſuffiſance devroient rendre le principal témoignage. Mais c'eſt une autre choſe tout-à-fait déplorable, quand on lui peut reprocher qu'il n'y eſt plus que comme un poids inutile, & qui devroit être déjà au plus près de ſon centre. Conſidérons que comme le Soleil n'eſt ja-

mais ſi attentivement contemplé que lors qu'il ſe couche, la fin de nos jours a plus de ſpectateurs que tout le reſte qui a précedé. Montrons que nous ſommes arrivez en cette derniere ſaiſon, non pas à la façon d'un naufrage & malgré nous, mais volontairement & comme dans un port où nous achevons heureuſement nôtre commerce, pour revoir bien-tôt la chere Patrie qui eſt le Ciel. Il y a plus d'un emploi ſortable à nos forces cependant, & ſi nous ne pouvons mieux, imitons cette Mule Athenienne, qui montroit le chemin aux autres, ne pouvant plus faire davantage; la plume que nous tenons en main peut ſervir à le tracer. En tout cas ſouvenons-nous du précepte de l'Ecriture Sainte, qui nous recommande la prudence des Serpens. Nous les imiterons ſi nous ſavons faire nôtre retraite à propos comme eux, qui ſe tiennent cachez & ſans ſe montrer, du moment qu'ils ſentent que leur nature s'affoiblit. Il faut ſe contenter de la jouïſſance de ſoi-même, la plus charmante de toutes, ſi l'on en ſait bien uſer, lors qu'on ne peut plus jouïr commodément de ce qui eſt au dehors. Sans doute que nous ne le regretterons pas, pour peu que nous faſſions de réflexion ſur ce que nous avons déjà coulé d'années dans une conti-

nuelle repétition de ſemblables événemens. Qui en a vû l'une, les a toutes vuës. C'eſt toûjours à recommencer d'un même branle du matin au ſoir, ou du Printems à l'Automne. Et comme diſoit Heraclite, il n'y a point de jour qui ne ſoit une copie parfaite de tous ceux de l'Eternité, *unus dies par omni eſt.* Finiſſons avec cette penſée ; à peine le pourrions-nous faire par une plus conſidérable, & qui ait plus de cet air de l'Antiquité que nous ne ſaurions trop eſtimer.



OPUSCULES,

OU

PETITS TRAITEZ.

Le I. *De la Vie, & de la Mort.*

Le II. *De la Prosperité.*

Le III. *Des Adversitez.*

Le IV. *De la Noblesse.*

Le V. *Des Offenses, & Injures.*

Le VI. *De la bonne Chere.*

Le VII. *De la Lecture des Livres, & de leur Composition.*

TROISIE'ME PARTIE.



AU CARDINAL MAZARIN.



MONSEIGNEUR,

Puiſque la vie des plus grands hommes n'eſt pas moins partagée que celle des petits, entre les choſes qui plaiſent, & d'autres qui ſont capables de nous donner du dégoût ; j'ai crû que Vôtre Eminence ne me ſauroit pas mauvais gré, ſi je l'invitois parmi tant de triomphes & d'acclamations publiques, à ſe ſouvenir de ce que la Philoſophie veut que nous aions toûjours devant les yeux, pour n'être jamais ſurpris par quelque événement que ce ſoit. En effet la couleur funeſte qui ſert encore de livrée à tous ceux de vôtre Famille, montre bien que les

plus beaux jours de vôtre glorieux & triomphant Ministere, n'ont pas été exemts de quelques nuages, & que vos Vertus heroïques, dont la France tire de si grands avantages, ont eu des ennuis domestiques à combattre, au même tems qu'elles travailloient si heureusement à reduire ses ennemis au point où nous les voions. Ce fut, MONSEIGNEUR, *ce qui porta mon esprit aux considérations de l'une & de l'autre Fortune, qui font la meilleure partie de ces Opuscules : Et c'est encore aujourd'hui ce qui m'oblige à les vous présenter, par la raison qui suit le cours ordinaire de la Nature, où toutes choses vont retrouver leurs principes. A la vérité, mon devoir qui se termine au service particulier de Vôtre Eminence, ne m'engageoit pas à rendre mon travail public. Mais comme elle n'a rien de plus à cœur que le bien commun, je n'ai point douté qu'en rendant mon petit Ouvrage de quelque utilité à plusieurs, je ne lui donnasse une recommandation considérable auprès de vous, & qu'il ne tombât d'autant plus favorablement entre vos mains, que vous y remarqueriez de disposition à n'être pas inutile dans celles des autres. J'observerai encore une chose pour vous rendre mon Present, tel qu'il est, plus agréable. C'est,* MONSEIGNEUR, *que je m'abstiendrai de tous les éloges qu'un autre*

vous donneroit dans une occaſion comme celle-ci, où la coûtume ne ſouffre preſque pas qu'on en uſe comme moi. Il eſt vrai que quand je ne me comporterois pas de la ſorte pour vous complaire, la même raiſon qui fit défendre autrefois à ces peuples du Levant de repréſenter le Soleil, rendroit mon action legitime. Ils crûrent qu'un Aſtre ſi connu de tout le monde n'avoit pas beſoin de cela, & que n'y aiant point de pinceau qui puiſſe donner à ſa figure le moindre raion de ſa lumiere, ni de ſes influences, c'étoit être téméraire, & lui faire tort tout enſemble, d'avoir recours à des images imparfaites. Mais je me ſens tomber, ſans que j'y penſe, dans l'inconvenient que j'ai eu deſſein d'éviter, ſi je fais la reduction du reſpect de ces Anciens, & de l'uſage de leur Loi, à ce que je veux ici obſerver. Il vaut donc mieux que je ſupprime mes plus juſtes ſentimens & que renonçant à toutes les penſées qu'un ſi grand ſujet pourroit fournir à mon ame, je lui faſſe garder le ſilence que le reſpect de Vôtre Eminence m'impoſe. Certes, pour ajoûter ce ſeul mot, ſes actions ſont bien plus nobles, & par conſequent moins exprimables, que celle du Soleil, qui ne voit que l'un ou l'autre hemisphére à la fois, & qui ſemble abandonner l'un des côtez du Monde, cependant qu'il éclaire l'autre. Vô-

tre incomparable Génie embrasse la conduite de toute la Terre, & pourvoit en même tems à toutes ses parties. Vos soins s'étendent universellement sur tout le genre humain, qu'elle tâche de pacifier; & nous venons de connoître dans l'indisposition que vous avez soufferte, & qui nous a fait tous trembler, que son salut dépend en partie du vôtre, & son bonheur de vôtre conservation. Je la demande à Dieu pour un bien si général, & particulierement pour celui de la France, vous suppliant de me permettre que je me dise toûjours,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très affectionné & très fidele serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.

AU



I.

DE LA VIE, ET DE LA MORT.

Nous n'avons rien de plus célébre dans l'ancienne Poësie, que ces vers du Comique Grec Posidippus, qu'Ausone a paraphrasez, & qui exaggérent de sorte toutes les conditions de la vie, qu'on ne sauroit s'empêcher après leur lecture de la mépriser. Mais le Philosophe Metrodorus prit plaisir à former des antithéses contre ce raisonnement, & à montrer qu'il n'y a point de genre de vie qui n'ait ses douceurs, & qui ne nous puisse contenter, pourvû que nous l'envisagions du bon côté. Ce sont deux opinions opposées qui ne manquent pas de sectateurs, & dont même nous embrassons tantôt l'une ou tantôt l'autre, selon que nous trouvons en divers tems la vie fâcheuse ou agréable. Car il y a des personnes qui la considérent comme un si grand bien, que Mecénas entre autres importunoit lâchement & honteusement le Ciel de la lui conserver, au milieu des plus grandes miséres qu'il eût

Epist. 102. pû ressentir ; ce que Seneque nomme *Mecœnatis turpissimum votum.* Et on peut se souvenir de ce Mycerinus Roi d'Egypte dont parle Herodote, qui pour vivre une fois plus *Lib. 2.* que l'Oracle n'avoit déterminé, passa, six ans durant, la nuit aux flambeaux, croiant que leur lumiere & ses veilles rendroient cet Oracle menteur, & doubleroient le tems de sa vie. Le dire de l'Ecclesiastique est ordinai- *Cap. 9.* rement allegué là-dessus, qu'on fait plus d'état d'un Chien vivant que d'un Lion mort. Saint Augustin préfére dans ce sentiment la Fourmi & le Moucheron qui ont vie, au Soleil & à tout le reste des Astres. Et ceux qui prennent la mort pour le plus terrible de tous les accidens terribles, semblent être obligez par la doctrine des contraires, à soûtenir, que la vie est la plus plaisante chose du monde. Il faut bien que ce violent desir d'en joüir nous ait été inspiré par la Nature, ou pour mieux s'expliquer, par la cause premiere, qui comme immortelle nous donne cette envie de perpetuité, puisque la plûpart des hommes en sont si transportez qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent pour cela. On sait qu'un Consul Ro- *In Claudio.* main pour vivre deux ou trois momens davantage, eût la bassesse d'esprit de démander aux soldats de Pompée qu'ils lui permissent

de décharger son ventre, devant que de lui ôter la tête. Et si nous en croions Trebellius Pollio, il fâcha même à Moïse âgé de plus de six-vingts ans, de perdre l'agréable lumiere du Soleil. Pour le moins savons-nous avec certitude, que ce fut autrefois un privilège de Patriarche d'arriver à une extréme vieillesse, comme ce l'a été depuis au mieux aimé des Disciples de nôtre Seigneur. Les sept Sages de Grece furent gratifiez de même selon le siécle auquel ils vivoient. Et la Providence Divine qui ne laisse pas les monstres longtems sur terre, prononce apparemment en faveur de ceux qui la quittent mal volontiers. A la vérité d'autres ont observé que beaucoup des plus grands hommes de l'Antiquité, & de ceux mêmes que le merite faisoit passer pour enfans des Dieux, ont été de très courte vie. Dion Chrysostome le prouve dans quelqu'une de ses Oraisons par Achille, Memnon, Ephialte, Sarpedon, & plusieurs encore. Homere prolonge bien plus le destin de Thersite, que de pas un de ses Heros. Et l'on voit Hector dans l'Iliade, mourir le premier de tous ses freres. Mais aussi n'ignorons-nous pas que ç'a été de tout tems un sujet de plainte à ceux qui ont été si hardis que de controller les ordonnances du Tout-puissant. Les

Orat. 29.

Poëtes n'usent pas seulement de leur licence ordinaire, ils donnent jusques dans l'impieté sur ce propos.

Ovid. 3. Am. eleg. 8.

Cùm rapiant mala fata bonos (ignoscite fasso)
Sollicitor nullos esse putare Deos.

Lib. 17. cap. 2.

L'Annaliste Quadrigarius n'est guéres plus rétenu dans Aulugelle, quand il accuse le Ciel d'injustice avec ces termes profanes: *Hæc maximè versatur Deorum iniquitas, quòd deteriores sint incolumiores, neque optimum quempiam inter nos sinunt diurnare.* Et ceux qui se sont contentez de régretter avec moins d'irrévérence la perte toûjours avancée des hommes vertueux, que la Parque choisit comme les meilleurs fruits qui se cueillent des premiers, n'ont pas laissé de témoigner par là, aussi bien que les Poëtes, l'estime qu'ils faisoient de la vie, puisqu'on ne peut s'affliger que de la privation d'un bien, soit qu'on le voulût rétenir pour soi, ou pour ses amis; & soit que nous fassions réflexion sur nous-mêmes, ou sur d'autres qui méritent le mieux de le posseder.

Il semble qu'on pourroit décharger le Ciel de ce reproche, en présupposant, comme on doit, qu'il ne se hâte d'ôter l'usage de cette vie aux gens de bien, que pour leur en donner une meilleure. Et neanmoins plusieurs

qui se sont estimez fort malheureux en cela seul qu'ils vivoient, ont voulu que les fils des Dieux, dont nous venons de parler, n'aient achevé leur course de si bonne heure, que par une grace particuliere de leurs parens, qui les déchargérent au plûtôt du pesant fardeau de la vie. Elle est en ce sens considérée comme un mal positif; comme une pénitence ordonnée à la race des Titans, selon Dion Chrysostome; ou pour mieux dire, comme un malheureux pelerinage, qui donna le nom d'Hebreux ou de passagers aux enfans d'Israël. En effet nous voions que ceux des Anciens qui ont cultivé la Morale avec le plus de reputation, prononcent nettement, qu'aucun ne recevroit la vie, si elle étoit donnée à des personnes qui la connussent & qui fussent en liberté de la pouvoir refuser; & Saint Augustin même n'a pas crû qu'il se trouvât un seul homme qui n'aimât mieux mourir, que de retourner en enfance. C'a été, si nous les en croions, un stratagéme de la Nature, de produire les hommes dans l'incapacité de raison où nous voions qu'ils naissent, parce que pour peu qu'ils en eussent, ils s'éloigneroient tous de l'entrée du Monde, comme d'un lieu où ils doivent être attaquez de tant de miséres.

Orat. 30.

Eus. præ. Ev. l. 11. cap. 6.

Lib. 21. de Civ. Dei cap. 14.

Virg. 6. Æneid.

Luctus, & ultrices posuere cubilia curæ,
Pallentesque habitant morbi, &c.

Certes, à contempler tout ce qu'on y souffre, & tout ce qui s'y pratique, on trouvera toûjours moins étrange l'extravagance de ceux qui ne le considéroient que comme l'ouvrage des mauvais Démons. Il a donc fallu que nous bussions tous devant que d'y venir de cette potion d'erreur & d'ignorance, dont Cebes nous a décrit la composition. Avec ce medicament empoisonné l'on s'affectionne à la vie, l'on aime sa prison, & tous les malheurs qu'on y ressent ne nous empêchent pas d'en trouver le sejour agreable.

Sen. in Agam.

Heu quàm dulce malum mortalibus additum
Vitæ dirus amor!

Si est-ce que les cris dont nous faisons rétentir le premier air que nous respirons, ne sont que de trop assurez présages de nos souffrances futures. Plus nous vivons, plus nous pleurons. Et le sentiment de Callimache qui trouvoit Troïle plus heureux que Priam, par ce que dans une plus courte vie il avoit moins jetté de larmes que son Pere, me semble beaucoup meilleur que celui de Tibere, qui envioit la felicité du même Priam, d'avoir survécu à tous ses enfans; comme si tout le prix de la vie étoit en sa durée, & que la qua-

Cic. l. 1. Tusc. qu. Suet. in Tib. art. 62.

lité n'y fit rien, pourvû qu'elle eût l'avantage de la quantité. Ce n'étoit pas l'opinion d'Apollonius, lors qu'il conseilloit au Roi de Perse de laisser vivre un Eunuque adultére, pour lui donner une punition pire que la mort. L'avis de Cesar fut bien different, quand il soûtint en plein Senat qu'on seroit trop misericordieux d'ôter la vie aux complices de Catilina, dont il leur faloit prolonger le cours pour un plus grand supplice. Et ces Prêtres ou Philosophes d'Egypte avoient bien d'autres pensées de nôtre durée ici bas, qui suffoquoient dans une fontaine sacrée leur Dieu Apis après un certain tems; quoique sa vie fût accompagnée de tant de voluptez, qu'Aristote la juge préférable pour ce regard à celle de beaucoup de Monarques. Car pourquoi l'eussent-ils accourcie si la longueur eût pû la rendre meilleure, ou plûtôt s'ils n'eussent voulu nous instruire par ce mystére, que la plus parfaite se perd utilement, & que les plus longs jours ne sont pas les plus heureux, puisqu'ils abrégeoient ceux mêmes du Dieu qu'ils révéroient? Cela me fait souvenir d'une autre Divinité beaucoup moindre dans la Theologie Payenne, qui servoit neanmoins aux Anciens pour établir une moralité semblable. Ils firent croire au peuple que le bon

Philost. l. 1. c. 23.

Amm. Marc. l. 22.

Ethic. Eud. l. 1. cap. 5.

homme Silene fut une fois arrêté à la chasse par le Roi Midas, qui ne le quitta point qu'après avoir appris de lui ce secret pour le rachât de sa liberté; que le premier & souverain bien consistoit à ne naître point, & le second, à sortir du monde aussi-tôt après qu'on y a fait son entrée. Ciceron tire aussi un fort argument du chant qu'on attribuë au Cygne quand il est prêt d'abandonner la vie, comme s'il ressentoit quelque joie, & s'il avoit quelque connoissance de ce qu'il se voit délivré d'une si rude prison; ce qui le fit autrefois consacrer au Dieu des Sciences. Et de vérité s'il n'y a point d'animaux dont la vie soit sujette à tant d'infortunes que la nôtre, selon les conjectures des Philosophes, pour ne rien dire des assurances qu'en donnoit Pythagore, qui se vantoit d'être fondé sur l'expérience, nôtre fin devroit être accompagnée de bien plus de chants d'allegresse que celle du Cygne, puisque ni lui, ni tous les autres, ne tirent point tant d'avantage de cette même fin, que nous faisons. Au défaut d'une gayeté semblable, qui ne s'accommode pas avec le chagrin ordinaire de nos derniers jours, ni avec la douleur presque inévitable dans la séparation de ce qui nous compose, beaucoup de Nations ont eu l'usage de témoigner leur af-

Lib. 1. Tusc. qu.

Luc. in somn. seu Gallo.

Thrases Cæsiones, &c.

fliction à la naiſſance des hommes, & de ſe réjouïr extraordinairement lorsqu'ils quittoient la vie. Cela ſuffit pour faire voir que tout le monde n'en a pas la même opinion, & que pluſieurs l'ont tenuë pour une peine ordonnée du Ciel, plûtôt que pour un bienfait dont ils lui fuſſent rédévables.

Il y a une voie moienne entre ces deux ſentimens, qui n'eſt pas ſeulement appuiée ſur l'indifference Academique, ou ſur la ſuſpenſion d'eſprit des Sceptiques; elle a l'approbation de la plus rigoureuſe Philoſophie. Seneque qui en faiſoit profeſſion, détermine dans une de ſes Epîtres, que la vie n'eſt d'elle-même ni bien, ni mal, mais ſeulement le lieu où l'un & l'autre ſe rencontrent, *vita nec bonum nec malum eſt, boni ac mali locus eſt.* Thales avoit ſans doute cette penſée quand il ne mettoit nulle difference entre la vie & la mort; de ſorte qu'il répondit à celui qui lui demanda pourquoi donc il ne mouroit pas; que c'étoit parce qu'on ne prenoit jamais de parti dans des choſes indifferentes. Euripide nous a laiſſé auſſi deux vers fort célébres dans l'Ecole là-deſſus, par lesquels il doute ſi ce que nous appellons la vie, n'eſt point une mort à le bien prendre; & ſi la mort au contraire, telle que nous la nommons vulgairement, ne

Epiſt. 100.

Diog. Laërt. in Thal.

Sex. Pyr. Hyp. lib. 3. c. 24.

ſeroit point mieux nommée nôtre vie. *Nunc, commilitones, Epaminondas veſter naſcitur, quia ſic moritur*, diſoit ce grand Capitaine. Pour Socrate, ſes dernieres paroles ſont presque de même ſubſtance. Il déclara qu'il ne croioit pas qu'homme vivant ſçût s'il étoit plus avantageux de poſſeder la vie, que d'en être privé; & qu'il n'y avoit indubitablement que les Dieux immortels, ſelon la façon de parler de ſon ſiécle, qui euſſent la connoiſſance de ce myſtére. Auſſi remarquoit-il que ſon Demon prohibitif, & qui le détournoit toûjours des choſes mauvaiſes, ne l'empêchoit pas de quitter le monde, comme n'y aiant point de mal eſſentiel en cela. Que ſi la vie n'a rien que d'indifferent, on ne peut pas dire que ſa longueur ou ſa briéveté la puiſſent rendre pire ou meilleure, ni par conſequent que celui qui vit une fois plus qu'un autre, ait quelque avantage ſur lui. En effet comme un homme de taille mediocre n'eſt pas moins homme qu'un Géant, & de même qu'un petit cercle n'a pas moins de perfection ni de rondeur qu'un plus grand, nôtre vie reçoit ſouvent tout ſon accompliſſement dans un fort petit eſpace de tems; ce qui la rend peut-être plus conſidérable, parce que l'Art ni la Nature ne ſont jamais ſi

admirables, que quand ils renferment beaucoup dans un lieu de peu d'étenduë. Trois actes, dit Marc Antonin, font quelquefois toute la Comédie de cette vie, qui n'est pas moins bonne pour cela, ni moins achevée, que si elle en avoit cinq. Il ne faut pas vouloir être plus long-tems sur le Théatre que les loix dramatiques ne le portent, ni s'opiniâtrer à demeurer sur l'aréne, quand le peuple demande de nouveaux Gladiateurs. Et pourquoi nôtre vie seroit-elle de pire condition pour être composée de peu de journées, il n'en faut qu'une pour nous représenter toutes celles de l'Eternité? *Unus dies par omni est*, selon le mot d'Heraclite. Et si nous en croions le même Empereur de qui nous venons de parler, quiconque a bien & attentivement contemplé le présent, se peut assurer d'avoir vû tout ce qui a été depuis la création de l'Univers, avec tout ce qui se pourra remarquer jusqu'à la consommation des Siécles; parce qu'il n'y a rien ici bas qui ne soit de même genre, & dans un si parfait rapport ou conformité, que les choses d'aujourd'hui sont des images parfaites de celles qui ont été, & qui seront à l'avenir, πάντα γὰρ ὁμογενῆ, καὶ ὁμοειδῆ. Pour le moins se peut-on assurer, que dans la révolution d'une année l'on

Lib. 22. de vita sua, in fine.

a vû toutes les faces de la Nature. Il ne reste après à observer que le plus & le moins qui ne changent pas l'espéce. Et quoi qu'Empedocle ait voulu dire, nommant le monde imparfait à cause de ses nouveautez : comme les Saisons y paroissent uniformes, & sont toûjours les mêmes, nous y coulons aussi nôtre vie d'un pas égal, sans nous pouvoir vanter d'y trouver de nouvelles satisfactions, n'y d'y éprouver aucuns nouveaux plaisirs.

Lucr. l. 3. *- - versamur ibidem atque insumus usque,*
Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas.

Que si nous devons avoir la vie pour indifferente en ce qui touche la quantité, tenons pour assuré que c'est à peu près la même chose à l'égard de la qualité. Il n'importe pas quel personnage nous y joüons, pourvû que nous nous en acquitions bien & au gré de celui qui nous l'a distribué. Nous l'avons déja comparée à une Comédie, où l'on acquiert souvent plus d'honneur en faisant le gueux excellemment, qu'en représentant mal un Prince. Epictete use de cette autre similitude, que nous sommes ici bas comme en un grand festin, où chacun se doit contenter de ce qui est devant lui, sans rechercher avec incivilité le reste qui s'y trouve hors de sa portée ; & sur tout sans s'efforcer de retenir des plats

Enchir. c. 20. & 22.

quand on eſt prêt de déſervir. Tenons donc nôtre ame dans une diſpoſition propre à rendre le depôt de la vie, autant de fois qu'il nous ſera redémandé. Conſentons librement à la remiſe d'une choſe indifferente, encore qu'elle nous ait été commiſe ſans nôtre conſentement. Et faiſons nôtre conte que l'âge d'un animal Ephémére, qui ſe voit caduc le ſoir du même jour qu'il a pris naiſſance, n'eſt pas moins accompli que celui d'un Artephius, d'un *Ioannes de Temporibus*, ou de quelque autre *Macrobie* qui auroit approché de leur *vivacité*, ſi ce mot peut exprimer en François, auſſi bien qu'en Latin, leurs longues années.

C'eſt le meilleur moien dont on ſe puiſſe ſervir pour ne point apprehender la mort, que de ne pas mettre la vie à trop haut prix, à quoi nous avons tâché d'accommoder la premiere partie de ce diſcours. Et puiſque de toutes les applications de nôtre eſprit il n'y en a point de plus utile, ni de plus philoſophique, que celle qui regarde la fin de nôtre être, donnons-lui le reſte de ce Traité, & après avoir conſidéré les raiſons de ceux qui en ont eu de ſi grandes appréhenſions, cherchons d'autres raiſonnemens qui nous puiſſent délivrer de crainte, & nous rendre, s'il

y a moien, la mort auſſi indifferente que la vie. L'utilité de cette meditation eſt toute manifeſte, parce que l'uſage des réflexions qu'on y fait, & des réſolutions qui s'y prennent, eſt infaillible. Beaucoup de perſonnes ſe préparent contre la douleur, contre la pauvreté, ou contre d'autres inconveniens ſemblables, qui ne deviennent neanmoins jamais malades, néceſſiteux, ni affligez des maux contre leſquels ils s'étoient ſi bien fortifiez. Mais à l'égard de la mort, comme elle eſt la choſe du monde la plus aſſurée, nôtre ame ne ſauroit acquerir d'habitude à la recevoir généreuſement, que nous ne ſoions certains de nous en prévaloir tôt ou tard, voire mêmes qui ne ſoit de miſe à toutes les heures du jour, à cauſe qu'il n'y en a point où nous ne puiſſions trouver nôtre derniere deſtinée, ni de lieu où nous ne la devions attendre, puiſque nous ne ſavons pas celui où elle nous attend. L'on ne ſauroit douter auſſi que cette penſée ne ſoit de celles dont la Philoſophie s'entretient le plus volontiers, vû que la meilleure partie de ſes Profeſſeurs ne l'ont point autrement definie qu'une contemplation de la mort. Et certes s'il eſt vrai que le plus grand contentement des Philoſophes conſiſte dans cette élévation d'eſprit, qui les éloi-

gne entierement du corps; on peut dire que leur vie eſt une eſpéce de mort; qu'ils prennent plaiſir à mourir, & qu'ils s'y accoûtument autant de fois qu'ils uſent de ces abſtractions & de ces extaſes qui leur ſont ſi familieres. Le reſte des hommes ne quittent le monde que par force, & il ſemble que la Nature leur faſſe violence quand elle les en ſepare. Ceux-ci ſe ſervent de la raiſon comme d'une lime; dit fort bien Dion Chryſoſtome, *Orat. 30.* par le moien de laquelle ils rompent peu à peu les liens qui les tenoient attachez. Il ne faut pas pourtant que cette comparaiſon nous faſſe imaginer des liaiſons fort ſolides, où il n'eſt queſtion que de filets d'araignée. Ceux des Parques qui tiennent toutes nos vies ſuſpenduës, ſont encore plus fragiles ſi nous en croions Lucien, qui fait tomber ſans bruit les moins élévez d'entre nous, & avec grand *Dial. Mercur. & Char.* retentiſſement les autres dont l'exaltation rend la chute plus peſante. En effet les Princes n'ont point de privilège en cela ſur les moindres Artiſans, encore que la fin des premiers n'arrive jamais qu'elle ne ſe faſſe entendre de toutes parts, & que celle des autres ſoit à peine ouïe, ni reconnuë de leurs plus proches voiſins.

Commençons maintenant à examiner ce

que la mort peut contenir de fâcheux en soi, ou de terrible en apparence. L'on a observé qu'encore que les Anciens eussent consacré des Temples à beaucoup de maux sous le nom de *Vejoves*, ou de Divinitez à craindre, comme les Romains à la Fiévre & à la mauvaise Fortune, les Atheniens à l'Impudence & à l'Injure; ils n'éléverent pourtant jamais disent-ils, d'Autels à la Mort, sur ce fondement qu'elle étoit seule qui ne se pouvoit fléchir par priere, ni gagner par quelque offrande qu'on lui sçût présenter. L'Apologue d'Esope dit bien qu'un pauvre Vieillard fatigué du travail jusqu'au desespoir, invoqua la mort à son secours, qui l'effraia si fort en se montrant à lui, qu'il fit mine de ne l'avoir appellée qu'afin de lui aider à réprendre son fardeau. Mais cette fable n'est pas inventée pour rendre la Mort moins inexorable: son sens mystique ne va qu'à nous faire comprendre combien elle est épouventable, & avec quelle secrete puissance la Nature nous fait abhorrer une séparation des deux parties dont nous sommes le composé. Sans mentir c'est par un mouvement bien physique, puisque les enfans mêmes quelque fois, & les bêtes brutes, craignent d'en venir là; ce que les uns & les autres témoignent assez à la vuë des préci-

précipices : Quoi, les plus miſérables des hommes ne tâchent-ils pas d'éviter le trépas? Et Philoctéte dans ſes plus inſupportables douleurs ne tiroit-il pas encore aux oiſeaux, pour prolonger autant qu'il lui étoit poſſible ce terme fatal, ſelon la belle remarque de Ciceron? En effet la privation de l'être donne naturellement de l'horreur à nôtre eſprit; parce qu'elle ſe préſente à lui comme ces abîmes qui n'aiant point de fond effraient la vuë, & touchent l'ame d'étonnement. Ce qui me paroît de plus calamiteux en cela, c'eſt que le reſte des animaux ne penſent à la mort que dans l'inſtant qu'elle s'accote d'eux, & qu'ils ſont prêts de la ſouffrir; au lieu que l'homme eſt ſi miſérable qu'il en a l'Idée ſans ceſſe devant les yeux; il ſait durant toute ſa vie qu'il doit mourir; & comme un criminel averti de ſon Arrêt, l'imagination du ſupplice qu'il faut qu'il endure le travaille plus que le Supplice même. Il ne ſe peut auſſi que cette reduction au néant de tout ce qui eſt cher dans la vie, avec une privation entiere de tant d'avantages qui diſtinguent les Grands du commun, & ceux qui ſont dans l'affluence de tous biens, des autres qui ont toûjours vécu dans le mépris & l'infortune, n'afflige merveilleuſement les premiers, qui ſe voient prêts d'ê-

Lib. 5. de Fin.

tre égalez aux plus chétifs & aux plus malheureux des hommes. Faiſons les Rois ou les Chevaliers tant que nous voudrons, auſſi-tôt que la partie ſera achevée, nous entrerons tous confuſément dans une même boëte, où nous ne ſerons pas plus conſidérez que le moindre pion. C'eſt ce qui rend Menippe ſi émerveillé là bas, lors qu'il n'y pût reconnoître Therſite d'avec le beau Nirée, Irus d'avec le Roi des Phéaciens, ni le cuiſinier Pyrrias d'avec Agamemnon. Encore y a-t-il cette double diſgrace pour ceux qu'on croit avoir toutes choſes à ſouhait en ce monde, que comme les plus conſidérables d'entre les forçats ſont les plus étroitement tenus à la cadéne, & rompent leurs liens beaucoup moins facilement que les autres, à cauſe de la groſſeur & ſolidité de leur chaine; les hommes puiſſans & heureux, qui ſont attachez à la terre par tant de fortes conſidérations, ſont ceux de tous qui la quittent le plus mal volontiers, & qui briſent leurs fers avec davantage de douleur & de violence. Cependant il faut tout abandonner, richeſſes, honneurs, plaiſirs, femmes, amis, & enfans; la faulx de Saturne ſepare impitoiablement tout cela de nous, quand il lui plaît de nous moiſſonner,

Luc. in Necyon.

Inſere nunc Melibœe pyros, pone ordine vites.

Virg. Ecl. 1.

Certes nous trouverons deux choſes à la fin ; la premiere, qu'il n'y a rien plus vain que d'amaſſer avec tant de ſoin & d'avidité ce que nous ſerons contraints de laiſſer un jour ſi fort à regret ; & la ſeconde, que la Mort doit être neceſſairement un grand mal, par la raiſon des contraires, puiſqu'elle nous prive de tous les biens dont nôtre nature ſe peut attribuër la jouïſſance. Je ne veux rien ajoûter pour fortifier un ſentiment ſi ordinaire, que le ſeul raiſonnement de Saphon, rapporté par Ariſtote, qu'il faut bien conclure que c'eſt un mal de mourir, vû que les Dieux ne meurent point. Tournons maintenant la medaille, & nous arrêtons à contempler d'autant plus ſoigneuſement ſon revers, que tous les lineamens en ſont inſtructifs, comme aiant été formé des plus beaux traits de la Philoſophie.

Lib. 2. Rhet. c. 23.

Tertullien a mis ſur la fin de ſon Apologétique une repartie de Zenon Eleate à Denys le Tyran, qu'il ne lui peut pas avoir faite, puiſque Zenon étoit plus ancien que ce Roi, de bien un ſiécle & demi. Mais ſoit qu'il en ait uſé envers Néarche, ou envers Diomedon, qui ſont les deux Tyrans avec qui nous voions dans Diogenes Laërtius que Zenon pût entrer en conférence ; ſa repartie ſut très notable à l'égard du ſujet que nous traitons.

On lui avoit demandé ce que la Philoſophie pouvoit donner à ceux qui faiſoient profeſſion de la cultiver. Il fit réponſe, qu'elle leur inſpiroit le mépris de la mort, dont il témoigna enſuite qu'il avoit très bien fait ſon profit. En vérité la Philoſophie même des Payens a eu de grandes lumieres là deſſus. Elle enſeignoit que ſans ce mépris il étoit impoſſible d'avoir l'eſprit tranquille. Elle montroit que c'étoit folie de craindre une choſe certaine & inévitable : Qu'il n'étoit pas moins naturel de mourir que de naître : Qu'un enfant n'avoit vraiſemblablement pas moins de peine à l'un qu'à l'autre : Et que pour nous rendre la mort plus familiere, la Nature nous faiſoit en quelque façon mourir tous les jours, quand elle nous aſſujettiſſoit à prendre le ſommeil. N'eſt ce pas encore la Philoſophie qui rendit à même deſſein le ſéjour des ames ſeparées ſi agréable, & qui donna le nom à ces champs Elyſiens, pour témoigner une délivrance de toute inquiétude par la mort, & un anéantiſſement de tous maux? Elle ordonna mêmes exprès que les corps ſeroient enterrez parmi des Oliviers, pour ſignifier que ceux qui repoſoient deſſous étoient deſormais dans un païs de paix & de plein repos. Mais parmi tant de beaux pré-

Cic. lib. de Sen.

ceptes elle a paſſé quelque fois juſqu'à des termes où il faut bien prendre garde de ſe méprendre. Car quand elle a dit que c'étoit une même choſe de n'être plus, & de n'avoir jamais été ; qu'il n'y avoit pas plus de raiſon d'apprehender pour ceux qui mouroient, que pour ceux qui n'étoient pas encore nez, & qu'apparemment la Mort qui nous prive de tout ſentiment, ne laiſſoit rien à reſſentir après elle ; l'on ne ſauroit nier que ſon raiſonnement n'allât contre l'immortalité de l'ame, que beaucoup de Philoſophes ont oſé nier. Lors que d'ailleurs cette même Philoſophie a permis de ſe tuer ſoi même, ſur ce prétexte que la vie ne ſeroit qu'une pure ſervitude ſi l'on en retranchoit la liberté d'en ſortir autant de fois que le chagrin, la vieilleſſe, les maladies, ou quelqu'autre cauſe nous y convie, il ne faut point douter qu'elle n'errât bien lourdement. Celui qui trouve qu'il ſortit plus de gloire que de ſang des plaies que ſe fit Caton d'Utique ; cet autre qui préſenta un poignard à ſon ami malade, lui demandant s'il avoit beſoin de plus d'aſſiſtance ; & ceux qui ont loüé ſi hautement un Calanus ſous Alexandre, un Zarmarus ſous Auguſte ou Tibere, & un Euphrate ſous Hadrien, pour s'être volontairement brûlez ou empoiſonnez,

Valer. Max. l. 1. c. 2.

Diog. Antiſth. apud Iulia. or. 6.

ont tous ſuivi ſans difficulté une très dangereuſe Morale, comme fort contraire au Chriſtianiſme. Si eſt-ce que hors de ces extrémitez vicieuſes, & de quelques autres ſemblables, la plûpart des Philoſophes ſe ſont tellement élévez au reſte du ſujet que nous traitons par la ſeule bonté de leur nature, que nous ne ſaurions trop admirer la conformité de leurs ſentimens avec nos véritez révélées.
Cap. 7. Salomon prononce dans ſon Eccleſiaſte, que le jour de nôtre trépas eſt beaucoup plus à priſer que celui de nôtre naiſſance. Il avoit déjà declaré qu'après s'être profondément en-
Cap. 4. tretenu de tout ce qui ſe paſſoit en ce monde, il étoit contraint de faire plus d'état de ceux qui l'avoient abandonné, que des autres qu'on y voioit joüir de la vie, tenant d'ailleurs pour le mieux fortuné de tous, celui qui étoit encore à naître. Et nous liſons
Cap. 1. dans le Deuteronome, entr'autres imprécations contre les tranſgreſſeurs des Commandemens de Dieu celle-ci, qu'ils craindront nuit & jour de perdre la vie, & qu'ils ne pourront être délivrez de l'apprehenſion de mourir.

Qu'y a-t-il en cela qui ne ſe rapporte parfaitement bien avec ce que nous avons déjà expoſé des opinions Philoſophiques, & ce

que nous en verrons dans la ſuite de ce diſcours ? Heraclite faiſoit une réflexion qui mérite, au jugement de Marc Antonin, d'être bien avant imprimée dans la mémoire de tous les hommes ; que puiſque les Elémens mêmes dont nous ſommes compoſez meurent viſiblement les uns dans les autres, par la reſolution ou tranſmutation réciproque qui ſe fait entr'eux ; il faut être bien injuſte pour ſe plaindre de la mort qui n'épargne pas ces grands corps ſi ſimples, & de qui nous tenons la plus grande partie de nôtre être. *Lib. 4. de vita ſua.*

Naſcentes morimur, finiſque ab origine pendet. *Manil. 4. aſtro.*

Le même Empereur ajoûte une méditation très digne de lui. Suppoſons, dit-il, que l'Olive fût capable de diſcours, elle ne ſe fâcheroit pas ſans doute de tomber en terre lors qu'elle eſt en maturité, elle remercieroit plûtôt l'arbre qui l'a produite, & qui lui a fourni durant un ſi long-tems la nourriture dont elle avoit beſoin, Nous ſommes des fruits mûrs, qui tombons naturellement quand nôtre heure eſt venuë, au lieu d'en murmurer, rendons graces à celui qui nous a fait arriver juſqu'à ce terme ; & qui vrai-ſemblablement n'ordonne rien en cela que pour nôtre bien. En vérité c'eſt une choſe fort étrange, dit Seneque, de voir que les fous ni les enfans n'ap-

prehendent presque point la mort ; & que nous ne puissions en user de même, ni obtenir de la raison une assurance que leur donne l'imbécillité ou la folie. Nous ne saurions seulement acquiescer aux Arrêts du Ciel qui nous separent de nos amis. Et nous ne voions pas qu'en nous plaignant de leur mort, nous nous affligeons de ce qu'ils étoient hommes ; & ne sommes pas moins injustes ni ridicules, selon la pensée d'Epictete, que si nous voulions rétenir des grappes sur la vigne, ou des figues attachées à leur branche, pendant les plus grandes rigueurs de l'Hiver.

Epist. 36.

Arria. l. 3. c. 24.

Mais que le coup de la Parque soit lent ou promt, que nous le ressentions tôt ou tard, d'où vient, s'il est un mal, que le Ciel l'a souvent octroié, comme à Pindare, pour recompense aux hommes de vertu ? Tibere fit réponse à quelqu'un qui lui demandoit en grace la fin de sa vie, qu'ils ne s'étoient pas encore réconciliez ensemble, pour lui accorder cette faveur. Et quand les Numantins stipulerent en se rendant à Scipion, un jour pour ceux qui se voudroient faire mourir, ils témoignerent bien quel étoit leur sentiment de ce dernier passage. Cela me fait souvenir d'un trait de Philippes de Macedoine, à la prise par force de la ville d'Abyde. Car

Hesych.

Suet. in Tib.

Appian de bello Hisp.

Polyb. l. 16. hist.

voiant que tous les habitans de cette place infortunée se tuoient les uns à l'envi des autres, il les fit avertir par un cri public qu'il accordoit l'espace de trois jours à tous ceux qui se voudroient pendre ou poignarder, par un genre merveilleux de misericorde. Tant y a que ceux qui ont eu de semblables pensées de la mort, ne l'ont pas estimée le plus grand ni le plus terrible de tous les maux, puisqu'ils lui ont même donné quelque degré de bonté ; d'où ils ont cru que dépendoit souvent nôtre félicité. Ce fameux Tyran de Sicile envoia signifier au Capitaine des habitans de Rhegio son prisonnier, devant que de le faire mourir, que son fils avoit été jetté dans la mer le jour précédent par son ordre. La réponse du pere à cet inhumain fut, qu'il avoit rendu un fils plus heureux de vingt-quatre heures, que celui qui lui avoit donné la vie. Hormisdas Architecte Persan se trouvant pressé par l'Empereur Constantius, de lui dire ce qu'il trouvoit de plus beau dans la ville de Rome, ne fit point de difficulté de lui avouër, que rien ne lui avoit tant plû depuis qu'il y étoit, que d'apprendre comme les hommes n'y mouroient pas moins qu'en tout autre lieu. Et je vois un jeune homme dans Dion Chrysostome, qui prêt de rendre l'ame, proteste qu'il

Diod. Sic. lib.14.

Platina in vita Fel. II.

In Charid. or. 30.

s'empêchera bien, ſelon les termes d'Homere, de refuſer un preſent des Dieux, nommant ainſi la mort qu'il avoit ſur le bord des lévres. En effet, ſoit que nous la prenions pour un bien, ou que nous en faſſions un mal, nous la devons toûjours recévoir très volontiers. Car ſi elle eſt un bien ſelon le ſentiment de ceux de qui nous venons de parler, quelle apparence y a-t-il de la craindre? Que ſi elle doit être miſe dans la catégorie du mal, en ce cas-là même il la faut conſidérer comme un bien, parce qu'elle nous délivre de la crainte que nous avions d'elle, & que par ſon moien nous devenons quittes d'un mal qui étoit inévitable. C'eſt pourquoi je trouve que ce noble & ancien Rhéteur Alcidamus, pour lui donner les mêmes titres dont Ciceron l'a honoré, ne s'exerçoit pas ſur un ſujet ſi paradoxique qu'on a crû, lors qu'il écrivit l'Eloge de la Mort, où il emploia plus d'éloquence que de raiſons philoſophiques, qui lui devoient neanmoins fournir les principales forces de ſon diſcours. La Philoſophie lui eût facilité les moiens de prouver qu'il ne peut y avoir de mal ſenſible, dans une ſéparation qui ſe fait en un inſtant, puiſque l'entendement même plus ſubtil que les ſens ne l'apperçoit pas, & ne connoît qu'imparfaitement les cho-

Lib. 1. Tuſc. qu.

ſes momentanées. Elle l'auroit inſtruit des fauſſes apparences qui nous font prendre la vie pour un bien, quoiqu'elle ſoit une véritable paralyſie de l'ame, dont la mort ſeule nous délivrant, on ne la ſauroit nommer mauvaiſe ſans commettre une manifeſte injuſtice. Et découvrant encore le masque trompeur qui nous rend cette même mort ſi hideuſe, la Philoſophie lui auroit fait reconnoître comme ce ne ſont que les accidens & les acceſſoires du trépas, qui nous effraïent, & qui nous donnent de ſi grandes appréhenſions d'une choſe eſſentiellement bonne, ou pour le moiens indifférente.

Terribiles viſu formæ lethumque, laborque. *Virg. 6. Æn.*

Ne voiez-vous pas que le Poëte ne la nomme terrible qu'à la vuë ſeulement, & dans l'extérieur, pour nous faire comprendre qu'en effet, & d'elle même, elle n'a rien de tel? Mais nous recueillons au moins cet avantage du ſeul titre qui nous reſte de la compoſition d'Alcidamus, de voir que tout le monde n'a pas ſi mal penſé de la mort, ni eu de ſi grandes averſions d'elle, que nous le ſuppoſions tantôt. Si les Grecs ni les Romains ne lui dreſſerent jamais d'autels, (ce que je ne voudrois pas garentir, aiant lû quelque part le contraire) les Eſpagnols ne laiſſerent pas d'en

élever à la vieilleſſe ſon avant-couriere, & de chanter avec des réjouïſſances publiques aux funerailles de leurs amis, ſelon que nous l'apprenons de Philoſtrate. C'eſt ce qui ſe pratique encore tous les jours en beaucoup de lieux, où les feſtins ſont ajoûtez aux autres gayetez, par un uſage qu'on a trouvé établi jusques parmi les plus barbares Nations du nouveau Monde. Et quand la primitive Egliſe ſe ſervoit de même du chant d'allégreſſe *Alleluia* aux enterremens des fidéles, elle nous vouloit ôter ſans toute cette grande terreur de la mort, nous apprivoiſer avec elle, & nous apprendre en ſa faveur plus que les Poëtes, les Orateurs ni les Philoſophes ne nous ont jamais enſeigné.

Lib. 5. cap. 1.

J'avouë qu'il ſe rencontre bien plus de perſonnes de l'humeur dont étoit Solon, qui veulent pleurer, & être pleurez, que de celle d'Ennius, qui défendit qu'on verſât la moindre larme ſur ſon tombeau. Auguſte neanmoins fut de ce dernier avis, conjurant ſes meilleurs & plus privez amis un peu devant qu'il expirât, de frapper des mains, & de lui applaudir joieuſement, après leur avoir demandé s'il ne s'étoit pas bien acquitté de ſon perſonnage, & s'il n'étoit pas heureuſement arrivé au dernier acte de ſa vie. Et nous li-

Suet. in Oct. art. 99.

ſons dans l'Hiſtoire Ethiopique, que le Sacriſtain d'un Temple reprit ſévérement Theagene & Chariclée, d'avoir pleuré le Pontiſe Calaſiris contre les ordonnances divines. A n'en point mentir, je crois que c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre là deſſus, quoi qu'il ſoit le moins ſuivi, que d'acquieſcer doucement à la commune deſtinée. Il eſt favoriſé des premieres conſtitutions Romaines, qu'on nommoit des douze Tables. Il a toute l'Ecole de Pythagore qui le récommande, pour ne rien dire des autres ſectes philoſophiques. Et puiſqu'on louë univerſellement ceux qui meurent volontiers, & qui témoignent de la générosité à quitter le monde; qu'elle apparence y auroit-il de porter impatiemment la fin des autres & de ſe plaindre amérement ſur leur foſſe? Je ſai bien que dans Eginard, Charlemagne verſe des pleurs, qui ſont le ſang d'une ame bleſſée, ſelon quelque Grec, à la mort de ſes enfans. Je n'ignore pas qu'un Louïs de Bourbon tomba dans l'éternel ſommeil ſur le tombeau de ſon pere Vice-Roi de Naples, par un reſſentiment encore plus violent que celui qui nous oblige à répandre des larmes. Je me ſouviens aſſez que Seneque même, avec toute ſon auſterité, ne laiſſa pas d'en jetter abondamment,

Lib. 7.

Iambl. de vita Pyt. cap. 32.

Epiſt. 64.

& des plus chaudes, par ſa propre confeſſion au trépas d'Annæus Serenus, ſur cette mauvaiſe raiſon; qu'il ne s'étoit jamais imaginé de lui devoir rendre ce dernier office. Et je veux bien encore fortifier ce côté-là de la répartie dont ſe ſervit Craſſus contre Domitius. Celui-ci reprochoit au premier qu'il avoit porté le deuïl d'une lamproie, & l'avoit honorée de ſes pleurs auſſi bien que de la ſépulture. Et toi Domitius, lui répondit Craſſus, tu as vû mourir trois femmes légitimes l'une après l'autre devant tes yeux, ſans avoir eu jamais beſoin de les eſſuier. Mais déjà je vois que Seneque a le premier de tous condanné ſon action. La réponſe de Craſſus accuſe ſeulement de dureté un homme qui ne reſſentoit pas les premiers & plus excuſables mouvemens de la Nature. Et les raiſons que nous venons de toucher, qui combattent ces exemples de foibleſſe, ſont ſi puiſſantes, que nous ſerions injuſtes ſi nous ne leur donnions le deſſus. Il y a des ames tellement infirmes que toute ſorte d'objets les émeuvent; & l'on ſait que la joie n'a pas moins tué de perſonnes que l'affliction. Les Grands ſont ordinairement les plus delicats en cela. Aucun n'oſeroit paroître vêtu de bleu devant le Mogol, parce que c'eſt la couleur

dont on porte le deüil dans ses Etats; & si quelqu'un veut parler en sa présence de la mort, il faut qu'il use de periphrase ou de circumlocution, étant un crime de frapper les oreilles du Prince d'un si rude mot. Les Indiens dont Solin fait mention, qui se faisoient transporter au desert lors qu'ils étoient malades pour y mourir, avoient peut-être égard à la delicatesse de semblables esprits, qu'ils étoient bien aises de ne point troubler. Et lors qu'Apollonius, qui avoit visité tous ces peuples, ajoûta au λάθε βιώσας de Pythagore, qui nous recommande la vie rétirée, le précepte de mourir aussi en cachette, λάθε ἀποβιώσας, il étoit vraisemblablement touché de la même considération. Ce n'est pas à dire pourtant qu'un honnête homme doive tomber lui-même dans une foiblesse reprochable, encore qu'il s'accommode souvent à celle des autres. Il ne s'étonnera ni ne se fâchera jamais, de voir arriver ses amis à un but, vers lequel ils ont cheminé depuis qu'ils sont en ce monde. Lui-même y prendra doucement son repos éternel sans murmurer, quand l'heure en sera venuë. Et lors que ce dernier jour se présentera, *ille laturus sententiam de omnibus annis suis dies venerit*, il couronnera l'œuvre par la

Cap. 52.

Sen. Ep. 26.

fin, & s'y comportera comme ceux qui célébroient autrefois parmi les Grecs ἀγῶνα ἐλευτέριον, les jeux consacrez à la liberté. En effet la plus importante portion de nôtre durée, c'est celle qui la termine. *Ita est profectò, alius de alio judicat dies, tamen supremus de omnibus.* Le Soleil a plus de spectateurs quand il se couche, que durant toute sa course. Nôtre vie est un Echo, dont on ne comprend rien si distinctement que les derniers accens. Et il faut faire son conte, que comme dans la noble Architecture la clef du bâtiment qui ferme la voûte, sert encore de lustre & d'ornement à tout l'édifice; nôtre derniere journée ne doit pas être moins l'embellissement que la fin de toutes les autres.

Plin. lib. 7. nat. hist. cap. 40.

Assez de personnes s'imaginent, que cette journée ne se présente jamais plus à propos que quand nous sommes persécutez de la Fortune, & que nous ressentons de certains dégoûts de la vie qui nous la rendent presque insupportable. Car, selon ce que disoit Artabanus à Xerxes, le plus grand mal de nôtre condition n'est pas de vivre peu, mais bien de ce qu'aucun ne l'éprouve si heureuse, à qui la volonté de mourir n'arrive souvent. Lors que le monde ne nous est plus que comme un théatre ennuieux où tout nous déplaît,

Herod. l. 3.

& où

& où nous joüons mêmes le personnage qui nous est échû contre nôtre volonté; il semble que ce soit le tems le plus commode, auquel nous puissions prendre congé de la compagnie. Et l'on peut soûtenir dans ce raisonnement, que les dernieres paroles de l'Empereur Septimius Severus, par lesquelles il protestoit qu'après avoir fait essai de toutes choses ici bas, il n'avoit rien rencontré qui le pût rendre content, marquoient un favorable moment pour sortir d'un lieu où il ne trouvoit aucune satisfaction. Quoiqu'il en soit, ç'a été l'opinion de Ciceron dans son livre de la Vieillesse, que la satiété de vivre, s'il faut ainsi parler après lui, devoit être prise pour une dénonciation de l'heure la plus propre de toutes à mourir. Seneque neanmoins est d'un avis bien différent. Il soûtient dans son Traité des Remedes contre les choses fortuites, qu'on ne sauroit finir la vie plus heureusement, que quand on est le plus aise d'en jouïr. Sa consolation à Polybe porte, que ce n'est pas une petite félicité de terminer sa course entre les bras de la bonne fortune. Et dans un pareil discours qu'il adresse à Martia, il l'avertit que la mort n'oblige personne à l'égal de ceux qu'elle vient trouver devant qu'ils l'invoquent.

Satietas vitæ, tempus maturum mortis affert.

Cap. 29.

Cap. 20.

Si Pompée fût décédé à Naples un peu auparavant que d'être défait par Cesar, il passoit indubitablement pour le premier homme du monde, puisqu'il eût été le plus puissant & le plus considéré de sa République. Si les funerailles de Ciceron eussent été conjointes à celles de sa fille, ou qu'après avoir préservé sa Patrie des calamitez dont elle étoit ménacée par la conjuration de Catilina, il eût moins vécû de quelques années ; on ne peut pas nier que ce ne lui eût été un grand avantage, & qu'il n'eut évité par là de grandes disgraces. Le même se doit dire de Caton, à qui la Mer auroit été favorable si elle l'eût englouti au retour de Cypre, accompagné de toutes ces richesses, qui ne servirent depuis qu'à faire subsister les guerres civiles, parce qu'il n'eût pas vû perir avec lui la liberté de son païs, comme il arriva depuis. Que si nous voulons jetter la vuë sur quelques-uns de ce siécle, & descendre de ces grands & fameux exemples à d'autres qui n'ont point encore été touchez ; ne dirons-nous pas que si le Comte Palatin eût été tué à la bataille de Prague, après y avoir reçû avec tant de gloire la Couronne de Boheme, sa fin ne seroit pas moins illustre dans l'Histoire, qu'elle y paroît peu sortable à de si hautes entre-

prises qu'étoient les siennes ? Représentons-nous quelle seroit la réputation de Tilly, si après avoir gagné cette mémorable bataille de Lutter, & fait perdre terre ensuite au Roi de Dannemarc, qu'il contraignit d'abandonner sa Chersonnese Cymbrique, il eût trouvé heureusement ses destinées devant que d'être défait par celui de Suede aux portes de Leipsic, & forcé depuis par le même au passage du Lech, où l'honneur & la vie de ce pauvre Général coururent leur derniere fortune. Spinola reconnut lui-même, & tout le monde avec lui, qu'il pouvoit laisser son nom beaucoup plus illustre à la posterité, si après avoir fait trembler l'Allemagne, donnant la loi telle qu'il voulut à ses Princes sur les bords du Rhin, il se fût contenté de la prise de Breda, & de ce qu'il avoit fait de beau en Flandre, sans entreprendre celle de Casal à la vuë de toute l'Italie, qui eût pitié de voir qu'un de ses enfans pour avoir un peu trop vécu, perdoit chez elle l'honneur qu'il avoit acquis ailleurs par tant de belles actions. Mais que ne pourrions-nous point dire de ce généreux & illustre Seigneur, qui vint mal-heureusement servir d'exemple dans Thoulouse, après avoir obtenu des victoires signalées dans le Piémont, & rendu tant de preu-

ves de ſon courage; ſi nous ne nous paſſions exprès de beaucoup de témoignages domeſtiques, pour ne rien dire d'odieux ſur un ſujet qui reçoit aſſez d'évidence de ce que nous prenons au dehors?

Ce peu que je viens de rapporter du grand Guſtave m'oblige à faire quelque reflexion ſur l'un de ſes plus ordinaires propos; qu'il ne tenoit point d'hommes plus heureux que ceux qui mouroient en faiſant leur mêtier. Le Ciel lui accorda cette félicité, comme à Ceſar celle d'une fin ſubite & non prévuë, qu'il avoit ſi ſouvent ſouhaitée. L'on ſe peut encore ſouvenir de ce que dit un grand homme de guerre à l'Empereur Hadrien, que les Souverains ne doivent jamais perir que debout; & de cet autre mot, qu'un Prince ne ſort jamais mieux du monde, que quand il le quitte ſain, & non pas debile & languiſſant. Soliman mourut ainſi dans l'exercice de ſa charge à l'âge de ſoixante & ſeize ans au ſiége de Zigeth, où ſon ſeul cadavre eut la gloire de faire rendre la Place. La Journée qu'on nomma des trois Rois les vit achever tous trois glorieuſement leur carriere ſelon ce ſentiment. Et je ne ferai point de difficulté de mettre ici au rang des plus grands hommes de nôtre tems le Comte de Mansfeld, qui

Oportere præpoſitos rerum ſtantes mori.

Sanum principem mori debere, non debilem.

ſe ſentant faillir, comme il paſſoit par la Boſnie, ſortit du lit, ſe fit habiller, & mit ſon épée au côté, afin de paier le tribut que nous devons tous à la Nature, dans la même poſture où il avoit donné de ſi grandes alarmes à ſes ennemis. Certes celui qui conſerve tant de vigueur juſqu'au dernier ſoûpir, montre bien qu'il le rend dans une conſtitution d'ame autre que celle du commun. Du reſte il n'y a rien, ſi nous déferons à l'autorité de Seneque, où il ſoit plus permis aux hommes de ſe ſatisfaire, que dans la façon de mourir; ni où ils ſoient auſſi plus partagez d'opinion. On eſt obligé de rechercher l'approbation d'autrui en beaucoup de choſes qui concernent la vie, mais quand il eſt queſtion de l'abandonner, il ſuffit à ſon dire, que nous y trouvions nôtre conte; & la meilleure de toutes les morts, eſt ſans difficulté celle qui nous plaît le plus. Qui doute que cet habitant de Negrepliſſe ne l'entendit ainſi, quand il demanda & obtint en grace d'être pendu aux branches d'un Noier qu'il avoit lui-même planté dans ſa vigne. Un Anglois voulut qu'on le ſuffoquât dans un tonneau de malvoiſie. Et je mettrois encore ici les Paraſites d'Heliogabale, qui furent étouffez ſous les Roſes & les Violettes, ſi je ne tenois pour

Epiſt. 71.

Du Pleix l'an 1622.

assuré que ce fut un jeu forcé, & un passetems de Prince qui ne régardoit que son seul plaisir. Ce sentiment pourtant de rechercher sa satisfaction, quand on le peut, au genre de mort qu'on a le plus à gré, n'est pas universellement récévable dans les principes de la vraie Religion; quoique nous lisions au li-
Cap. 9. vre des Juges, qu'Abimelech voulant mettre le feu dans une Tour des Thebites, se fit tuer par son Ecuier pour mourir, comme on dit, d'une belle épée, & afin qu'il ne fût pas dit que se fût de la main d'une femme, qui le venoit de blesser à la tête d'un coup de pierre. Tant y a que généralement parlant, & selon les seules lumieres de nôtre humanité, les avis sont ici différens; & comme plusieurs
Lib. 7. Nat. Hist. cap. 53. ont été de celui de Cesar & de Pline l'Historien, préférant la mort inopinée, & par consequent moins ressentie, à toute autre; il s'en est trouvé qui l'ont voulu goûter à longs traits, & qui eussent été bien fâchez de la récévoir si subite qu'ils ne l'eussent pas reconnuë. Busbec nous fait voir dans la seconde de ses Lettres non seulement une constance admirable du Bacha Achmat à souffrir le licou dont il fut étranglé, mais de plus, une fantaisie particuliere à ne vouloir pas l'être tout d'un coup, aiant prié celui qu'il choisit pour

lui rendre cet office, de relâcher la corde après le premier effort, & de le laiſſer reſpirer au moins une fois avant que d'achever ſon entrepriſe. L'on ne ſauroit nier que Socrate n'ait été trente jours dans une continuelle attente d'une mort certaine; & neanmoins perſonne n'a jamais douté qu'elle ne fut des plus belles, puiſque cela n'empêcha pas qu'il ne l'acceptât avec cette fermeté d'eſprit qui ravit encore tous les jours les nôtres d'admiration, quand nous liſons ce qui s'y paſſa. Ce qu'on peut conclure de plus vrai-ſemblable là-deſſus, c'eſt qu'il n'y a point de laide fin, ni de mauvaiſe, lors qu'elle eſt envoiée du Ciel pour nôtre ſalut, & priſe comme il faut de nôtre part.

Tenons-nous donc dans une aſſiette propre à recévoir ce bon-heur. Nôtre Hiſtoire de Canada nous apprend que les Hurons tout barbares qu'ils ſont, n'ont nulle appréhenſion de la mort, parce qu'ils la tiennent pour un paſſage ſeulement à une vie fort peu differente de celle-ci, où ils doivent poſſeder les mêmes choſes qui leur ont été cheres, & qu'on enterre avec eux pour cet effet.

N'eſt-ce pas une honte que ceux qui ont, comme nous avons, des aſſurances d'une félicité éternelle après les travaux de ce monde,

s'en ſéparent neanmoins ſi mal volontiers? Eſt-ce à cauſe que nous le quittons un peu trop tôt ce nous ſemble? Songeons que la Loi fait exécuter les moins coupables les premiers; que plus le feu eſt beau & clair, moins il eſt ordinairement de durée; & que les grains d'encens à qui Marc Antonin nous compare, ne ſont pas moins eſtimez pour brûler & s'évaporer des premiers. Sommes-nous dans un âge plus avancé, & qui nous ôte tout ſujet de plainte; diſons avec le Connétable de Montmorency; Que c'eſt être bien ridicule d'avoir ſçû vivre tant d'années, & de ne ſavoir pas mourir durant le tems d'un quart d'heure. Quoiqu'il en ſoit répréſentons-nous que dans le même inſtant que nous partons d'ici bas, il ne ſe peut faire qu'il n'y ait une infinité de perſonnes de tous âges, & de tous ſexes, qui en ſortent comme nous. Une choſe ſi commune ne peut être intolérable, & il y a trop de délicateſſe à ſe plaindre de ce que tant d'autres ſouffrent comme nous. Ces anciens Celtes, de qui nous pourrions être ſortis, étoient bien plus courageux, quand ils ſe laiſſoient plûtôt opprimer par la chute d'une maiſon, ou engloutir au réflus de la Mer, que de témoigner en fuiant une trop grande crainte de la mort; ou lors qu'ils

Lib. 4. de vita ſua.

Davila lib. 4.

Sen. epiſ. 78.

Exc. Conſtant.

ſe faiſoient librement tuer pour obtenir quelques preſens, & pour enrichir leurs amis, ſi nous en croions les fragmens qui nous reſtent de Nicolas Damaſcene, & ce qu'en a écrit Athenée. *Lib. 4. Deipnoſ.* En effet dès l'heure que nous apprehendons la mort, nous nous mettons en état d'avoir peur de toutes choſes, parce qu'il n'y a preſque rien qui ne ſoit capable de nous la donner. Le Roi Lyſimache menaçoit Theodore de la lui faire ſouffrir; Vous montrerez par là, lui repartit ce Philoſophe, que vous n'étes pas moins puiſſant qu'une Cantharide. J'étois il y a peu de mois au bord de la Mer, où un homme s'étoit étranglé en avalant un huître, la viande de toutes la plus molle, & qui coule le plus facilement. Mais pourquoi parler des huîtres, ſi un grain de raiſin eût le pouvoir de ſuffoquer le Poëte Anacreon, & un petit poil le Senateur Fabius en avalant du lait? Peut-être ſerions-nous fort aiſes de ne mourir point, & d'être comme Elie & Enoch exemts des loix de la Nature. Nous voudrions bien tous, je m'aſſure, rajeuner après cent ans comme ce Joſeph, portier de Pilate, dont Mathieu Paris fait faire le conte à un Archevêque d'Armenie. *In Henr. VII. ad an. 1228.* Je ſai bien que Philoſtrate a douté de la mort d'Apollonius. *Lib. 8. c. 12.* Que les

Insulaires de Cos on dit de la fille d'Hippocrate, ce que nos Romans content de Mellusine, qui changeoit de forme sans perdre la vie. Que l'ancienne Poësie a rendu immortels Typhon, Encelade, & quelques autres. Et qu'encore aujourd'hui les Mahometans tiennent qu'un Mahadin, petit fils de Fatime fille de Mahomet, n'est pas encore mort; de sorte qu'on lui tient un cheval toûjours prêt dans une Mosquée de Massadal au dessous de Bagadet, d'où il doit partir pour convertir le reste du genre humain. Il n'y a point d'apparence pourtant, que nôtre esprit se puisse laisser corrompre par de si impertinentes narrations: la Fable n'a pas assez d'illusions pour le séduire si miserablement. Et je ne veux que celle de Chiron, qui réfusa immortalité, aiant appris de son pere Saturne ce que c'étoit au vrai de la vie, pour détromper ceux qui s'y attachent avec le plus d'affection. Si nous considérons bien le monde en toutes ses parties, nous serons contraints d'avouër qu'il n'y pourroit avoir de calamité semblable à celle d'une vie sans fin, parce qu'elle auroit ses peines éternelles. Vous n'en trouverez point de si bien conduite, ni de si retirée qui n'ait ses agitations; comme les moindres lacs ne laissent pas d'être sujets aux orages & aux

tempêtes, encore qu'ils ne ſoient pas ſi abondans, ni de ſi grande étenduë que l'Ocean. N'aions donc pas tant d'amour pour une choſe ſi peu avantageuſe; ne ſouhaitons pas pour un peu de bien la durée de beaucoup de miſéres, & tenons pour aſſuré qu'il n'y a rien d'agréable dans la vie, pour ceux qui ne ſe ſont pas renduës douces & familieres les penſées de la mort.

II.

DE LA PROSPERITE'.

COMME il y a des corps de ſi foible complexion, qu'ils ne peuvent ſouffrir ni le froid, ni le chaud; il ſe trouve des eſprits que la bonne & la mauvaiſe fortune offenſent également, & dont l'imbecillité ne paroît pas moins dans la proſpérité, que parmi les afflictions. Mais encore que tout le monde reconnoiſſe aſſez franchement le grand pouvoir qu'ont ſur nous les adverſitez; peu de perſonnes s'apperçoivent du préjudice que leur peut faire une félicité charmante: & à peine trouverez-vous un homme qui avouë que le bon-heur lui ſoit nuiſible, ni qui voulût conſentir au retranchement des plus petites faveurs de la Fortune, quoiqu'il en reçoive en ſi grande abondance qu'elles l'acca-

blent. Car on ne peut pas dire qu'il n'y ait que les ames vulgaires qui ſoient ſujettes à ce fâcheux inconvenient; les plus fortes n'y ſuccombent que trop ſouvent: & les graces dont nous repaît cette Déeſſe aveugle ſont ordinairement ſi difficiles à digérer, qu'on ne les goûte guéres impunément & ſans courir le hazard de ſe perdre. C'eſt ce qui me convie à faire quelques réflexions ſur une partie de la Morale ſi importante qu'eſt celle-ci, & à regarder d'un autre œil que ne font la plûpart des hommes, ce qu'on nomme Proſperité où Bonne Fortune; me ſouvenant d'avoir lû beaucoup de choſes qui peuvent donner de grandes ſatisfactions d'eſprit à ceux d'une condition médiocre comme la mienne & d'un génie philoſophique tel que celui qui me poſſéde préſentement. J'ai reçu de ſemblables bien-faits de mes dévanciers, tâchons d'obliger de même ceux qui viendront aprés nous.

Encore que la plus ſaine partie des Philoſophes ait acquieſcé au ſentiment de Solon, qui ſoûtenoit que nous ne ſaurions raiſonnablement nommer perſonne heureux qu'aprés ſa mort; comme on ne donne jamais le titre de victorieux à ceux qui courent encore, & à qui mille accidens peuvent arriver pendant

qu'ils ſont dans la carriére, au bout de laquelle ſeulement ils doivent être couronnez. Si eſt-ce que pluſieurs grands Perſonnages ont été d'un avis contraire, & ſe ſont perſuadé que la Nature ne nous avoit pas donné en vain ce deſir de félicité mondaine que chacun reſſent, ni propoſé un but auquel il ne nous fut pas poſſible d'arriver. Les Stoïciens tenoient cette derniere opinion ſi aſſurée, que Dieu même, ſelon les termes profanes dont ils ſe ſervoient, n'étoit pas plus heureux que leur Sage, *Deus non vincit ſapientem felicitate, etiamſi vincit ætate*, comme parle Sextius dans Seneque. Il me ſouvient bien auſſi qu'Ariſtote s'eſt expreſſément moqué dans le ſecond livre de ſes Morales à Eudemus, du dire de Solon, qui ne s'accommode pas avec les regles du ſouverain bien, tel que le Peripatétiſme l'a conſidéré. Et l'on peut voir dans le petit traité de la Béatitude que nous a donné Averroës, comme il ne doutoit point qu'il n'y eût toûjours quelqu'un pour le moins dans le monde qui la poſſedât; tant parce que la perfection de l'Univers le requeroit ainſi, qu'à cauſe que tout ce qui eſt naturellement poſſible, & qui convient à l'eſpéce, ſe trouve toûjours actuellement dans quelqu'un de ſes individus. Mais

Epiſt. 73.

Cap. 2.

ſans examiner pour le préſent une propoſition ſujette à pluſieurs contradictions, je dis ſeulement que les Sectes qui ſe ſont le plus accommodées à la vie civile, comme l'Academique entre autres, & la Peripatétique, ont fait tant de cas de la Proſperité, & de tout ce qu'ils ont appellé biens de Fortune, qu'encore qu'ils les diſtinguaſſent de ceux du corps, & de l'eſprit, ils n'ont pû empêcher qu'on ne donnât la préférence aux premiers, & que dans l'uſage du parler ordinaire on n'ait nommé les hommes bien-heureux qui étoient les plus gratifiez de la Fortune, & à qui toutes choſes arrivoient davantage à ſouhait. C'eſt ce qui faiſoit dire à ce Grec, qu'il eut mieux aimé une goutte de bon-heur, qu'une pleine mer de bon eſprit, *τυχῆς ςαλαγμὸν, ἢ φρενῶν πόντον*. Un autre obſerve, que toute terre eſt la patrie d'un homme fortuné; qu'il trouve des parens en quelque lieu que ce ſoit où il ſe rencontre; & que quand il plaît aux Deſtinées il traverſe les rivieres & les mers ſur une claie, ou dans un panier percé ſans faire naufrage. Les Eſpagnols ont un proverbe tout conforme à cela, *Quien eſtà en ventura, haſta la hormiga le ayuda.* Et quand Salomon a écrit dans ſon Eccleſiaſte, qu'il faloit ſe réjouïr, & prendre tous les contentemens

Cap. 9.

de la vie autant que faire se peut, puisque nôtre humanité n'a rien à chercher au delà, *Omni tempore sint vestimenta tua candida, & oleum de capite tuo non defluat: Perfruere vita cum uxore quam diligis cunctis diebus vitæ tuæ, hæc est enim pars tua.* Ne semble-t-il pas qu'il se soit voulu expliquer de la même pensée? Ce n'est pas le sens neanmoins qu'il faut donner aux paroles de celui qui possedoit une sagesse infuse. La Réligion qui nous apprend à mépriser toutes les félicitez de la terre, a ses maximes trop differentes.

Et sans nous servir mêmes de son autorité, je pense que la Philosophie nous peut fournir assez d'instances, & nous jetter dans d'assez fortes considérations, pour reconnoître qu'il n'y a rien de plus trompeur que ce qu'on a bâtisé du nom de bonne fortune, & que la chose du monde dont nous nous devons le plus défier, c'est d'une grande Prosperité.

Entre toutes les miséres qui la suivent presque toûjours, comme l'ombre fait le corps, il n'en est point comme je crois de si rude, que celle qui fut remarquée par Asdrubal dans le Senat de Rome, Qu'on ne voit quasi jamais la bonne fortune avec le jugement, *Rarò simul hominibus bonam fortunam, bonamque mentem dari.* C'est ce qu'il pouvoit avoir ap-

Tit. Liv. Dec. 3. lib. 10.

pris des Lettres Saintes, étant d'un païs où l'on parloit alors comme elles; puisque nous lisons dans Job, que la sagesse ne se rencontre point parmi ceux qui sont dans les plaisirs, & qui jouïssent des douceurs de la vie. Et quoi? Epicure même tout diffamé qu'il est par ceux qui lui reprochent sa volupté, ne disoit-il pas ordinairement qu'il ne connoissoit rien de plus rare, qu'un homme sage qui fut bien voulu de la Fortune? Certes l'excès d'une lumiere trop éclatante n'a rien de si contraire à la vuë corporelle, selon la comparaison du Pythagoricien Archytas, comme le trop de prosperitez est préjudiciable aux yeux de l'esprit, & sujet à nous offusquer l'entendement. La Prudence & la Fortune sont en divorce de tems immemorial à ne se reconcilier jamais. Considérez l'humeur bizarre & déraisonnable tout ensemble, de ceux à qui toutes choses semblent arriver le plus à souhait, & vous serez contraint d'avouër ce que nous disons d'eux. L'inquiétude sur tout dont ils sont agitez, montre bien le déreglement de la partie superieure. Ils vivent dans un perpetuel dégoût des choses présentes: Rien ne les contente: Et persécutez de leur propre génie ils ne se peuvent souffrir euxmêmes. *Res est inquieta felicitas; ipsa se exagitat*

Cap. 28. non invenitur in terra suaviter viventium.

gitat, movet cerebrum non uno genere. Tenons pour aſſuré que Seneque, qui étoit Courtiſan, & qui paſſoit ſa vie dans la fréquentation des plus grands & plus heureux hommes de l'Empire Romain, les avoit fort bien reconnus lors qu'il uſoit de ces termes. Encore cette fabuleuſe Circé ſe contentoit d'ôter la forme extérieure à ceux qu'elle rétenoit auprès d'elle, leur laiſſant le raiſonnement: mais la Fortune traite avec bien plus de rigueur & d'injure ſes favoris, puiſqu'elle les prive de la principale partie de leur forme intérieure, qui eſt le jugement. *Epiſt. 36.*

Fortuna quem nimium fovet, ſtultum facit. *Publ. Mimogr.*

J'excepte pourtant ici, comme par tout ce diſcours, de certaines ames heroïques, qui maîtriſent impérieuſement cette même Fortune. Leur nombre eſt ſi petit, qu'il ne peut pas être de grand préjudice aux réflexions que je veux faire.

La Préſomtion, auſſi bien que tous les autres vices, eſt de vérité un effet de peu de jugement; mais nous la pouvons conſidérer ici particulierement, comme l'une des plus inſéparables compagnes de la Proſperité, & certes il eſt presque impoſſible de recévoir en pouppe les vents d'une fortune favorable, ſans qu'ils nous enflent de vanité; leurs opé-

rations ſont merveilleuſes en bien & en mal; ils ſont nos voiages; ils ſont nos naufrages. Qui ruina de fond en comble les fondemens de la République Romaine, que l'ambition de ſes principaux Citoiens, après avoir triomphé de l'Armenie, & ſubjugué les dernieres Provinces du Pont? Le torrent de ces grandes victoires emporterent Ceſar & Pompée au delà de toute modération. Et pour ſuivre la réflexion très judicieuſe que Florus a faite là deſſus, ce ne fût que le trop d'aiſe &
Lib. 4. cap. 2. de félicité qui les jetta dans les calamiteux deſordres qui ſuivirent, *cauſa tantæ calamitatis eadem quæ omnium, nimia felicitas.* Mais hors les termes de ces grands exemples, il n'y a perſonne qui n'épreuve tous les jours tant d'orgueil en ceux que le bon-heur dont nous parlons aſſiſte, qu'à peine peut-on converſer avec eux comme avec le reſte des hommes, *Contra peon echo dama*, dit l'Eſpagnol, *no para pieça en la tabla.* Ce qui eſt très conſidérable en cela, c'eſt que leur fierté ne les rend pas ſeulement inſupportables au reſte du monde; ils le deviennent encore à eux mêmes; & ne pouvant digerer les faveurs qu'ils reçoivent de la Fortune, ni ſouffrir toutes ſes careſſes, ils crévent de vanité au même tems qu'ils ſuccombent ſous le poids,

Quæ illos graves aliis reddit, gravior ipſis felicitas incumbit. J'avouë que quand la Proſperité ne feroit point d'autre mal, que d'élever ſi haut le ſourcil comme elle fait à ceux qui la poſſédent, il me ſeroit impoſſible de n'en pas médire, tant j'ai une grande averſion des Superbes.

Sen. ep. 95.

Son inſtabilité eſt un autre puiſſant ſujet pour nous la faire mépriſer, & d'autant plus qu'elle paſſe ordinairement d'une extrémité à l'autre, ne nous élvéant, il me ſemble, que pour nous précipiter de plus haut, *a gran ſubida, gran cayda*, ou pour nous mettre en lieu d'où nous montrions, comme le Singe du ſommet de l'arbre, ce que nous avons de plus difforme. Tant y a que ſelon la belle obſervation du Précepteur de Neron, ſi tant eſt que la conſolation adreſſée à Martia ſoit de lui, il n'y a pas une partie de nôtre vie ſi tendre, & dont nous nous devions ſi fort défier, que de celle qui paroît la plus riante; ou, comme il s'explique de cela même dans un autre endroit, la meilleure de toutes les fortunes, & qui nous contente davantage, eſt celle en qui l'on doit prendre le moins d'aſſurance, *Nulli fortunæ minùs bene quàm optimæ creditur.* Elle a cela de commun avec la Lune, qu'elle s'eclipſe en un moment quand

Cap. 21.

De brev. vit. c. 17.

elle eſt en ſon plein. Plus elle a d'éclat, plus elle eſt fragile auſſi bien que le verre. Dieu ne lui donne ſouvent des aîles, non plus qu'à la Fourmi, que pour ſervir à ſa perte. Et comme la ſanté exquiſe ou athlétique eſt extrémement perilleuſe, & paſſe même pour un prognoſtique de maladie ; une extréme félicité nous ménace d'infortune, & c'eſt un éclair qui précéde d'un ſeul inſtant le tonnerre. Sylla ſe fait proclamer heureux par un Edit public ; trois jours après il eſt mangé des poux dans la ville de Pouzzolles, & donne ſujet à Pline d'écrire que ſa fin a été plus calamiteuſe, que celle de tant de milliers de Citoiens Romains qu'il avoit fait mourir. O que ce Roi d'Egypte qui renonça ſi ſolemnellement au traité d'amitié qu'il avoit contractée avec Polycrates, étoit perſuadé de cette viciſſitude ! Il prévût par l'excès des proſperitez de ſon ami, la fin deſaſtreuſe dont il étoit menacé. Et ſous ce prétexte de ceder à l'envie du Ciel, & à la jalouſie des Dieux, comme on parloit alors ; qui ne laiſſent point de grandes félicitez impunies, il voulut éviter le malheur d'une ſocieté que les ſeules faveurs de la Fortune lui rendoient ſuſpecte. Je me ſouviens d'un autre Roi de Theſſalie qui témoigne le même ſentiment dans Xenophon ;

Aurel. Vict. de vit. illuſt.

Lib. 7. hiſt. c. 43.

L. 6. hiſt.

conſeillant aux Thebains après leurs victoires de ne rien hazarder contre les Lacedemoniens foibles & vaincus, par cette raiſon principalement, que Dieu fait ſon jeu d'exalter les petits, & d'humilier les puiſſans. Et n'eſt-ce pas ce que le Saint Eſprit a prononcé depuis par la bouche de la Vierge, *Depoſuit potentes de ſede, & exaltavit humiles?* Pour le moins fut-ce, lors de ma lecture, ce qui m'obligea le plus à remarquer le paſſage de cet Hiſtorien Grec dont je viens de parler. Mais il ne faut pas oublier ce que les fables des Anciens, dont ils couvroient leurs plus belles moralitez, nous ont enſeigné touchant la fragilité & le peu de durée de ce que nous nommons Proſperité. Elles nous repréſentent un Coq glorieux de l'avantage qu'il venoit d'avoir ſur ſes compétiteurs, que l'Aigle ſurprend & déchire ſur le toit où il étoit monté pour mieux entonner ſon chant de victoire. Et elles nous font entendre le murmure inſolent d'une Mouche, qui ſe vantoit d'avoir mis avec ſon proboſcide le Lion aux extrémitez, au même tems qu'elle donna dans la toile d'une araignée, où ſa vie & ſa vanité ſe terminérent. Que s'il eſt permis d'écrire en ſuite des fables une petite raillerie, je rapporterai volontiers celle

d'un Archévêque de Florence, qui touche de fort près nôtre ſujet. Il s'étonnoit devant un grand Cardinal de la miſérable condition des hommes, dont tout le bon-heur ne ſauroit régarder que l'ame, le corps, ou les biens; & cependant ces mêmes hommes ſont inceſſamment travaillez en toutes les trois parties, par les trop ſubtils Juriſconſultes, les Medecins ignorans, & les mauvais Theologiens. En vérité il n'y a guéres de félicitez qui ſoient à l'épreuve de tant d'attaques, ni qui puiſſent reſiſter à de ſi grands adverſaires.

C'eſt ce qui a fait dire de fort bonne grace à un Ancien, qu'il n'y avoit point d'hommes plus fortunez, que ceux qui ſe pouvoient paſſer de la Fortune; ni de plus malheureux, que ceux qui l'aiant euë toûjours favorable n'ont jamais éprouvé aucune adverſité. Le Philoſophe Bion tournoit ce ſentiment d'un autre biais, ſur la demande qu'on lui fit, qui étoit à ſon jugement le plus miſérable, & le plus agité de tous les hommes? Il répondit que c'étoit celui qui déſiroit avec le plus de paſſion d'être heureux, & qui récherchoit le plus ardemment la quiétude. Voions de quelle façon Seneque s'en explique à ſon ami Lucilius dans la derniere lettre qu'il lui écrit, & nous trouve-

Diog. Laërt. in Bio.

verons que par les derniers termes de la même lettre il a encheri ſur tout ce que les autres avoient dit auparavant. Je vous veux donner, lui dit-il, une regle ſur laquelle vous vous puiſſiez meſurer, & vous appercévoir quand vous ſerez arrivé à la perfection que vous recherchez: Tenez pour aſſuré que vous la poſſéderez avec la béatitude où vous aſpirez, lors que vous ſerez capable de reconnoître qu'il n'y a point de plus malheureuſes perſonnes au monde, que celles qu'on y croit les plus heureuſes. Afin qu'on ne penſe pas que je contribuë quelque choſe du mien à une penſée ſi hardie & ſi paradoxique, je coucherai ici les paroles mêmes de ce digne Précepteur & ſincere ami. *Brevem tibi formulam dabo qua te metiaris, qua perfectum eſſe jam ſentias. Bonum tunc habebis tuum, cùm intelliges infeliciſſimos eſſe felices.* Si les Oracles profanes étoient de quelque conſidération, je rapporterois celui qui fût rendu à un puiſſant Roi de Lydie, auquel Apollon préféra un pauvre villageois d'Arcadie, le déclarant incomparablement plus heureux dans ſa cabane, que ce Prince au milieu de ſon Palais, & de toutes ſes félicitez apparentes. Mais nous ne pouvons faillir en déferant à la doctrine des Oracles divins, qui nous appren-

Cap. 7. nent dans l'Ecclesiaste, qu'il vaut beaucoup mieux entrer dans une maison de deuïl, que dans celle où se font des festins, pour nous donner de l'apprehension de la joie, & des prosperitez qui la causent. Ariston avoit donc raison de préférer un jeune homme triste & melancholique, qu'il comparoit aux vins qu'on trouve âpres ou rudes d'abord, à ces enjouëz qui sont dans une perpetuelle recherche des douceurs de la vie, & que la Fortune tient comme enivrez de ses continuelles faveurs.

Que si nous voulons considérer encore de plus près la Prosperité, nous serons étonnez de voir qu'elle n'a rien de solitude, & qu'elle ne subsiste que dans l'imagination. Tel met son plus grand contentement en une chose, qui rendroit un autre malheureux. Les mêmes lettres composent tantôt la Tragédie, tantôt la Comédie. Et selon que nous envisageons un même événement, nous y trouvons nôtre satisfaction, où nôtre déplaisir. Cela montre bien qu'il n'y a rien de réel en toutes nos félicitez; & que Salomon eût raison de conclure, après les avoir bien étudiées, qu'il n'y avoit reconnu que toute erreur & toute vanité, *Risum reputavi erro-*
Eccl. c. 2. *rem, & gaudio dixi, quid frustra deciperis.*

Nous prenons parfois pour un present favorable de la Fortune, ce qui causera nos plus grandes inquietudes; *Munera ista fortunæ putas? insidiæ sunt.* Et que dirons-nous si le plus sensuel de tous les Philosophes dont nous avons déjà parlé, & le plus recherchant son aise, a protesté qu'il eût mieux aimé être mal-heureux raisonnablement, que bien-heureux sans raison? ou selon ses propres termes, εὐλογίςως ἀτυχεῖν, ἢ ἀλλογίςως ἐυτυχεῖν. Car encore que le principal dessein d'Epicure fût de montrer par là combien il estimoit la raison, il témoignoit au même tems le peu de cas qu'il faisoit de ce que nous nommons bon-heur. Aussi fut-ce le même qui soûtint que nos plus grands contentemens avoient leur siége dans la memoire, & qu'ils dépendoient du souvenir des choses passées; ce qui leur donne encore moins d'existence que s'ils étoient dans l'imagination, comme nous venons de dire, puisque celle-ci peut-être des choses présentes, au lieu que la mémoire ne s'étend jamais que sur le passé. Mais servons-nous des exemples qui instruisent & persuadent quelque fois plus que le raisonnement, pour pénétrer jusques dans la nullité de nos prosperitez. Je ne veux point parler ici de l'Empereur Severe, ni d'une in-

Sen. ep. 8.

Diog. Laërt. in Epic.

Sen. l 3. de Ben. c. 4.

finité d'autres, qui après avoir éprouvé comme lui tout ce qu'il y a de plus doux dans la vie, dirent qu'ils n'avoient rien laissé à essaier, sans avoir trouvé chose du monde qui les contentât. Mon opinion est que deux exemples seuls que je choisirai, l'un dans l'ancienne, & l'autre dans nôtre Histoire moderne, nous fourniront toutes les lumieres que nôtre sujet peut réquerir. La félicité d'Auguste n'est pas moins connuë dans les livres que la pieté de Numa, la vaillance de Cesar, ou la bonté de Trajan. C'est pourquoi l'on donne encore aujourd'hui le nom d'Auguste comme très fortuné, aux plus grands Monarques; & quand nous parlons de leur Auguste Majesté, nous ne touchons pas moins le bon-heur de leur Empire, que sa puissance, sa splendeur, ou son étenduë. Sans nous amuser à particulariser toutes les victoires qu'il obtint, suivies d'une infinité de triomphes; il suffit de remarquer qu'il fut si fortuné que de voir fermer de son tems le Temple de Janus par l'établissement d'une paix générale, ce qui n'étoit arrivé que deux fois auparavant depuis la fondation de Rome. Aussi lisons-nous dans Dion Cassius, que de tous les décrets du Senat faits pour honorer cet Empereur après qu'il eût domté Marc Antoine, il n'y en eût

Tit. Liv. Dec. 1. l. 1. Suet. in Oct. 22.

Lib. 51.

point qui lui donnaſſent tant de contentement, que celui qui ordonnoit que les portes de ce Temple ſeroient tenuës fermées. C'étoit la marque de l'heureuſe tranquillité du monde, durant laquelle le vrai Dieu de la Paix avoit reſolu de toute éternité ſon Incarnation, dont le myſtere étoit dû au tems le plus pacifique de tous les ſiécles. Cependant on adoroit la créature au lieu du Créateur, & l'amour des peuples fut ſi grand envers Auguſte, qu'ils lui érigérent des Autels par toutes les Provinces. Il vécut ſoixante & ſeize ans dans une ſuite preſque continuelle de proſperitez apparentes ; & ſa fin fut ſi heureuſe, qu'aiant toûjours ſouhaité une mort facile, & comme il le prononçoit, à ce que dit Suetone, cette ἐυθανασιαν des Grecs, il rendit le dernier ſoûpir entre les bras de ſa femme, en prenant doucement congé d'elle. Que ſi le régret de toutes les Nations, & les honneurs divins qu'elles lui rendirent, doivent être conſiderez en examinant ſa bonne fortune, certes perſonne ne l'eut jamais plus accomplie ; puiſqu'outre les hommes, la Nature même, ſelon la penſée de Solin, ſembla porter le deuïl, & s'affliger de la mort d'Auguſte, par une ſtérilité qui la ſuivit immediatement, *Hujus ſuprema quaſi lugeret* *Cap. 1.*

ſæculum, *penuria inſecuta eſt rerum omnium.*
Lib. 7. *cap.* 45. Toutes ces proſperitez pourtant n'ont pas empêché Pline de le conſidérer dans un chapitre fait exprès, pour l'un des plus mal-heureux hommes du monde. Il rapporte mille diſgraces de ſa jeuneſſe, avec une infinité de deſordres d'Etat, tels que la déroute de Varus, dont je me veux taire pour le contempler de plus près, & pénétrer non ſeulement dans le domeſtique, mais mêmes dans l'interieur de ſon ame, où nous jugerons mieux de ſa félicité. C'eſt où je ne rémarque quaſi que des dégoûts perpetuels, tantôt par la mort odieuſe de ſes petits fils; tantôt par les entrepriſes ordinaires ſur ſa vie; & tantôt par les adultéres infames des deux Julies, dont l'une étoit ſa fille propre, & l'autre ſa petite fille. Il eſt certain qu'il prit tellement à cœur leurs impudicitez, qu'outre que nous liſons dans *Art.* 65. & *ult.* Suetone qu'il ne parloit jamais de ces débauchées, non plus que d'Agrippa, ſans les nommer ſes trois chancres, qui le rongeoient, le même Auteur nous apprend qu'il défendit par ſon teſtament le tranſport de leurs cendres, lors qu'elles viendroient à mourir, dans le ſepulcre où les ſiennes devoient être renfermées. Ajoûtons à cela les défiances qu'il eût ſur la fin de ſes jours des deſſeins de ſa

femme en ſaveur de Tibere; les douleurs de ſes grandes maladies, avec les langueurs de celles qu'il avoit tous les ans au jour de ſa naiſſance & ſur le Printems; bref tout ce que les Hiſtoriens de ſa vie y ont obſervé de calamiteux: & nous n'aurons pas de peine à croire la réſolution qu'ils lui imputent d'avoir euë, de ſe faire mourir ſoi-même, aiant été quatre jours pour cela ſans prendre de nourriture; *quatridui inediâ*, dit Pline, *major pars mortis in corpus recepta.* Je ferai encore cette réflexion, à cauſe que nous avons tantôt étendu ſon bon-heur juſqu'après la mort; qu'il eût la diſgrace de laiſſer pour héritier de la plus grande partie de ſes biens, & pour ſucceſſeur à l'Empire le fils de celui qui avoit été ſon ennemi mortel. Mais venons au ſecond exemple, & regardons d'abord le plus glorieux Potentat de ce ſiécle, dans une continuation de bénedictions du Ciel, telles que toute la Terre a eu ſujet de s'en étonner. On peut bien juger que je veux parler de Louïs Treiziéme, dont ceux qui viendront après nous, admireront ſans doute les proſperitez, s'ils en jugent par l'éclat de ſes actions héroïques, par le nombre de ſes trophées, par l'étenduë de ſes conquêtes, & par la grandeur de ſes triomphes. En

effet, ſoit que vous conſidériez les monſtres qu'il a domtez au dedans, ſoit que vous jettiez les yeux ſur les avantages qu'il a eus par tout au dehors, vous ſerez contraint d'avouër que la France n'a jamais eu de Roi plus fortuné que lui. Elle n'a point de frontiere qu'il n'ait avancée de beaucoup dans le païs ennemi. Elle n'a point d'envieux dont il n'ait domté l'orgueil, & confondu les deſſeins. Et ſi vous prenez garde à ce qui s'eſt paſſé tant ſur l'Ocean que ſur la Méditerranée, vous jugerez que tous les Elemens combattoient pour nous ſous la domination de ce Prince. Or les marques de ſon bon-heur n'étoient pas moindres dans ſon domeſtique; & c'eſt ſans doute qu'il avoit de grands avantages ſur Auguſte de ce côté-là. Dieu lui donna pour compagne de ſa couche une Princeſſe, que la bonté ſinguliere, jointe à pluſieurs autres vertus extraordinaires, & vraiment héroïques, lui euſſent pû faire aimer, quand elle n'eût point été une des plus parfaites au reſte, & des plus agréables de ſon tems. Il ſe voioit pere de deux fils très dignes de ſon affection, pour être ſi beaux, & ſi bien formez de Nature, qu'il n'eût pas pû les ſouhaiter plus accomplis; outre que le tems auquel il les avoit eus les lui devoit rendre encore

plus chers. Tout le monde le respectoit, & de quelque côté qu'il se tournât dans son Louvre, il n'y voioit que des témoignages d'amour & de révérence. Pouvoit-il donc rester quelque chose à sa félicité pour être plus entiere, si nous en jugeons par les apparences? Avec tout cela néanmoins, que dirons-nous si par sa propre confession il n'a jamais passé un jour sans quelque mortification, ni goûté en sa vie la douceur d'une joie, qui ne fut détrempée dans l'amertume du déplaisir. Je m'empêcherai bien ici de commettre la faute de celui que les Atheniens traiterent si mal, pour les avoir obligez à pleurer une seconde fois les infortunes de leurs alliez, en les représentant sur un Théatre. Et de vrai, mon imprudence seroit plus grande que la sienne, si je voulois aujourd'hui m'étendre sur un sujet si ennuieux que nous seroit celui des soucis cuisans, & des inquiétudes continuelles de ce Monarque. Mais tant y a que puisqu'en mourant ses dernieres paroles, que les Jurisconsultes nomment sacrées, & qui passent pour des Oracles dans des bouches moins véritables que la sienne, nous ont assuré que ses contentemens n'ont jamais été purs, ni ses plaisirs exemts de tristesse & d'afflictions, ne pouvons-nous pas bien con-

Herodot. lib. 6.

clure que tout ſon bon-heur, non plus que celui d'Auguſte, n'avoit rien d'eſſentiel, & qu'il étoit ſeulement de la nature de ces choſes qui ne ſubſiſtent que dans l'opinion. Il y a donc lieu, généralement parlant, de ſoûtenir & par raiſons, & par exemples, que la proſpérité n'eſt à le bien prendre, qu'une apparence trompeuſe ; & s'il eſt permis de parler ainſi, un Phénomene Moral, qui trompera toûjours ceux qui penſeront y rencontrer de la réalité.

Mais je veux que ce ſoit être trop auſtere, de vouloir ſi abſolument que toutes nos félicitez ſoient chimeriques ; donnons leur quelque véritable exiſtence, pourvû que nous nous empêchions de nous méprendre, & moiennant que nous ne les eſtimions qu'autant qu'elles peuvent valoir. Car pour toucher ſommairement ce dont je crois que tout le monde doit demeurer d'acord, n'eſt-il pas vrai que la proſperité nous rend à la longue tous les ſens ſi délicats & ſi tendres aux moindres incommoditez, qu'elle nous effemine le plus ſouvent ? Ne ſavons-nous pas qu'au lieu que la mauvaiſe fortune nous fait reconnoître qui ſont nos véritables amis : la bonne a cet inconvenient, qu'elle cache & nous empêche de découvrir nos ennemis ? N'a-t-elle

pas

pas encore cet autre défaut, d'être de l'humeur des Princes, qui ſont presque toûjours irreconciliables avec ceux qu'ils ont une fois regardez de travers? le bon-heur de Mécœnas ne fut-il pas cauſe de la ruïne de ſes études, & particuliérement de ce que ſon éloquence s'énerva, & perdit cet air de généroſité qui la rendoit recommandable? Si ce bon-heur eſt exceſſif, ne devient-il pas ruineux & inſupportable, comme le blé qui ſe couche par le trop de nourriture; comme les branches qui rompent d'être exceſſivement chargées, & comme la lampe que l'huile éteint ſi elle y eſt verſée en trop grande abondance? Bref, combien la joie a-t-elle tué de perſonnes en les étouffant d'abord? L'Hiſtoire Grecque parle de Chilon, de Sophocle, d'une Policrata, de Diagoras, de Philippides, & de l'un des Denys de Sicile, qui moururent tous de la ſorte: La Romaine aſſure le même d'un M. Juventius Thalna, & de deux femmes de la ville de Rome, qui ne pûrent digérer le contentement inopiné que leur cauſa la préſence de leurs fils, aprés la déroute arrivée au lac de Thraſymène: Et nôtre Hiſtoire nomme la Dame de Château-Briant, que le trop d'aiſe fit expirer ſubitement, voiant ſon mari de retour du voiage de S. Louïs. Cer-

Epist. 122. tes la remarque de Seneque eſt bien gentille à ce propos, quand il dit qu'il y a ſi peu de diſtance entre la félicité & l'infélicité, qu'elles ne ſont ſeparées que d'une petite ſyllabe, & ne different que de deux lettres ſeulement. Mais ſi ce jeu ſemble un peu trop de Grammaire pour un ſujet ſi moral, nous pouvons entendre des propos bien plus ſerieux du même Philoſophe, lors qu'il conjure tous les Dieux de ne ſouffrir jamais que ſon ami Lucilius devienne le mignon de la bonne fortune,
Epist. 95. *Neque Dii, neque Deæ faciant, ut te fortuna in deliciis habeat.* Il faloit bien qu'il eût d'autres penſées que le commun des hommes de tout ce qu'ils mettent au rang des proſperitez.

On me dira peut-être: faut-il donc renoncer abſolument à tout ce qui nous peut contenter dans le monde? Nenni vraiment: mais il faut autant qu'il nous ſera poſſible faire en ſorte que nos contentemens ne dépendent pas de la Fortune, & que nos plus ſolides plaiſirs conſiſtent en une operation très parfaite de la principale faculté qui eſt en nous.
Plutarq. des com. conc. Les Stoïciens mettoient les élemens de la félicité dans la Nature, & la ſubſtance du bien dans l'élection raiſonnable de ce qui eſt ſelon cette même nature. Subſtituons Dieu à la Nature, & prenons l'acquieſcement à toutes

ſes volontez pour le centre de nôtre Béatitude, que nous ne rencontrerons jamais ailleurs. Ne nous fâchons pas ſi un autre ſe trouve plus riche ou plus heureux que nous, puisque le Ciel l'a ainſi ordonné; mais tâchons néanmoins qu'il ne merite pas mieux de l'être que nous, encore que nous attendions tout de la grace, & que nous ne donnions rien au merite. Tenons le mépris des choſes voluptueuſes pour la plus grande de toutes les voluptez. Moquons-nous des liberalitez de la Fortune; dont elle ſe ſert pour fabriquer toutes nos infortunes. Et ſur tout défions-nous de ces proſperitez enjoüées qui portent l'ame à l'eſſor; puisque les vraies ſatisfactions d'eſprit ſont toûjours ſevéres, *Mihi crede, res ſevera eſt verum gaudium:* & puisque cette aſſiete inébranlable du Sage, qui ne déſire, ni n'apprehende choſe aucune par raiſon plûtôt que par inſenſibilité, n'eſt jamais ſans une eſpéce de melancholie, qui fait le temperament heroïque. *Sen.ep.23.*

III.

DES ADVERSITEZ.

PUISQUE c'eſt un grand mal, ſelon le dire du Philoſophe Bion, de ne pouvoir ſouffrir le mal; nous ne ſaurions peut-être

mieux faire que de réchercher les moyens, s'il y en a, qui sont capables de nous le rendre plus tolerable. Or ce n'est pas seulement en faveur des sens que nous devons faire cette récherche, quoique très necessaire à ceux qui sont composez, comme nous, de parties dont fort peu sont susceptibles de plaisir, & toutes de souffrance. Les douleurs de l'esprit étant bien plus cuisantes que celles du corps, il faut tâcher de trouver quelque lenitif aux premieres. Et comme la Médecine a des rémedes pour toutes les maladies corporelles, je juge à propos d'essaïer si celles de l'ame peuvent être adoucies de même; & si nous pourrons rencontrer des paroles, ou pour mieux parler des pensées, qui aient assez de vertu pour cela. Car encore qu'Homere attribuë aux Nepenthes, dont Helene fit présent à Telemaque, la faculté de purger l'esprit de toutes sortes d'ennuis; Diodore nous assurant qu'encore de son tems les femmes de Thebes d'Egypte avoient le même préservatif: Et quoique Pline nous ait appris cet ancien usage, de porter avec le doigt de la salive derriere l'oreille pour éloigner les fâcheries, & pour se délivrer d'inquiétude: Si est-ce que je m'empêcherai bien de donner la moindre créance à

Lib. 1. iuxta finem.

des choſes qui ſont apparemment ſi vaines; *Lib. 28. Hiſt. Nat. cap. 2.* & je me contenterai d'emploier l'autorité du diſcours, & la force de raiſonnement, pour combattre l'affliction de quelque côté qu'elle ſe préſente, & pour ſurmonter, ſi faire ſe peut, les plus grandes adverſitez.

J'avouë que la plus commune penſée de tous les hommes abhorre ſi fort les infortunes, & eſt ſi ennemie des déplaiſirs, que la ſeule apprehenſion qu'on en a, cauſe quelque fois d'étranges accidens. Ce noble Venitien Laurens Sannut devint gris pour le reſte de ſes jours, ſe voiant entre les mains des François, & cela par un effet ſi ſubit, que dans *Card. de imm. on. p. 212.* une eſpace de quatre heures ſeulement de priſon, ſon poil acquit une blancheur que la liberté ne lui pût jamais faire perdre depuis. Le Philoſophe Cyrenaïque Hegeſias repréſentoit avec une ſi puiſſante expreſſion les calamitez de cette vie, que la crainte d'y tomber portoit ſouvent ſes auditeurs à ſe donner une mort volontaire; ce qui obligea l'un des Ptolomées à lui défendre de plus examiner en public cette matiere. Et véritablement il ſemble qu'une telle averſion ait ſon fondement dans la Nature; puiſque l'ennui & le chagrin que donnent les afflictions, la détruiſent entiérement, ſelon l'alluſion de Platon

dans ſon Cratyle, & de Chryſippe depuis, entre ces deux mots Grecs, λύπην, & λύσιν, comme ſi le déplaiſir étoit la choſe du monde qui cauſe le plûtôt la diſſolution de nôtre Etre. Salomon nous avoit enſeigné longtems auparavant la même doctrine, par un proverbe des Hebreux, qui porte que les Teignes ne ſont point ſi contraires aux habillemens, ni ces autres petits vers au bois qu'ils reduiſent en poudre, comme la triſteſſe, fille ainée de l'adverſité, eſt ennemie du cœur humain, qu'elle ronge & conſume peu à peu. Auſſi n'eſt-ce pas merveille que des coups du Ciel, tels que ſont ceux qui ſont toutes nos infortunes, ne trouvent rien ici bas qui leur puiſſe réſiſter. Comme ils partent d'un lieu ſi haut, ils tombent ſi péſamment enſuite, & avec tant de violence ſur nos têtes, que nous en demeurons ordinairement accablez.

Cic. 3. Tuſc.qu.

Cap. 25.

Il n'y a perſonne pourtant qui les puiſſe éviter. Nôtre vie commence par les pleurs, nous la paſſons avec mille ſoucis, & nous ne la finiſſons jamais que dans la douleur. N'eſt-ce pas ce que les Poëtes nous ont voulu donner à entendre, faiſant ſortir le Soleil de la Mer au matin, & l'obligeant à ſe coucher encore tous les ſoirs dans l'Ocean, pour ſignifier que nos jours naiſſent, & ſe terminent

toûjours par l'amertume? Que s'il s'en coule quelques-uns de plus fortunez que les autres; & si cette diversité peut être comparée à celle de la Musique, que font les nottes blanches & noires, assurément qu'à marquer de la derniere couleur nos mal-heureuses journées, comme faisoient les Anciens, elles occuperont presque tout le Calendrier; & que si nôtre vie est une mélodie, les soûpirs en font la plus grande partie.

Et quis non causas mille doloris habet. *Ovid. l. 2. de rem. am.*

C'est pour cette considération qu'on a dit, que l'homme eût été mieux défini par animal pleureux, que par animal risible, comme quelques Philosophes vouloient faire. Car parce que nos ennuis sont des abymes qui se suivent, & des précipices qui s'engendrent l'un par l'autre, *adonde vas mal? adonde mas ay;* nous sommes pour nous plaindre toûjours, si nous souffrons qu'un si mauvais effet dure aussi long-tems que sa cause. Et en vérité il y a des hommes, selon l'observation de Pline, qui ressemblent à ces arbres tristes & lugubres, tels que les Pins, les Yeuses, & les Génevres, dont la fleur ne paroît jamais, pour qui il semble qu'il n'y ait point de Printems, *quæque non sentiunt gaudia annorum*, pour user de ses propres termes. Nous *Lib. 16. Nat. Hist. cap. 25.*

voions de certaines perſonnes à qui les plaiſirs mêmes ſont des ſémences de douleur : Leur vie n'eſt pas plus une Odyſſée d'erreurs qu'une vraie Iliade de maux; Et vous diriez que la ſeule conſidération des diſgraces perpétuelles qui accompagnent ceux de ce temperament, fit prendre aux Anciens le Miel pour un Symbole de mort, comme le Fiel étoit celui de nôtre naiſſance.

Porph. de antro Nymph.

Mais je ne m'apperçois pas qu'au lieu d'enviſager ſimplement l'adverſité pour la deſarmer, & de contempler nos malheurs de ſorte que nous y trouvions le rémede ſelon ma premiere propoſition ; je les examine d'une façon qui ſemble les rendre inévitables : & je donne un ſi grand pouvoir en apparence aux afflictions, qu'il ne ſeroit pas en nôtre poſſible de n'y point ſuccomber. Si eſt-ce que nous tirerons de là même de puiſſantes armes pour les combattre. Car puiſque les loix de nôtre humanité la ſoûmettent à tant d'infortunes, n'eſt-il pas raiſonnable que nous nous y accommodions doucement, & que nôtre induſtrie s'applique à nous faire ſouffrir patiemment ce qu'autrement nous trouvérions inſupportable.

Ovid. l. 1. am. el. 2.

Cedamus, leve fit quod bene fertur onus.

Et pour parler avec équité, en mettant la

main à la conſcience, lequel des deux eſt le plus juſte, ou que nous obeïſſions aux ordres immuables de la Nature, ou qu'elle ſe rende eſclave de toutes nos volontez? Nous voudrions bien obtenir d'elle par privilège d'être exemts d'incommoditez, juſqu'aux moindres traverſes qui ſe reſſentent neceſſairement dans la vie. Cependant elles ſont une des principales pieces de ce qui entre dans la compoſition de l'Univers, dont nous ne ſommes qu'une bien petite partie. Ce qui nous bleſſe particulierement en cela, ſert à la conſervation du total. Et ce qui ſemble aller contre nôtre déſir en s'oppoſant directement à nos contentemens, n'eſt rien que le cours ordinaire du Monde, & le branle reglé qu'il reçoit de la main du Tout-puiſſant. En effet c'eſt ne connoître que la moitié de ſon Etre, de n'avoir jamais ſenti que la proſperité, *ſemper eſſe felicem, & ſine morſu animi velle tranſire vitam, ignorare eſt rerum naturæ alteram partem.* Ne ſerions-nous pas tout-à-fait ridicules, dit Dion Chryſoſtome, ſi par un tems de pluie nous demandions à Dieu avec grande inſtance, qu'il n'en cheût pas la moindre goutte ſur nous: ou ſi dans un voiage de Mer nous le conjurions de même, d'exemter nôtre vaiſſeau des coups de vagues que les vents élévent ſouvent

Sen. de Prov. c. 3.

Orat. 16.

de tous côtez. Et certes les traits de la Fortune quand elle est irritée, sont souvent si rudes & si frequens, qu'on les peut comparer aux plus fortes pluies, & aux plus orageuses tempêtes, *væ unum abiit, & ecce veniunt adhuc duo væ.* Il faut opposer à tout cela, au lieu de murmurer contre le Ciel, une constante résolution d'acquiescer à ses saintes ordonnances. Et puisque nôtre naissance nous oblige à la souffrance; aussi que d'ailleurs le nombre de nos miséres est arrêté de toute éternité, *olim constitutum est quid gaudeas, quid fleas,* respectons la Providence Divine, que les Anciens nommoient Fatalité ou Destinée; & sans offenser nôtre franc-arbitre, cherchons nôtre principal soulagement dans la nécessité de vouloir librement ce qui ne peut être évité. Pourquoi ne déférerions-nous pas à ce raisonnement, qui fut le seul dont Democrite se voulut servir pour surmonter l'inconsolable regret de Darius à la perte de la plus chere de ses femmes? Cet excellent Philosophe ne voulut pas d'abord choquer de droit fil une passion d'autant plus violente, que celles des Grands ne sont jamais petites, & qu'elles vont presque toûjours à l'extrémité. Il promit donc à ce Monarque de faire revivre celle dont il pleuroit la mort si amèrement; pour-

Apoc. c. 9. & 11.

Sen. de Prov. c. 5.

vû qu'il emploiât ſa puiſſance à lui faire recouvrer les choſes neceſſaires pour un ſi difficile ouvrage. Après avoir un peu flatté ſon mal de la ſorte, & uſé de quelques récherches auſſi ridicules qu'elles étoient feintes, il lui fit ſavoir qu'il n'avoit plus beſoin que des noms de trois perſonnes qui n'euſſent jamais reſſenti d'adverſité en ce monde, pour les graver tous trois ſur le tombeau de celle dont la mémoire lui étoit ſi chere, ce qui devoit terminer l'entrepriſe dont il s'étoit chargé. Et parce que toute l'Aſie qui étoit ſous la domination de ce Prince, ne lui pût jamais fournir un ſeul nom de la condition réquiſe, Democrite prit alors ſujet d'appliquer le vrai remede au mal de ſon patient, uſant de ce ris ordinaire, qu'on nommoit Abderitain, & lui rémontrant qu'il avoit tort de prendre ſi fort à cœur les afflictions, puiſque de tous les hommes qui étoient ſur la terre il n'y en avoit pas un qui en fut exemt, & qui n'eût vraiſemblablement plus de raiſon que lui de ſe plaindre de la rigueur du Deſtin. Or ce qui fut capable de perſuader Darius, & de le réduire à la raiſon, doit être d'uſage à tous les hommes, qui ne trouveront rien d'intolerable dans la vie, quand ils auront fait les réflexions convenables ſur la néceſſité de tant

d'événemens fâcheux, dont il est impossible que nous puissions nous défendre. Que s'il étoit loisible de prendre le Ciel à partie, & de former des complaintes contre ses décrets éternels; il ne le faudroit pas faire, comme disent de grands Autheurs, pour des sujets si bas, ni si ordinaires. Il vaudroit mieux se plaindre tout d'un coup, de ce qu'il ne nous a pas donné le moien qu'ont les Aigles, de nous approcher de lui; ou de ce que nous ne naissons pas inviolables & immortels, comme ces essences pures & incorruptibles qui lui donnent le mouvement. Car il n'y a peut-être pas plus de répugnance à nôtre nature dans de semblables imaginations, pour extravagantes qu'elles soient, qu'aux désirs de ceux qui voudroient être exemts de tout ennui, & qui ne sauroient souffrir la moindre disgrace de Fortune.

Considérons maintenant que ce que nous fuions avec tant d'aversion, est peut-être plus à nôtre avantage qu'autrement. Car s'il est vrai qu'un homme endormi soit bien plus aisé à surprendre que celui qui veille, il ne faut point douter que nôtre condition ne devienne beaucoup meilleure par les adversitez, qui nous réveillent de cet assoupissement que donnent les plaisirs, & de cette langueur

d'eſprit que ſouffrent les hommes heureux. C'eſt pourquoi la Réligion nous enſeigne, que Dieu nous envoie des afflictions pour nous éprouver, & pour nôtre bien, comme un Pere qui uſe de ſévérité envers ceux de ſes enfans qu'il aime le mieux. *Quia acceptus eras* *Cap. 12.* *Deo,* dit l'Ange Raphaël au bon homme Tobie après l'avoir guéri de ſon aveuglement, *neceſſe fuit ut tentatio probaret te.* Et l'Eccle- *Cap. 7.* ſiaſte ne nous aſſure-t-il pas ſelon cette doctrine, que le cœur des Sages nâge dans la triſteſſe, comme celui des fous eſt toûjours dans la joie & parmi les contentemens? On peut donc ſoûtenir que les ennuis que cauſent les plus grands deſaſtres, ſont comme des poiſons dont le Tout-puiſſant compoſe la Thériaque qui nous doit ſauver. Et cela eſt ſi con- *Proſa. 8.* ſtant par les principes de la Pieté, que Boëce n'a point feint d'avancer ce paradoxe dans le ſecond livre de ſa Conſolation; Que la mauvaiſe fortune eſt ſans comparaiſon plus utile, que celle qui porte le nom de bonne & de proſpére. Certes puiſque le Ciel eſt l'origine de nos adverſitez quand nous les avons méritées, leur fin ne nous ſauroit être que profitable, parce qu'il ne nous arrive jamais rien de ſi bon lieu, que pour nôtre bien. Auſſi ne ſauroit-on ſpecifier en combien de

façons nous pouvons profiter des mal-heurs qui nous ſurviennent. Ils nous aſſurent de nos véritables amis; & leur oppoſition nous fait eſtimer plus que toute autre choſe les faveurs de la Proſperité. Ainſi ce que l'exil a de rude rend la Patrie plus agréable; la maladie fait que l'on trouve la ſanté meilleure; & la pauvreté reſſentie nous donne plus de ſatisfaction des richeſſes, que nous n'en recévrions ſi nous avions toûjours été dans l'opulence. Conſidérons d'ailleurs, que ce furent les perſecutions de Saül qui firent paroître les plus éclatantes vertus de David. Hercule ſeroit inconnu ſans les Monſtres, & Samſon ſans les Philiſtins. Ne ſait-on pas que les conques marines ne conçoivent les perles que pendant l'effroi du tonnerre; & que cette précieuſe liqueur de la myrrhe ne coule que par les inciſions & les plaies de l'arbre qui la produit? Nos ames ont je ne ſai quoi de pareil: Leurs plus nobles productions ſe font durant l'orage des afflictions: Et ſi quelque révers de Fortune ne les entame, l'on n'en recueille jamais ce qu'elles ont de meilleur. Ce ſont des vignes qui veulent être taillées pour porter; des plantes qu'il faut tondre pour les rédreſſer; & des arbres qu'il eſt beſoin d'ébrancher, tant afin de les conſerver, que pour en

2. Reg. cap. 18.

récevoir du fruit. Mais puisque nous en sommes sur cette comparaison, y a-t-il rien qui donne tant de fermeté à ces mêmes arbres, & qui leur fasse jetter de plus profondes racines, que la violence des vents, & leur agitation ordinaire? Ceux qui croissent à l'abri dans des vallons agréables, n'ont nulle solidité, & ils sont si fragiles que la moindre tempête les renverse. Les hommes à qui toutes choses rient, tombent dans le même inconvenient; il ne faut qu'une petite disgrace pour les accabler, & si les vents contraires ne leur tirent quelque fois au visage, ils ne contractent jamais cette vigueur ni cette assiete inébranlable, qui est la base des vertus héroïques. Nous avons chez nous mêmes des preuves encore plus sensibles de cela. Les membres que nous exerçons le moins, comme sont ordinairement ceux du côté gauche, n'ont garde être si robustes que les autres. La peine & la fatigue servent au corps & à l'esprit également.

Ce n'est pas tout, la plûpart des choses qui nous affligent & que nous prenons pour de grandes infortunes, n'ont rien en elles-mêmes qui nous dût déplaire, si nous ne les envisagions du mauvais côté, & si nous n'étions prévenus de cette opinion erronée con-

tre qui les Philoſophes déclament ſans ceſſe, & qu'Heraclite entre tous nommoit fort proprement une maladie epidimique & ſacrée, ἱεϱαὺ νόσον. Régardez ceux qui ſe croient les plus mal-traitez du Sort, parce que leur naiſſance les oblige au genre de vie le plus laborieux de tous, & qu'il faut qu'ils gagnent le pain dont ils ſe ſoûtiennent à la ſueur de leur corps. Ces mêmes perſonnes à qui le travail déplait ſi fort tout le long de la ſemaine, ſe déméneront à outrance cinq ou ſix heures durant le Dimanche ſous l'orme au ſon du violon ou de la flûte, non ſeulement ſans ſe plaindre, mais avec deſſein même de ſe délaſſer en s'agitant de la ſorte, & de réparer leurs forces pour le lendemain. Et afin de parler de nous-mêmes, ne nous affligeons-nous pas tous les jours s'il faut que nous cheminions davantage & plus vite que de coûtume, lors qu'il eſt queſtion de donner ordre à quelques affaires? L'émotion que nous y acquerons, pour petite qu'elle ſoit, nous ſemble inſupportable, & la moindre humidité qui nous en vient au front nous fait dire que nous ſommes fort miſérables. Cependant nous ſerons toute une aprés-dinée à courir aprés une bale entre quatre murailles, avec une ſueur univerſelle de tous les membres,

Diog. Laërt. in Herac.

qui

qui nous eſt très agreable, & que nous croions même qui ſert de beaucoup à nôtre ſanté. Bref, à le prendre dans le général, qui eſt le Chaſſeur qui ſe plaint de la fatigue? le joueur, d'être trop ſédentaire? ou l'amoureux, de ſervir avec trop de ſujettion. Vous direz peut-être que tout ce que ceux-là ſouffrent étant volontaire, ce n'eſt pas de merveille qu'ils l'endurent patiemment. Hé, qui nous empêche de faire librement & avec plaiſir ce que nos Deſtinées ont arrêté, & de nous accommoder franchement à ce qu'en tout cas nous ne ſaurions éviter? Car ſi nôtre mortification ne vient que de la neceſſité, & de la contrainte; ce ne ſont pas les choſes conſidérées nuëment & en elles-mêmes, qui nous touchent; c'eſt la façon dont nous les prenons, & cette reſiſtance que nous apportons de nôtre côté à les bien récevoir. Sans mentir tout dépend de là, & il n'y a point d'adverſité tellement au deſſus de nos forces que nous ne la puiſſions ſurmonter, ou mêmes nous y accoûtumer, en la prenant du bon côté, & avec une modération d'eſprit qui ſe ſoûmette à tout ce que le Ciel ordonne. Elien écrit que le Dragon de mer ne peut être tiré de l'eau, tant il s'appeſantit & reſiſte, ſi on penſe le prendre de la main droite; mais

Lib. 5. de hiſt. an. cap. 37.

qu'on en vient facilement à bout, & qu'il suit sans beaucoup de peine, quand on emploie la gauche à cette sorte de pêche. C'est tout au rébours du sujet dont nous traitons. Si nous récevons de la bonne main, c'est à dire généreusement & avec résolution, les persécutions de la Fortune, nous trouverons qu'elles n'ont rien que de léger & de supportable. Que si au contraire nous y emploions la gauche, & qu'au lieu de traiter courageusement avec elles, nous y procédions mollement & comme des effeminez; elles s'appésantiront sur nous, & nous serons cause nous-mêmes de tout le mal qu'elles nous feront.

Car je veux donner aux adversitez toute l'existence possible, & supposer qu'on les peut mettre entre les plus grands maux dont nôtre nature soit capable: N'est-ce pas cela même qui nous doit animer le courage à n'y pas succomber? afin d'avoir la gloire que donne une belle resistance, & pour joüir de ce secret plaisir dont une ame est touchée, qui se réconnoît heureuse parmi les mêmes choses qui ont accoûtumé de rendre le reste des hommes mal-heureux. Il se trouve je ne sai quelle volupté à recueillir du milieu des afflictions, que Metrodore ne vouloit pas que nous laissassions perdre ou ecouler inutile-

ment, & qui fait avouër à Epicure même, qu'un homme ſage peut trouver de la douceur au milieu du Taureau de Phalaris. Certainement il n'y a que les eſprits trop délicats qui ſe laiſſent conſumer par les déplaiſirs, comme ce ſont les bois tendres ſeulement, que le ver ronge & réduit aiſément en poudre. Quoi qui puiſſe arriver aux autres, il ne ſe préſentera jamais d'accident ſi étrange, contre lequel ils n'aient préparé une diſpoſition intérieure pour le recevoir avec conſtance, & pour le tourner mêmes à leur contentement. Ils ſavent bien que comme les vents purifient l'air, qui ſe corromproit s'il n'étoit agité; comme le feu nettoie les métaux de toutes les ordures qu'ils contiennent; & comme les tempêtes purgent la Mer d'une infinité d'excremens dont elles la délivrent; les afflictions ne ſont pas moins néceſſaires pour corriger tant d'habitudes vicieuſes qu'engendre le trop d'aiſe, & cette félicité croupiſſante qu'un Philoſophe Cynique nommé Demetrius, comparoit ſi proprement à la Mer morte des Géographes. En effet une vie exemte de toute traverſe, & ſans agitation ni mouvement qui l'inquiéte, n'eſt pas une tranquillité ſouhaitable; c'eſt une bonace importune, & pire que la tempête. O qu'il vaut bien

Sen. ep. 67. & 100.

mieux s'exercer contre la Fortune, que de languir ſans action parmi toutes ſes careſſes. *Sen. ep. 68.* *Malo me fortuna in caſtris ſuis, quàm in deliciis habeat*, diſoit fort bien le Stoïcien Attalus. Outre le contentement que donne dans ce combat la ſatisfaction interieure, l'on a celui de bien faire à la vuë de tout le monde. Car c'eſt lors que nous ſommes aux priſes avec cette inconſtante, qu'un chacun tourne les yeux ſur nous pour prendre garde à toutes nos démarches. On ne contemple guéres le Soleil avec attention que quand il eſt eclipſé; & les mouvemens de la Lune ne ſont obſervez avec curioſité, qu'alors qu'elle eſt en travail, comme parlent les Poëtes. D'ailleurs un homme dans le mal-heur tire encore cet avantage de ſes diſgraces, s'il en uſe comme il faut, qu'on le regarde avec reſpect & admiration. Car les deſaſtres donnent quelque ſorte de majeſté aux plus miſerables. Et c'eſt pourquoi les Anciens conſacroient les lieux où la foudre étoit tombée, pour nous faire honorer jusqu'aux moindres veſtiges du courroux du Ciel & des adverſitez qu'il nous envoie.

Touchons maintenant une autre conſidération qui peut adoucir leur pointe, & nous les rendre beaucoup plus ſupportables qu'on

ne les croit. Si elles n'avoient rien en ſoi que ce qui paroît d'abord affreux à nos yeux, ce ne ſeroit pas merveille que nous en euſſions tous une très grande averſion. Mais ſi elles ſont capables nonobſtant cette premiére rencontre qui nous étonne, de nous faire du bien à la longue, & de nous être plus avantageuſes qu'autrement, pourquoi les aurons nous en horreur? En effet il arrive ſouvent que nos plus grandes disgraces donnent lieu à nos plus parfaits contentemens. Elles ſont ſemblables à ces fiévres dont parle Hippocrate, qui nous guériſſent de certaines maladies, & nous rendent la ſanté que nous avions perduë. Polybe fait cette réflexion, plûtôt comme Philoſophe que comme Hiſtorien, au ſujet du tremblement de terre qui ruina la ville de Rhodes, & ce prodigieux Coloſſe qui la rendoit ſi celébre dans le monde. Car il obſerve qu'un ſi miſérable accident fut plus utile aux Rhodiens qu'il ne leur avoit cauſé de ruine, parce que leur ſageſſe ſçût profiter de leur infortune, en l'exaggérant ſi bien par toute la terre, que le prix des préſens qu'on leur fit là deſſus excédoit enfin de beaucoup celui de leur perte. Qui eût crû que les réliques de Troie dûſſent être conſervées par une ville de Gréce, & que leur exaltation vien-

Lib. 5. Hiſt.

droit des mêmes mains qui avoient embraſé Ilium? Si eſt-ce que l'Oracle apprit à Enée que c'étoit de là qu'il devoit attendre ſon premier bon-heur,

Vir. lib. 6. Æn. - - - *Via prima ſalutis,*
Quod minime reris, Graia pendetur ab urbe.

Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que Seneque conſole ſon ami ſur un autre incendie arrivé à Lion qui l'affligeoit extrémement, par la raiſon des événemens contraires à nôtre attente, & qui nous donnent ſouvent autant de contentement que nous en avions apprehendé de fâcherie. *Sæpe majori fortunæ locum fecit* Epiſt. 92. *injuria. Multa ceciderunt ut altiùs ſurgerent, & in alias imagines.* Chacun ſe peut-dire à ſoi-même ce que Seneque écrit à Lucilius; & ſe repréſenter dans les plus grandes perſécutions de la Fortune, que ſon inconſtance la porte aſſez ordinairement d'une extrémité à l'autre. Elle ſe plaît par fois à nous traiter comme le Soleil, qui ne nous donne point de moiſſon ſi fertile, que lors qu'il nous a le plus incommodez de ſa chaleur. Ne nous rendons pas miſérables ſur les apparences du courroux de cette Divinité aveugle; il en peut être comme des Sacrifices qui ſe faiſoient à cet autre aveugle le Dieu des Richeſſes, où les mauvais ſignes des entrailles ſe devoient

interpreter à bien, & produiſoient toûjours de bons ſuccès.

Or je ne dis pas ſans ſujet qu'on ſe peut entretenir ſoi-même en de ſemblables rencontres. Nous nous devons former des habitudes par le moien du diſcours interieur, propres à ſurmonter toute ſorte d'adverſitez. Et afin de donner quelque modele de ce qui ſe peut pratiquer en cela, je coucherai ici de petites Homilies, que j'ai dreſſées la plûpart pour mon uſage, & qui pourront neanmoins ſervir à d'autres qu'à moi, toutes ſimples qu'elles ſont, pourvû que l'air qu'elles ont de l'Antiquité ne les faſſe pas mépriſer.

J'ai de grandes afflictions. A la bonne heure, Dieu exerce ceux qu'il aime. C'eſt ſigne qu'il nous viſite, & qu'il nous veut donner matiere de mériter ſelon la petite portée de nos forces. Le vin ne ſe peut exprimer des grappes qu'en les preſſant. Et le grain ne ſortiroit pas de ſon épi s'il n'étoit pas battu du fleau.

Mes malheurs ſont extrémes. Conſolons-nous, il n'y a rien à ſouffrir au delà de ce que nous endurons. Nôtre aſſiette n'eſt pas ſi mauvaiſe puiſqu'elle ne ſauroit empirer. La Fortune, comme parle cette Caſſandre, a *M. Sen.* conſumé toutes ſes forces contre nous, aions *in Agam.*

& in Oed. le plaiſir de la voir aux abois. C'eſt la nature des moindres maux, d'étonner, de ſurprendre, & d'effaroucher. Ceux, qui ſont arrivez à l'extremité affermiſſent le courage, & nous rendent beaucoup plus traitables, *poco dano eſpanta, y mucho amanſa*, ou ſelon les termes du Tragique,

Solent ſuprema facere ſecuros mala.

En tout cas, les petites douleurs ſont trop babillardes ; les grandes donnent de la généroſité en nous obligeant au ſilence.

Le nombre de mes déplaiſirs eſt innombrable. Qui ne ſait qu'un mal eſt ſouvent le remede d'un autre, & que pluſieurs venins profitent enſemble, qui ſeroient nuiſibles ſeparément? Les Médecins ſurmontent des fluxions froides par le moien de la fiévre tierce qu'ils ſuſcitent expreſſément. *Athenæ. lib. 6.* Certes ſi nous n'avions qu'un objet d'ennui devant les yeux, il deviendroit intolerable ; la diverſité fait que l'ame en eſt moins touchée, parce qu'elle ne s'attache pas tant à chacun, & que le changement, même aux choſes affligeantes, nous recrée.

Je n'ai qu'un ennui, mais il eſt des plus violens. Ne vaut-il pas mieux ſouffrir tout d'un coup que de languir long-tems? Le Ciel uſe de benignité en nôtre endroit, de nous im-

poſer tout à la fois la peine que nous devons ſupporter. J'aimerois mieux être dévoré des Lions, que mangé des Mouches.

Mitius ille perit ſubitâ qui mergitur undâ, Ovid. 3. de Pon. el. 7.
Quam ſua qui liquidis brachia laſſat aquis.

Et il n'y a perſonne qui n'endurât plus volontiers, parce que ce ſeroit avec moins de douleur, un coup d'épée, que cent piqueures d'épingle.

O le grand deſaſtre qui me vient d'arriver! Un peu de patience. Il finira bien-tôt, ou nous finirons. Tout ce qui eſt violent n'eſt pas de durée. Si c'eſt le léver d'un Aſtre qui nous regarde ce matin d'un malin aſpect, peut-être qu'avant qu'il ſe couche il nous envoiera une plus favorable influence; & au pis aller cette diſgrace ſera vrai-ſemblablement reparée par la puiſſance d'une autre étoile qui paroîtra demain ſur nôtre horiſon,

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem. Ovid. 2. Triſt. el. 2.

Vous étonnez-vous que le Soleil vous cache ſa face en un inſtant, & qu'il vous donne cependant une mauvaiſe journée?

Nube ſolet pulſâ candidus ire dies. Ovid. 2. Triſt.

Il n'y a que les ignorans qui prennent ſon éclipſe pour une nuit. Ceux qui ſavent le branle du monde, & le mouvement des corps ſuperieurs, la voient paſſer ſans s'éton-

ner. Pourquoi nos infortunes auront-elles plus de pouvoir ſur nous en ébranlant nôtre réſolution, puiſqu'elles n'ont qu'une même origine, & que tout vient d'enhaut?

Je pouvois éviter ce malheur. C'eſt ſe tromper ſoi-même que de diſcourir ainſi. En tout cas, il n'y a point de plus grande in-
Parad. 3. félicité, comme diſoit ce Demetrius dont nous parlions tantôt, que de n'avoir jamais été dans l'adverſité. Et ſi nous en croions la Nouë, un Général qui n'a jamais reçû dé déroute n'eſt pas aſſez experimenté; il lui eſt avantageux d'avoir été quelquefois battu. Mais ce qui importe le plus, c'eſt de s'accommoder au tems ſans perdre courage; de tourner doucement ſon tonneau ſelon le vent à la façon de Diogene, & d'imiter les bonnes lames qui ploient ſans rompre. Que ſeroit-ce ſi nous devions reſſembler à ces grands hommes qui faiſoient gloire d'irriter la Fortune, & dont le courage s'allumoit comme le ſabot aux coups de fouët qu'ils recevoient d'elle? Avec beaucoup moins de fermeté que la leur on ſe rend tout facile, & nous nous accoûtumerons au mal même, dans un degré de vertu bien au deſſous de celui qu'ils poſſedoient, *en fin los duelos con ban ſon buenos.*

Il m'eſt impoſſible de reſiſter à cette diſ-

grace. Courage mon ame : Ce ſera peut-être un coup favorable comme celui qui creva l'apoſtume de Jaſon de Pheres. Le lait ſe fait du ſang ; & la douceur du miel ſort de l'amertume du thim. Imitons la Nature qui tire toutes ſes générations de la corruption. Et faiſons que cette médecine dégoûtante que la Fortune nous préſente, ſerve à nôtre ſanté ſpirituelle.

Je ſuis le plus infortuné des hommes. Autant en dit l'enfant qui a perdu une pomme. On a remarqué il y a long-tems que c'eſt le vice ordinaire de nôtre humanité de s'eſtimer plus miſerable qu'on n'eſt, & de vouloir néanmoins paroître plus heureux qu'on ne l'eſt en effet. O la ridicule vanité ! Nous ſommes ambitieux en nos maux d'un côté, & lâches de l'autre. Mais comment puis-je ſavoir que je ſuis le plus malheureux de tous, ſi je n'ai pas conté avec les autres? Si je ſai même le nombre de mes diſgraces, c'eſt ſigne que je ne ſuis pas le plus mal traité,

Felix qui patitur quæ numerare poteſt. *Ovid. 5. Triſt. el. 1.*

Les liévres avoient la même penſée que moi de leur condition, quand ils ſe voulurent précipiter de deſeſpoir dans un étang ; & néanmoins ils reconnurent que les grénouïlles qui fuioient devant eux étoient encore plus mal-

traitées du Sort; ce qui fit qu'ils acquiescerent à leurs Destinées. Prenons-y garde de plus près que nous ne faisons, & nous trouverons le dire de Socrate véritable, Que si les afflictions étoient à partager de nouveau entre les hommes, chacun aiant reconnu la portion des autres, & ce qu'ils ont à souffrir, s'estimeroit tout heureux de réprendre sa premiere distribution.

Je suis ménacé de tous côtez de calamitez inévitables. Hé! qui m'a fait si savant dans l'avenir, pour me rendre miserable avant le tems? Les prédictions qui se font sur des maladies aiguës ne sont jamais certaines. Le vent d'un chapeau peut détourner le plus grand coup de foudre. Que nous sommes ingénieux à nous faire du mal en le prévenant! La crainte d'un déplaisir futur nous peine souvent plus qu'il ne feroit en présence, & s'il étoit arrivé. C'est ressentir une affliction beaucoup plus qu'il ne faut, que d'en être touché plûtôt qu'il ne faut, *plus dolet quam necesse est, qui antè dolet quam necesse sit.* Voulons nous comprendre combien il importe d'éloigner de nôtre entendement cette peur avancée de ce qui n'est pas encore? considérons qu'elle est le plus grand de tous les maux, puisqu'il n'y en a point qui

Sen. Ep. 99.

ne ſoit borné, & que celle-ci eſt ſans limites. En effet on ne ſouffriroit que ce qui eſt déterminé par le préſent, ſi nôtre imagination ne nous faiſoit apprehender tout ce qui eſt contingent ou poſſible, d'où naiſſent des ſoucis ſans nombre, & des douleurs d'eſprit infinies, parce que l'effet ſe reſſent de la nature de ſa cauſe.

J'ai le cœur en preſſe, & l'ame accablée d'ennuis. N'eſt-ce point accuſer des innocens ? Car ſi nous en croions le Sage Hebreu, l'affliction a cela de propre qu'elle éveille l'eſprit plûtôt qu'elle ne l'opprime. C'eſt la lime de l'entendement qui le dérouïlle, l'éclaircit & le purifie. Il y a donc bien plus d'apparence d'attribuer cet-abattement de courage à nôtre poltronnerie & à nôtre peu de réſolution. Et certes puiſque la gayeté & les plaiſirs nous amolliſſent manifeſtement, & nous efféminent; on peut conclure par la doctrine des contraires, que l'adverſité a ſes operations toutes differentes, & qu'elle aiguiſe l'eſprit en lui donnant une trempe de fermeté qui lui eſt grandement avantageuſe,

- - - *curis acuens mortalia corda.* *Virg. 1. Georg.*

C'eſt ce que Crœſus dit à Cyrus en deux mots, *παθήματα μαθήματα*, *nocumenta*, *do-* *Herod. l. 1.*

cumenta. Et s'il eſt permis de railler en traitant de nos miſeres, je trouve que les Romains eurent raiſon ſans y penſer, de nommer la réjouïſſance *vitulation*, & la Déeſſe qui préſidoit aux paſſe-tems de la vie, *Vitule*, ou *Vituline;* n'y aiant point d'hommes plus veaux, comme nous parlons en François, ni qui agiſſent ordinairement avec moins de vrai cœur & de jugement, que ceux qui ſont le plus avant dans les contentemens, & qui paroiſſent le plus favorablement traitez de la Fortune.

Voilà comme je me fais des leçons aſſez ſouvent à moi-même, par les régles d'une Philoſophie qui m'a enſeigné, auſſi bien qu'à Antiſthene, la façon de m'entretenir interieurement, ἑαυτῷ ὁμιλεῖν δύναϑαι, *mecum colloqui poſſe.* Ibis fut l'oiſeau bien-aimé de Mercure dans la Theologie des Egyptiens, parce que ſes plumes blanches & noires nous repréſentoient l'une & l'autre parole, l'exterieure ou articulée, & celle du dedans qui s'adreſſe à nous-mêmes. En effet la derniere eſt l'inſtrument & le moien que cette ſorte de Philoſophie nous donne pour obtenir par nôtre propre conſeil, & par des réflexions convenables, la conſolation que la plûpart des hommes n'acquierent qu'avec le tems, & à la fa-

Diog. Laërt. in Antiſth.

veur des années. Or il eſt bien plus honnête & plus avantageux, que le diſcours ou la méditation faſſent cette operation ſur nous, que de l'attendre du ſimple bien-fait de la Nature. Et on peut dire que c'eſt une choſe honteuſe à un animal qui ſe dit raiſonnable, que la triſteſſe le laiſſe plûtôt qu'il ne la quitte, & que l'unique remede qu'il trouve à ſon déplaiſir ſoit la laſſitude de ſe plaindre. Pourquoi devoir à la ſeule foibleſſe de nôtre mémoire, qui perd enfin la ſouvenance de toutes choſes pour ſenſibles qu'elles ſoient, ce que le jugement doit gagner d'autorité ſur nous? Ou pourquoi ſouffrir au contraire que cette même faculté qui conſerve pour un tems les eſpeces du paſſé, nous tourmente quelque fois de continuelles images d'afflictions qu'elle réveille expreſſément, au préjudice de l'entendement qui a une juriſdiction ſuperieure, & qui comme Maître eſt obligé de mettre l'ordre & le repos au dedans? Je ſai bien qu'on aſſigne diverſes voies pour évaporer nos ennuis; & qu'on dit que chaque Nation s'en défait à ſa mode, l'Alleman en bûvant, le François en chantant, l'Eſpagnol en ſoûpirant, & l'Italien en dormant. Agamemnon tâche même dans le dixiéme de l'Iliade d'arracher le ſien avec ſes cheveux; ce qui fit

dire à Bion que c'étoit un Roi bien fou, de
Cicer. 3. Tusc.qu. croire que la Pelade fût un bon appareil aux douleurs de l'ame. Mais il ne doit y avoir, comme nous venons de présuppofer, que le seul raisonnement à qui nous donnions la gloire de combattre & de surmonter nos adversitez. *Quæ alii diu patiendo levia faciunt,*
Sen. ep. 77. *sapiens levia facit diu cogitando.* Nous lui avons préparé dans tout ce discours des armes propres pour cela. Et nous croions que celui qui s'en servira selon nôtre projet, ne devra pas apprehender beaucoup les atteintes de la Fortune; voire même pour nous prévaloir de la pensée d'un Ancien, qu'il pourra reduire cette même Fortune, quelque ennemie qu'elle lui soit, à la necessité de le traiter plus favorablement, tant elle aura de honte d'être impuissante à lui nuire, *ita se gerere in*
Val.Ma. l. 3. c. 7. *adversis rebus quid aliud est, quam sævientem fortunam in adjutorium sui pudore victam convertere.* Pour en parler sans figure, il n'y a point de disgraces qui doivent hors les premiers mouvemens l'emporter sur la résolution d'un homme sage. Elles peuvent tomber sur lui en foule & avec grand éclat d'abord; mais ce sera comme la grêle qui n'arrête point sur la maison, quelque bruit qu'elle fasse lors de sa chûte. Ce n'est pas que la

sagesse

ſageſſe le rende inſenſible, ni qu'il ne reſſente bien ce que les afflictions ont d'âpre & de fâcheux. Mais il s'y accommode doucement, comme à l'amertume du ſel, qui ſe mêle auſſi utilement qu'agréablement dans tout ce qui ſert à nôtre nourriture. Il condeſcend volontiers à ce qui dépend de ſa condition humaine, dont il connoît mieux que perſonne les infirmitez. Et parce qu'il ſait qu'aucun n'eſt exemt d'ennuis ni de malheurs en ce monde, puisque Mecœnas, comme Seneque l'aſſure, ſouffroit autant ſur la plume que Regulus ſur la croix; & puisque le grand Prêtre Heli, ſelon la belle obſervation de Saint Auguſtin, ſe rompit le cou en tombant de ſa chaire, qui eſt le lieu apparemment le plus aſſuré où l'on puiſſe être; il endure patiemment & ſans murmurer tous les revers de la Fortune, & toutes les mortifications que le Ciel lui envoie.

Lib. de Prov. cap. 3. Quid videtur ſedente ſecurius? de ſella in qua ſedebat, cecidit Heli ſacerdos, & mortuus eſt. *lib. 22. de Civ. Dei cap. 22.*

IV.

DE LA NOBLESSE.

Vous m'étonnez du mépris dont a voulu uſer Damaſippe en vôtre endroit, comme ſi ſon métier de Gladiateur, & le mérite de ſes ancêtres lui donnoient de grands avantages ſur vous. Un homme de condition libre ſeulement, quoique de naiſ-

ſance inferieure à la vôtre, n'eût pas été obligé de ſouffrir toutes ſes vanitez ; & je trouve vôtre procedé d'autant plus eſtimable, qu'en lui montrant ſa ſottiſe vous avez fait leçon à tous ſes ſemblables, de la modération dont ils doivent uſer, s'ils ne veulent paſſer pour ridicules. Mais puiſque non content de l'avantage qui vous eſt démeuré en ce rencontre, vous voulez que je vous diſe ce qu'on peut généralement répondre à ceux qui prennent tant de part dans la gloire de leurs prédeceſſeurs, j'uſerai de complaiſance, & j'emploierai volontiers quelques heures de tems à répaſſer par ma mémoire ce que j'ai ſouvent médité là-deſſus.

Il faut démeurer d'accord que ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on donne preſque par tout, & de tems immémorial, de grands avantages à la Nobleſſe. La raiſon veut que nous honorions la vertu auſſi bien abſente que préſente, & que comme ceux qui l'ont cultivée ne ſe ſont pas contentez de faire des actions utiles au public pour le ſeul tems qu'ils ont été au monde, puiſqu'on en recueille des fruits pluſieurs ſiécles après, nous uſions d'une réconnoiſſance proportionnée à ce bien-fait, continuant à leur poſterité le reſpect qu'ils ont mérité de nous. C'eſt ſur de ſemblables

considérations que sont fondées les prérogatives du sang, & les déferences que reçoivent presque toûjours ceux que l'extraction recommande. La Noblesse, dit Aristote, n'est rien autre chose qu'une marque de la vertu & de l'opulence des Ayeuls. Or ce n'est pas seulement en France que ce droit est en usage; le vieil & le nouveau Monde en ont convenu; & comme il s'observoit dans le Perou, & dans le Mexique, on l'a trouvé si bien établi aux Indes Orientales, qu'un Gentil-homme Japonois, à ce que portent les lettres du bienheureux François Xavier, ne s'allieroit pour rien du monde à une femme roturiere. Les Naïres de la Côte des Malabares, qui sont les Nobles du païs, où l'on conte jusqu'à dix-huit sortes de conditions d'hommes, ne se laissent pas seulement toucher ni approcher de leurs inferieurs; & ils ont mêmes droit de les tuer s'ils en trouvent dans leur chemin allant par les champs, ce que ces pauvres miserables évitent de tout leur possible par des cris perpétuels dont ils remplissent la campagne. Nous savons que par tout où s'étend la fausse Réligion de Mahomet, ceux de sa lignée qu'on nomme Cherifs, y sont en telle véneration, qu'autres qu'eux n'oseroient porter le Turban verd, & qu'ils sont même irrépro-

Lib. 4. Polit. c. 8. & lib. 5. cap. 1.

L. Bartheme & Barbosa, dans Ramusio.

Leon d'Afrique.

chables en Juſtice. Et comment les Turcs & les autres Muſulmans ne reſpecteroient-ils pas les deſcendans de cet Impoſteur, puiſqu'ils eſtiment tellement jusqu'aux chevaux iſſus de la cavalle qui le portoit, qu'on n'oſeroit les battre, ni les mal-traiter, comme nous l'apprenons de la Rélation du Sieur de Breves? Cela me fait ſouvenir de ce que j'ai lû dans un autre Auteur, que les Arabes tiennent un fidele regître de la généalogie de leurs Barbes ou Génets, qu'ils vendent plus ou moins ſelon la réputation de leur race. Sans mentir il eſt aisé de remarquer dans toute la Nature, que l'origine de chaque choſe eſt toûjours de grande conſidération. Les métaux ſont eſtimez par la veine d'où ils viennent; & les plantes reçoivent leur prix de la grêne ou de la tige qui les produit. Ne mépriſons donc pas ce dont tout le monde fait tant de cas, & que Dieu même ſemble n'avoir pas negligé, lors qu'il a voulu que deux de ſes Evangeliſtes fiſſent le dénombrement des Rois & des Patriarches, de qui ſelon la chair il tiroit ſon extraction.

Des Hayes.

Mais quoiqu'on ne diſpute, abſolument parlant, aucun des privilèges que peuvent prétendre ceux qui ſuccédent auſſi bien au mérite, qu'au nom & à la gloire de leurs dé-

vanciers; il ne laiſſe pas d'y avoir de la difficulté à l'égard de beaucoup d'autres qui ont dégeneré, & qui ne ſont paroître aucune vertu héréditaire qu'on ſoit obligé de reſpecter. Car l'opinion de pluſieurs eſt, que la reputation des Parens s'étend ſi puiſſamment ſur leurs deſcendans, que comme la lumiere du Soleil éclaire les lieux les plus tenebreux, cette même réputation peut illuſtrer des perſonnes qui méneroient une vie très obſcure s'ils n'étoient illuminez par ceux qui leur ont donné l'Etre. Et à ne rien diſſimuler, cela ſe trouve ſouvent véritable durant un certain eſpace de tems, la Nobleſſe pouvant être comparée à une dorure qui fait eſtimer pour quelques mois ce qu'elle couvre, & à qui elle donne de la ſplendeur, quoique bien-tôt après on ne le regarde plus qu'avec mépris. Quand nous avons devant les yeux le fils d'un Heros, il ne ſe peut faire que nous ne ſoions touchez d'abord d'un reſpect mêlé d'amour que nous inſpire la mémoire du pere. Mais lors que nous reconnoiſſons enſuite que ſon ſucceſſeur n'a herité de lui que des titres,

Indignus genere, & præclaro nomine tantùm Inſignis, *Iuven. Satyr. 8.*

nous ne conſidérons plus cet enfant que dans ſa juſte valeur, & de même que nous regar-

derions un ruiſſeau d'eau trouble, dont nous ſaurions que la ſource ſeroit très claire & très pure. En effet la bonté eſſentielle de chaque choſe eſt ce qui la recommande; *tanto vale il cavello, quanto và;* & nonobſtant le conte de la jument de Mahomet que nous venons de rapporter, nous ne ferions jamais état d'un rouſſin peſant & pouſſif, encore qu'il fût venu du meilleur coureur du monde.

Arrianus l. 3. c. 14. Pourquoi priſerions-nous donc un homme, dit fort bien là deſſus Epictete, parce qu'il eſt fils d'un Conſul, ou de quelque autre grand Perſonnage, s'il n'a rien qui le faſſe eſtimer de ſon chef? Le Guazzo rend cette penſée en termes fort plaiſans dans ſa Civile Converſation, où il ſoûtient que pluſieurs prennent le titre de Gentils-hommes & de *Cavalieri* à cauſe de leur extraction, qui ne paſſeront jamais que pour *cavallari*, & pour gens de neant, dautant qu'ils n'ont ni la mine, ni le jeu, que de vrais palfreniers. Ce ſont des vaſes propres ſeulement aux plus vils ſervices, encore que par une converſion toute contraire à celle du baſſin d'Amaſis, ils

Herod. lib. 2. ſoient d'une matière qu'on adoroit auparavant ſous des figures divines. Et certes il n'en peut pas être autrement, puiſque nous avoüons tous que la vertu ſert de fondement à la vraie

Nobleſſe, qui ne ſauroit par conſequent ſubſiſter, ni beaucoup moins être de conſidération, ſi vous lui ôtez ce qui la ſoûtenoit. Elle reſſemble, à le bien prendre, au zero, dont on ne fait nul conte quand il eſt ſeul, quoique ſon adjonction ſoit merveilleuſement importante pour augmenter la valeur des nombres. Une nobleſſe nuë, & ſans mérite eſt un O en chiffre, mais ſi elle ſert de baſe aux belles actions, elle en augmente le prix, & leur donne une grace toute autre qu'elles n'avoient, comme la feuille qui réléve l'éclat des pierres precieuſes, & leur communique étant deſſous, un air, ou un teint nouveau.

Tout le monde néanmoins n'eſt pas de ce dernier avis. Il ſe trouve des perſonnes qui ne content pour rien la naiſſance, & qui n'accordent nul avantage à la grandeur de l'extraction. Elles croient au contraire qu'on ne peut ſans malheur être reduit à s'en prévaloir,

- - - *miſerum eſt alienæ incumbere famæ;* *Iuven. Satyr. 8.*

Qu'il n'y a que les enfans infortunez qui parlent du mérite de leurs peres, *Quis parentem laudabit niſi infelices filii?* qu'encore qu'il y eût de la gloire pour celui qui laiſſe de beaux titres à ſes deſcendans, il n'y a point d'honneur à les recueillir de ſes Ancêtres; & que

la nobleſſe n'eſt qu'une fumée qui monte en haut ſelon ſa nature, & va bleſſer le cerveau de ceux qui en ſont idolatres. C'eſt bien plus, les Egyptiens ne loüoient jamais ceux de qui ils faiſoient les Oraiſons fûnebres, d'être ſortis d'une illuſtre famille; parce qu'en leur païs, dit Diodore Sicilien, chacun croioit être auſſi noble l'un que l'autre. Marius proteſtoit autrefois dans Rome, qu'il ne réconnoîtroit jamais d'autre nobleſſe que la vaillance; & que la Nature étant commune à tous, il n'y avoit point d'homme de cœur qui ne dût paſſer pour très noble. Clodius renonça depuis à cette qualité, & Dolabella qui étoit Patricien ſe mit parmi le peuple, pour arriver l'un & l'autre aux charges de Tribuns. Les Suiſſes encore aujourd'hui, les Cicules de Tranſylvanie, & aſſez d'autres peuples ſe moquent de la vanité de ceux qui ſe glorifient d'être nés Gentilshommes. Et nous ſavons que pour être l'un des ſix Ammaiſtres de Strasbourg, qui ſont les premiers de la ville en dignité, il y faut prouver ſa Roture de huit races, tant s'en faut que la Nobleſſe y ſoit avantageuſe. Que ſi nous voulons remonter jusqu'aux premiers ſiécles, nous y verrons nôtre pere commun qui exerce le mêtier de laboureur, mangeant ſon pain à

Lib. 1. hiſt.

Sall. de bello Iugur.

Dion. Caſſ. l. 37. & lib. 42.

la ſueur du viſage, auſſi bien que ſes enfans, qui furent tous Artiſans. Noé planta depuis la vigne. Abraham avoit ſoin de ſes troupeaux. Et perſonne n'ignore que Saül & David n'euſſent la houlette en main, devant que d'y mettre le Sceptre de Juda. Sans mentir, c'eſt, ſelon l'obſervation de Dion Chryſoſtome, traiter pirement les hommes que les chiens ou les coqs, que nous eſtimons par eux-mêmes, & ſans avoir égard à leur origine; ſi nous mépriſons les premiers, à cauſe peut-être que la Fortune n'a pas élevé leurs prédéceſſeurs jusqu'au plus haut de ſa rouë. D'ailleurs, n'eſt-ce pas ſe parer des plumes d'autrui, que de s'attribuer la gloire de ceux qui ont été devant nous? & quand nous avons récours à leur faveur, ne faiſons-nous pas comme ces criminels qui alloient autrefois aux ſtatuës, & aux ſepulcres des morts, pour y trouver de la protection? Que ſi l'on eſt injuſte en s'appropriant ce qui n'eſt pas à ſoi, *Orat.* 15.

- - - *Qui genus jactat ſuum,*
Aliena laudat; *Sen. in Her. fur.*

l'on n'eſt pas moins ridicule quand on ſe croit deshonoré par ſes parens, à cauſe de leur baſſeſſe où l'on n'a rien contribué. O que Socrate ſe fût bien moqué de ceux qui euſ-

ſent penſé lui faire honte de ce qu'il étoit fils d'une Phanarete Sage-femme, & d'un Tailleur de marbre nommé Sophroniſque ! La mere d'Euripide vendoit des herbes : Le pere de Demoſthene étoit Coutelier :

Iuven. Satyr. 8. *Plebeiæ Deciorum animæ, plebeia fuerunt Nomina.*

Si eſt-ce qu'on ne peut pas dire que la réputation de pas un d'eux en ſoit venue moindre pour cela juſqu'à nous, qui ne ſaurions encore aujourd'hui ouïr prononcer ces grands noms ſans les avoir en quelque vénération. Mais parlons un peu de ceux de nôtre tems, & voions par exemple ſi le Cardinal d'Oſſat a été moins honoré de tous ceux de ſon âge, quoiqu'il fût ſorti de ſi bas lieu qu'on ne vit jamais aucun de ſes parens, non pas mêmes après ſa mort, où il n'y eût que les pauvres & ſes ſerviteurs domeſtiques qui paſſaſſent pour ſes héritiers. Tant s'en faut, j'obſerve que tous ceux qui rendent ce qui eſt dû à ſa memoire, mettent entre ſes éloges la force de ſon eſprit, qui l'éleva ſi haut, & le fit ſi conſiderable, nonobſtant la baſſeſſe de ſa premiere condition. Je veux rapporter deux apophthegmes que je trouve très précis ſur nôtre ſujet. Le premier ſera de ce Caſtellanus que la ſcience fit connoître au grand Roi François, &

Thuan. l. 131. Hiſt.

qu'une réponſe qui touche le propos où nous ſommes avança dans ſes bonnes graces. Ce Prince, qui comme ami de Muſes écoutoit volontiers ceux qui lui en pouvoient expliquer les oracles, s'entretenant une fois avec Caſtellanus lui démanda s'il étoit Gentilhomme? Sire, répondit-il, Vôtre Majeſté n'ignore pas qu'ils étoient trois dans l'Arche de Noé, j'avouë franchement que je ne ſai pas duquel des trois je ſuis venu. Cela plût ſi fort au Roi qu'il le fit ſon Prédicateur; bientôt après Evêque de Mâcon, de Tulle en Limouſin, & d'Orleans; outre la dignité qu'il lui conféra de Grand Aumônier de France. Le ſecond mot rémarquable eſt du Pape Sixte Cinquiéme, qui ſe moquant de la ſotte vanité de beaucoup de perſonnes, diſoit ſouvent en riant, qu'il étoit d'une Maiſon très illuſtre, puiſque celle de ſon pere faute de couverture recevoit par tout avec la lumiere l'illuſtration du Soleil. Je ſai bien qu'il repartit une autre fois au reproche qu'on lui faiſoit d'avoir gardé les pourceaux, que pour le moins c'étoient ceux de ſa Maiſon; voulant vrai-ſemblablement couvrir cette action baſſe, de ce que le ſervice qu'on ſe rend à ſoi-même ne deshonore point. Mais tant y a que comme il ne fit jamais paroître une mauvaiſe hon-

Cicarella in Six. V.

te d'avouër ſon extraction, auſſi n'a-t-elle pas empêché qu'il ne ſoit reconnu d'un chacun pour un très grand Pontiſe. Pourquoi nous tairons-nous des Monarques temporels après avoir parlé de ceux qui le ſont dans le Spirituel ? Ne ſavons-nous pas la baſſe origine d'Artaxerxes en Perſe, du Potier Agathocles en Sicile, & d'une infinité d'autres, qui ont paru ſur tous les thrônes de la Terre. Mais arrétons-nous aux ſeuls Empereurs de l'une & de l'autre Rome que nous connoiſſons le mieux, & qui ſuffiront pour nous faire voir que la Roture ne doit point être ſi fort mépriſée, puiſqu'elle n'eſt pas incompatible avec la Souveraineté. Pertinax paſſe dans l'Hiſtoire pour le fils d'un Charbonnier; Juſtin Premier fût Porcher, Bouvier, & puis valet d'un Bucheron; Maurice, Notaire; Andriſque, le Pſeudo-Philippe, Foulon: & Philippe ſucceſſeur de Gordien, de très bas lieu. Emilien vint d'un autre ſemblable endroit du fond de la Mauritanie. Le pere de Probus étoit un villageois d'Eſclavonie; celui de Diocletian un libertin de Salone auprès de Raguſe. Il n'y a rien de plus obſcur que la naiſſance de Zenon Iſaurique. Sa femme Ariadne éléva cet Anaſtaſe qui n'étoit pas plus noble, & que la diverſité des yeux fit nom-

mer Dicoros. La même baſſeſſe de lignée ſe remarque en Theodoſe ſurnommé Atramitenus. Leon Iconomaque ſortit d'une boutique d'Iſaure: Michel le Begue d'un autre lieu encore plus ſordide. L'on ne reproche pas ſeulement à Baſile Macedonien ſa captivité originelle ; l'on aſſure qu'il ne pût jamais dire ni ſes parens, ni ſa patrie. Michel de Paphlagonie eſclave étranger & inconnu, monta ſur le thrône par la faveur de l'Imperatrice Zoa. Et elle fit une grace toute pareille à cet autre Michel qu'elle adopta, & que le mêtier paternel de poiſſer ou de calfeutrer les vaiſſeaux fit appeller Calaphates. Voilà, ce me ſemble, aſſez d'exemples, que je me ſuis contenté de rapporter ſuccintement, & même avec confuſion, ſelon qu'ils ſe ſont préſentez, pour prouver que le ſang le plus illuſtre n'a pas toûjours l'avantage dans les affaires du monde, & que le bas état de nos Peres, à le prendre au pis, ne nous exclud pas toûjours des plus hautes dignitez.

Que ſi nous nous voulons jetter un peu enſuite ſur les contemplations Philoſophiques, ne ſerons-nous pas contraints de reconnoître avec Platon une égalité d'origine, comme la tenans tous de celui qu'on nommoit de ſon tems le pere commun des hom-

mes & des Dieux? Et pour peu que nous fasſions de réflexion ſur l'Eternité, n'entrerons-nous pas dans ſon ſentiment, qu'il n'y a point de Roi qui ne puiſſe être venu d'un Eſclave ni d'Eſclave qui ne ſoit peut-être deſcendu d'un ſouverain? Je ſuis bien aiſe de me ſouvenir en cet endroit des termes dont ſe ſert Mademoiſelle de Gournai, afin qu'elle ſache qu'en la mettant ici au rang des plus grands hommes de l'Antiquité, je lui accorde très volontiers le lieu avantageux que lui a donné ſon pere d'alliance entre celles de ſon ſexe. Elle dit fort bien ſur le même ſujet que nous traitons, que ſans doute *les Empereurs ont eu cent Bouviers pour Grands Peres, les Bouviers cent Empereurs :* & immediatement après, *Que la race noble, au mieux qu'on en puiſſe dire, eſt celle de qui la roture s'eſt diſſipée à la longue, l'ignoble, celle auſſi de qui la nobleſſe s'eſt enſevelie par la même voie.* En effet les principes de toutes choſes ſont toûjours très petits ; & il n'y a preſque point de ſi grand fleuve, qui ne ſe puiſſe traverſer d'une enjambée, ſi on le prend dès ſa ſource. Le Capitole fut couvert de paille devant que d'avoir cette majeſté qui le faiſoit regarder comme le fief dominant de toute la terre. Et de quelque côté que nous tournions les yeux,

Avis p. 247.

nous n'y verrons point de grandes maiſons qui n'aient été autrefois des cabanes de Bergers; ni de ſi petites chaumieres où l'on ne puiſſe élever de ſuperbes Palais. Le ſort des hommes, que je ſoûmets toûjours à la Providence Divine, n'eſt en rien différent pour ce regard, ſur tout quand on examine les choſes un peu *à la Platonica* comme parlent les Italiens: *Si quid aliud eſt in Philoſophia boni, hoc eſt, quod ſtemma non reſpicit.* Mais je ne connois point de Philoſophes qui aient à mon gré mieux tourné cette penſée que les Pythagoriciens dans Jamblyche. Ceux, diſoient-ils, qui s'amuſent à prêcher leur nobleſſe avec des vanitez preſque inſupportables, montrent bien qu'ils ont la vuë fort courte, de ne régarder que je ne ſai combien de leurs aieuls, & de ne l'étendre que ſur quelques centaines ou milliers d'années pour le plus. Car s'ils l'avoient aſſez forte & aſſez perçante pour pénétrer juſques dans l'immenſité de tous les ſiécles, l'Eternité leur feroit aiſément reconnoître qu'il n'y a perſonne qui n'ait un nombre infini d'ancêtres de toute ſorte de conditions, de Monarques & d'Eſclaves, de Grecs & de Barbares; & par conſequent qu'un homme ne ſauroit être plus ridicule, que de vouloir prendre de l'a-

Sen. ep. 44.

Protrept. ad Pyth. cap. 14.

vantage du côté de sa Généalogie. Je me veux contenter de ce raisonnement philosophique, & me taire de ceux qui ont témoigné bien plus d'animosité contre la Noblesse que les sectateurs de Pythagore. Socrate maintenoit non seulement, qu'elle ni les richesses n'avoient rien d'honnête en elles, ni qu'on dût estimer; mais qu'elles étoient mêmes la source de toute sorte de maux. Et Diogene nommoit, conformément à cela, l'extraction glorieuse, & tous ces titres specieux de naissance, des excuses de mal-faire, & des couvertures de crimes, *προκοσμήματα κακίας*.

Diog. Laërt.

Pour former maintenant quelque résolution sur des sentimens si differens, & dont je sai bien que les derniers mal pris vous seroient aussi préjudiciables qu'à personne, je pense qu'on peut dire de la Noblesse, selon nôtre dernier propos, qu'elle est comme une lumiere qui éclaire, & fait paroître davantage le bien & le mal de ceux qui la possédent. *Majorum gloria posteris quasi lumen est, neque bona eorum, neque mala in occulto patitur.* Un Noble vertueux a de grandes prérogatives: L'honneur héréditaire dans les Arts est bien plus illustre: Et celui qui emporte le prix des Ieux Olympiques a beaucoup plus de

Sall. de bello Iugurth.

Lib. 2. de vi. Soph. in Hermocr.

de gloire, dit Philoſtrate, s'il eſt d'une Maiſon déjà victorieuſe.

Mais ſi un Noble eſt ſans vertu, ſes defauts paroiſſent au double, & ſon infamie croît autant à proportion de ſon rang, que de ſon vice. Quant à la Roture, elle a véritablement ſes diſgraces, qui n'empêchent pas pourtant que ceux qui en ſont incommodez ne ſe puiſſent élever par leurs propres mérites, & ſe rendre d'autant plus conſidérables qu'ils ont eu ce puiſſant obſtacle à leur avancement. Il n'y a point de perſonne raiſonnable qui ne doive préférer une gloire que la vertu fait naître, à celle qui finit par le vice.

Si modò non cenſus, nec clarum nomen avorum, *Ovid. 1. de Ponto el. 10.*
Sed probitas magnos ingeniumque facit.

C'eſt pourquoi chacun ſe doit accommoder doucement à ſa condition, pour ſe prévaloir, s'il eſt noble, des avantages que lui peut donner ſa naiſſance ; & s'il eſt autre, pour ſurmonter glorieuſement toutes les difficultez que la Fortune lui avoit préparées en venant au monde du côté de ſes parens. Les Romains avoient ſans doute la même penſée, lors qu'ils érigerent des Autels à cette Divinité qu'ils nommoient *Fortunam Primigeniam*, *Dion Caſſius l. 42.* afin de ſe ſouvenir toûjours par ſon aſſiſtance de l'état auquel ils étoient venus ſur terre,

& de la qualité dont en naiſſant ils avoient hérité de leurs Majeurs, pour nous ſervir de leur propre terme.

Cela préſuppoſé de la ſorte, nous ajoûterons qu'à la vérité, généralement parlant, la Nobleſſe nous porte à une civilité de mœurs qui s'eſt toûjours fait rémarquer, & qui paroît ſur tout lorſqu'on l'oppoſe aux rudes façons de faire d'un peuple groſſier. Car on voit preſque en tous lieux ce que Gondomar diſoit il y a peu de tems de l'Angleterre, que le ſon y étoit véritablement très groſſier, voulant parler des menuës gens; mais qu'en recompenſe la farine s'y trouvoit fort deliée, pour dire que les Grands y étoient auſſi courtois & auſſi accomplis qu'on eût pû le deſirer. L'importance eſt qu'à conſidérer la Nobleſſe de cette façon, elle ne comprend pas ſeulement celle d'extraction; l'autre qui vient de la vertu d'un chacun, & qui n'eſt pas plus ancienne que nous, puiſque nous en ſommes les artiſans, s'y trouve auſſi envelopée. Or tout ce diſcours n'étant fait que pour la précedente, puiſque ce ſont les comportemens de Damaſippe remplis d'une vanité ridicule, qui nous l'ont fait entreprendre, il la faut ſeparer de celle qui eſt toûjours humble, & qui ſera ſans doute la premiere à condanner

la fotte préſomtion d'un ſemblable Thraſon. Quoi? qu'un homme comme lui auroit droit de gourmander tous ceux de vôtre condition, ſous le prétexte qu'il ſe mêle de manier des chevaux; de reclamer un oiſeau; de parler à des chiens; de batre le Païſan; de ne paier point ſes dettes; & ſur tout, de ne ſavoir point de Latin? Vraiment je ne m'étonne plus ſi les Centaures des Poëtes, qui nous repréſentent de tels Cavaliers, étoient fils de Nephele ou d'une Nuë: ni de cette façon de parler proverbiale des Anciens, *mens non ineſt Centauris*. Je ſai bien qu'il n'eſt pas poſſible d'empêcher qu'il ne ſe trouve de ſemblables frelons parmi les abeilles, & que la Politique mêmes ſoûtient qu'ils ne ſont pas inutiles dans un Etat monarchique, parce que les ſaillies des inferieurs lors qu'ils s'échapent, s'émouſſent contre la fierté de ceux-là, qui ſont comme une barriere entre les petits & la Majeſté du Souverain. Mais cela ne m'empêchera pas d'être au moins de l'avis de quelques-uns, qui les comparent aux baliveaux, dont le grand nombre gâte les taillis, de même que la multitude des inſolens, de qui nous nous plaignons, afflige beaucoup de Provinces. A cauſe qu'ils ſe diſent être iſſus d'une race plus ancienne que la Lune, auſſi

bien qu'autrefois ceux d'Arcadie : ou qu'ils protestent que rien ne les empêche de montrer comme ils sont de meilleure tige que Codrus, ni que tous les *Hidalgues* des Pyrenées, sinon que les titres de leur noblesse furent submergez dès le tems du Deluge; il semble que le reste des hommes ne soient faits que pour ploier sous eux. Ne vous souvient-il pas d'avoir vû dans Suetone, que Marc-An-
Art. 2. toine reprochoit l'extraction à celui qui a fait nommer Augustes tous les Empereurs, parce qu'il n'y trouvoit pas assez de pureté de sang, ni de vraie noblesse ? Et n'avez-vous pas pris plaisir de lire autrefois dans quelque suite de la Celestine, qu'un de ces Matamores jugeoit que la Maison d'Autriche eût pû prétendre d'être la plus illustre de la Terre, sans ce defaut de n'être pas sortie des montagnes de Leon ? Tenez pour assuré que vous avez eu à faire à une personne de pareille trempe d'esprit, qui seroit bien fâchée de ceder en impertinence à qui que ce fût. Et si les conjectures de l'avenir peuvent contribuër quelque chose à vôtre satisfaction, recevez de moi pour conclusion cette Prophetie, que vôtre homme est pour servir un jour d'exemple nouveau au dernier chapitre du livre de Boccace des Nobles mal-heureux.

V.

DES OFFENSES, ET INJURES.

Il y a peu de perſonnes qui ſoient tout de bon de l'avis de Platon & d'Ariſtote; que comme il eſt plus avantageux d'obliger que d'être obligé, il vaille mieux au contraire recevoir une injure que de la faire. Et il s'en trouve encore moins qui aient cette fermeté dont parle Seneque, laquelle empêche de reſſentir les offenſes, & par conſequent de s'en vanger; de même qu'il y a des corps ſi ſolides qu'ils renvoient la flêche ou le boulet ſans être tant ſoit peu penetrez. Si faut-il avouër qu'on ne ſauroit voir de plus beau ſpectacle ici bas, que ce Sage des Philoſophes, qui reçoit tous les coups qu'on lui porte, ainſi qu'un écueil toutes les tempêtes, ſans être ébranlé; & qui pareil à un Lion généreux mépriſe les violences qui lui ſont faites, comme celui-là le cri des chiens ſans ſe retourner, & ſans témoigner la moindre émotion. En effet, je tiens qu'il eſt plus avantageux, parce qu'il eſt plus honorable, de recevoir des outrages qui ne font nulle impreſſion ſur nous, que de n'en recevoir point du tout. Nous ne pouvons faire paroître nôtre force, que contre celle qui nous eſt faite

inutilement. Et nous ne donnons jamais la gloire d'être invulnerable à ce qu'on ne frappe pas, mais bien à ce qui ne peut-être entamé ni offensé de quelque côté dont il soit atteint. Or parce qu'il n'y a guéres de préceptes de Philosophie qui soient si difficiles à observer, que ceux qui non contens de moderer le ressentiment des injures, en suppriment presque jusqu'aux premiers mouvemens; mon opinion est qu'on ne sauroit y faire trop de réflexion pour se les mieux imprimer, & s'en rendre l'usage familier, puisque l'occasion de les pratiquer se présente à toutes les heures du jour. Et d'autant que plusieurs sont dans cette prévention d'esprit qu'il n'est pas possible d'y satisfaire, & que la Morale a beaucoup de belles imaginations pour ce regard, que nous espererions en vain de realiser, je commencerai ce que je me veux ici donner de leçon à moi-même, par les exemples qui nous peuvent animer le courage au noble mépris des offenses, & nous justifier que le Portique même n'a rien en cela de si difficile, dont un homme de vertu ne puisse venir à bout.

Nous ferions tort à Socrate, si en matiere de mœurs nous ne lui accordions le premier lieu, vû même qu'à l'égard de nôtre sujet,

tous ceux qui ont parlé de ce grand Personnage, ont observé qu'il n'avoit point de qualité si propre ni si particuliere, que celle qui le rendoit impassible aux injures. Je ne veux point considérer ce qu'il endura de sa femme, ni avec quelle serenité d'esprit il oüit reciter Comedies d'Aristophane, qui ne le diffamoient que pour le perdre. Voions par un ou deux autres exemples, quelle pouvoit être la constitution de son ame à souffrir les outrages qui surprennent davantage, & qui sont les plus extrémes. Aiant reçu un coup de pied de quelqu'un, tous ceux, dit Diogene dans sa vie, qui virent l'insolence de l'action demeurerent ravis de sa patience, & de ce qu'il protesta qu'il n'en étoit pas plus émû, que si un cheval ou un âne l'eussent traité par mal-heur de la même façon. Mais on lui bailla un souflet un autrefois, où Seneque nous apprend qu'il fit bien paroître le pouvoir absolu de sa raison sur tous les troubles que peut exciter la partie irascible. A peine eut-il été frappé, qu'au lieu de témoigner de l'aigreur contre celui qui l'excedoit; C'est une chose fort fâcheuse, dit-il en riant, que les hommes ne puissent savoir quand il seroit à propos pour eux de sortir du logis avec un habillement de tête. Certes nous

Arria. l. 2. cap. 12.

Lib. 3. de ira c. 11.

pouvons aſſurer deux choſes là deſſus, que Socrate s'étoit mis en quelque façon au deſſus de l'humanité, quand il parloit ainſi, & que ce miſerable qui eût le courage de le toucher ſi barbarement, s'en étoit tout-à-fait dépouïllée. Je n'ignore pas qu'on attribuë une ſemblable repartie à Diogene, & que Seneque fait auſſi recevoir un ſoufflet à Caton, qui reconnut avoir bien ſenti le coup, mais non pas l'injure : de ſorte qu'il n'y avoit point de pardon à démander non plus qu'à donner pour cela. Ce ſont des preuves redoublées dont la conformité ſert à nôtre théme, & que j'étendrois davantage ſi je ne trouvois plus à propos de paſſer à d'autres exemples. On écrit de Crates que pour s'accoûtumer à la ſouffrance des mauvaiſes paroles, il en diſoit lui-même à des femmes folles & débauchées qui lui en renvoioient des barques pleines, ou des chariots chargez, pour uſer des métaphores d'Homere & de Lucien. Mais ce que pratiqua le même Philoſophe aiant été bleſſé au viſage, me ſemble beaucoup plus conſidérable. Il ſe contenta pour toute ſatisfaction de mettre ſur ſa plaie un écriteau pareil à celui des Peintres, de la main d'un tel, *Nicodromus faciebat*. Qu'y a-t-il de plus injurieux que de cracher au viſage ? Diogene le

Lib. 2. de tranq. cap. 14.

Ilia. 2.

In Eun.

Stoïcien diſcourant en public, un jeune homme fut aſſez inſolent que de lui lancer un crachat qui lui couvrir toute la face ; & pource que Diogene étoit alors ſur le diſcours de la colere, Je m'empecherai bien, dit-il, de me fâcher pour cela, encore que je doute fort s'il ne ſeroit point à propos de le faire. Celui qui le rapporte ainſi, trouve que Caton digéra plus généreuſement encore un ſemblable affront ; pour le moins y a-t-il plus de pointe dans ſa repartie. En plaidant une cauſe où il prononçoit ſans doute quelque choſe qui ne plaiſoit pas à Lentulus, ce témeraire eût l'effronterie de lui cracher au nez. Caton ſans s'émouvoir davantage, lui dit en s'eſſuiant, Je témoignerai par tout, Lentulus, que ceux-là ſe mécontent grandement qui aſſurent que vous n'avez ni bouche ni éperon. Ses propres termes m'obligent d'uſer de cette façon de parler Françoiſe qui approche du Latin dont il ſe ſervit, encore qu'elle ait la ſignification differente, & qui ne touche point l'impudence de l'action ; parce que la traduction mot pour mot n'auroit point de grace, *affirmabo omnibus, Lentule, falli eos qui te negant os habere.* Cette ſaillie ſi étrange en pleine audience, & devant les Juges, me fait ſouvenir de ce qu'a écrit

Sen. lib. 3. de ira. cap. 28.

Probl. sect. 3. qu. 2. Ariſtote d'un Satyrus Clazomenien, à qui l'on fut contraint de boucher les oreilles cependant qu'on plaidoit contre lui, parce qu'il étoit impoſſible qu'il ne repartît avec mille injures, bien qu'il ne laiſſa pas enfin de le faire, d'autant qu'on lui rendit l'ouïe un peu trop tôt. Il ne faut pas oublier la modération d'Ariſtide dans un cas tout pareil aux précedens, dont néanmoins Plutarque ni Cornelius Nepos qui ont écrit ſa vie, ne font aucune mention. Seneque ſeul témoigne que comme on ménoit au ſupplice, c'eſt ainſi qu'il parle, cette image vivante de la Juſtice, un infame maraut uſa de la même indignité en ſon endroit que nous venons de repréſenter en parlant de Diogene & de Caton. Ariſtide ſe tournant alors vers le Magiſtrat qui l'aſſiſtoit, Avertiſſez, lui dit-il en ſoûriant, cet honnête homme, qu'il éternuë une autre fois plus civilement & de meilleure façon, *admone iſtum ne poſteà tam improbè oſcitet ;* il me ſemble qu'en baillant, on n'a pas accoûtumé d'incommoder perſonne de la ſalive, comme il arrive parfois en éternuant ; ce qui me rend encore ici mauvais traducteur des dictions, n'en trouvant point des nôtres où le jeu qui eſt en celle de *oſcitet*, ſe rencontre.

Mais parce qu'il arrive bien plus ordinairement qu'on tâche de nous offenſer par de mauvais propos, que par des actions ſi violentes, & que d'ailleurs l'injure de la langue ne pique pas moins quelquefois les hommes de grand cœur que celle de la main, voions avec quel mépris, des Rois, même de la plus haute conſideration, ont fait gloire d'entendre de fâcheuſes paroles. L'ancienne Hiſtoire n'a rien de plus rémarquable là deſſus, que ce qui ſe paſſa entre Philippe de Macedoine & les Ambaſſadeurs des Atheniens. Dans l'audience qu'ils eurent de lui il leur tint entr'autres propos obligeans celui-ci: Dites-moi, je vous prie, ſi je puis faire quelque choſe qui doive être agréable aux Atheniens? L'un des Ambaſſadeurs nommé Demochares répondit ſur le champ, Oui, en vous mettant une corde au cou. Philippe fit taire tous ceux qui murmuroient contre cet impudent, lequel ſans doute méritoit mieux le nom de Therſite, que celui de Parrheſiaſte que ſa mauvaiſe langue lui acquit; & ſe contenta, le renvoiant ſans violer en ſa perſonne le droit des Gens, de dire à ſes collegues, qu'il laiſſoit aux Atheniens à juger qui étoient les plus ſuperbes & les plus inſupportables, de ceux qui uſoient de telles reparties, ou de

Sen. l. 3. de ira cap. 23.

ceux qui les enduroient patiemment. J'ai fait voir ailleurs, qu'un autre Philippe d'Espagne ne fut pas moins moderé du tems de nos peres, à l'endroit d'un Docteur qui avoit médit publiquement de lui à l'occasion de quelque nouvelle imposition, le faisant mettre en liberté après qu'il eût reconnu n'avoir jamais reçû aucun déplaisir de sa Majesté, par cette favorable raison pour le criminel, qu'à moins que d'être fou l'on ne se porte pas à outrager de paroles ceux de qui l'on n'a jamais été offensé. Ce fut le même Philippe Second qui augmenta généreusement les gages des Docteurs de Conimbre, au lieu d'abolir leur Université, comme beaucoup le lui conseilloient, à cause des animositez étranges qu'ils avoient fait paroître contre lui, dans des écrits composez exprès pour le rendre odieux devant sa conquête du Portugal. Mais il n'y a point eu de Princes qui se soient rendus plus admirables que les nôtres par cette sorte de clemence; & d'autant que les exemples sont infinis, je me réduirai à deux qui ne sont ni si anciens qu'on en puisse douter, ni si recens qu'ils doivent être suspects de flaterie. Pour les partager entre l'un & l'autre sexe, le premier sera d'un Roi, & le second d'une Reine. L'insolence fût telle dans Paris sous Louïs

Instr. de M. le Dauphin, pag. 54. & 55.

Cabrera lib. 10. cap. 17.

Thuan. lib. 73.

Douziéme, qu'il fut joüé en plein théatre & repréſenté comme un infame avaricieux qui bûvoit dans un grand vaſe plein d'or ſans ſe pouvoir raſſaſier. Chacun penſoit que le Roi s'en reſſentiroit, qui n'en fit néanmoins que rire, & loüa même l'invention de celui qui étoit auteur de la Farce. Catherine de Medicis entendit de ſes propres oreilles des Goujats qui la diffamoient ſi étrangement que ſon honneur ne pouvoit pas être plus mal traité. Un grand Cardinal à qui pour lors elle parloit à une fenêtre, lui dit qu'il alloit donner ordre que ces coquins fuſſent pendus tout ſur l'heure. Elle l'empêcha, & ce lui fût aſſez de leur crier qu'ils allaſſent médire plus loin de celle qui leur permettoit de faire rôtir l'oie, & de la manger tout à leur aiſe. Sans mentir c'eſt avoir une modération d'eſprit d'autant plus rémarquable, que la plûpart de ceux que la Fortune a élevez à un ſi haut point, ſe laiſſent aiſément tranſporter à la colere, & ont exercé ſouvent de grandes vengeances pour de moindres ſujets, la meſure de leur pouvoir étant preſque toûjours celle de leurs paſſions. Le mot de chevre rendoit criminel celui qui le prononçoit ſous Caligula, parce qu'il étoit chauve. Hermias

qu'on repréſente d'ailleurs pour un Prince plein de bonté, ne pouvoit jamais ſouffrir que perſonne parlât de coûteau ni de ſection s'imaginant que cela le régardoit comme Eunuche. Et le pere d'Alexandre, de qui nous venons de priſer ſi fort la retenuë, ne laiſſoit pas de témoigner du dépit contre ceux qui venoient à diſcourir de la vuë, & ſur tout des Cyclopes, depuis qu'il eût perdu l'un de ſes yeux. Quoiqu'il en ſoit, nous apprenons du Texte ſacré, qu'Eliſée arrivant à Bethel, ville de Samarie, maudit une troupe d'enfans qui l'appelloient chauve avec dériſion, dont il y en eût quarente-deux qui furent mis en piéces par deux Ours en conſequence de cette malediction. Ce fût en apparence une grande punition pour la faute, & néanmoins ſans prendre le Ciel à garand dont on ne ſauroit trop reſpecter les jugemens, on a vû des vengeances plus grandes encore, parce qu'elles ſe ſont étenduës juſques ſur des peuples innocens, & des Provinces entieres, pour des paroles mal dites, & des injures dont on ſe vouloit reſſentir. Polybe nous découvre que tout le fondement de cette grande guerrre que les Grecs nommerent Sociale, fût l'injure dite par Sciron Ephore des Meſſeniens à Dorimachus Capitaine des Eto-

Lib. 4. Reg. c. 2.

Lib. 4. Hiſt.

liens. Celui-ci prit ſi à cœur le nom que l'autre lui donna d'un maraut appellé Babyrta auquel il reſſembloit, que pour s'en vanger il excita cette grande tempête dont toute la Grece ſe trouva enfin agitée. L'imperatrice Sophie femme de Juſtin Second, aiant écrit à l'Eunuche Narſes qu'il ſe mêlât de la quenouïlle, il fut ſi outré de ce reproche, & en conçût une telle indignation, qu'à l'aide des mêmes Danois ou Lombards dont il s'étoit ſervi contre les Gots, & qu'il fit paſſer de Hongrie en Italie, il la mit toute en proie à ces peuples Barbares. En effet ils l'occupérent trois ans aprés au nombre de deux cens mille ſous leur Roi Alboinus, & la poſſedérent deux cens quatre ans enſuite. Qui ne ſait que la plûpart des guerres de nôtre Roi Louïs Onziéme n'eurent point d'autre origine que des paroles de mépris qui furent dites de part & d'autre entre les François & les Eſpagnols, aprés des conferences où la ſimplicité de ſes habits le penſa rendre ridicule? Or tous ces mauvais effets que des propos injurieux ont ſouvent cauſé dans le monde, nous montrent d'un côté combien on doit être ſoigneux de les éviter; & nous font voir de l'autre la grandeur du genie de ceux qui ont tenu non ſeulement pour une vertu Roiale

d'endurer une offenſe ſans reſſentiment, & d'être diffamé en bien faiſant, ſelon le dire
Arria. l. 4. c. 5. d'Antiſthene à Cyrus; mais qui ont crû même qu'il y avoit quelque choſe de divin à le pratiquer de la ſorte, puiſque Dieu ſouffre bien l'impieté de ceux qui crachent contre le Ciel, & qui oſent médire de ſa Toute-puiſſance, *etiam Deos aliqui verbis ferocioribus increpant,*
Tite Live. Dec. 5. l. 5. *nec ob id quemquam fulmine ictum audimus.* Il faut que je diſe encore un mot ici de la clemence des Souverains en de ſemblables rencontres, non pas tant pour la leur recommander, qu'à cauſe que les hommes de condition mediocre doivent avoir honte, ce me ſemble, de ſonger à la vengeance, & de prendre tellement à cœur les injures qui leur ſont faites, ſi ceux-là ont eu aſſez de pouvoir ſur eux pour les negliger. Suetone nous en aſſure à l'égard de Ceſar; *Auli Cecinnæ cri-*
Art. 75. *minoſiſſimo libro, & Pitholai carminibus maledicentiſſimis laceratam exiſtimationem ſuam, civili animo tulit.* Il nous fait voir le reſte
In Oct. art. 51. d'une lettre d'Auguſte à Tibere, par laquelle le premier enjoint à ſon ſucceſſeur de ne faire nul conte de ceux qui parloient mal d'eux, pourvû qu'ils ne leur fiſſent point de mal. Et il nous rapporte cette belle ſentence du même Tibere, que dans une ville libre comme

me étoit celle de Rome, l'esprit & la langue des hommes y devoient jouïr d'une entiere liberté. Mais afin de n'être pas obligé à nommer presque tous ceux qui suivent ces trois premiers Empereurs, arrêtons nous à l'excellente rescription de trois autres, Theodose, Arcadius & Honorius, qui porte qu'au cas que quelqu'un eût médit de leurs Majestés, ou de leur Gouvernement, ils veulent qu'on méprise sa faute, s'il l'a commise par legéreté: qu'on en ait pitié si ça été par folie; & qu'on le renvoie même sans lui faire autre mal, encore que son intention ait été de les injurier; se reservant à eux seuls en ce cas-là le pouvoir d'examiner par les circonstances du fait s'il est punissable, ou non.

In Tib. art. 28.

Cod. l. 9. tit. 7.

Nôtre principal dessein étant de profiter aux particuliers & à nous-mêmes par nos petites meditations, je quitterai ces grands exemples pour venir aux raisons qui peuvent obliger toute sorte de personnes au mépris des injures. Theophraste enseignoit à guérir la morsure des Viperes par le son des flûtes: Trouvons le remede aux offenses de l'ame dans l'harmonie du discours, & faisons de nos raisonnemens un lenitif contre ce que l'injure peut avoir de plus poignant & de plus douloureux.

Si j'ai reçû un outrage, il faut neceſſairement que ce ſoit de celui que je tenois ou pour mon ami, ou pour mon ennemi, ou pour indifferent. Au premier cas, les loix de l'amitié m'obligent à croire de mon ami qu'il a fait ce qu'il ne vouloit pas faire, & cela le rend excuſable. Au ſecond, je n'ai pas ſujet de me plaindre; pourquoi euſſai-je attendu un autre traitement de mon ennemi? il n'en a uſé que comme il devoit. Que ſi j'ai été attaqué par un homme indifferent, je dois avoir auſſi pour indifferent tout ce qui vient de ſa part. N'aiant nulle habitude avec lui, j'empêcherai bien qu'il prenne cet avantage ſur moi, de me pouvoir fâcher quand bon lui ſemblera. Celui qui dit à l'Ecoſſois qu'on ſe mocquoit de lui, eût pour réponſe, Et moi je me moque d'On. Certes ſa penſée fut très bonne, nonobſtant la barbarie de ſon langage.

Conſidérons d'ailleurs que nôtre reſſentiment ne peut aller que contre une perſonne ou plus foible, ou plus puiſſante que nous. Si elle eſt plus foible aions-en pitié, & donnons à l'humanité ce que nous voudrions qu'on nous accordât en ſa conſidération. Si ſes forces ſont plus grandes que les nôtres, aions pitié de nous-mêmes, oublions ce dont

nous ne ſaurions nous ſouvenir qu'à nôtre ruine, & ſoions miſericordieux au moins par nôtre propre interêt.

Peut-être que c'eſt la premiere fois que nous avons été offenſés de celui de qui nous nous plaignons. Remettons-lui donc une faute qu'il n'avoit point encore faite, & que vrai-ſemblablement il ne commettra jamais. Que ſi nous avons déjà ſouffert pluſieurs fois la même choſe, endurons encore celle-ci comme les autres, nous y aurons moins de peine y étant déjà tout accoûtumés; ne perdons pas le fruit de nôtre patience paſſée, & faiſons que nôtre bonté l'emporte à la longue ſur une malice perſéverante.

Mais j'ai crainte que cette même patience ne me ſoit préjudiciable, & qu'elle ne faſſe tort à mon innocence. Comme s'il y en avoit quelqu'une qui pût éviter les dents de la médiſance? Et comme ſi la calomnie qui n'a pas épargné les Socrates, ni les Catons, ni le Fils de Dieu même, devoit uſer de reſpect en nôtre endroit? Ne laiſſons pas d'être vertueux, quelque inconvenient qui s'y trouve; c'eſt fermer la porte aux bonnes actions de les examiner de la ſorte.

Quoi, faut-il donc permettre que les mé-

chans parlent mal de nous impunément? En leur donnant cette qualité, nous disons ce qui les doit faire mépriser. Si des gens de bien pouvoient tenir les mêmes discours, il seroit plus raisonnable de les prendre à cœur, & de s'en émouvoir. Pour ceux qui ne sauroient rien dire de bien, ce n'est pas merveille s'il ne sort que du mal & des ordures de leur bouche. Nous supportons bien les mauvais propos d'un fiévreux, & d'un phrénetique; pourquoi non ceux d'un malicieux, si la malice a ses accés & ses déréglemens aussi naturels que la fiévre & la phrénesie? Et puisque nous aurions honte de nous offenser contre un chien qui abaie, ou contre un cheval qui ruë, ne serons-nous pas ridicules si nous témoignons du ressentiment de ce que dit une personne sans raison, & qui suit l'impetuosité de la nature, comme l'une & l'autre de ces animaux? *Quam iniquus es, apud quem hominem esse ad impetrandam veniam nocet.* A ce conte c'est un grand desavantage souvent, d'avoir le charactère ou la figure d'un homme, puisqu'elle nous empêche d'être aussi favorablement traités que les bêtes, vers qui nous usons de beaucoup plus d'indulgence.

Sen. l. 3. de ira. c. 27.

En tout cas, voions un peu quelle est l'injure qui nous transporte si fort, & que nous

trouvons ſi difficile à digérer. S'il n'eſt queſtion que de quelques paroles mal dites, je m'étonne qu'une choſe ſi legére produiſe de ſi étranges effets. Prenons y garde, nous ſerons étonnés que ce qui nous pique ici comme injurieux paſſe pour indifferent, ou mêmes pour honorable chés nos voiſins, qui s'offenſent d'autres termes dont nous ne ferions que rire. Le mot de Garce ſe prend en bonne part dans tout le Languedoc: Celui de Coion eſt un ſurnom honorable dans Bergame: Et ceux de la Maiſon des Guevares ſe glorifient d'être nommés Larrons. Nous faiſons cas du titre de Baron, il ſignifie en vieux Gaulois un homme de néant, & qui eſt ſorti de fort bas lieu. Les Strabons, les Scaures, ni les Labeons n'euſſent pas voulu être autrement appellés parmi les Romains, quoi que leurs noms fuſſent des ſobriquets qui feroient aujourd'hui mettre la main à l'épée à beaucoup de perſonnes. Il n'y a donc que l'opinion, & nôtre pure fantaiſie, qui nous faſſe trouver mauvaiſes des paroles dont l'on n'eſt bleſſé qu'en un certain lieu, & durant un tems ſeulement; comme ſi elles étoient de la nature de ces maladies qu'on nomme chroniques & periodiques, parce qu'on n'en reſſent le mauvais effet que de tems en tems, & par

Mariana l. 8. c. 4.

des ſaiſons qui les rendent plus perilleuſes qu'elles ne ſont de leur propre nature.

En vérité c'eſt une choſe étrange, que nous nous offenſions des mêmes diſcours que nous ſommes bien aiſes de tenir aux autres; & que nous nous formaliſions de certaines actions de ceux qui converſent avec nous, dont nous voulons bien uſer en leur endroit. Chacun tâche de faire le Roi, & dans une condition médiocre tout le monde s'attribuë des paſſe-droits de Souverain, & des licences tyranniques, de dire & faire à autrui ce que perſonne ne veut endurer de ſon égal, ni ſouvent encore de ſon Superieur.

Combien de fois nous arrive-t-il de nous plaindre mal à propos de ceux qui n'ont eu nulle intention de nous mécontenter, & qui ſont par conſequent fort loin d'avoir failli? Juba, le même peut être que Ceſar avoit mené en triomphe, & qui pour être fils de Roi ne laiſſa pas d'être un des plus excellens Ecrivains de ſon ſiecle, ſe promenant à cheval par la ville de Rome, couvrit de bouë par une mauvaiſe démarche de ſon cheval quelqu'un qui l'en voulut quereller. Et quoi, lui dit-il, me prenés-vous pour un Hippocentaure? Il eût certes raiſon. Les fautes de ſa monture ne lui pouvoient pas être imputées

Quintil. l. 6. Inſt. c. 3.

ſans injuſtice. Il n'y a que le deſſein qui faſſe l'injure. Et nous ne ſommes pas moins iniques tous les jours que celui à qui il eût affaire, quand nous prenons à partie des perſonnes qui n'ont nulle mauvaiſe volonté pour nous, & qui n'ont penſé à rien moins qu'à nous desobliger.

Suppoſons néanmoins qu'on nous ait parlé en de très mauvais termes, & avec une intention encore pire de nous déplaire. Donnerons-nous ce pouvoir ſur nous au premier venu de troubler nôtre repos, autant de fois que l'humeur lui prendra de l'entreprendre? Pour moi je m'empêcherai bien d'y conſentir. Si quelqu'un a deſſein de me faire une injure, il n'eſt pas en ſon pouvoir d'en venir à bout ſi je n'y conſens. Il a beſoin de moi pour exécuter ſon intention. Et dequoi lui ſuis-je rédevable, pour obéir à toutes ſes volontés? Tant s'en faut, je veux être Stoïcien pour ce regard, *nemo læditur niſi à ſeipſo;* on ne ſauroit rien faire en cela ſans mon approbation: & quelque envie qu'on ait de m'outrager, je n'endurerai point d'outrage ſi je n'y donne les mains, & ſi je ne m'ouvre le ſein à moi-même pour recevoir le coup. *Nullam mihi injuriam facitis, ſicut ne Diis quidem hi qui aras evertunt. Sic veſtras hallu-*

Sen. l. de vita beat. cap. 26.

cinationes fero, quemadmodum Iupiter optimus maximus ineptias Poëtarum. Car pour ce qui eſt des termes injurieux, qui m'empêchera de les prendre comme Hercule ceux des Lindiens; comme les femmes qui ſacrifioient à Céres Eleuſine ceux qu'elles s'entrediſoient; ou comme les Egyptiens à la cruë du Nil les rudes mots dont ils attaquoient les Etrangers, par une eſpece de divertiſſement qui ſe pratique encore aujourd'hui ſur beaucoup d'autres rivieres? Il y a des injures, dit-on, qui tournent à profit, & des malediĉtions qui engraiſſent. Le Cumin devient plus beau lors qu'il eſt ſemé avec exécration. Et le Baſilic ne croît jamais mieux, à ce que Pline aſſure, que quand on charge ſa graine d'imprecations en la mettant en terre. Ce n'eſt pas ſigne que de mauvaiſes paroles puiſſent faire grand mal, ſi elles ſont même quelque fois profitables. Gardons-nous donc bien de nous émouvoir trop, pour une choſe de ſi petite conſidération, qu'on la peut mettre au rang des indifferentes.

L. 9. Nat. hiſt. c. 7.

Un tel a déchiré mon honneur, & a fait en toutes façons ce qu'il a pû pour nuire à ma renommée. Je ne m'en étonne pas, il ſuit en cela ſimplement ſa nature, il lui eſt impoſſible d'en uſer autrement. De même

Ariſt. l 2. de hiſt. an.

qu'on voit des poiſſons qui ont des dents ſur la langue, il ſe trouve des hommes qui ne remuënt la leur que pour mordre. Elle porte le feu & la flamme par tout, comme la queuë des Renards de Samſon. Et au lieu que l'Ourſe polit & anime de la ſienne en léchant, celle-ci diffame & tuë tout ce qu'elle touche. L'on a écrit de la Nation des Pſylles, qu'ils guériſſoient en attirant le venin dans leurs bouches. Ceux dont nous parlons font tout au contraire, il ſort du poiſon de la leur, qui ne pouſſe ſon haleine ſur rien qu'elle n'infecte. Ce ſont des Aſpics qui portent la mort ſur les lévres. Ils font gloire de ne laiſſer aucune réputation entiere. Et n'en trouvant pas aſſés ſur terre à qui ſe prendre, ils attaquent même celle des Bien-heureux.

c. 13. & l. de part. an. c. 1.

Et ut putentur ſapere, cœlum vituperant.

Phædrus lib. 4.

Mais prenons un peu de patience. Salomon nous apprend que l'oiſeau ne revient pas plus naturellement dans ſon nid, que la médiſance retourne ſur ceux de qui elle procede. Et la Belette d'Eſope qui ſe coupe la langue à force de ronger la lime du Serrurier, nous fait leçon de ce qui arrive presque toûjours aux calomniateurs, qui reçoivent enfin ſur eux mêmes la diffamation dont ils ont voulu couvrir les autres.

Proverb. cap. 26.

Je ſai bien que la médiſance fait quelquefois perdre le cœur aux plus ſages, ſelon les termes du Prédicateur Hebreu, qui la juge pire que l'Enfer : & qui donne à cauſe d'elle de l'avantage à ceux qui ne ſont plus, ſur tous les vivans. Les Romains la nommérent détraction, comme celle qui nous dérobe autant qu'elle peut la choſe du monde que nous devons tenir la plus précieuſe, qui eſt l'honneur. Et néanmoins tous ſes efforts ſeront vains ſi j'ai aſſés de généroſité pour les mépriſer. Marc Antonin compare fort bien l'homme vertueux à une agréable fontaine, dont on a beau troubler l'eau & la ſoüiller d'ordures, elle ne laiſſe pas d'en jetter toûjours de claire, & qui retient toute la pureté de ſa ſource. Qu'on me diffame, & qu'on décredite mes actions tant qu'on voudra, ſi j'ai l'ame dans l'aſſiette où je la ſouhaite, je n'en ferai jamais que de bonnes, & qui malgré l'envie ſeront ſans reproche. Je puis même profiter de la calomnie, & me la rendre avantageuſe en la ſurmontant. Le cheval échapé des loups devient, ce dit-on, & plus vite & plus courageux qu'il n'étoit. Celui qui évite une médiſance acquiert de l'adreſſe & des forces, dont il ſe peut prévaloir en beaucoup de rencontres.

Eccleſiaſtes cap. 7. & 4. & Eccleſiaſt. cap. 28.

Lib. 8. de vita ſua.

Pourquoi porterai-je impatiemment une attaque qui eſt la preuve de mon mérite? On ne jette des pierres qu'aux arbres qui ont du fruit. Les chiens n'aboïent qu'après la pleine Lune, ſans ſe ſoucier du Croiſſant. Si j'étois pour prendre de la vanité, je croirois avoir quelque choſe de recommandable, puisqu'on m'en veut, & qu'on ſe plaît à me faire outrage. N'aions donc point de mauvaiſe volonté contre ceux qui nous perſécutent; & ſi nous ſommes aſſés vertueux pour cela, ſachons leur gré du témoignage qu'ils rendent ſans y penſer de ce que nous valons. Imitons, ſi beſoin eſt, le Chameau qui ſe met à génoux devant ceux qui le chargent; & pour toute vengeance oppoſons nôtre patience à toutes les injures qui nous ſont ou faites ou dites. C'eſt le plus ſûr moien que nous pouvons tenir non ſeulement pour empêcher qu'elles ne nous offenſent, mais encore pour les faire ceſſer. Il n'y a point d'homme qui ait de ſi mauvaiſes paroles, ni en ſi grande abondance, diſent les Turcs dans un de leurs proverbes, qu'un ſourd ne laſſe à la fin. D'ailleurs, on rend l'injure plus grande en s'en plaignant; & beaucoup en attirent une ſeconde pour faire trop paroître le reſſentiment de la premiere.

Si je me laiſſe aller au deſir de vengeance, que ferai-je autre choſe que de me livrer moi-même entre les mains d'une Furie Infernale? Elle ne ſauroit prendre ſi petite place dans mon ame, qu'elle n'y mette auſſi-tôt la confuſion, & qu'il ne faille dire adieu à tout ce que la vie peut avoir d'agréable. L'amertume dure bien plus long-tems dans la bouche que la douceur, dont elle détruit le goût en un inſtant. Toutes les trois Furies ſont vierges : leurs paſſions demeurent toûjours entieres ; & quoique nous ſoions mortels, elles excitent des transports immortels au milieu de nos entrailles. Dans quels précipices ne nous portent point les fougues dereglées de celle-ci ? Son courroux nous fait faire des courſes au delà des bornes de la raiſon : & s'il eſt vrai que les noms ſoient des inſtrumens propres à discerner la ſubſtance des choſes, ſelon la doctrine de l'Academie, du Portique, & du Lycée, ſa colere n'eſt pas moins bien nommée *ira*, du verbe latin, *ire*, que courroux en François, de courir, puisqu'elle nous fait aller jusqu'à des extremités dont il eſt impoſſible de revenir. Qui alluma dans Piſtoie ces deux grandes factions, la Blanche, & la Noire, qui l'ont penſé deſoler, que la vengeance d'un pere paſſionné, qui fit cou-

per le poing d'un jeune homme venu chés lui exprès, pour lui demander pardon d'une legere blessure qu'il avoit faite à son fils? Ils étoient tous deux de la Famille des *Cancellieri*, & cela même avoit obligé les parens de l'aggresseur à l'envoier vers l'offensé recevoir un traitement qu'ils ne se pouvoient pas imaginer si cruel. Ce pere vindicatif eût le courage, ou plûtôt l'inhumanité, de leur mander après un acte si barbare, que les plaïes faites par le fer ne se guérissoient pas avec de simples paroles, & qu'il n'y avoit qu'un autre fer aussi tranchant que le premier qui leur pût servir d'appareil. O que la modération & la tranquillité d'esprit opposée à de telles rigueurs a des effets bien differens! Elle met la concorde par tout où elle se trouve; & jamais on ne la voit reduite à se repentir d'avoir excité des orages qui ne se puissent appaiser. Elle est pleine de générosité; & sa force paroît d'autant plus, qu'on ne voit que foiblesse dans tous les mouvemens de la vengeance. En effet les femmes imbecilles, les enfans & les bêtes brutes ne s'y laissent aller, qu'à proportion de ce qu'elles sont privées de raison. J'ai vû tel crocheteur chargé du poids de deux à trois quintaux sans se plaindre, lequel ne pouvoit supporter deux

ou trois mots qui lui paroiſſoient une injure. Prenons bien garde de n'en uſer pas de la ſorte, ſi nous croions avoir le raiſonnement de meilleure trempe. Pratiquons plûtôt le précepte d'Epictete, qui ne veut pas ſeulement qu'on s'amuſe à refuter les médiſances, tant s'en faut qu'il en permette le reſſentiment. Si quelqu'un, dit-il, a parlé de vous en mauvaiſe part, au lieu de vous donner de la peine à faire voir la fauſſeté de l'injure répondés qu'il n'a pas pris ſans doute connoiſſance de tous vos vices, parce que ſi cela étoit, il lui ſeroit aiſé de vous faire bien d'autres reproches. Ariſtote ſe contenta de témoigner le mépris de quelques fâcheux termes qu'on avoit tenus de lui en ſon abſence, par la proteſtation de pardonner même à ceux qui lui donneroient le fouët, pourvû qu'il n'y fût point. Ce n'étoit pas avoir toute la vertu d'un Stoïcien, puiſqu'il ſemble par là qu'il ſe réſervoit la liberté d'en uſer autrement quand il ſeroit preſent. Mais pour le moins nous montra-t-il dans ſa ſecte Péripatetique, combien on doit negliger des offenſes verbales, qui ne firent jamais de mal à un homme de bien.

Enchir. cap. 44.

Χρηστὸς πονηροῖς οὐ τιτρώσκεται λόγοις.
Bonus improbis non vulneratur verbis.

En voilà aſſés pour une ſeule leçon, l'importance eſt de la pratiquer, & de la faire plus ſervir à l'uſage de la vie, qu'à l'ornement du diſcours.

VI.
DE LA BONNE CHERE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on prend ceux de qui l'on tâche de tirer une réponſe favorable, après leur repas. Zenon le plus ſevére de tous les Philoſophes, reconnut que la bonne chere le rendoit de meilleure humeur, & qu'il lui arrivoit la même choſe qu'à cette eſpece de legumes qu'on nomme Lupins, qui perdent leur amertume dans l'eau, comme il quittoit inſenſiblement en bûvant ce que ſa nature & ſa façon de philoſopher avoient de trop auſtere. *Nihil populo Romano ſaturo poteſt eſſe lætius*, diſoit l'Empereur Aurelien dans une de ſes lettres. Je me ſouviens auſſi de ce que Pline obſerve touchant les Mules, qu'encore qu'elles ſoient ſi ſujettes à ruër, elles ſe défont néanmoins de cette mauvaiſe habitude lors qu'on leur donne du vin à boire. Et par effet les noms ſeuls de *Lyæus*, & de *Liber*, que les Grecs & les Latins donnerent au Dieu des Feſtins, montrent bien le pouvoir qu'il a de diſſoudre

Vopiſcus.

Lib. 30. Nat. hiſt. cap. ult.

nos ennuis, & de nous délivrer de toute melancholie. Il ne faut donc point douter que l'agréable repas que vous prîtes chés Apicius n'ait grandement contribué à cette extraordinaire liberté d'esprit qui paroît dans vôtre lettre ; & que vos belles descriptions ne doivent beaucoup au genie d'une table si bien servie, qu'elle me jette moi-même dans la gaieté, & m'inspire de bien loin tant de complaisance, que je me resous de répondre à la plûpart des questions que vous m'avés proposées. Si mes sentimens n'ont pas toute la conformité aux vôtres que vous avés souvent éprouvée sur d'autres sujets, prenés-vous-en à vous même qui avés commis ce solœcisme moral, de vous rapporter à un bûveur d'eau de l'usage de vos brindes. Socrate accuse dans le convive de Xenophon un certain Hermogene qui ne disoit mot, d'un crime nouveau qu'il nomme *παροινίαν*. Vous n'étes pas moins coupable qu'Hermogene, puisque vous m'obligés à jouër un personnage aussi messéant & aussi importun que le sien. Souvenés-vous du proverbe des Anciens, que l'eau donne bien d'autres lumieres que le vin, *non idem sapere possunt qui aquam & qui vinum bibunt* ; & du jugement que fait Philostrate de cette grande antipathie qui paroissoit entre Eschine

Lib. 1. de vit. Soph. in Æsch.

ne

ne & Demosthene, qu'il fonde principalement sur ce que le premier n'aimoit pas moins la pureté du vin, que celle de la diction; ni le plaisir de la table, que l'exercice du barreau: au lieu que Demosthene faisant profession de sobrieté, ne se plaisoit qu'à l'eau *ad aquam dicebat, scribebat, cœnabat.* C'est toute l'excuse que vous aurés de moi sur un assés grand nombre de contradictions à la meilleure partie de vos maximes.

Déjà je ne saurois approuver les préparatifs dont vous avés usé de part & d'autre. Cette façon d'Apicius de vous avoir prié tous de si bonne heure & avec tant de ceremonie, me fait souvenir des Sibarites, qui convioient *In Symp. Pl.* un an devant le jour du festin. Et quand vous remarqués que pour obeïr à Socrate, qui veut qu'en de semblables occasions on se pare extraordinairement, vous aviés pris un habit neuf, & pour user de ses termes, allant trouver les beaux, vous vous étiés aussi fait beau: j'ai eu pitié de vôtre condition, & je me suis étonné qu'un si grand Philosophe que vous étes, sçût si peu ce que lui étoit avantageux. N'avés-vous pas lû dans Aulu-Gelle l'observation du Medecin Erasistrate *Lib. 16. Noct. At. cap. 3.* touchant l'usage des Scythes, lors qu'ils devoient être long-tems sans manger? Leur

préparation pour cela étoit de se presser fort l'estomac & le ventre avec des bandes dont ils s'environnoient, & par ce moien passoient plusieurs jours sans être travaillés de la faim. Il ne faut pas douter que des habits qui n'ont point encore été portés, & où l'on se trouve toûjours incomparablement plus à l'étroit que dans ceux qu'on vient de quitter, ne fassent à peu près le même effet. Et c'est une merveille qu'avant que d'aller prendre un repas, où l'on est obligé d'exceder de beaucoup ce qui est du vivre ordinaire, vous vous y soiés si mal disposé, & que vous aiés ignoré ce que les filles & les petits garçons experimentent tous les jours, qu'il n'y a rien qui ôte tant l'appetit qu'un vêtement qui ne fait que sortir d'entre les mains du Tailleur. Jugés si je suis en humeur de vous pardonner des choses de bien grande consequence, puisque je m'arrête d'abord à ce qui peut sembler de si petite considération.

Le choix des conviés est si important qu'il fait à mon avis l'une des plus essentielles parties du banquet. Et je ne doute point que si nous avions les livres d'un Heraclides Tarentin, d'un Lynceus de Samos, d'un Hippolochus Macedonien, ou d'autres semblables qui ont écrit il y a long-tems sur cette matiere,

nous n'y remarquaſſions bien expreſſément comme les mœurs & la condition de ceux qui ſe doivent trouver à même table, eſt toûjours ce qui nous la rend le plus recommandable. J'en ai vû des mieux ſervies, & où il ne manquoit rien des choſes qui peuvent contenter presque tous les ſens, dont on ſe levoit néanmoins avec fort peu de ſatisfaction, à cauſe du mauvais rapport de ceux qu'on avoit mis en même lieu, bien qu'ils fuſſent différens d'humeurs, & dans une oppoſition d'inclinations qui ne ſe pouvoit ſurmonter. Horace dit qu'il y a des hommes qui ne ſont paroître leur eſprit, que par l'apprêt de quelque mets nouveau & delicieux.

Sunt quorum ingenium nova tantùm cruſtula promit. *Lib. 2. Sat. 4.*

Mais je tiens que ceux qui ſe mêlent de traiter les autres, ne ſauroient mieux faire connoître s'ils ont du jugement, que par l'élection des perſonnes qu'ils aſſemblent ; & que cet article eſt de beaucoup plus d'importance que celui des vivres. C'eſt pourquoi quand vous m'apprenés le ſcandale que cauſa au reſte de la compagnie, le génie particulier d'un de vôtre troupe; je ne puis m'émpêcher que je ne l'impute à celui qui en étoit le chef, parce qu'il l'avoit convoquée. En effet il y a

des antipathies de table qui ne ſe peuvent corriger, & qu'on doit par conſequent éviter avec grande précaution. L'Hiſtoire d'Eſpagne nous apprend qu'un Roi de Grenade, Mahometan, fut tué par les ſiens, pour avoir mangé avec Alphonſe Roi de Caſtille qui étoit Chrêtien. Et la nôtre nous fait voir un Roi de Bretagne qu'elle nomme Judicaïle, qui refuſa par religion de diner avec le Roi Dagobert, préferant la table du Réferendaire Dadon, qui vivoit ſaintement, ce lui ſembloit, à celle de Sa Majeſté, bien que ce Breton lui fût venu faire la foi & hommage. Je ne vous donne ces exemples ni pour vous ſervir de conſeil, ni pour vous tenir lieu de préceptes; mais ſeulement pour vous repréſenter combien il eſt à propos de ne mettre la nappe qu'à ceux dont on a reconnu les complexions, & qu'on ſait qui ſymboliſent en la plûpart des choſes qui peuvent en de tels rencontres cauſer quelque émotion d'eſprit, d'où vient ordinairement l'alienation des volontés. Car comment pourriés-vous accorder les humeurs tumultueuſes & débordées, telles que vous en connoiſſés, avec celle d'un Sabinianus qu'Ammian Marcellin nous repréſente d'un temperament ſi délicat qu'il ne pouvoit ſouffrir le moindre bruit, ni le moindre deſordre d'un

Mariana l. 16. c. 3. Chron. Fredeg. c. 78.

Lib. 18.

festin ? Que fera un homme de mœurs honnêtes & moderées, parmi des gens qui croiront que le meilleur de tous les augures c'est de combattre pour les plats plûtôt que pour la patrie ? ou qui aussi effrontés que ce Demylus dont parle Athenée, cracheront en un besoin comme lui sur le meilleur mets qui se présentera, afin d'être seuls à le dévorer? Vous n'ignorés pas la mode qu'avoient autrefois les Scythes, de jetter ce qui restoit de vin dans leur couppe sur les habits des assistans; & je me souviens de vous avoir ouï remarquer comme la même chose se pratiquoit anciennement, dans l'Allemagne. Si des personnes élevées avec quelque sorte de civilité se trouvent parmi d'autres qui se plaisent à des façons de faire si barbares, n'auront-elles pas merveilleusement à souffrir ? & n'accuserés-vous pas d'imprudence celui qui ne les aura fait venir que pour les remplir de dégoûts & de mortification ? Véritablement Lucien a raison de faire dire à ce fameux Parasite, qu'un Philosophe est plus importun dans de telles assemblées, qu'un chien dans un bain public. Pythagore ne pouvoit souffrir qu'on rompît le pain avec les mains. Il défendoit de ramasser ce qui étoit une fois tombé de la table. C'étoit commettre un

Lib. 8. Deipn.

Id. lib. 10.

Dial. de Paras.

crime parmi ſes diſciples que de manger des féves. Ils ſe ſont mêmes abſtenus de la plûpart des animaux, comme depuis les Encratites. Le cœur ſur tout & la cervelle de ces animaux leur étoient en abomination. Et quiconque faiſoit rôtir une viande qui eût été déjà bouïllie contrevenoit à l'un des plus importans préceptes qu'ils euſſent. On peut facilement voir par là que chacun n'étoit pas propre à être de leur écot, & qu'un Archestrate qui courut toute la terre pour contenter ſon ventre de tous les bons morceaux qui s'y mangent, & qui compoſa cette Gaſtrologie qu'on nomma la Theogonie des Epicuriens, eût été très mal apparié avec de tels ſcrupuleux. J'avouë bien qu'il n'eſt presque pas demeuré le moindre veſtige dans le monde d'une ſi grande ſuperſtition, bien qu'il ſe trouve quelques Gentils dans toutes ſes parties qui n'en ſont pas entierement delivrés, & que par exemple, les Cochinchinois encore aujourd'hui, ſelon la rélation du Pere Borry, faſſent un grand pêché de ſe nourrir de quelque laitage que ce ſoit. Mais tant y a que comparant le plus au moins, & les repugnances extrémes à celles qui ſont plus legéres, il faut démeurer d'accord que la Table n'a rien qui lui ſoit ſi contraire qu'el-

Athen. lib. 7.

les; & qu'au rebours la conformité d'humeurs est son principal assaisonnement, & ce qui lui donne une grace & un agréement qui dût manquer à celle qu'on vous avoit préparée, par la faute de celui qui vous y assembla, sans avoir fait reflexion sur ce que nous disons.

Vous avés beau me faire cas de l'excellent apprêt & de la délicatesse de vos mets, dont vous tâchés à me faire venir l'eau à la bouche; ils ne sauroient avoir été tels, que la plus commune viande ne me paroisse aussi bonne & aussi savoureuse avec un peu d'appetit. Socrate se promenant l'après dinée, avoit accoûtumé de dire qu'il achetoit de la sause pour son souper. Un Chasseur affamé vendit sa primogéniture pour un plat de lentilles. L'Espagnol dit, *a pan de quinze dias, hambre de tres semanas*, ce qui se rapporte à l'action d'un Ulpius Marcellus Lieutenant de l'Empereur Commodus en Angleterre, qui faisoit venir jusques là du pain de Rome, afin que sa dureté l'empechât d'en manger beaucoup. Et chacun peut avoir éprouvé comme la faim est capable de nous rendre tous aussi faciles à nourrir, que ces peuples d'Ethiopie nommés Pamphages par Solin, parce qu'il n'y a rien dont ils ne mangent très

Xiphil. ex Dione lib. 72.

volontiers. Je n'ignore pas que le luxe & la friandiſe ont ſouvent le pouvoir de corrompre nos mœurs jusqu'à un tel point, qu'un bon Cuiſinier ſe vendoit à Rome quatre talens, dont on eût acheté une douzaine de Grammairiens & de Philoſophes. Caton s'y plaignoit de ce qu'un poiſſon y coûtoit plus qu'un bœuf; & Apollonius ajoûta, parlant à Domitien, plus qu'un cheval marqué à la lettre K, qu'on imprimoit ſur ceux qui étoient d'un prix exceſſif dès le tems d'Ariſtophane. Cela me fait ſouvenir de l'exemtion de tout tribut qu'accorderent les Sybarites aux pêcheurs d'anguilles, parce qu'ils en étoient extraordinairement friands: Et de ce Fricaſſeur qui maintenoit autrefois, qu'on ne pouvoit reüſſir dans ſa profeſſion ſans une très particuliere connoiſſance de la plûpart des Arts, & ſur tout de la Philoſophie; un autre aiant dit à la récommandation du même mêtier, que ſans lui nous ſerions encore dans l'anthropophagie, qu'il a eu le pouvoir de bannir du monde par le bon aſſaiſonnement des viandes permiſes. Mais qui peut ignorer la diffamation des Sybarites, ou de leurs ſemblables? Et qui n'a point en horreur les appetits deſordonnés d'un Vitelius; les diſſolutions encore plus grandes d'un Heliogabale, ſi nous

Philoſtr. l. 8. c. 3.

Athen. l. 12. & 13. Id. l. 7. & 14.

en croions Lampridius ; aussi bien que les dépenses de table prodigieuses de cet Antiochus, qui lui purent faire changer son nom d'Epiphane ou de Splendide, en celui d'Epimane ou de Furieux? Quant à moi, tant s'en faut que j'estime tout ce raffinement de saupiquets, ni cette élite curieuse de bons morceaux, qu'à mon avis nous n'avons rien de plus à craindre que cela ; soit pour la santé du corps, soit pour celle de l'esprit. Je l'ai ainsi appris de ce même Apollonius dont je *Philost. l. 1. c. 5.* viens de parler, qui crût & suivit dès le commencement de sa vie cette importante maxime; Que pour faire bien porter l'une & l'autre de ces deux parties qui nous composent, il faloit commencer par la purgation du ventre, & par le regime de la bouche. Prenons-y garde de près, nous trouverons avec Seneque, qu'il n'y a chose du monde de la-quelle nous nous puissions mieux passer que d'un Soldat, & d'un Cuisinier, *tam supervacuus* *Epist. 91.* *generi humano coquus, quam miles.* La multitude des mets, & leur different apprêt, a causé la grandeur aussi bien que la diversité des maladies. Et celui qui comptera le nombre des Cuisiniers de Paris, comme ce grand homme faisoit ceux de Rome, ne s'étonnera pas de voir multiplier nos infirmités à pro-

Epist. 95. portion des officiers de cuisine, *innumerabiles esse morbos non miraberis*, *coquos numera*. *Plato.* 3. *de Rep. Athen. l.* 1.. *Dio Chr. or.* 2. *Naudæus de st. mil. l.* 1. *p.*286. O la belle leçon que nous fait Homere là-dessus; ne couvrant que de bœuf rôti la table de ses Heros, sans qu'on y puisse remarquer la moindre délicatesse, ni même le plus petit poisson en quelque côte maritime qu'ils se trouvent, & sans avoir excepté de cette regle ni le tems des nôces, ni les festins d'Alcinoüs, ni la vieillesse de Nestor, ni les débauches des amoureux de Penelope. Tenons pour assuré qu'Alexandre, qui étoit si plein d'amour & de respect pour ce Poëte, avoit bien observé cela, lors qu'il renvoia les Patissiers de la Reine de Carie; lui mandant que son Précepteur l'avoit pourvû d'autant de semblables ouvriers qu'il lui en faloit, en lui apprenant à se lever matin, & à faire de l'exercice. Il ne faut pas douter non plus que ce Roi de Sparte, qu'on nommoit ce me semble Agesilaüs, n'eût été instruit en même école, puisque aiant reçû des Thasiens un présent de quelques friandises, il en fit aussi-tôt la distribution aux esclaves nommés Eilotes sans y vouloir goûter; afin, dit-il, que ni lui ni les autres Lacedemoniens ne pûssent être corrompus par de telles viandes. Voulés-vous bien reconnoître l'abus des déguisemens

qu'on y apporte avec tant de ſoin & de dépenſe ; jettés les yeux ſur ces hommes que la Fortune oblige à vivre baſſement plûtôt que frugalement, & vous verrés qu'il n'y en a point qui trouvent meilleur ce qu'ils mangent, ni qui le convertiſſent en une plus loüable ſubſtance. Lucien attribuë le long *In Macrob.* âge & la ſanté des Seres & des Chaldéens, au pain d'orge & à l'eau pure dont ils ſe contentoient. En effet, aiés tel ſoin de vôtre lan- *Athen. l. 1.* gue que vous voudrés ; faites-lui un fourreau ou étui comme ce Pithillus, de crainte que ſon goût ne s'émouſſe, & ne ſoit moins propre aux voluptés que vous lui préparés ; avec tout cela elle ne trouvera jamais de biſque ſi exquiſe, qu'un morceau de lard paroît bon à un Païſan affamé, ou que ces oignons *Onuphr.* qu'on apportoit de Gaiette ſembloient excellens au Pape Jules Troiſiéme. Songés d'ailleurs à ce que diſoit Diogene, qu'il n'y a que les tables bien ſervies d'où ſe levent ces perſonnes fieres & inſupportables à qui il donne le nom de Tyrans ; n'y en aiant point de *Ma-* *Iuli. or. 2.* *zophages*, comme il parloit, c'eſt à dire, qui ſe contentent d'un apprêt commun & naturel, de même qu'il eût deſiré que chacun eût fait à ſon exemple. Certes je ſuis trop admirateur de ſa vertu, pour me laiſſer ſurpren-

dre à l'appât de vos ſauſes, plus propres à irriter l'eſprit de Diogene que ſon appetit.

Que ſi la qualité de vôtre feſtin ne m'a pas touché les ſens comme vous vous l'étiés imaginé, vous pouvés bien penſer que je n'en aurai pas eu plus agréable la quantité. A vous voir décrire le nombre des ſervices qui ont ſuccedé les uns aux autres, il ſemble que vôtre hôte vous ait pris tous pour autant d'Hercules, celui des Poëtes étant accusé d'avoir tué trois fils d'Euryſthée, qui ne lui avoit pas donné à table une aſſés groſſe portion. *Exc. Conſt. ex Nic. Damaſc.* Et quand chacun de vous eût eu la faim plus que canine de ce Camblite Roi de Lydie, qui mangea juſqu'à ſa propre femme dont il ne laiſſa que la main; on vous avoit préparé aſſés de mets pour vous empêcher tous en vous aſſouviſſant d'être ſi criminels. Eſt-ce là, je vous prie, traiter des amis; ou ſi ce n'eſt point faire parade & tirer vanité tout enſemble, de la plus ſuperfluë dépense dont on ſe puiſſe aviſer? Aviés-vous au moins chacun une liſte devant vous de ce qui vous devoit être préſenté, comme l'ancien uſage *Athen. l. 2.* des premiers Grecs le portoit: afin de vous pouvoir déterminer au mieux, & de n'avoir pas le regret de voir venir après la repletion & la ſatieté, ce qui eût été volontiers mangé

le premier, comme le plus conforme à vôtre appetit? Je connois bien l'opulence d'Apicius, & je sai que dans Corinthe même, où l'on s'informoit des facultés de ceux qui faisoient des festins, pour les punir s'ils excedoient en cela ce qui étoit de leur portée, un homme comme lui eût pû être prodigué sans en être repris. Je ne suis pas en doute non plus qu'il ne se trouve encore aujourd'hui assés de personnes de l'humeur de ce Tribun, qui protestoit devant le Peuple de Rome, que c'étoit fait de la liberté, s'il n'étoit pas permis à un chacun de se ruiner dans la débauche, & de perir par le luxe quand on en avoit la volonté. Mais d'appliquer cela à des Deipnosophistes, puisqu'Apicius même affecte de passer pour tel, & de les traiter comme il eût pû faire des Princes, ou pour le moins des Financiers qui ne leur sont de guéres inferieurs pour ce regard: c'est ce que je ne puis comprendre, & sur quoi vous n'aurés aussi jamais mon approbation. La table a cela de propre, que la moitié y vaut souvent mieux que le tout. L'abondance y engendre le dégoût. Et la seule vuë des vivres, s'il y en a par excés, rassasie, & nous jette ordinairement dans une très penible inappetance.

Je ne la nomme pas ainsi sans sujet. Il n'y

a point de lieux où ceux de mon humeur s'arrêtent plus mal volontiers qu'à table, depuis que ce qui eſt deſſus ne les touche plus; ce qui leur arrive bien-tôt. Si j'y ſuis rétenu au delà d'une demie-heure pour l'ordinaire, ou de l'heure entiere quand il faut uſer de complaiſance envers des perſonnes étranges, la mortification que j'y reçois n'eſt guéres differente de celle d'une amende honorable. C'eſt pourquoi je ferois toûjours de très bon cœur en de ſemblables occaſions comme Socrate, qui ne voulut entrer chés le bel Agathon qu'on ne fût au milieu du repas; dûſſai-je être mis au bas bout comme lui. Et je trouve qu'Auguſte l'entendoit bien, lors qu'il faiſoit mettre ſes amis à table, & commencer long tems devant lui; trouvant bon qu'ils y demeuraſſent encore après qu'il étoit levé, ſi bon leur ſembloit. A la vérité je n'y emploie pas mal le tems pendant que j'y ſuis. Il n'y a perſonne qui ne me prit pour un des plus habilles hommes de France en ce lieu là. Et s'il étoit queſtion d'y ſoûtenir le parti de *Petrus Comeſtor*, contre celui de *Iohannes Iejunator*, je n'y ſerois pas ſouvent le moins conſiderable. Mais hors le tems que je viens de préſcrire, je ne ſai point de plus grand ſupplice que celui d'une

In conv. Plat.

Suet. in Oct. art. 74.

aſſiſtance forcée à des brindes, ou à des ragoûts importuns, après que la ſoif & la faim ſont paſſées. On diſoit en riant d'Alexandre Severe, parce qu'il mangeoit beaucoup au deſſert, *ſe non ſecundam menſam habere, ſed ſecundùm.* Comment appellerons-nous vos ſervices reïterés, & cette longue attente d'en voir la fin, comme d'une pompe ou magnificence publique où l'on ſe repent de s'être engagé? Quant à moi j'aimerois mieux être condanné à prendre mes repas en cheminant, comme les Arondelles font les leurs en volant; ou tout debout, comme ces Soldats que Tiberius Gracchus punit par ce moien durant la ſeconde guerre Punique, pour n'avoir pas bien fait leur devoir; que d'être obligé à démeurer auſſi long tems que vous fûtes aſſis inutilement, & toûjours en même poſture. Car encore les Anciens avoient leurs lits, où le corps changeoit d'aſſiette, & où ils cherchoient leur aiſe en ſe couchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Un fragment ou lambeau de Diodore Sicilien le montre bien, lors qu'il met entre les grandes fatigues de Pompée, celle de n'avoir jamais mangé qu'aſſis durant la guerre, parce qu'il l'eût fait couché en un autre tems. Et la loi des Macedoniens eſt encore fort expreſſe pour

Lamprid. in Sever.

Plin. l. 10. cap. 24. T. Livius Dec. 3. lib. 4.

Exc. Conſt. ex Diod.

Athen. l. 1. Deipn. cela, qui leur défendoit d'être à table autrement que ſur des ſieges, juſqu'à ce qu'ils euſſent tué un Sanglier hors des toiles. C'eſt pourquoi quand je lis que les Perſes conſultoient de leurs plus importantes affaires en banquetant, & les Grecs de même ſous les Tentes d'Agamemnon, je les plains beaucoup moins que vous, qui étes demeurés trois ou quatre heures comme des Forçats ſur le banc, ou comme ce miſerable danné,

Virg 6. Æneid. --- *Sedet, æternumque ſedebit*
Infelix Theſeus.

Ne m'allégués pas là deſſus le divertiſſement de boire à la ſanté, & de ſe faire raiſon les uns aux autres; vous ſerés toûjours contraint de m'avouër qu'il n'y a rien de plus mal ſain, ni de moins raiſonnable, quand l'excés y eſt, & qu'on en abuſe. Ne fut-ce pas le pere de *Suet. in Neron.* Neron qui tua ſon Libertin, pour ne lui avoir pas fait une de ces raiſons? Et ne voions-nous pas dans la vie d'Empedocle, qu'il accuſa de tyrannie affectée, & fit condanner à mort celui qui l'avoit voulu forcer à boire plus qu'il ne vouloit? Si je ſuis récuſable ici, vous avés eu tort de me prendre pour juge.

Pour vous faire paroître néanmoins que je n'agis pas tout-à-fait de mauvaiſe foi, je tomberai facilement d'accord avec vous, qu'une infinité

infinité de perſonnes de la plus haute réputation n'ont pas fait difficulté de ſe charger d'un peu de vin, pour ſe décharger de ce grand nombre d'ennuis qui traverſent le cours des plus belles vies. On veut même qu'Alexandre ſoit mort de trop boire, Bacchus ſe vangeant par là de la ruïne de Thebes. Eſchile a fait paroître Jaſon yvre ſur le theatre. Et les Heros d'Homere ne valent guéres mieux, juſqu'au ſage Neſtor, dont il a pris la peine de nous décrire la Taſſe avec autant de ſoin que le Bouclier d'Achille. Prenons la choſe encore en plus forts termes, la plûpart des Philoſophes ſe ſont donnés pleine liberté en cela. Arceſilaüs & Lacydes moururent de s'être trop remplis de vin. Caton & Solon en ſont diffamés, quoique celui-ci eût imposé dans ſes Loix la peine de mort au ſouverain Magiſtrat s'il s'enyvroit. Anacharſis demanda le prix à Periandre, s'étant le premier enyvré chés *Athen.* lui dans un feſtin ſolemnel, comme celui qui *lib. 10.* étoit arrivé devant tous les autres au but qui leur étoit proposé. Et nous apprenons, tant de Platon, que de tous ceux qui ont parlé de Socrate, comme il n'y avoit homme de ſon tems qui bût plus que lui quand il s'y mettoit, avec cette proprieté merveilleuſe, de ne s'enyvrer jamais. Elle n'eſt pas de ſi petite con-

ſidération qu'on ne vit ſur le tombeau du Grand Darius, qui ſe délivra de la Tyrannie des Mages, entre autres éloges celui-ci; qu'il pouvoit boire beaucoup ſans ſe faire tort ni s'incommoder. Et je me ſouviens à ce propos d'avoir lû dans quelques Géographes, que les habitans des Isles Orcades ne s'enyvrent jamais, ni ne tombent point en démence, bien qu'ils ſoient des plus grands bûveurs du monde. Quoiqu'il en ſoit, on peut ſoutenir, ce ſemble, qu'il n'y a guéres d'apparence de condanner abſolument ce que tant d'honnêtes gens ont eſtimé. Le vin eſt ſouvent le miroir de l'ame. Theognis dit qu'on connoit un homme, & qu'on l'éprouve dans cette liqueur, comme l'or dans le feu. Et la Rélation du Royaume de Tibet m'apprend que les Lamas, qui ſont les Prêtres du païs, en boivent extraordinairement les jours de jeûne & de dévotion, pour avoir la langue plus promte à dire leurs Oraiſons & à louër Dieu à leur mode. C'eſt par là, ſi je ne me trompe, qu'en excuſant le fruit de la vigne, on peut dreſſer ſon paranymphe.

Mercator. Hect. Boet.

Mais ſondons un peu le ſentiment de ceux qui ont nommé cette même vigne la Métropolitaine de tous les vices, car c'eſt le terme ce me ſemble dont ſe ſert un certain Pontianus

Lib. 10. Cineas.

dans Athenée. Celui qui la vit pendante à un orme, dit comme le plus judicieux homme de ſon ſiecle, que ſes crimes méritoient bien le gibet. Ce fut elle qui fit autrefois déſoler l'Italie aux Gaulois, & depuis peu l'Isle de Cypre aux infideles, Selim Second y aiant été attiré par ſes charmes. Elle contraignit Alexandre de prendre un autre chemin que celui du mont Nyſa, où ce grand Conquerant eût peur qu'elle ne débauchât toute ſon Armée. Et nous apprenons des reſtes de Phylarche l'Hiſtorien, que le Soleil même qui l'a produite, avoit ſon fruit à contre-cœur, & qu'on n'eût osé répandre de vin ſur ſes Autels lors qu'on lui ſacrifioit, de crainte qu'une ſi dangereuse liqueur ne troublât un Dieu qui avoit tout le Monde ſous ſa conduite. Les Rois des Indes s'en ſont abſtenus pour le même ſujet, ſi nous en croions Strabon. Les Prophetes, comme Samſon & Samuel, ne bûvoient que de l'eau. Et Salomon defend avec une répétition très expreſſe, l'uſage du vin aux têtes couronnées, *Noli Regibus, ô Lamuel, noli Regibus dare vinum.* En effet s'il rend le corps plus fort, il affoiblit l'eſprit en recompenſe. L'inimitié d'entre Bacchus & Junon, qui ne pouvoit endurer de lierre dans ſes Temples, montre combien ce breu-

Plin. l. 14. cap. 1.

Philoſtr. l. 2. c. 4.

lib. 15. Geogr.

Prov. c. 31.

Euſ. præp. Ev. lib. 3. cap. 1.

vage eſt contraire à la génération, encore qu'Ariſtophane l'ait nommé le lait de Venus. Les productions de l'ame n'ont pas moins à ſouffrir de ſa violence. Et ceux qui firent naître cet Enfant yvrogne parmi les tonnerres & les éclairs, nous enſeignérent aſſés ſa nature, & ce que nous en devions attendre. Certes ce n'a pas été mal definir un yvrogne, que de l'appeller celui qui devoit être homme le lendemain. Conſidérés dans Camdenus ce Seigneur Irlandois Jean O-Neal, qui eſt contraint de ſe faire enterrer juſqu'au menton, pour tempérer l'ardeur du vin & de l'eau de vie dont il regorgeoit, vous l'eſtimerés moins en ce miſerable état que quelque bête que ce ſoit. Et quand vous voudrés vous ſouvenir fidelement de tous les deſordres qui ſont arrivés de vôtre connoiſſance parmi ces carrouſſes, & parmi ces défits qui ſe font le verre à la main, vous trouverés moins étrange je m'aſſure, que je vous aie reproché une partie du tems que vous avés donné à ce divertiſſement.

Lib. 1. Hiſt.

Vous l'avés bien mieux emploié en tant de queſtions ſubtiles, & tant de belles propoſitions dont vous vous étes entretenus. C'eſt ainſi qu'en uſoit Alexandre Severe, qui écoutoit volontiers durant le repas ce qu'Ulpien & les plus ſçavans hommes de ſon ſiecle

Lampridius.

y disoient de beau & de récreatif; *ut haberet*, dit son Historien, *fabulas literatas*. Car je suis de l'avis d'Aulu-Gelle, que les discours de table doivent être utiles & agréables tout ensemble, comme le sont ordinairement les Fables. Scipion avoit peut-être raison de se tenir toûjours sur le serieux au festin de Syphax, & de se rendre formidable à Asdrubal jusqu'en ce lieu-là. Mais hors de la raison d'Etat, ou de quelque autre considération qui nous contraigne de même, il n'y a rien qui soit plus odieux qu'une gravité trop grande avec des propos pleins d'austerité, lors qu'il est question de contenter le corps & l'ame de nourritures qui leur doivent plaire, si l'on veut, qu'elles leur profitent. Les demandes captieuses ou qui peinent l'esprit, telles qu'étoient celles de Tibere au pauvre Grammairien Seleucus qui causerent sa ruïne; & les Sophismes que proposoit Antipater à ceux qu'il traitoit, ne me semblent pas pour cela fort de saison au tems que nous disons. Et je trouve que ce n'est pas sans raison qu'on a répris Epicure, d'avoir fait entretenir ses convives d'atômes, de crudités, de fiévres & d'augures, qui sont toutes choses éloignées de la gaieté, & qui demandent plus d'attention que n'en permettent les regles du

Lib. 31. Noct. Att. c. 11.

Appian. de bello Hisp.

Athen. l. 5.

bon regime & de la digeſtion. Il faut faire le même jugement des lectures qui étoient ſi communes parmi les Anciens, & que l'Autheur de la vie d'Atticus fait inſéparables de ſes ſoupers. Elles ſont encore loüablement en uſage dans les Maiſons Réligieuſes aux heures du repas. Et nous liſons dans les Annales du Poëte Saxonique, que Charle-Magne ne pouvoit s'en paſſer non plus qu'Atticus.

Cœnanti lector recitans non defuit unquam,
Pérque vices, aliquot audiit acroama.

Mais à parler généralement, ſoit des propos de table, ſoit des lectures qui s'y font, je les trouve en beaucoup de façons préférables aux violons ou haut-bois de nos Princes, aux Comedies des Chinois, & aux Gladiateurs des Romains, puiſque nous apprenons de Nicolas Damaſcene, qu'un ſi ſanglant ſpectacle s'étoit introduit juſques dans leurs banquets. La Muſique ni les repréſentations n'ont rien qui inſtruiſe comme fait le diſcours de quelque nature qu'il ſoit: la Comedie même, quoiqu'elle parle, demande un ſi grand appareil, qu'on ne ſauroit la prendre pour un divertiſſement de table, ni beaucoup moins pour l'entremets de gens comme vous, qui s'oſent dire Deipnoſophiſtes.

Exc. Conſt. p. 499.

Je ne voudrois pas condanner abſolument,

à vôtre exemple, les goûts extravagans, ni les façons de faire de Philinus, encore qu'elles n'aient nul rapport aux miennes, & que ses appetits soient fort differens de ceux que mon naturel me donne. Ce qui est indecent en un lieu, passe pour une civilité ailleurs. Et quand je vois dans Diego de Torrez un Prince Cherif, qui préfére la tête d'un jeune Maure pour s'essuier les mains, à toutes nos serviettes qui n'ont garde d'être de si grand prix, je suis contraint d'accorder aux Sceptiques que la plûpart des choses dépendent de l'opinion. Souvenés-vous aussi à ce propos d'Heliogabale, qui ne se servoit que de linge neuf, & qui nommoit gueux & belîtres ceux qui s'amusoient à le faire blanchir; comme Montezuma, un peu avant la conquête de Mexique, eût pris à injure si l'on eût mis deux fois une même vaisselle sur sa table. Mais que dirons-nous de tous ces Heros de l'Iliade, dont pas un ne s'amuse à laver les mains devant le repas, n'y aiant qu'Ulysse qui observe cette cerémonie dans l'Odyssée seulement? Nous apprenons de l'Histoire d'un Réligieux de S. Gal, que l'Ambassadeur de Charle-Magne pensa perdre la vie à Constantinople, pour avoir retourné un poisson dans le plat, mangeant à la table de l'Empereur

Cap. 56. Hist.

Petron. c. 27. digitosque paululum adspersos in capite pueri tersit.

Grec, parce que cette action y passoit pour un crime capital. Qui le prendroit parmi nous de la sorte, non plus que parmi les Romains ? où Galba se contenta de dire, trouvant un poisson qui n'avoit plus que l'arrête du côté dont il l'avoit renversé; qu'il se faloit hâter, puisque les Antipodes étoient de la partie, & qu'ils mangeoient le dessous des viandes. Les Grecs bûvoient tous, hommes & femmes, dans un même verre, avec cette sorte d'indifference, que nous pouvons remarquer encore aujourd'hui parmi les Flamans & les Hollandois. Il ne faut pour s'en assurer que considérer l'action d'Ismene dans Eustathius; elle y boit après Ismenias ce qu'il avoit laissé dans sa couppe, au milieu d'un festin public, & en présence de ses parens. Vous m'avouërés qu'il n'y a point à présent de faiseur de Romans qui voulût imiter cet excellent Auteur, faisant faire à son Heroïne un trait de si grande effronterie selon nos mœurs. Pourrions-nous souffrir sur nos tables des gâteaux qui eussent la figure de ce que les femmes ont de plus caché, comme ces *Mylli* faits avec le miel & le sesame, qui avoient cours par toute la Sicile durant une certaine Fête? Et nôtre Estomac ne se renverseroit-il pas à voir seulement broüiller

Quintil. l. 6. c. 3.

Lib. 5.

dans un taſſe de vin, du miel, du fromage,
de l'huile & de la bouïllie? C'étoit pourtant *Athen.*
une agréable mixtion autrefois, & qui tenoit *lib. 11.*
lieu de récompenſe à ceux qui avoient obte-
nu le prix de la courſe. En vérité il faut s'é-
loigner de la délicateſſe le plus que faire ſe
peut, ne ſe rebuter de rien trop legére-
ment, & ſe faire leçon de ce qu'Herodo-
te & Strabon ont obſervé, que les Egyp- *Lib. 17.*
tiens de qui le reſte des hommes ont appris *Geo-*
la civilité, ne laiſſoient pas de manier la bouë *graph.*
avec les mains, & la pâte dont ſe faiſoit le
pain avec leurs pieds. Je confeſſe bien qu'on
trouve la tourte meilleure quand on ne l'a
pas vû faire, & j'avouë qu'il y a des ſale-
tés, qui dégoûtent quelquefois merveilleuſe-
ment du boire & du manger. Mais auſſi ne
faut-il pas vouloir obliger tout le monde à
ſuivre nos inclinations, ni ſe ſcandaliſer à
table de voir faire une ſauſe à quelqu'un
moins à propos que nous ne voudrions. Il
ſe trouve des perſonnes qui ſe feroient vo-
lontiers ſervir comme le grand Cam des
Tartares, à qui l'on n'oſeroit porter le moin- *M. Polo,*
dre plat, qu'on n'ait un voile qui couvre *l. 2. c. 10.*
le nés & la bouche pour en détourner l'halei-
ne. Le meilleur eſt de nous accoûtumer à
ce qui ſe pratique en chaque lieu où l'on

ſe trouve, de crainte de donner dans de ſemblables extremités, qui ne ſont bonnes ſouvent qu'à nous faire de la peine.

Et parce que je ſai que ces conſidérations Academiques ne vous déplaiſent pas, je ferai encore ici deux ou trois petites inſtances qui regardent la diverſité des goûts, ſans rien repéter ſi je puis, de ce que vous avés pû voir ailleurs de moi ſur le même ſujet. Le pain qui ſe fait en cent façons differentes, dont chacune a ſes approbateurs, eſt ſi peu eſtimé des Tartares, qu'ils nomment le bled ordinairement le manger des bêtes, ne ſe nourriſſant guéres que de chair, dont tout l'apprêt eſt ſouvent la mortification qu'ils lui donnent pour l'attendrir entre le dos & la ſelle du cheval. Le plus délicieux manger des Abyſſins eſt du veau crud à la ſauſe de ſon fiel, qui ſeroit un étrange ragoût parmi nous. L'on a trouvé dans une contrée du Perou des peuples ſi contraires aux Tartares, qu'ils ne mangent jamais de viande: & Garcilaſſo rapporte qu'étant preſſés de le faire, ils répondirent qu'ils n'étoient pas des chiens pour ſe nourrir de la ſorte. Leon d'Afrique nous apprend qu'on ne mange point du tout de rôti dans Fez, ce qui eſt bien oppoſé aux Feſtins de l'Iliade dont nous avons

Voiage de Goez.

Hiſt. des Incas, l. 8. c. 7.

tantôt parlé. A la Chine, au Bresil, dans l'Isle de Saint Thomas, & par tout où l'on engraisse les pourceaux avec des cannes de sucre, leur chair est la plus savoureuse, & même la plus saine de toutes; de façon qu'on n'en ordonne guéres d'autres aux malades. Celle de Chameau, si nous en croions Marc Polo a le même avantage dans l'Isle de Saint Laurens ou de Madagascar. Il faut tenir pour assuré que les Acridophages de Diodore trouvent les sauterelles excellentes; & ces Macrobies dont parle Pline, les vipéres dont ils se nourrissent, & qui les préservent de toute vermine. Mais où ne nous portent point les déréglemens de la bouche, ou plûtôt de la fantaisie? le fils d'Esope le Tragique ne se pouvoit satisfaire, s'il n'avoit sa table couverte de rossignols, ou d'autres oiseaux qui approchent de l'excellence de leur chant, & qu'il achetoit pour cela très chérement. Les delicats de Rome, du tems de Seneque, ne mangeoient pas volontiers de beaucoup de poissons, s'ils ne les avoient vûs en vie; & leur ventre n'étoit pas content d'un barbeau, quoiqu'ils l'estimassent infiniment, si la vuë ne s'étoit satisfaite la premiere, en observant le changement de couleurs qu'il prenoit palpitant, avant que de mourir. Ils ont crû, &

Lib. 3. cap. 3.

Lib. 7. cap. 2.

Valer. Max. l. 7. cap. 2.

Lib. 3. qu. nat. c. 17. & 18.

plusieurs avec eux, qu'on étoit beau sept jours durant après avoir mangé du liévre, ce qui le leur faisoit affectionner. La seule friandise de Rachel l'obligea de ceder son lit à sa sœur Lia, pour y coucher avec Jacob, en recompense de quelques pommes de Mandragore, dont celle-ci fit présent à la premiere. Et ce Corinthien qui vendit une très bonne succession à quelqu'un de ses camarades pour une tarte bien emmiellée, selon l'usage d'alors, montra bien que les hommes n'ont pas moins de cette sorte d'intempérance que les femmes. Nous prenons de même des aversions qui ont encore moins de fondement que ces envies déréglées. Les Americains de Canada s'abstiennent de manger le cœur des animaux, s'imaginans que cela est capable de les faire tuër par leurs ennemis. Et les femmes ou filles du même endroit n'oseroient goûter de la tête d'un brochet, de peur de n'avoir point d'enfans; comme si c'étoit un morceau capable de les rendre stériles. Je pourrois porter ce discours bien plus loin par de semblables exemples, s'il ne commençoit à devenir plus long que je ne m'étois proposé.

Joseph. antiqu. Iud. l. 1. cap. 18.

Athen. lib. 4.

Or cette grande varieté de goûts & de sentimens, pour ce qui concerne la table, fait

aſſez connoître que la bonne chere n'a rien de déterminé, & que ſelon nos premieres conjectures le meilleur apprêt de viandes eſt celui de la faim, qui ne nous en préſente point que d'agréables. Le voulés-vous bien ſavoir? Offrés du pain noir & dur à l'un de nos délicats, il le rejettera ſans doute, & vous dira le mot de cet ancien railleur, que c'eſt l'ombre de quelque pain plûtôt qu'un pain véritable que vous lui donnés; ou il ſe plaindra peut-être comme cet autre moqueur, qu'avec une choſe ſi obſcure il ſemble que vous veüilliés faire venir la nuit devant le tems. Cependant la faim le portera bien-tôt à changer de langage, ſi vous pouvés trouver le moien de la laiſſer paſſer dans ſon eſtomac; *panem illum tenerum & ſiligineum fames reddet*, dit Seneque; & vous verrés qu'il confeſſera n'avoir jamais trouvé de pain meilleur, quelque blanc & tendre qu'il ait été, parce que l'appetit lui aura aſſaiſonné celui-ci. L'accoûtumance enſuite eſt celle qui contribuë beaucoup à nous rendre agréable tout ce qui peut ſervir à nôtre nourriture. Jacques Hallius dit dans ſa Rélation, qu'il fût fort étonné de voir les hommes de Groenland qui bûvoient l'eau de la Mer avec plaiſir, & qui s'en portoient bien. Si nous n'avions quitté le gland il nous paroî-

Athen. lib. 6.

Ep. 114.

Ind. Or. part. 12. pag. 20.

troit encore de très bon goût. Les ſerpens ſont des mets delicieux en beaucoup de lieux. Et le reſte des animaux montre aſſés ce que peut l'uſage en cela, puisque pour nous contenter de ce ſeul exemple, les vaches d'Islande au defaut de fourage ſont nourries avec
Ib. p. 200. du poiſſon, qu'elles ruminent comme les meilleures herbes d'un pré. O le grand avantage que c'eſt d'acquerir autant qu'il eſt poſſible l'indifference des vivres, & d'habituer ſon ventre à tirer profit de toute ſorte de mets! L'Italien obſerve dans une de ſes façons de parler, qu'on n'a jamais vû de chevre morte de faim, parce qu'elle broute tout ce qu'elle trouve. Et il ſe voit par effet qu'il n'y a point de gens qui paſſent mieux la vie que ceux qui mangent de tout, comme il n'y a point de plus grande ſervitude que celle de la bouche depuis qu'elle nous maitriſe, ou pour uſer du mot qui ſemble être dû à ſa gourmandiſe, depuis qu'elle nous gourmande,
Sen. ep. 134. *Magna pars libertatis eſt bene moratus venter, & contumeliæ patiens.*

C'eſt donc mon opinion que la bonne chere eſt de tous écots, pourvû que nous y contribuïons la diſpoſition requiſe de nôtre part. Elle ne ſe trouve pas toûjours dans l'abondance; ſouvent un apprêt mediocre lui

ſuffit; & il faut pour la faire, que celui qui la prépare, & ceux qui ſont cauſe qu'il prend cette peine, y mettent également du leur. S'il n'y a communication d'eſprits auſſi bien que de viandes, ce ſera plûtôt un aſſouviſſeme brutal, qu'un répas d'hommes raiſonnables. Et ſi la table ne nous unit de volontés, auſſi bien que de corps, par une mutuelle bienveillance, nous n'y ſerons jamais que très mauvaiſe chere, quelque bien ſervie qu'elle puiſſe être, *mélius eſt vocari ad olera cum charitate, quam ad vitulum ſaginatum cum odio.* *Eccleſiaſtes cap. 7.* Polybe dit, que c'étoit une coûtume ſi ordinaire parmi les Bœotiens, de laiſſer par leur teſtament un feſtin annuel à leurs amis, que beaucoup d'entr'eux avoient plus de repas acquis par là, qu'il n'y avoit de jours au mois. A moins d'être aſſuré de trouver des amis ſelon l'intention du Teſtateur, j'euſſe librement renoncé aux legs teſtamentaires. Et *Exc. Conſt. p. 108.* je crois qu'un homme d'humeur un peu particuliére & qui aime le repos, préférera toûjours ſon petit ordinaire à des banquets ſi fréquens & ſi tumultueux, qu'étoient vrai-ſemblablement ceux des Bœotiens. Car parce que nous ſommes un composé de deux parties, il n'eſt pas poſſible que l'une ſoit parfaitement contente ſans l'autre: & je ſuis mê-

me de cet avis que ce qui touche la ſuperieure eſt toûjours ſans comparaiſon plus important que le reſte. C'eſt pourquoi l'on ne pourroit peut-être mieux définir la bonne chere, s'il en faloit venir juſques là, qu'en diſant qu'elle eſt un repas pris avec appetit, & avec ſatisfaction du corps & de l'eſprit. Ceux qui la conſidérent autrement ſont ſujets à ſe trouver bien loin de leur compte, & à rencontrer beaucoup d'amertume où ils ne cherchoient que de la douceur & du plaiſir. Nous avons des vers d'Antiphane qui ſont faits pour prouver qu'il n'y a point de biens certains ni véritables, que ceux que la bouche renferme, à cauſe que tous les autres nous peuvent être ôtés. Un Alexis Poete Grec comme le précedent, veut que nous ne réconnoiſſions pour pere & mere tout enſemble que nôtre ſeul ventre; & il n'y a que trop de perſonnes aujourd'hui, qui ſemblent n'avoir point d'autre Dieu que celui-là. A leur dire le Peintre Timothée n'a jamais repréſenté de ſi belle tempête que celle d'un court boüillon. Et ſi vous déferés à leur jugement, conforme à celui de Philoxene, la plus agréable de toutes les eaux ſera celle dont on ſe lave les mains pour ſe mettre à table. Ce n'eſt pas merveille que des gens de cette trempe ne ſon-

Athen. l. 3. 4. & 8.

ſongent qu'à ce qui eſt purement materiel. Mais il s'en faut infiniment, je m'aſſure, que vous vouluſſiés déferer à de ſi profanes ſentimens. Les vôtres véritables me ſont trop connus, pour douter de ce que vous penſés de la bonne chere. Et je vous prie auſſi de croire que toutes mes réflexions ſur le traitement que vous fit Apicius, vont plus à vous complaire par mon obeïſſance, qu'à vous contredire par une fantaiſie particuliere. Ce que j'ai trouvé de moins à mon gré en tout ſon procedé ne m'empêchera pas de le louër du bon exemple que vous dites qu'il vous donnoit, & de n'avoir pas fait comme ceux de Canada, qui ne mangent jamais lors qu'ils feſtinent leurs amis, & qu'ils leur font faire *Tabagie*, pour uſer des propres termes du païs, s'amuſant à diſcourir ou à chanter durant tout le repas. Si le maître de la maiſon où il ſe prend ne ſe met des premiers dans le bel uſage de ſes biens, il eſt très difficile qu'ils contentent parfaitement le reſte de la compagnie ; ni qu'on en tire cette pleine ſatisfaction, qui paroit dans l'écrit que vous avés voulu que j'examinaſſe avec ma franchiſe accoûtumée.

VII.

DE LA LECTURE DES LIVRES, ET DE LEUR COMPOSITION.

CELUI qui nous a laiſſé par écrit la vie de Socrate, nous aſſure qu'il ne reconnoiſſoit qu'un ſeul bien, & un ſeul mal en ce Monde, dont le premier étoit la Science, & le ſecond l'Ignorance. Le Philoſophe Herillus étoit du même ſentiment, puiſque nous liſons dans le quatriéme Livre des queſtions Academiques, qu'il mettoit le ſouverain bonheur de la vie dans la connoiſſance des choſes. Et l'Auteur de ce bel ouvrage fait dire en un autre endroit au Stoïcien Balbus, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus excellent en Dieu même, que la Science. Sans mentir ſi c'eſt elle qui nous diſtingue principalement des autres animaux, d'où vient qu'on nomme les lettres Humaines, & que nos premieres études s'appellent des Humanités? Il ſemble que nous ne ſaurions trop l'eſtimer; & il y a même lieu de ſoûtenir que nous ſommes en quelque façon d'autant plus hommes, ſi l'on peut ainſi parler, que nous ſavons davantage, & que nous avons plus d'intelligence que les autres; comme il n'y a rien qui nous approche tant de la bête que l'ignorance.

Lib. 2. de Nat. Deor.

A. Gell. l. 3. Noct. Att. c. 15.

C'eſt pourquoi les Grecs ont prononcé hardiment tantôt que ceux qui ſavoient les lettres voioient le double des autres,

Διπλοῦν ὁρῶσιν οἱ μαθόντες γράμματα,

tantôt que celui qui manquoit de cet avantage, ne voioit goutte, lors mêmes qu'il croioit voir le plus clair.

Ὁ γραμμάτων ἄπειρος, οὐ βλέπει βλέπων.

Et c'eſt encore le fondement de cette notable Sentence de Platon, Qu'il n'y a pas moins de difference entre une perſonne ſavante & celle qui ne l'eſt pas, qu'entre le Medecin & le malade: Ariſtippe diſoit, qu'entre un cheval dreſſé, & celui qui eſt indomté: Ariſtote qu'entre un homme vivant & un mort: Et Demades, qu'entre un Dieu, & un homme. Finiſſons ce petit éloge de la Science par le Proverbe Arabique, qui porte qu'un ſeul des jours d'un homme docte vaut mieux que toute la vie d'un idiot, lequel n'a nulle teinture d'érudition, ni de ce qu'on nomme ordinairement dans l'école, Diſcipline. *Adag. Arab.* 75.

Si eſt-ce que les premiers hommes en connoiſſance de tous les ſiecles nous ont ſouvent fait peur de la Science, & nous l'ont repréſentée comme la plus vaine & la plus trompeuſe de toutes les occupations que nous pouvons prendre. N'eſt-ce pas la leçon que

Cap. 1. nous fait le Prédicateur Hebreu, qui avoit joint à la Couronne d'Iſraël un ſcience infuſe de tout ce que nôtre humanité eſt capable de ſavoir des choſes naturelles? Il dit qu'il n'a trouvé qu'affliction d'eſprit en tout cela: que la Sageſſe eſt toûjours accompagnée de dépit; que plus on acquiert de ſcience, plus on ſe prépare de ſujets de mortification, & de douleur: & dans un autre endroit, que la *Eccleſia. cap. 21. cap. 10.* doctrine eſt une entrave aux pieds d'un ſot, & comme des menotes miſes à ſa main droite. Une des Propheties de Jeremie veut que la ſcience nous renverſe à tous l'eſprit, *ſtultus factus eſt omnis homo à ſcientia ſua.* Eſaïe *Cap. 29.* declame contre la doctrine des hommes, ajoûtant que Dieu confondra la ſcience des ſavans. Et Saint Paul qui ſe ſert de ce texte n'a rien répeté ſi ſouvent aux Fideles, que de ſe prendre garde de cette belle ſcience qui eſt pleine d'artifice, qui nous enfle d'arrogance, & qui néanmoins n'eſt qu'une pure folie devant Dieu. Je ſai bien que Clement Alexan- *Lib. 7. Strom.* drin interpréte favorablement pour la même ſcience, le mot d'enfler dont l'Apôtre s'eſt ſervi, & qu'il s'efforce de montrer par quelques autres paſſages de l'Ecriture, comme l'enflure ſe prend aſſés ſouvent en bonne part. Mais outre que c'eſt un ſentiment particulier

de ce Pere, les invectives continuelles de Saint Paul contre les ſavans, & ſur tout dans la premiere Epître aux Corinthiens, où il oppoſe, comme le bien au mal, la ſcience qui bouffit à la charité qui édifie, ne nous permettent pas de ſuivre d'autres explications là deſſus que la commune. En effet l'ame non plus que le corps ne peut tomber dans l'enflure, que ce ne ſoit un indice certain de mauvaiſe diſpoſition ; & c'eſt un terme qui porte toûjours avec ſoi quelque mauvaiſe ſignification. Mais voions ſi les Auteurs profanes ont eu meilleure opinion de la ſcience, que les ſacrés. Certes nous trouverons que les plus grands Philoſophes d'entre les premiers n'ont pas fait de moindres leçons à leurs diſciples de la belle façon d'ignorer, que de celle de ſavoir, & qu'ils ne leur ont pas plus recommandé la Doctrine, que l'Ignorance. Je laiſſe à part les Sectes entieres de ceux qui faiſoient une profeſſion particuliére de haïr toutes ſortes de diſciplines, comme les Epicuriens; ou de douter de tout & de ne rien comprendre, comme les Sceptiques, & la meilleure partie des Academiques. Heraclite qui philoſophoit à ſa mode, & avec indépendance, prononça hardiment que la grande litterature ne donnoit pas le bon eſprit ni le ju-

Cap. 8.

Diog. Laërt.

gement, πολυμαθία νόον οὐ διδάσκει. Hippon *Lib. 13.* ſurnommé l'Athée, ſoûtient dans Athenée, qu'il n'y a rien de ſi vain que cette doctrine diffuſe & étenduë dont on fait tant de cas, πολυμαθημοσύνης τῆς οὐ κενότερον οὐδέν. Anaxarchus uſoit de ces termes dans ſon livre *Lib. 1. Strom.* de la Roiauté, ſelon que Clement Alexandrin le rapporte ; que ſi la Science nous eſt avantageuſe d'un côté, elle ne nous eſt pas moins préjudiciable de l'autre. Et Ariſtote *In Rhe.* qui paſſe pour le Coryphée des Dogmatiques, n'a pas laiſſé d'avouër franchement que la grande connoiſſance engendroit les grands doutes, & que celui qui ſavoit le plus étoit encore celui qui avoit davantage d'irreſolution, *qui plura novit, eum majora ſequuntur dubia.* Que s'il faut que nous ajoûtions nôtre ſuffrage à celui de tant de grands Perſonnages, nous ſerons contraints d'avouër, ſoit en faiſant réflexion ſur nous-mêmes, ſoit par la conſidération de ceux qui ſont dans la plus haute eſtime parmi les ſavans, que nos plus profondes études ne ſont bonnes ſouvent qu'à nous faire mieux réconnoître nôtre ignorance, parce qu'elles nous en découvrent les titres ; & qu'au lieu que les autres hommes ne la ſouffrent que comme je ne ſai quoi de poſitif. Nous montons de branche en branche à la

façon des Singes ſur l'arbre de la Science, & puis nous montrons à nud ce que nous avons de plus honteux, qui eſt à mon avis cette naturelle ignorance dont nous parlons. Les lettres que nous apprenons avec tant de peine dans les Colleges, nous deviennent auſſi inutiles qu'à Palamedes : & cette Minerve que nous cultivons avec de ſi grands ſoins, n'eſt bonne ordinairement qu'à diminuër nos propres forces, ſelon ſon étymologie Latine. Combien y a-t-il de perſonnes qui penſent poſſéder des ſciences, au lieu que ce ſont elles qui comme autant de mauvais Démons les poſſédent & les agitent? Cela me fait ſouvenir de ceux dont parle le même Evêque d'Alexandrie que nous avons déjà cité deux fois, qui rendoient le Diable Auteur de la Philoſophie : Et du ſouhait que fit un autre qui conteſtoit contre un homme de grande litterature, en lui diſant, Dieu vous faſſe la grace de devenir plus ſavant. Certes à conſidérer le ſavoir humain de la ſorte, on peut dire que ce fabuleux Helicon ne produit pas ſeulement à nôtre ruïne la plante qui tuë les corps de ſa ſeule odeur comme Lucrece l'aſſure, puiſque tant d'arts & de diſciplines differentes qui croiſſent deſſus, ſont encore plus à craindre pour nos ames.

Lib. 6. Strom.

Lib. 6.

On peut accommoder deux opinions ſi oppoſées l'une à l'autre en établiſſant cette maxime, qu'encore que la Science ſoit la plus eſtimable de toutes nos poſſeſſions, à la conſidérer ſeparément & en elle-même, il arrive pourtant aſſés de fois que par la faute de ceux qui n'ont pas la vigueur d'eſprit requiſe pour en bien uſer, cette même ſcience leur eſt plûtôt préjudiciable qu'autrement. Les Eſpagnols ont un proverbe exprès pour cela, *la ſciencia es locura, ſi buen ſeſo no la cura.* qui répond à cette Sentence des Grecs,

Ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῇ.

Quam nihil eſt eruditio, niſi mens adſit!

Comme il y a des perſonnes à qui les meilleures viandes ne profitent de rien, parce que leur premiére conſtitution les oblige à être toûjours hectiques? Il en eſt d'autres que le naturel rend ſi mal propres à l'étude, qu'ils ne tirent nul profit de ce qu'ils apprennent. La doctrine eſt un aliment ſpirituel qui ſuffoque s'il n'eſt digéré. Et de même que le corps ſe conſerve en ſanté par une nourriture proportionnée à ſes forces, les facultés de nôtre ame ſe conſervent dans leur activité par le moien de la ſcience, pourvû que nous la puiſſions convertir en nôtre ſubſtance, & qu'au lieu d'être poſſédés par elle, nous en

Ariſt. rhet. ad Alex. c. 1.

ſoions les maîtres & les regens ; *principium ſapientiæ, poſſide ſapientiam*, dit le Sage. C'eſt pourquoi il ne devroit pas être permis indifferemment à tout le monde d'être du mêtier des Muſes ; & s'il étoit autrefois defendu en quelques lieux d'immoler un veau à Diane, je dirois volontiers qu'on ne devroit jamais mettre à l'étude ceux à qui l'on donne vulgairement le nom de cet animal, ni appliquer aux ſciences des perſonnes qui n'ont pas le génie propre à s'en prévaloir. Qu'étoit-il beſoin que ce Nonnus dont parle Suidas, apprit ſix fois par cœur tout Demoſthene, puiſque après tant de peine il ne pût jamais dire trois mots à propos, tant s'en faut qu'il prit la moindre teinture d'éloquence, en liſant ce grand Orateur. Pour ce qui touche en particulier la Philoſophie, l'on a toûjours ſoûtenu que les paroles du Texte ſacré qui ſemblent la condanner, ne vont que contre celle qui avoit de mauvais principes, comme l'Epicurienne quand elle nioit la Providence Divine. Et Clement Alexandrin, s'il m'eſt permis de l'alleguer encore ici, compare gentiment ceux à qui la Philoſophie Grecque faiſoit peur, aux petits enfans qui craignent les tenebres, ou qui apprehendent les Lutins. Il eſt certain que la Payenne a eu ſes erreurs, comme la Chrê-

Prov. cap. 4.

Cic. l. 2. de Inven.

in voce Saluſtius.

l. 1. ſtrom. & lib. 6.

tienne ſes héréſies. Mais cela n'oblige pas à les rejetter abſolument, puiſque nous les pouvons ſanctifier en cenſurant ce qu'elles
Pſ. 115. ont d'impur & de ſcandaleux, *Juſtus in æternum non commovebitur, ab auditione mala non timebit*, pour appliquer à nôtre propos, comme fait ce Pere, cet endroit du Pſeaume de David. Tant y a que généralement parlant, c'eſt à nous ſeuls à qui les mauvais effets de toutes les ſciences doivent être imputés lors qu'ils arrivent, ſi nous ne voulons accuſer le vin des deſordres qu'il cauſe, au lieu de condanner celui qui le boit indiſcrettement, quoi qu'il ne lui ſoit pas propre. La Doctrine eſt un Sceptre, ou une marotte, ſelon l'adreſſe des mains qui s'en doivent ſervir.

Voilà ce que je me ſuis crû obligé de vous dire avant toute choſe, pour vous tirer de la perplexité où je vois que vous ont jetté les divers ſentimens de ceux qui vous exhortent au travail des hommes de lettres; & des autres qui vous détournent avec tant d'animoſité du cours de vos études. Pour répondre enſuite aux deux points dont vous deſirés que je vous diſe mon avis, je commencerai par ce qui concerne la lecture des livres, & puis nous viendrons au deſſein que vous avés de vous rendre recommandable par la com-

poſition de quelque ouvrage de valeur, & qui puiſſe être de conſidération à la poſterité.

Quant à la premiere partie, je ne doute point que vous ne reſſentiés en l'âge où vous étes un extréme transport & avidité d'eſprit pour toute ſorte de connoiſſances. Comme la matiere premiere qu'Ariſtote compare fort ſouvent à nôtre entendement, a un appetit naturel de toutes les formes réelles & ſenſibles, l'eſprit humain eſt porté d'une même inclination vers le général des Sciences, qui ſont des formes intelligibles. Et ce qui rend plus grand ce mouvement phyſique, c'eſt qu'il eſt toûjours accompagné de plaiſir. Car parce que nous deſirons tous de ſavoir & de nous inſtruire, dont l'amour de nos ſens, & ſur tout celui des diſciplines, eſt un temoignage certain, il ne ſe peut faire que nous n'apprenions avec beaucoup de contentement; dautant qu'il n'y a point d'accompliſſement de deſir naturel, qui ne ſe faſſe toûjours avec quelque ſorte de volupté. Mais les belles Ames ſont celles ſans doute que cet inſtinct touche le plus, à cauſe de l'amour de la vérité qu'elles ont plus ardent que les autres, ce qui les oblige à la réchercher par le moien des Sciences, n'y en aiant point de plus aſſuré que celui-là. Et certes ſi nos

yeux ſont capables de nous donner tant de ſatisfactions que nous goûtons à toute heure; & ſi nous éprouvons tant de douceur à voir d'un lieu tranquille l'agitation de ceux qui ſouffrent les tourmentes de la Mer; combien devons nous reſſentir de plus ſenſibles plaiſirs de la vuë intellectuelle, & de cette joie ſecrette qui nait de ſe voir exemt de tant d'erreurs & de tempêtes ſpirituelles, qui affligent nuit & jour le reſte des hommes qui ſont encore dans l'ignorance. Il ne faut pas néanmoins que nous nous abandonnions aveuglément à cette impetuoſité de connoître & d'apprendre. L'étude a ſes regles & ſes bornes, auſſi bien que les autres exercices; & elle ne peut être bonne ſi elle ne ſe fait par ordre, & ſi nous ne nous y conduiſons avec méthode. Car il importe merveilleuſement de quelle façon les choſes entrent & prennent place dans nôtre eſprit, ne fût-ce qu'à cauſe qu'elles n'en ſortent jamais que confuſément, ſi elles y ſont introduites en deſordre, & ſi elles ſe brouillent dans leur premier établiſſement. Il faut imiter l'Abeille qui ne porte jamais que le ſuc de la Roſe ou de la Violette, ſans confondre les ſubſtances, à chaque fois qu'elle va faire ſes proviſions. Or je ſai bien que vous ne demandés pas ici

Ariſt. l. 9. de hiſt. anim. cap. 40.

une inſtruction particuliére de ce qui concerne, ſoit le progrés des Sciences, ou leur liaiſon & encyclopedie ; ſoit la connoiſſance des bons Auteurs. Le nombre des traités qui ſe voient touchant cette matiere va presque à l'infini. Et comme on dit qu'il y a bien plus de Docteurs que de Doctes ; il ſe trouve auſſi beaucoup plus de directeurs en cela, & de perſonnes qui enſeignent les voies qu'il faut tenir pour bien & utilement étudier, qu'il ne s'en rencontre qui les aient eux mêmes ſuivies, & qui ſe ſoient prévalus des préceptes qu'ils donnent aux autres, en les pratiquant. Je me contenterai donc de vous communiquer ſuccinctement quelques penſées reduites en forme d'Aphorismes, que je m'imagine qui vous pourront être de quelque uſage ſur ce ſujet.

Il faut que je me réjoüiſſe d'abord du grand naturel que vous apportés à l'étude, qui fera qu'avec l'attention que vous joindrés à cet avantage, vous n'y trouverés pas toutes les difficultés que d'autres y éprouvent. Antiſthene avoit ſouvent ce mot dans la bouche, qu'il faloit faire proviſion de ſens pour entendre, ou d'un licou pour ſe pendre. Je m'empêcherai bien, dans le conſeil que je vous dois donner, d'aller jusqu'à une ſi vitieuſe ex-

Plutar. contr. des Stoï.

trémité. Mais je vous dirai pourtant qu'il vaudroit beaucoup mieux s'appliquer à toute autre chose qu'aux lettres, si nous ne nous sentons assistés du Génie qu'elles demandent, & si nous ne possédons cette pointe d'esprit, ou cette lumiere seche d'Heraclite, qui fait qu'on surmonte facilement ce qu'elles ont d'obscur & de pénible.

L'âge un peu avancé où vous étes ne vous doit ni décourager, ni faire précipiter dans la belle carriere que vous commencés. Il n'y a point de tems dans la vie auquel il ne soit honnête d'acquerir de la science, disoit Seneque allant fort vieil écouter assidument un Philosophe dans sa classe. On a écrit de Solon qu'en mourant il leva la tête pour écouter, & s'instruire de quelque chose dont on l'entretenoit. Socrate voulut apprendre la veille de son dernier jour, des vers Lyriques de Stesichore qu'un Musicien chantoit. Et l'on a observé que Platon avoit les Mimes ou Sentences de Sophron sous la tête en expirant, âgé de quatre-vints & un an. Qui n'a point lû dans Ciceron comme Caton l'aîné étoit fort vieil lors qu'il voulut savoir le Grec; & comme il ne pouvoit s'empêcher de lire toûjours quelque livre en plein Senat, cependant que toute la Compagnie s'assem-

Epist. 77.

Lib. 4. Acad. qu. & l. 3. de fin.

bloit ? Je vous exciterai peut-être davantage par deux exemples recens. Saint Ignace, fondateur d'une ſi ſavante Societé, avoit trente trois ans quand il ſe mit à l'étude, & n'acheva ſa Grammaire qu'à trente-cinq dans Barcelone, d'où il paſſa en l'Univerſité d'Alcala. Et Cardan avouë lui même qu'à dix-neuf ans il ne ſavoit point de Latin, de ſorte qu'il ne fût reçû Médecin qu'à quarante.

Thua. l. 23. Hiſt. & Sandoval. l. 24. Hiſt. ſect. ult. Lib. 3. de conſol.

Puiſque les Arts où nous aſpirons ſont nommés Liberaux, il ne s'y faut pas aſſujettir ſervilement, mais en hommes libres. Ce n'eſt pas moins faillir de trop étudier, que trop peu. On a dit autrefois d'un homme exceſſivement adonné à la Chaſſe, qu'il ne vivoit pas, mais qu'il chaſſoit ; nous pouvons aſſurer que beaucoup étudient de même plûtôt qu'ils ne vivent. Je ſai bien que les Muſes ne font état que de ceux qui les aiment avec paſſion : Qu'Archimede eût plus d'apprehenſion de voir effacer les doctes figures qu'il traçoit ſur le ſable, que de perdre la vie à la priſe de Syracuſe dont il ne s'apperçût point : Et que Carneade ne ſe ſouvenoit pas de manger à table pour méditer, ſi ſa chere Meliſſe l'interrompant de la main, ne l'eut contraint d'achever ſes repas. Mais cette ardeur ſi loüable & ſi neceſſaire pendant nôtre appli-

cation, n'empêche pas que nous n'uſions parfois de remiſe. Ces filles de Mnemoſyne, dont nous venons de parler, ne chantent pas toûjours, elles donnent une partie de leur tems tantôt aux feſtins, & tantôt à la danſe, *amant alterna Camœnæ*. Et comme Lucien ſoûtient que la relâche que prenoient les Athletes de ſon tems, étoit la principale & plus importante partie de leur exercice, μέρος τῆς ἀσκήσεως τὸ μέγιςον, on ne ſe trompera jamais de maintenir que la recréation & le divertiſſiment ne ſont pas moins neceſſaires à l'étude, que la grande ardeur & l'extréme contention d'eſprit. Seneque blâme avec raiſon un certain Portius Latro, d'avoir eu ſi peu de pouvoir ſur ſoi, qu'il ne pouvoit ni laiſſer ni reprendre ſes livres.

Lib. 1. ver. Hiſt.

Præf. ad l. 1. cont.

Ce n'eſt pas à dire qu'il ne faille tirer tous les jours quelque ligne au moins, auſſi bien qu'Apelle. L'eſprit n'a pas moins beſoin d'alimens continuels que le corps. Et le mêtier de ceux qui cultivent les Sciences eſt tel, que ſi l'on n'avance, on recule, *qui non proficit, deficit ;* comme il arrive à ceux qui vont contre le cours de l'eau, ou qui s'efforcent de gravir ſur quelque lieu fort droit & fort haut, ils ne ſauroient s'arrêter tant ſoit peu ſans déchoir, *eis non progredi, eſt regredi.*

gredi. Tant de choses s'écoulent tous les jours de nôtre mémoire, que si nous ne reparons d'ailleurs ce qui se perd, de la même façon, dit Platon, qu'on remplit un vaisseau qui ne conserve pas bien les liqueurs, nous nous trouvons bien-tôt à sec & sans connoissance. C'est ce qui fait tant consumer d'huile à ces Studieux que les Grecs nomment λυχνοβίους, & ce qui les empêche, comme un Estieus Ponticus dans Athenée, plûtôt que comme des Sybarites, de voir jamais lever ni coucher le Soleil qui les trouve & les laisse toûjours sur leurs livres. Mais on se peut délasser l'entendement par des varietés qui ne laissent pas d'être utiles. Il se joue avec les choses faciles, & se remet de la peine que d'autres plus serieuses lui ont auparavant donnée. Et par la même raison que les Laboureurs rafraichissent leurs terres en changeant la graine qu'ils y sement, sans les laisser inutiles; les objets différens & méditations diversifiées ont souvent le pouvoir de reparer les forces de l'ame & de remettre en vigueur un esprit fatigué.

Lib. 5. de leg.

l. 6. Deip.

Ce changement n'empêchera pas que vous n'aiés toûjours un principal objet, où vous rapporterés toutes vos veilles, & vers lequel vous irés d'un pas ferme & reglé. On n'a-

vance pas chemin en voltigeant, ni en faisant des courses égarées. Mais gardés-vous bien de quitter celui qu'on nomme Roial, pour suivre des sentiers particuliers qui paroissent plus courts d'entrée, & qui nous égarent à la fin. Le grand chemin des Sciences se trouve dans les Auteurs classiques dont on a fait de tout tems élection, & qui vous conduiront sûrement par le Ciel & par la Terre, sans que vous couriez fortune de vous perdre.

Ne vous proposés pas de savoir plus que les autres, mais seulement de savoir mieux qu'eux, si faire se peut, ce que vous étudierés. Chacun a sa Sparte, l'importance est de dévenir l'un de ses principaux ornemens. Les Thebains emportérent autrefois l'honneur du jeu des flûtes; ceux de Metelin fûrent reputés les plus adroits à toucher la harpe qui fûssent dans toute la Grece; & les Eginetes passérent pour les plus soupples & robustes Athletes ou Lutteurs qu'elle eût. La ville d'Athenes se vantoit aussi de donner au monde les meilleurs Peintres & Sculpteurs qu'on y vit: Celle de Crotone de fournir les plus savans Médecins: Et c'étoit récommander assés un Grammairien, ou un Géometre, de dire qu'il étoit d'Alexandrie. Voilà pour-

Menander Rhet. lib. 1. de Gen. dem. cap. 16.

quoi le nombre des Muſes eſt ſi grand. Nous pouvons donc rechercher les bonnes graces de celle qui nous plaira davantage; mais il faut faire tous nos efforts enſuite, pour obtenir la place de faveur & d'eſtime entre ceux qui la ſervent.

Que vos lectures ſoient toûjours accompagnées de méditation; & faites en ſorte que les reflexions que vous y formerés vous puiſſent être utiles à l'avenir. Il faut pour cela que vos élevations d'eſprit reſſemblent au vol de l'Epervier, plûtôt qu'à celui de l'Alouëtte. Le premier gagne le haut de l'air pour découvrir païs, & fondre ſur ſa proie quand il en eſt tems. L'autre ne s'éleve que pour s'égaïer, & toute ſa courſe aboutit à une promenade inutile. Ne doutés point que vous ne trouviés par ce moien dans les livres des choſes que pluſieurs n'y ont jamais apperçuës. Ce ſont des campagnes, ſelon l'imagination de Seneque, où le Bœuf rencontre de l'herbe, le Chien des Lievres, & la Cicogne des Serpens. *Epiſt. 109.*

C'eſt un grand ſécret de recueillir ſoigneuſement de certaines penſées ſingulières qui ſe préſentent à nôtre imagination en liſant, & d'en étendre le raiſonnement au plûtôt, parce qu'on les perd pour jamais ſi l'on n'uſe de

cette diligence. Un homme d'étude ne ſauroit amaſſer de plus précieux threſor, puiſqu'il eſt tout de ſon revenu, & qu'il n'en doit rien à perſonne, Vous voiés bien que je ne parle pas de ces lieux communs qui ſe font à l'ordinaire, & qui contiennent ſimplement les ſentimens d'autrui, ou la belle façon que chacun a de s'expliquer. Comme il eſt bien aiſé de recueillir les pierres remarquables, avec l'agréable coquillage que la Mer jette ſur ſon rivage; & fort difficile de plonger au fond pour en arracher le Corail, ou pour y chercher des Conques qui donnent les perles de parangon: Il ne faut pas grande induſtrie, ni beaucoup de travail non plus, à reünir ſous de certaines titres les ſentences de divers livres telles que tout le monde les conçoit d'abord. Mais peu de perſonnes ſavent pénétrer jusqu'au ſens caché des grands Auteurs; & il y en a beaucoup moins encore, qui ſoient capables de trouver dans leurs écrits ce dont eux-mêmes peut-être ne ſe fuſſent pas aviſés. C'eſt pourquoi la Grénade, qui a ſon fruit ſous l'écorce, étoit conſacrée à Mercure; Et c'eſt de ſes grains tirés de l'interieur qu'on peut faire un loüable amas pour s'en ſervir au beſoin.

Clem. Alex. lib. 6. Strom.

Lib. 1. Quintilien mettoit entre les Vertus d'un

bon Grammairien, d'ignorer de certaines cho- *Inst. c. 8.*
ſes ; & l'on peut dire qu'il eſt quelquefois avantageux dans la Morale de ne ſavoir pas tout le mal qui ſe peut faire. Et néanmoins ce même mal n'eſt pas mauvais ni honteux dans l'entendement comme dans la volonté, puisque Dieu ne fait pas difficulté d'en prendre connoiſſance. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une maxime dans la Phyſique, qu'il n'y a rien indigne d'être ſçû, de ce que l'Eternel n'a pas jugé indigne d'être créé. Cette Science s'étend ſur tout ce qui a eſſence. Le College des Gymnoſophiſtes étoit pour cela dans le Temple de Pan, pour ſignifier myſterieuſément qu'ils faiſoient profeſſion de ſavoir toutes choſes. Et ſi un Empereur trouvoit bonne l'odeur des excremens, qui n'etoient ni musc, ni civette, parce que ſon Fisc en profitoit; on ne doit rien mépriſer, pour bas, ni pour abject qu'il paroiſſe, lors que nous en pouvons tirer quelque inſtruction. En effet toutes choſes ſont pures à les conſidérer avec pureté. Saint Chryſoſtome ne perdoit rien de ſa ſainteté à la lecture d'Ariſtophane, & de Lucien, dont il a inſéré presque tout un dialogue dans une Homelie ſur l'Evangile de Saint Jean. L'Apôtre conſeille de ne laiſſer rien à éprouver, encore qu'il ne faille s'atta-

cher qu'au bien. Et puisque l'Esprit de la Divinité s'étend jusques sur les plus petites & les plus viles parties de la Nature,

Iupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris,

il n'y en peut avoir qui ne méritent bien d'être contemplées. Mais ce n'est pas à dire pourtant que nous soions obligés de nous arréter à toutes également. Il est quelquefois des études comme des viandes, dont il y en a qui ne doivent servir que de sause, & qui ne se prennent point pour nourriture. La raison ne veut pas que nous nous soulions de ce qui n'est fait que pour assaisonner le reste.

Ne soiés pas de ceux qui ne se donnent qu'à peine le loisir d'apprendre, tant ils ont grande envie de prendre, *dicere properantes, non discere.* Si vous préférés les arts lucratifs aux sciences hönnêtes, vous ne ferés jamais rien qui mérite la gloire où vous aspirés. Et vous tomberés dans le malheur de cette inconsidérée Atalante, qui perdit pour une pomme d'or l'honneur de sa course,

Ovid. Met. *Declinat cursus, aurúmque volubile tollit.*

Ajoûtés à cela qu'en matiere de sciences & de disciplines, l'utilité se trouve où elle paroit le moins, leur avantage consiste en ce qui semble le moins avantageux; & nous

tirons souvent plus de profit de ce que nous ne jugions nullement profitable.

- - - *Magis utile nil est* Id. de

Artibus his, quæ nil utilitatis habent. Ponto. el. 6.

Vous n'avés pas dû vous embarquer au service des Muses, si vous n'aviés du bien assés pour y subsister honnêtement. *Bisognan lettere, & lettiera.* Michel de Montagne veut qu'on refasse ses chausses, devant que de faire des livres. Et quand Pythagore defend de se nourrir de cervelle, il advertit, comme je crois, d'éviter cette dure necessité d'avoir sa vie appuiée nuëment sur le travail de l'esprit, & sur sa seule industrie.

Mais souvenés-vous sur tout de la belle leçon que fit cet Indien à Socrate, que les choses humaines ne sauroient être bien comprises sans les Divines. C'est par les dernieres que vous rectifierés vos mœurs avec vos études, *abeunt studia in mores.* Si la force de l'imagination peut causer quelquefois des enfantemens monstrueux, qui doute que la fréquente méditation des choses du Ciel ne puisse sanctifier les productions de nôtre ame? Il est besoin pourtant que vous y apportiés la modération requise, & le respect qu'elles demandent. Voici l'important précepte qu'on donne pour ce regard, *noli altum sapere;* gar- Euseb. Præp.Ev. 11. cap. 3.

dés-vous bien de vouloir goûter du fruit qui eſt au plus haut de la branche, ſi vous ne voulés tomber & vous perdre. Les Sciences ont leurs colomnes fatales dans le monde intelligible, qui ne ſe paſſent guéres impunément, non plus qu'autrefois celles d'Hercule. Dieu & la Nature nous font voir mille merveilles plûtôt pour nous les faire admirer, que pour nous les faire comprendre; ce qui demanderoit un plus long diſcours que celui-ci.

Vous n'aurés donc rien de moi davantage ſur la premiére de vos inſtances. Quant à la ſeconde qui touche cette loüable ardeur que vous dites qui vous transporte, de communiquer le fruit de vos études à ceux qui vous ſuivront, comme vous avés profité, & pourrés profiter encore de celle des autres qui vous ont précedé; je joins mes vœux aux vôtres, & vous exhorte à ſuivre un ſi noble deſſein. Et néanmoins vous ne précipiterés rien en cela non plus qu'au reſte, ſi vous m'en croiés. La prudence d'un Architecte l'oblige à faire de grandes proviſions de toute ſorte de matériaux, avant que de commencer ſon ouvrage. Et je vous prierois volontiers de conſidérer comme le Ver à ſoie ne ſe met à filer, qu'aprés s'être nourri de

feüilles par un fort long eſpace de tems. Il eſt beſoin que nous faſſions de même un fonds de doctrine, & que nous nous rempliſſions de tout ce qui peut ſervir à nôtre inſtruction, avant que de mettre la main à la plume pour inſtruire les autres. En effet nous liſons dans la vie d'Ariſtote, qu'à l'âge de quarante ans il étoit encore diſciple de Platon. Ciceron témoigne qu'Iſocrate n'en avoit *Lib. de* pas moins de quatre-vingts quatorze, quand *Senect.* il acheva ſon Oraiſon Panathenaïque. Il étoit arrivé juſqu'à quatre-vingts ſeize, lors qu'il *In Ma-* écrivit celle qui ſe nomme Panegyrique, ſi *crob.* nous en croions Lucien. Varron dit de ſoi-même au commencement de ſon premier Livre du ménage des champs, qu'il étoit octogenaire au tems qu'il entreprit ce travail. Et Sophocle les paſſoit tous, étant ſur le point *Val. Ma.* de voir un nouveau ſiecle lors qu'il fit la pie- *l. 8. c. 7.* ce admirable d'Oedipus Coloneus ; ce que ſon fils grava ſur le tombeau qu'il lui dreſſa. Je ſai bien que le Docteur Huarte n'eſt pas d'avis dans ſon Examen des Eſprits, que nous retardions tant que cela à travailler, ſi *Cap. 1.* nous devons donner quelque choſe au public; puiſqu'il limite le tems propre à le faire entre la trente-troiſiéme année & la cinquantiéme de nôtre âge. Mais c'eſt un ſentiment

particulier, ſujet à beaucoup de contradictions, & qu'une infinité d'exemples ſemblables à ceux que nous venons de rapporter peuvent renverser. Je ne doute point non plus que vous ne puiſſiés produire un grand nombre d'ouvrages de jeunes gens, qui peuvent convier ceux de leur volée à mettre au jour ce qu'ils penſent avoir conçû auſſi heureuſement que les autres. Si eſt-il vrai pourtant, qu'à parler généralement, nos ames ne vont pas ſi vite en leurs operations importantes, qu'il ne faille attendre la ſaiſon de maturité pour s'en promettre une bonne iſſuë. Saturne qu'on veut qui donne le temperament propre aux ſpeculations ſublimes & aux réveries ingenieuses, eſt le plus lent de toutes les planetes. Et je vous ſupplie de croire qu'il n'eſt pas des eaux d'Helicon, comme de celles dont ſe ſervoit la Sibylle de Delphes, qui lui faiſoient prononcer des oracles auſſitôt qu'elle en avoit tant ſoit peu goûté. Il faut prendre des premiéres long-tems & à longs traits, auparavant qu'il y paroiſſe, & qu'elles opérent ſur nous ce qui nous les fait rechercher. Etanchés bien vôtre ſoif, & puis vous ſatisferés commodément au reſte de vos deſirs.

Lucia. in Hermot.

Quoique vous faſſiés, quand vous en ſerés

venu là, tenés pour assuré que vous n'y reüssirés pas au contentement de tout le monde, non plus que ceux qui vous ont fraïé le chemin. C'est le but le plus vain que vous vous puissiés proposer, qu'un agréement universel. Il est même indubitable, que, soit que vous composiés quelque chose, soit que vous vous en absteniés, vôtre dessein ne manquera jamais d'être controllé de plusieurs. Si vous ne faites rien, vous étes un paresseux; si vous écrivés, autant de personnes qui liront vos ouvrages prendront l'autorité de vous censurer. Que Jupiter nous donne de la pluie, dit Theognis, ou qu'il nous envoie de la sérenité, il se trouve toûjours des hommes à qui le tems courant ne plait nullement. Ce n'est donc pas merveille qu'ils trouvent à redire en ce qui vient de nous, puisqu'ils reçoivent si mal ce qui part de la main de Dieu. Tel approuvera la matiere de vôtre travail, qui en condannera la forme. Un autre accusera de lâcheté vôtre retenuë, parce que vous n'aurés voulu offenser personne. Et beaucoup vous trouveront trop libre, & vous sauront mauvais gré, d'avoir parlé avec autant de licence qu'ils vivent. *Lucia. in Herm.* Il faut être resolu à tout cela avant que de rien entreprendre, & suivre le conseil qu'Harmonides re-

eût de Timothée, d'avoir pour indifferent le jugement de la multitude, pourvû que les plus honnêtes gens estiment ce que vous ferés. Jamais Auteur ne fut plus repris ni plus estimé qu'Homere.

Ne croiés pas que le sujet que vous entreprendrés de traiter, quelque rélevé qu'il puisse être, soit capable de recommander ce qui viendra de vous, si vôtre industrie n'égale celle des plus grands Maîtres. Par effet c'est la figure plus que l'étoffe qui fait la gloire des Artisans. Une pierre mise en œuvre par Pilon est souvent plus estimée qu'une statuë de marbre qui ne sort pas de si bonne main. Et l'artifice excellent a cela de propre, qu'il rend plaisantes les plus vilaines choses, comme sont les serpens, ou les monstres, quand ils sont bien représentés. Il n'y a rien de bas ni de chetif à le bien prendre: Homere n'est pas moins admirable à décrire l'importunité d'une mouche, que la valeur d'Achille; ni Virgile à representer le travail des Abeilles ou des Fourmis, qu'à dépeindre le sac de Troie, ou le fameux bouclier d'Enée. Considérés comme Aristote nous fait observer jusqu'aux excremens des animaux, dans les livres où il examine ce que la Nature leur a

donné de plus excellent. Et comme Xenophon est soigneux de nous apprendre la symmetrie des utensiles de cuisine, du même stile dont il a tracé l'expedition de Cyrus. Les grands hommes rendent tout grand. Et si l'étable d'Augée fait l'un des renommés travaux d'Hercule, qui ne dédaigna pas de la purger d'ordures; soiés assuré qu'à quoique vous vous occupiés, vous y pouvés acquerir un honneur perpetuel; pourvû que vôtre ouvrage ait quelque chose de cet air de l'Antiquité, qui nous fait presque adorer après tant de siecles les pieces des Grecs & des Romains.

Il importe merveilleusement pour arriver jusqu'à ce point, de mettre son esprit dans une assiette bien tranquille devant que de rien entreprendre. Je ne veux pas prononcer si absolument qu'a fait Seneque, qu'un homme occupé soit incapable d'exercer aucune action de bonne façon. Mais je pense que tout le monde tombera d'accord, qu'il est presque impossible parmi les distractions des grandes charges, & les divers emplois de la vie civile, de posseder cette présence & cette serenité d'esprit, que demandent les contemplations Philosophiques. On dit des tableaux de Parrhasius, qu'ils avoient je ne sai quelle douceur,

Lib. de brev. vitæ cap. 6.

Athen. lib. 12. Deipn. ex Theop.

avec une certaine facilité que son humeur gaie leur communiquoit; parce qu'il ne peignoit jamais qu'en chantant. Cela montre de quelle importance est la constitution de nôtre ame pour toutes nos operations, & ce que peut la disposition de cette supréme faculté sur ceux qui ont la main à la plume, puisqu'elle a eu tant de pouvoir sur d'autres qui n'ont tenu que le pinceau, dont l'effet n'a garde d'être si spirituel que celui d'une plume taillée pour l'éternité. Aussi lisons nous dans Pline & ailleurs, que diverses personnes se sont purgé le cerveau avec de l'Ellebore blanc pour mieux vaquer à l'étude, comme le pratiqua Carneades lors qu'il voulut répondre aux livres de Zenon, & combattre les sentimens du Portique. Le même Historien de la Nature rapporte dans un autre lieu, que Protogene travaillant à ce chef-d'œuvre du Jalisus, pour l'amour duquel Demetrius manqua depuis à prendre Rhodes, ne voulut jamais se nourrir que de lupins détrempés, de crainte que d'autres viandes ne lui causassent quelque obstruction, & ne lui rendissent les sens moins libres. Je serois bien faché de vous avoir conseillé de semblables regimes, encore que je vous exhorte serieusement au repos de l'esprit, & à son détachement des affaires qui le peuvent

Lib. 25. nat. hist. c. 5. & l. 35. c. 10.

partager, ou troubler, si vous voulés vaquer de bonne sorte à la composition des livres.

Tout ce qui sort de nôtre plume ne mérite pas de voir le jour. Il faut souvent imiter l'Autruche, qui separe les œufs stériles de ceux qu'elle veut couver pour avoir des petits, & supprimer de même ce qui ne nous peut pas donner la réputation, qui est le prix de nos travaux. L'esprit, aussi bien que le corps, a sa façon de digérer & d'engendrer des excrémens. Mais comme il est à propos d'user de grande précaution à ne rien mettre au jour qui n'en puisse souffrir la lumiere; aussi ne doit-on pas être trop sevére, ni rejetter absolument ce que le seul abus peut rendre mauvais, par l'application déraisonnable de ceux qui prennent toûjours les choses du mauvais côté. Il n'y en a point de si bonne au monde, jusqu'aux Elemens dont il est composé, qui ne portât sa condannation, à l'examiner dans la rigueur de toute sorte d'evénemens.

Nihil prodest quod non lædere possit, idem. *Ovid. l. 2. Trist.*
Et nous savons bien que Dieu ne laissa pas de créer les Astres, encore qu'il prévît l'idolatrie que leurs mouvemens reglés, & leurs admirables clartés pouvoient causer ici bas.

On attribuë à un Grimaldi Génois la mê-

me ſantaiſie qu'avoit cet extravagant Senetio
Suaſ. 2. du tems de Seneque, qui n'aimoit rien que de grand jusqu'à ſa chauſſure, qu'il portoit, comme quelques-uns aujourd'hui, beaucoup plus longue que le pied. Il ne vouloit que de grands valets & de grands meubles: Les femmes ne lui plaiſoient pas ſi elles n'étoient extraordinairement grandes: Et ce qui étoit bien plaiſant, c'eſt qu'il ne mangeoit point de figues ſi elles n'étoient de ces groſſes que les Romains nommoient Mariſques, encore que tout le monde les mépriſât comme les plus inſipides de toutes. Mais rien ne le rendit ſi ridicule que l'affectation qu'il avoit, de ne prononcer que des choſes grandes avec des paroles vaſtes ou empoulées. Certes nous en voions qui ſont paroître je ne ſai quoi de ſemblable, ſur tout dans des Préfaces, où ils étalent de grandes promeſſes, pour tenir enſuite ſi peu de choſe, qu'on eſt contraint d'en rire comme de la montagne fabuleuſe, qui n'accoucha après bien du bruit que d'une ſouri. Eloignés vous, je vous ſupplie, de ce defaut qui témoigne une ſi extréme vanité, & vous repréſentés ſans ceſſe ce qu'obſerve Photius dans ſa Bibliotheque d'un certain Amyntianus, qui avoit écrit un livre des loüanges d'Alexandre.

Il le

Il le dédioit à l'Empereur Marc-Antonin, l'aſſurant qu'il égaleroit par ſon ſtyle les plus belles actions du Monarque dont il entreprenoit l'éloge; & cependant il n'y avoit rien de plus froid ni de plus imbecille que ſa façon d'écrire. Ciceron dit quelque part de ceux qui en uſent ainſi, que *magna profeſſi, in parvis tamen verſantur*. Et l'Eſpagnol ne prononce pas moins gentiment d'eux, *aviendo pregonado vino, venden vinagre*. Si ce que vous donnerés au public vaut quelque chose, il le ſaura bien reconnoître; & s'il en eſt autrement, vôtre témoignage ne ſervira de rien, n'étant pas recevable en cela.

Je m'aſſure que vous n'exigés pas de moi d'autres regles touchant le ſtile dont vous pouvés uſer, que celles que vous avés vuës dans mes Conſidérations ſur l'Eloquence Françoiſe de ce tems. J'ai remarqué comme il devoit être different ſelon les matieres, & comme rien ne le rendoit plus recommandable que d'être clair & intelligible, puisque nous ne parlons ni n'écrivons que pour être entendus. En effet il n'y a point d'Auteurs dont le ſens ſe comprenne avec tant de facilité, que celui des plus grands Orateurs. Et le mot d'un d'entre eux me plait fort, quand il aſſure de ceux qui s'expliquent ſi mal, qu'on a de la peine à concevoir ce qu'ils veulent

dire, qu'ils feroient plûtôt voir leur propre cœur que ce qui eſt dedans, *ὧν θᾶττον ἂν ἴδοις τὴν καρδίαν, ἢ τὰ ἐν τῇ καρδίᾳ, quorum* Syneſ. in Dione. *citius cor, quam quæ in corde ſunt videris.* J'ai auſſi blâmé de certains ſtiles qui ſont exceſſivement diffus en des choſes ſuperfluës; & j'ai fait voir que d'autres trop concis, & qui ne vont que par ſecouſſes, ou, ſelon le mot d'un Ancien, que comme les pourceaux piſſent, n'étoient pas moins à réprendre. Tâchés de vous conduire entre ces deux extrémités vicieuſes; & mêlant auſſi bien qu'Euripide les Charites avec les Muſes, je veux dire les hautes penſées avec la belle expreſſion, vous nous ferés voir cette merveille dont parle Syneſius, d'être Aigle & Cygne tout enſemble. Il faut pourtant que j'ajoûte un mot à ce que j'ai dit dans le même ouvrage touchant les citations, puiſqu'il s'eſt trouvé des gens que l'amour propre rend ſi contraires à l'honneur qu'on rend aux Anciens en les L. 3. c. 2. alleguant. Ariſtote remarque fort bien dans ſes Topiques, que la plûpart des hommes font mine de n'être pas laborieux, afin de paroître plus ſpirituels en ce qu'ils font. Voilà le fondement de la peine que pluſieurs prennent de déguiſer comme un larcin ce qu'ils tiennent des Anciens,

croiant qu'il leur eſt plus glorieux de paroître avec beaucoup de naturel, qu'avec beaucoup d'acquis. J'avouë qu'il n'eſt pas impoſſible que diverſes perſonnes ne tombent dans de mêmes ſentimens ſur un même ſujet: Et que comme les terres produiſent en des lieux fort éloignés de ſituation, de ſemblables métaux, & des plantes de pareille eſpece; il peut encore arriver que divers eſprits ſe rencontreront dans de mêmes penſées, & formeront de mêmes raiſonnemens, ſans ſe les être communiqués les uns aux autres. Mais il ne laiſſe pas auſſi d'être véritable, que le plus grand nombre de ceux qui paroiſſent ſi ennemis des citations & des autorités dont ils ne ſe ſervent jamais, ſont portés d'une vanité pareille à celle qu'avoit Epicure, qui n'écrivit pas moins de trois cens volumes ſans faire aucune allegation, à deſſein de ſe montrer tel qu'il ſe diſoit être, *avtodidacte*, & ſans avoir reçû inſtruction de perſonne. Or quoi qu'il y ait de certaines compoſitions, comme nous l'avons obſervé, où cette façon d'écrire en s'appuiant ſur les Anciens, principalement lors qu'on produit leurs textes, ſeroit très vicieuſe: il s'en trouve d'autres au contraire, telles que ſont les Dogmatiques ou inſtructives, qui ne peu-

vent être traitées autrement qu'avec un notable préjudice. Qu'on lise ce qu'ont fait Ciceron, Seneque, & Plutarque, de Philosophique, il n'y a page où les noms & les sentimens de tous ces grands hommes qui les avoient précedés ne soient rapportés. Et certes l'affectation de n'exposer au jour que ce qui est nouveau & de son crû, est fort ridicule, rien ne pouvant être dit, sur tout en ce genre de lettres, qui ne l'ait été auparavant; outre qu'on perd en ce faisant la force du témoignage, ou de l'autorité, sans parler de celle de l'expression. La Vérité est éternelle, de sorte que si ce qu'on dit est tant soit peu véritable, il ne sauroit être nouveau. Et ce que représentoit autrefois Isocrate au Roi Nicocles me semble fort considérable là-dessus, qu'en matiere d'institution, de préceptes, ou de doctrine morale, c'est être impertinent que d'y chercher de la nouveauté; & que celui-là y paroîtra toûjours le plus eloquent qui saura le mieux rapporter & mettre en un, ce que les plus beaux esprits ont pensé devant lui sur le sujet dont il voudra parler. Que si ce grand Orateur avoit raison de le croire ainsi il y a bien plus de deux mille ans, que doit-ce être de nous, qui dans la succession de tant de siecles avons recüeilli le fruit des étu-

Orat. de Regno.

des de tant de milliers d'hommes qui nous ont dévancé ? Le Peintre qui reçoit ses couleurs toutes broiées, ni l'Architecte à qui l'on a préparé la chaux & le moilon, n'en sont pas moins estimés s'ils les savent bien emploier. Faites si bien que vous voudrés, vous ne sauriés travailler que sur la matiere des Anciens ; ni debiter d'autres sentimens que les leurs ; l'importance est de les mettre bien en œuvre ; & vous les pouvés même rendre vôtres par la belle application. J'ai vû souvent des passages de livres si bien pris, & si ingenieusement adaptés, qu'ils avoient avec l'énergie du lieu d'où ils venoient, toute la grace de l'invention & de la nouveauté. A la vérité il peut y avoir de l'excés en cela. Ceux qui étouffent leur lumiere naturelle & leur jugement, sous un grand nombre de citations que la seule mémoire leur fournit, font comme ces Géans qui entassérent si bien montagne sur montagne, Pelion & Ossa sur Olympe, qu'ils s'ensevelirent eux-mêmes dessous. Chrysippe, Celse, & quelques-uns encore ont été blâmés avec raison, de s'être tellement abandonnés à suivre les autres, que si vous eussiés ôté les textes étrangers de leurs livres, vous les eussiés reduits au même tems à la carte blanche. Je me souviens aussi de

ce Timée, à qui l'on donna le vilain ſurnom de vieille ramaſſeuſe, γρασσυλλεκτρια, parce qu'il ne débitoit que des rapſodies recüeillies de tous côtés. Certes ce n'eſt pas écrire que d'en uſer de la ſorte, c'eſt ſeulement tranſcrire, & être purement *plagiaire*, pour nous ſervir du terme qui eſt propre à cette infamie. Et ſi nous nous contentons de mettre ſur le papier nos lectures toutes indigeſtes, comme le robinet d'une fontaine rend l'eau ſans la goûter & ſans lui rien communiquer du ſien; au lieu d'acquerir de la gloire par nos ouvrages, nous ne ferons rien que de mépriſable. Il ne faut pas tant imiter les Bouquetiéres, qui ſe contentent de joindre enſemble les fleurs qu'elles trouvent; que les Abeilles, qui prennent deſſus ces mêmes fleurs la matiere dont elles compoſent leur agreable nourriture. Il y a trois ſortes d'animaux qui donnent aux hommes d'étude des exemples bien differens. L'Araignée tire ſa toile, qui a plus d'artifice que de ſolidité, de ſon propre ventre ſans rien emprunter de perſonne. Le Fourmi ne s'occupe qu'à faire proviſion du grain qu'il amaſſe avec grand ſoin, & qui ne profite qu'à lui ſeul. Mais la Mouche à miel tient la voie moienne qui doit être ſuivie, quand elle choiſit ſa matiere au dehors,

Heſech. in Philoſ.

qu'elle transforme ensuite, rendant son travail utile & à elle, & à tout le genre humain. Je vous exhorte donc à suivre ce tiers parti, dont vous ne verrés guéres médire qu'à ceux qui desespérent d'en pouvoir être, parce qu'ils n'ont pas fait les provisions necessaires pour cela. Nous ne prisons ordinairement que les choses où nous croions pouvoir reüssir, & lors que nous pensons être capables de les imiter. Pour les autres qui sont au dessus de nôtre portée, peu de personnes se trouveront assés équitables pour en juger raisonnablement, & sans passion. Tant y a qu'en rendant l'honneur qui est dû à ceux, de qui vous aurés appris, vous ferés l'action d'un homme réconnoissant; outre que vous en obligerés d'autres qui recevront quelque instruction de vous, à vous traiter un jour de même. Ce n'est pas merveille que des gens qui ne peuvent esperer d'être jamais cités, prennent en si mauvaise part les citations des autres.



Imprimé à PFOERTEN
Chez JEAN TOBIE SIEFARD.

Fautes à corriger.

Tom. II. Part. II.

pag.	36. lin.	ult.	corrouçant,	*lisés*	*courrouçant.*
-	36. -	14.	fur,	-	*fur.*
-	ibid. -	23.	fervit,	-	*fe fervit.*
-	50. -	10.	que monftre,	-	*que ce monftre.*
-	54. -	4.	de,	-	*ne.*
-	59. -	ult.	par,	-	*pour.*
-	62. -	7.	abbaye,	-	*abboye.*
-	68. -	24.	Romains,	-	*Romaines.*
-	105.	12.	le même,	-	*la même.*
-	120. -	27.	eu,	-	*eût eu.*
-	131. -	19.	aïe,	-	*ait.*
-	162. -	14.	Moftis,	-	*Mouftis.*
-	187. -	12.	nous l'éleve,	-	*nous éleve.*
-	207. -	17.	le,	-	*la.*
-	222. -	1.	cette,	-	*celle.*
-	225. -	2.	cependant,	-	*pendant.*
-	244. -	26.	peut,	-	*pût.*
-	247. -	13.	transpore,	-	*transporte.*
-	303. -	ult.	cependant,	-	*pendant.*
-	321. -	14.	s'accôte,	-	*s'accofte.*
-	332. -	12.	toute,	-	*doute.*
-	345. -	24.	rajeuner,	-	*rajeunir.*
-	360. -	15.	folitude,	-	*folide.*
-	426. -	2.	cependant,	-	*pendant.*
-	440. -	4.	Lindiens,	-	*Lydiens.*
-	479. -	6.	affouviffeme,	-	*Affouviffement.*
-	494. -	ult.	cependant,	-	*pendant.*

